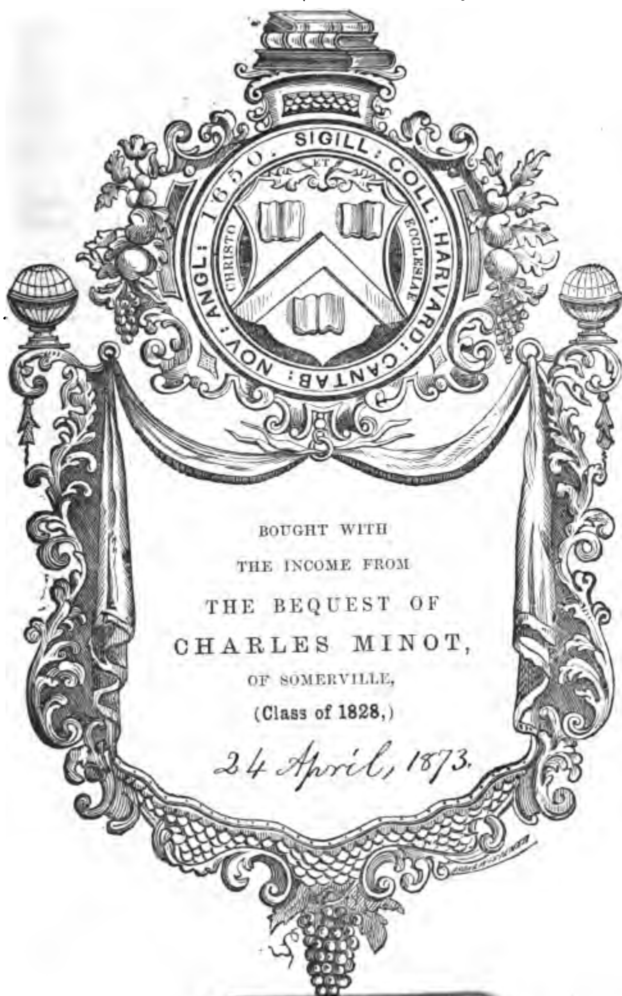
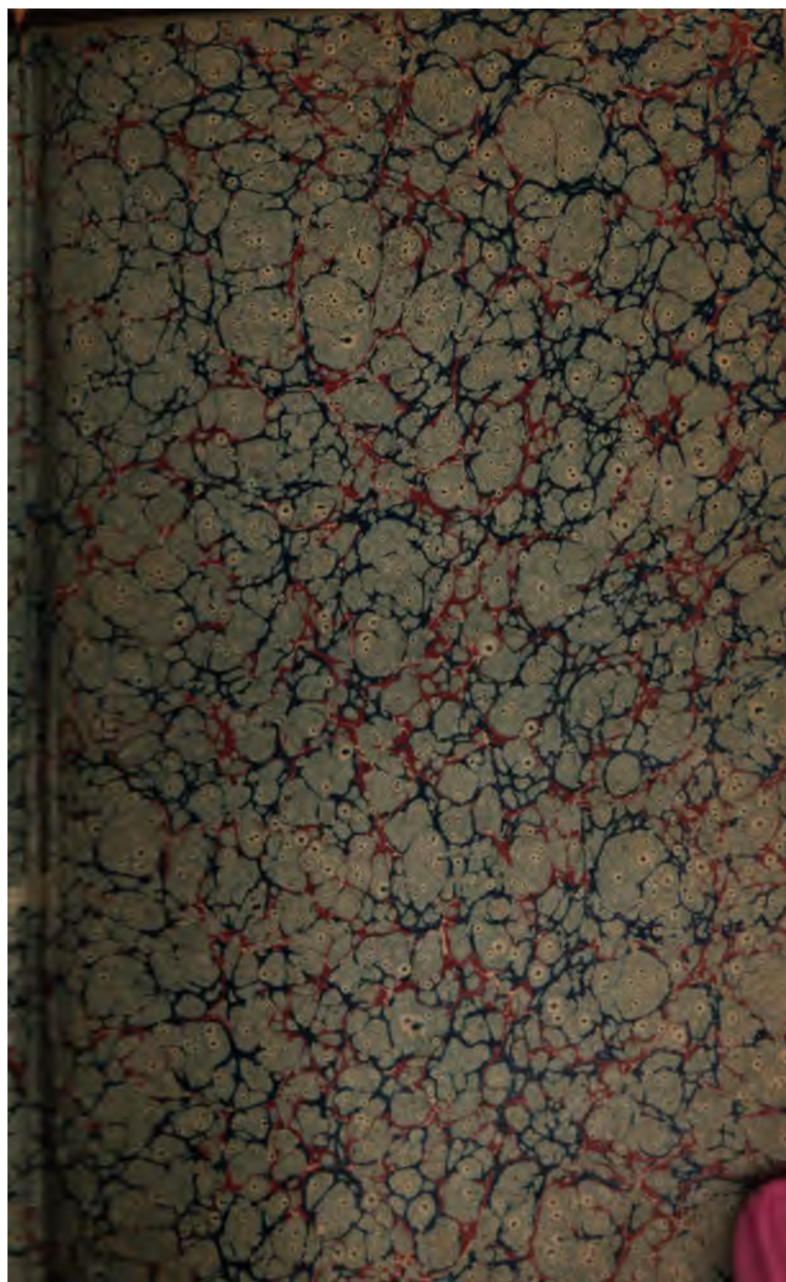



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



NOUVELLES ÉTUDES

ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

NOUVELLES ÉTUDES

ÉVANGÉLIQUES

PAR

Alexandre (Rodolphe)
A. VINET

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE RIVOLI, 174

1862

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Quelques-uns des discours compris dans ce volume ont été publiés séparément, soit au profit d'œuvres de charité, soit dans des circonstances spéciales ou en vue de besoins particuliers. M. Vinet ayant fait divers changements aux *Enfants de Dieu* et aux *Complices de la crucifixion*, qu'il voulait faire entrer dans un nouveau recueil, on les réimprime ici avec ses dernières corrections.

Les trois études inédites sur le chapitre II de l'Épître de saint Jacques portent, sur le manuscrit de l'auteur, la date de juillet 1844. Nous ne croyons pas nous tromper en en faisant remonter la première idée à l'année 1841, époque de la publication des *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux*. M. Vinet s'était attaché dans ce volume à prêcher la loi ou le devoir ; mais il regrettait de ne pas y avoir traité « le sujet du « mérite des œuvres, *critiqué*, disait-il dans une lettre à un « ami, sous le point de vue philosophique aussi bien que reli- « gieux. » Ce sujet lui paraissait être le complément de cette série de discours ; il était trop tard pour réparer l'omission, mais il se proposa dès lors de s'en occuper un jour : « Dans « tous les cas, disait-il dans la même lettre, j'écrirai quelque « chose sur ce sujet. » Ces trois études nous semblent être l'exécution de ce dessein.

On a joint aux discours quelques morceaux qui, sans avoir la même forme, nous ont paru de nature à y faire suite.

Les *Dernières leçons de M. Vinet* terminent le volume. Ces leçons avaient été annoncées dans le programme des cours de l'Académie de Lausanne; mais M. Vinet ayant été révoqué le 2 décembre 1846 de ses fonctions de professeur, ne put les donner que dans un local préparé dans une maison privée, où d'autres professeurs, destitués comme lui ou démissionnaires, donnaient aussi des cours à la demande des étudiants. « Les « étudiants nous demandent des cours, écrivait M. Vinet le « 16 décembre; je ne vois pas la possibilité de les leur refu- « ser. Je ferai pour eux, cet hiver, ce que ma mauvaise santé « me permettra de faire. Ce sera beaucoup si je puis faire, sur « un terrain qui m'est connu, dans une sphère qui m'est plus « ou moins familière, ce que l'on me demande. » Il commença en effet ses leçons le 24 décembre; sa santé, déjà très mauvaise, le devint toujours plus. Obligé de garder le lit, il en sortait au moment d'aller donner sa leçon, pour se remettre au lit immédiatement après l'avoir donnée. Les étudiants étaient sous une impression extrêmement sérieuse et solennelle, et comme avertis qu'ils entendaient les derniers accents d'une voix si chère. Les circonstances où l'on se trouvait, la destitution récente de M. Vinet, les persécutions religieuses dans le pays, et jusqu'au local étroit où se donnait le cours, ajoutaient encore à son intérêt. La dernière leçon, donnée le 28 janvier 1847, laissa les auditeurs sous le poids d'une émotion profonde et douloureuse, dont la trace se retrouve dans les mots écrits par l'un d'eux à la suite des leçons qu'il avait recueillies, et que nous reproduisons.

Il espère avoir pu rendre fidèlement la pensée et jusqu'aux expressions de M. Vinet; il s'y est appliqué avec tout le scrupule d'une pieuse vénération. Nous ne possédons nous-mêmes sur ce cours aucun manuscrit étendu de M. Vinet, mais seule-

ment quelques notes sur une ou deux leçons. Aussi avons-nous fait précéder chaque paragraphe du signe [adopté dans la *Théologie Pastorale* pour indiquer les développements tirés des cahiers des auditeurs de M. Vinet. Avec cette précaution, nous ne courons pas risque que les inexactitudes involontaires de la reproduction soient imputées à l'auteur, et nous pouvons, sous le titre de *Dernières leçons*, offrir aux amis de M. Vinet ses dernières paroles et en quelque sorte ses dernières pensées.

NOUVELLES ÉTUDES
ÉVANGÉLIQUES

LES ENFANTS DE DIEU

PREMIER DISCOURS

Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. C'est pour cela que le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu. Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que, quand il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie soi-même, comme lui-même est pur. 1 Jean, III, 1-3.

Une idée triste me saisit à l'entrée de mon sujet, et c'est la première aussi sur laquelle je dois arrêter votre pensée. A qui l'apôtre s'adresse-t-il? Qui sont ceux qu'il salue du beau titre d'enfants de Dieu, et qu'il invite à contempler l'amour ineffable du Père? A en juger par la suscription de cette épître, c'est l'humanité tout entière; car l'épître est *catholique* ou universelle. Mais aucun de vous ne s'y trompera : l'univers dont il s'agit ici, c'est l'univers chrétien; c'était, à l'époque où cette épître fut composée, une

imperceptible minorité, perdue dans la population païenne de quelques villes de la Syrie, de l'Asie mineure, de la Grèce et de l'Italie; c'étaient, çà et là, quelques sectaires obscurs, jusqu'alors enveloppés de mépris, et qu'à peine alors le monde commençait à honorer d'un peu de haine; et encore dans cette poignée d'insensés, les nobles, les riches, les savants, étaient le petit nombre; cette maladie, semblable à quelques autres fléaux, n'avait en général sévi que parmi les pauvres. Tel était alors le monde chrétien, ou, pour nous rattacher aux expressions de notre texte, telle était alors la famille de Dieu sur la terre. Nous osons croire qu'elle s'est multipliée depuis; une grande partie de l'humanité se dit chrétienne; et les diverses religions des peuples viennent s'absorber les unes après les autres dans le vaste sein de la religion de Jésus-Christ. Mais si, en fait de religion, le nom, la profession extérieure n'est rien, si d'une famille spirituelle on n'est membre que par le cœur, sont-ils de vrais enfants de Dieu, tous ceux qui se disent chrétiens? La réponse à cette question est prête depuis longtemps dans la conscience de tous ceux qui m'écoutent; et peut-être, à l'ouïe du passage de l'apôtre, la tristesse de plusieurs a prévenu la mienne.

Tristesse bien naturelle, mes frères; utile, mais dure épreuve de notre foi. Comment voir, sans un serrement de cœur douloureux, tant d'êtres immortels, de la même origine que nous, vendre leur droit d'aînesse pour un aliment périssable? Peut-être même un sentiment moins pur agit en nous à notre insu. Ce titre d'enfants de Dieu a pu quelquefois, de la part de ceux qui se l'appliquent avec une emphase indiscrète, trahir une prétention à la fois téméraire et injurieuse. Mais ces impressions toutes personnelles n'enlèvent rien à la vérité des faits, et ne sauraient prévaloir contre le langage de l'Écriture. Il est positif que ce

n'est point à tous les hommes indistinctement qu'elle donne le titre *d'enfants de Dieu,* ni à tous les hommes, en effet, que ce titre peut convenir. Toutefois, mes frères, faisons avant tout, avec l'Écriture elle-même, une importante réserve. Dieu est le père des esprits; il est le père de tous les êtres en qui réside un esprit immortel; il en était le père avant même qu'ils fussent créés, et lorsqu'ils n'existaient encore que dans le secret de sa volonté; de toute éternité il les portait tous dans son sein; il les connaissait dans leurs personnes; il les nommait par leurs noms; il les aimait comme ses enfants; et lorsque, de cette existence cachée, mystérieuse, dont lui seul avait le secret, il les appela à cette existence positive connue d'eux et de tous, son amour qui avait été pressé de se donner un objet à chaque point de l'univers, son amour qui les avait créés, ne cessa pas de les entourer, et ne leur retira pas ce titre *d'enfants* qu'ils avaient porté dans son éternelle pensée. Pour tout ce qui appartient à l'intention de Dieu, nous fûmes ses enfants, nous le sommes encore. Mais ce titre, embrassé dans toute l'étendue et conçu dans toute la force de sa signification, emporte nécessairement une pleine réciprocité d'intention et de sentiment. Dieu est esprit; nous sommes des esprits; il n'est *père* que de nos *esprits;* c'est donc par notre nature spirituelle que nous sommes ses enfants; le fait extérieur de notre origine n'est rien si le fait intérieur n'y répond et ne le confirme; et Dieu lui-même, si nous cessons d'être unis à sa volonté par la nôtre, ne peut plus nous reconnaître; lorsque, par le cœur, nous ne sommes plus ses enfants, lui-même n'est plus notre père; j'ose dire que sa nature, qui est toute sainte, le lui défend; rien n'est impossible à Dieu, sinon de n'être plus Dieu; et il ne le serait plus, s'il pouvait prostituer le titre d'enfants à des êtres dont la vie entière, en niant ses droits, le

nie lui-même, et dont « toutes les pensées, » selon l'expression de la Bible, « reviennent à celle-ci : qu'il n'y a « point de Dieu. »

Ce titre d'*enfants de Dieu,* ce n'est pas Dieu qui nous l'a ravi; nous le portions pour l'éternité dans les profondeurs de son amour; c'est nous qui nous en sommes dépouillés; c'est nous qui sommes ravisseurs; car c'est nous qui avons ravi à Dieu sa paternité. Le péché, qui est la négation de Dieu, la renonciation à nos droits comme à nos devoirs, l'abandon de notre état légitime, le péché a effacé d'un trait notre lettre d'origine et de cité; du chef d'Adam, nous ne sommes plus que la postérité d'un pécheur; pécheurs nous-mêmes, et librement pécheurs, puisque notre conscience ne souscrit jamais à ce désordre, nous venons, les uns après les autres, signer cette abdication insensée; il n'y a plus, dans le point de vue de notre état naturel, et à nous prendre tels que nous ont faits la naissance et la vie, il n'y a plus d'enfants de Dieu; aux yeux du père des esprits, la terre est déserte; elle continue à se peupler selon les lois de la nature, mais elle ne se peuple que d'êtres dégradés, et ne réserve pas un seul habitant aux solitudes du Paradis.

Si cette parole est dure, elle est certaine du moins; elle est à la base de l'Évangile, qu'on rejette tout entier si on la rejette. Là-dessus il faut prendre son parti; l'accepter avec l'Évangile, ou repousser l'Évangile avec elle; car, de moyen terme, il n'y en a pas. Si elle indigne notre orgueil, c'est que notre conscience n'a pas encore parlé; c'est que nous ne nous connaissons pas; c'est que nous ne connaissons pas Dieu; c'est que nous ne nous sommes pas examinés et jugés en face de sa loi. Que ceux à qui cette vérité serait nouvelle, et par conséquent révoltante, commencent par s'assurer qu'elle est dans l'Évangile; qu'ensuite ils la cherchent dans leur cœur, où elle est profondément enra-

cinée; il leur faudra du temps pour cela, précisément le temps qu'il faut à chacun, selon son état particulier, pour devenir chrétien; mais qu'ils ne laissent pas, avant d'avoir accompli cette tâche, d'écouter les développements que nous donnerons aux paroles de saint Jean; qu'ils les écoutent, du moins, comme l'exposition d'un système tiré du plus respectable des livres; qu'ils se supposent, s'il leur est possible, au point de vue de l'ensemble de nos auditeurs, à qui nous n'avons plus (c'est notre ferme confiance) à démontrer cette vérité fondamentale; peut-être, en marchant avec nous dans un chemin qui ne paraît point le leur, auront-ils fait une partie de la route que nous venons de leur proposer.

Ce que nous sommes dans le cœur de Dieu après notre malheureuse défection, le titre qu'il nous conserve ou qu'il nous inflige dans le double secret de sa justice et de sa bonté, c'est, mes frères, ce que je n'essayerai pas de vous dire. J'aime mieux vous rappeler ces solennelles et touchantes déclarations de la Parole inspirée : « Dieu ne veut « pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. « Dieu veut que *tous* les hommes parviennent à la connais« sance de la vérité, par un seul rédempteur, savoir Jésus« Christ. Dieu a tant *aimé* le *monde* qu'il a donné son Fils « au monde, afin que *quiconque* croit en lui ait la vie éter« nelle. Jésus-Christ est la propitiation pour nos péchés, et « non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux de *tout* « *le monde.* » Si ces paroles n'effacent point d'autres paroles bibliques, d'une signification mystérieuse et redoutable, et dans lesquelles la réhabilitation, préparée pour tous, ne s'applique en résultat qu'à un petit nombre, ces dernières paroles, à leur tour, n'effacent point les premières; autrement il faudrait, à défaut de ce que nous lisons, que ce que nous voyons les eût déjà effacées; en

effet, tous les jours nous voyons les grâces de Dieu volontairement, ouvertement rejetées, la main paternelle tendue en vain vers des enfants rebelles, et la prière (ô prodigieux renversement!) la prière venant de Dieu, allant aux hommes, et par eux repoussée. Tout cela nous empêche-t-il de reconnaître que Dieu *veut* la conversion des pécheurs et leur vie, que Dieu *veut* que tous les hommes soient sauvés?

Quiconque répond à cet appel de grâce, quiconque souscrit aux conditions de ce traité de paix, et veut bien tout devoir, dans le temps et hors du temps, à la pure gratuité de Dieu, quiconque, en un mot, s'en remet sans réserve à l'arbitrage et à la médiation de Jésus-Christ, a cessé par là même d'être orphelin, et rentre en possession de son état perdu et du glorieux titre d'enfant de Dieu. (Galates, III, 26.) Ce titre lui appartient dès le moment qu'il le réclame, ou qu'il consent à le porter. Ce consentement, qui n'est autre chose que la foi chrétienne, si c'est le cœur qui l'a donné, si l'homme tout entier s'en est porté garant, s'il s'est enregistré en silence dans la profondeur de l'âme, fait passer, sans intermédiaire, l'esclave à l'état de fils; entre ces deux conditions, point de vague milieu, point de situation mixte; point de nom entre ces deux noms; servitude ou liberté, étranger ou enfant, un maître ou un père, c'est entre ces deux termes seulement que l'homme est appelé à choisir; et sa volonté ne peut qu'*une* de ces deux choses, ou le faire enfant, s'il ne veut plus être esclave, ou le retenir esclave s'il ne veut pas être enfant.

L'enfant de Dieu, sous l'Évangile, paraît l'être uniquement parce qu'il consent à l'être; mais, mes frères, n'y soyons point trompés : cette volonté toute nue est déjà un fait moral, suppose ou plutôt constate un certain état de l'âme; elle est du moins le germe ou le principe de tout un état subséquent; elle renferme tout le chrétien futur; et quoique

ce fait unique soit d'une telle simplicité qu'il ne se laisse ni décomposer ni décrire, il est, dans son essence, d'une telle énergie, il sort d'une source tellement profonde, il résulte de la combinaison de tant de forces, il résume tellement tout l'homme, qu'on peut, avant tous ses développements et toutes ses conséquences, l'apprécier comme la manifestation d'une nouvelle vie morale, comme la création d'une nouvelle nature, et décerner, sans anticipation, à celui chez qui il s'est consommé, le titre d'enfant de Dieu.

Mais toujours c'est la volonté de Dieu qui est en première ligne; nous portons ce titre parce qu'il nous l'a décerné. C'est lui qui nous l'offre avec le sang de Jésus-Christ; c'est lui qui nous invite à le revêtir; c'est lui qui nous presse de nous en prévaloir; c'est sur sa parole, avant tout, que nous osons nous en emparer; et sans cette parole, aucune expérience ne pourrait nous l'assurer, ou plutôt nous ne ferions jamais d'expérience. Pesons bien les expressions de l'apôtre : « Voyez, dit-il, quel amour le Père nous a « témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. » Nous ne nous appelons pas nous-mêmes, nous *sommes appelés;* avant que nous ayons éprouvé tous les sentiments et fait toutes les expériences qui nous donneront la qualité de notre titre, nous avons le titre de notre qualité; nous devons l'accepter, tout indignes que nous en sommes, au même temps que nous acceptons le bénéfice de la médiation de Jésus-Christ; nous devons l'accepter quoiqu'il nous confonde; nous devons l'accepter comme un don avant de le posséder comme un caractère; il nous faut nous en décorer, avec larmes, avec componction, avec joie et douleur tout ensemble, et surtout avec une profonde reconnaissance; il nous faut, non pas l'étaler, mais le serrer religieusement dans nos trésors, ou plutôt en faire notre unique trésor; mais, encore une fois, il faut l'accepter avec

un empressement respectueux, avec une sainte avidité; hésiter, ce serait être insensé; refuser, ce serait être ingrat.

En acceptant ce titre, craignez-vous d'être présomptueux? Mais il vous est offert, il vous est même imposé. Craignez-vous d'insulter vos semblables en vous appliquant un nom qu'ils se refusent? Mais vous l'avez reçu comme une aumône; vous l'avez recueilli comme le témoignage d'un amour tout gratuit; d'autres n'y avaient ni moins ni plus de droits que vous-mêmes; ils pouvaient, ils peuvent encore le recueillir et s'en couronner comme vous; il ne s'agit, ô condescendance du Père céleste! il ne s'agit que de prendre; est enfant de Dieu qui veut l'être; nul n'est privé de cet honneur que celui qui le dédaigne; si sa possession est un privilége, c'est la faute de ceux qui n'en veulent pas; vous ne vous en êtes point parés contre eux, mais pour vous; vous ne les en privez pas, vous ne le leur contestez pas; ce sont eux qui se le refusent; vous les pressez de s'en décorer, ils le repoussent; refuserez-vous de le porter parce qu'ils n'en veulent point? et parce qu'ils sont insensés, voulez-vous être ingrats?

Ah! sans doute; malheur à celui qui jouit d'un bien nécessaire sans plaindre ceux qui en sont privés ou ceux qui s'en privent! trois fois malheur à celui dont le bonheur est fait de l'infortune d'autrui, et qui n'aime d'un avantage que ce qu'il a d'exclusif! malheur à celui qui insulte ses frères de sa félicité supposée! Quiconque jouit ainsi du titre d'enfant de Dieu, ne l'est pas et ne l'a jamais été; plus à plaindre lui-même que ceux qu'il n'a pas su plaindre, son illusion est plus grossière, plus funeste que toutes leurs erreurs; sous ce nom vaste et catholique de chrétien, il n'est en effet qu'un sectaire; et la condition est meilleure de ceux qui refusent un nom que de ceux qui s'en emparent pour le déshonorer.

Ces vérités établies, il nous reste, mes frères, à signaler les principaux traits de l'attribut nouveau dont la bonté de Dieu revêt l'homme selon son cœur. L'apôtre nous y invite lorsqu'il s'écrie : « Voyez quel amour le Père nous a té« moigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. » Cherchons, mes frères, dans ce titre les traces de cet amour.

A parler vrai, le titre seul en dit assez; il dit tout. Ce titre est le plus grand, le plus doux, le plus tendre, qui jamais eût pu nous être donné. Il ne laisse en dehors de lui rien de ce que tous les autres renferment de magnifique et de réjouissant. Nous sommes, en tant que chrétiens, un sacerdoce royal, une nation sainte; mais l'enfant de Dieu n'est-il pas, comme tel, prêtre du Dieu vivant et membre de l'immortelle cité? Jamais et nulle part, même dans le ciel, nous ne saurions être plus qu'enfants de Dieu; ce titre comprend tout, absorbe tout. Il est le sceau de notre entière réhabilitation; il est le vrai nom de la grâce divine; il en est la substance même; il signifie à la fois l'homme rendu à Dieu, et Dieu rendu à l'homme; il résume l'Évangile, il révèle le ciel.

Tout le monde le comprend; mais pour le bien sentir, il faut s'attacher un moment à la signification de ce mot d'*enfants,* et emprunter à la terre, comme Dieu l'a fait dans sa Parole, la mesure des choses du ciel. Il faut ramasser tout ce que ce nom d'enfant répand autour de lui d'idées tendres, intimes et douces. Il faut contempler par la pensée ce commerce respectueux, confiant et familier d'un fils avec son père et surtout avec sa mère. Il faut voir, d'un côté, l'inépuisable sollicitude, la vigilance toujours debout, les conseils, les leçons, le sérieux des réprimandes, le charme des encouragements, la douceur des caresses; il faut voir, de l'autre, la confiance aveugle, l'abandon, les interrogations multipliées, les longs entretiens, les hom-

mages respectueux et naïfs, l'honneur rendu au nom d'un père et d'une mère bien-aimés, plus tard à leur mémoire, et leur souvenir servant de guide à toute une vie. Il faut voir tout cela, puis il faut se dire que tout cela n'est qu'une imparfaite image des rapports qui s'établissent entre l'enfant de Dieu et son père céleste. Il faut ajouter à chacun de ces traits tout ce qui le rend parfait, et à l'ensemble tout ce qui le rend incomparable; et alors on comprendra tout ce qu'emporte, soit en Dieu, soit en l'homme, la relation nouvelle fondée par Jésus-Christ et signalée dans notre texte.

Je le répète encore : nous sommes enfants de Dieu du fait même de Dieu et par cela seul qu'il veut que nous le soyons. Toutefois cette qualité ne serait qu'un nom, et l'adoption qui nous la communique un non-sens, si ce qui est vrai en Dieu ne devenait pas réel en nous (1). Cette circonstance retranchée, rien ne resterait de la « grâce de « Dieu salutaire à tous les hommes, » rien ne resterait du salut. Car le salut n'est pas un fait matériel, extérieur; le salut n'est pas hors de nous, mais en nous; c'est une œuvre dont le vrai lieu est notre cœur; le salut est un état de notre âme; et, par cela même, toute œuvre de grâce à laquelle notre âme demeure étrangère, ne saurait être l'œuvre de notre salut.

Qu'importe que dans une autre vie, qu'importe que dès ici-bas, la miséricorde de Dieu nous déclare amnistiés, absous, si d'ailleurs nos rapports avec lui ne changent pas, et si notre juge ne devient pas notre père? Qu'est-ce qu'un bonheur qui n'a pas son siége dans le cœur? Chacun, même les plus légers, a le sentiment que le vrai bonheur ne peut être que dans le cœur. Chacun ayant pu entrevoir, en cer-

(1) « Ce qui est vrai en lui et en vous. » (1 Jean, II, 8.)

tains moments de sa vie, qu'un sentiment vif de bonheur peut se rencontrer avec des douleurs corporelles ou d'amers chagrins, et qu'un vif sentiment d'infortune peut surmonter les éléments de la plus entière prospérité, chacun, dans ces moments, a eu le pressentiment ou la vision d'un bonheur moral qui doit être celui du ciel, et d'une infortune morale qui doit être celle de l'enfer; disons mieux : d'un bonheur qui doit être le ciel, et d'un malheur qui doit être l'enfer.

Or, notre cœur étant le vrai lieu de notre bonheur et de notre malheur, le salut peut commencer sur la terre, aussi bien que, de fait, la condamnation y a commencé. Et si, dès cette vie, nous sommes enfants de Dieu, dès cette vie nous devons reconnaître les gages de notre salut dans les priviléges de notre adoption. Et si nous ne les trouvons pas, si nous ne goûtons pas les prémices du bonheur moral, si nos relations avec celui qui se proclame notre père ne deviennent pas des relations filiales, si toute la grâce qu'il nous fait consiste, pour ainsi parler, dans la nue-propriété du salut, d'un salut vide et sans substance, d'un salut qui ne renferme pas le bonheur et ne le fait pas pressentir, je dis que cette grâce est illusoire, je dis que nous ne sommes pas sauvés, que Dieu n'est pas notre père et que nous ne sommes pas ses enfants.

Lorsque David accorda aux prières d'un serviteur affectionné la grâce d'Absalon, il permit à ce fils repentant de revenir dans Jérusalem, mais il refusa de le voir. Absalon tint-il cette grâce pour une grâce ? Il s'écria, le cœur navré : « Que ne me laissait-on dans la terre de « Gesçur ? Il aurait mieux valu que j'y fusse demeuré ! » C'est que Jérusalem, dépouillé de ce qui lui avait fait aimer cette cité, n'était plus pour lui Jérusalem; ce qu'avait demandé son cœur, c'était un cœur, non un certain lieu et

de certains murs; les bras paternels étaient sa véritable patrie; et loin de la vue de son père, le ciel de la sainte cité était pour lui un ciel étranger, et la terre natale un triste lieu d'exil.

Telle serait l'image de l'enfant de Dieu, si la présence vivifiante et les embrassements de son père lui manquaient. Il chercherait en vain le salut promis; il en verrait le nom, les symboles partout, la réalité nulle part; et, pour tout fruit de son retour dans les domaines paternels, désenchanté du monde qui amusait du moins son incurable tristesse, il s'écrierait comme Absalon : « Que ne me lais« sait-on dans Guesçur? Il aurait mieux valu que j'y fusse « demeuré ! »

Heureusement cela n'est pas, et cela ne peut pas être. L'œuvre de Dieu est complète. Sa grâce annonce le salut; elle fait plus : elle le met dans le cœur. Elle l'y met en y mettant l'amour, qui est un autre nom, le vrai nom du salut. L'œuvre de Dieu dans l'Évangile est fondée sur un calcul sublime. Il a été pourvu à ce que la même dispensation qui portait la joie dans le cœur de l'homme, du même coup et par un même effet y portât l'amour. Une divine violence a été faite à ce cœur qui ne pouvait être gagné que par violence. L'homme avait renversé tous ses rapports avec Dieu : Dieu, à son tour, a renversé tous ses rapports avec l'homme. L'homme s'était fait Dieu, Dieu s'est fait homme. L'homme avait tout refusé à Dieu, Dieu s'est donné lui-même à l'homme dans la personne de Jésus-Christ. La croix élevée sur Golgotha a montré à l'humanité dans un gage de réconciliation un prodige de charité. Le Saint et le Juste, le digne objet des dilections de l'Éternel, acceptant tout de notre condition, la vie et la mort, et dans la vie ce qu'elle a de plus dur, et dans la mort ce qu'elle a de plus amer, acceptant tout, vous dis-je, excepté le

péché, le Fils de Dieu, ramassant en sa personne, avec toutes les douleurs de l'humanité, d'intimes et d'ineffables douleurs que l'humanité n'a jamais connues, voilà ce dernier effort de charité auquel l'homme ne s'attendait pas, et qui devait briser la dureté de son orgueil ou la déclarer incurable; voilà le signe qui devait manifester et rallier les élus; voilà l'enfantement qui devait reformer sur la terre une famille de Dieu. Or, telle est la nature de ce fait, que dans les cœurs où il produit quelque chose, c'est nécessairement l'amour qu'il produit; s'il n'y meurt pas comme un germe égaré dans la poudre, il y devient le principe fécond et incessamment actif d'une nouvelle vie; la reconnaissance et la joie, de concert, avertissent, éveillent toutes les forces de l'âme; aucune ne demeure oisive; toutes accourent; l'enfant de Dieu s'épanouit; ses caractères se prononcent; il laisse apercevoir et compter les éléments dont il se compose; le fait extérieur devient un fait intime; ce qui était vrai en Dieu devient vrai en l'homme; et ainsi que dans les jours de gloire qui suivirent la première création, aujourd'hui encore c'est par ses sentiments, par son état moral, par ses œuvres, que l'enfant de Dieu se caractérise et se décrit. Le salut n'est plus seulement annoncé aux croyants, il est réalisé, il se rend sensible en eux. Ce n'est plus seulement la Parole écrite, c'est « l'Esprit » même de Dieu, « qui rend témoi« gnage à leur esprit qu'ils sont enfants de Dieu. »

Car dans ces bras où ils se sont jetés, sur ce cœur paternel où il leur a été permis de s'appuyer, ils ont puisé, comme à un foyer divin, la chaleur de la vie; cette vie, qui ne peut se confondre avec nulle autre, leur donne l'invincible conscience d'être dans la vérité; ils se sentent remis dans l'ordre, rendus à leur principe, réunis à leur père; chaque jour, quelque nouveau don de sa main leur

confirme sa paternité, et renouvelle le sceau de leur adoption. La Parole leur avait dit : « Nul ne vous ravira de sa « main; » un profond écho répond du fond de leur âme à cette bienheureuse parole; ils aiment; cela ne suffit-il pas ? L'amour n'est-il pas la vie ? L'amour n'est-il pas immortel ? Et chacune des œuvres, chacun des sacrifices de cet amour, l'augmentant de tout ce qu'il enlève à l'égoïsme et à la nature, chaque œuvre et chaque sacrifice accroît le sentiment de leur union avec leur Père, non comme un mérite qui le fait descendre vers eux, mais comme un élan qui les rapproche de lui.

Mais ce qui les unit à Dieu les sépare du monde dans la même proportion; ils y demeurent mêlés, mais non confondus; compagnons par la charité, étrangers par le principe de cette charité même, je veux dire par leur foi et leur espérance. Ils ne cessent pas pour cela de le comprendre : loin de là, ils le pénètrent mieux que jamais; ils connaissent le monde bien mieux qu'il ne se connaît lui-même; ils connaissent le monde parce qu'ils ne sont plus du monde; car, dit l'apôtre, « l'homme spirituel juge de « toutes choses; » mais, selon le même apôtre, « l'homme « spirituel n'est jugé par personne; » et en effet, « le « monde ne les connaît point, » dit saint Jean dans mon texte; c'est-à-dire que le monde, ne concevant rien à la nouvelle vie des enfants de Dieu, ne pouvant se rendre compte du principe qui détermine leur conduite, cesse de les reconnaître pour siens, et s'éloigne d'eux beaucoup plus encore qu'ils ne s'éloignent de lui.

Ce manque d'intelligence, d'un côté du moins, cette espèce de confusion de langues, née cette fois, non autour d'une seconde Babel, mais autour du monument sanglant de la charité divine, est devenue, au sein de la chrétienté, un sujet permanent de scandale. Le renouvellement du

cœur, chez les enfants de Dieu, partage l'humanité en deux tribus, dont l'une n'entend pas le langage de l'autre.

Sur deux lignes parallèles, mais en sens inverse, marchent, sans se toucher et sans s'unir, deux races, deux humanités. Qu'est-il donc survenu entre ces deux branches d'une même famille? Quelqu'un des caractères primitifs de l'homme a-t-il été enlevé à l'une des branches? Quelque caractère absolument nouveau a-t-il été ajouté à l'autre? Des deux côtés, j'entends des cris, des soupirs, des mots d'ordre pareils; ce sont, à ce qu'il semble d'abord, les mêmes expressions, la même langue; on parle, sur les deux rives, de devoir, d'amour, d'espérance, et même de Dieu; mais sous des termes communs, ce sont des idées différentes, et je vois bientôt qu'il n'est question, entre ces deux races, ni des mêmes devoirs, ni du même amour, ni des mêmes espérances, ni surtout du même Dieu. Encore une fois, ce sont deux humanités; il faut qu'il y ait ici deux origines, deux naissances; et en effet, il y en a deux; « ce « qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit « est esprit; » or, l'esprit connaît bien la chair, mais la chair ne connaît pas l'esprit.

« Le monde, » dit saint Jean, parlant ici au nom des enfants de Dieu, « le monde ne nous connaît point parce qu'il « n'a point connu Dieu. » Raison aussi simple que sublime, et qui rentre tout à fait dans celle que nous avons donnée. Pour comprendre les enfants de Dieu, il faut l'être soi-même; et on ne l'est qu'après avoir connu Dieu, c'est-à-dire après avoir compris ses desseins envers l'homme et sa bonté. Qui n'a pas voulu de Dieu pour père, ne reconnaîtra pas pour frères ses enfants. Et celui à qui la Rédemption est demeurée un scandale, sera-t-il moins scandalisé de la foi même à ce mystère, des sentiments qui naissent de cette foi, de la vie qui correspond à ces senti-

ments et qui leur donne à la fois une substance et une confirmation?

Résumons-nous, mes frères : la qualité d'enfants de Dieu est tout ensemble la plus belle de toutes, et la plus mystérieuse pour quiconque n'en est pas revêtu. Elle nous place dans l'ordre aux yeux du Créateur, et dans le désordre à l'égard de la créature. Elle résout, à nos propres yeux, l'énigme de notre vie, et nous fait devenir nous-mêmes une énigme aux yeux du monde. Elle nous rend honorables devant les anges de Dieu, et nous rend, devant la multitude, méprisables ou ridicules. Elle nous élève et nous abaisse. Elle nous rend, d'un côté, plus propres à la société humaine et à la vie, et d'une autre part, elle nous y rend inhabiles et étrangers. L'enfant de Dieu est plus qu'un homme dans un certain point de vue, moins qu'un homme dans un autre sens. J'insiste sur ces oppositions, non pour le vain plaisir de créer des contrastes, mais pour faire mieux ressortir aux yeux des chrétiens la double obligation qui résulte de leur double état, ou, pour leur signaler, si vous l'aimez mieux, deux piéges attachés à leurs deux situations.

Enfants de Dieu! enfants au milieu des étrangers, libres au milieu des esclaves, rois parmi la multitude! Quel motif d'humble et profonde reconnaissance! mais aussi quel sujet d'orgueil! Or, mes frères, il faut opter : il faut précipiter l'orgueil dans l'abîme de la reconnaissance ou la reconnaissance dans l'abîme de l'orgueil. Si vous ne voyez dans le titre qui vous a été donné qu'une délivrance inespérée, qu'un don immérité, le témoignage accablant d'un amour entièrement gratuit, si vous vous accoutumez à n'envisager que par ce côté la qualité que vous avez acquise, alors vous garderez l'humilité, et avec elle toutes les grâces dont elle est le lien et le gage. Humbles, vous bénirez, vous

prierez, vous aimerez; la bénédiction, la prière et l'amour ne germent que dans le cœur des pauvres en esprit; à eux seuls, a dit le Maître, appartiennent le royaume de Dieu et ses trésors. Humbles, vous aurez la réalité de votre titre; vous serez vraiment enfants de Dieu; votre Père vous reconnaîtra, et le sentiment de sa présence et de son amour ne vous manquera jamais. Humbles, vous ne douterez pas; et la fermeté de votre assurance sera proportionnée à votre petitesse volontaire. L'humble seul, parce qu'il ne présume jamais, a droit d'espérer toujours. Mais si dans ce titre, hélas! dans ce privilége d'enfants de Dieu, c'est le privilége que vous aimez; si c'est la distinction qui vous touche; si vous êtes heureux surtout de vous sentir l'objet d'une exception; si vous n'avez pas besoin d'un effort, d'un acte de foi, pour vous résigner à voir tant d'enfants de Dieu (je crois pouvoir parler ainsi) répudier ce titre sublime; si leur infortune, au lieu d'attrister votre joie, peut-être à votre insu la relève; si vous arborez ce titre comme le drapeau d'un parti; si vous rehaussez gratuitement les barrières visibles qui vous séparent des autres hommes; si, dans vos discours, vous insistez moins sur les engagements de votre état que sur cet état lui-même; et si vous ne vous appliquez pas, dix fois contre une, les titres qui vous humilient et vous confondent avec le reste des hommes, de préférence à celui qui vous élève et vous distingue; en un mot, si votre joie est de l'orgueil et votre pitié de l'insulte... écoutez. Vous étiez dans l'erreur; vous vous flattiez grossièrement; vous jouissiez en usurpateurs d'un titre qui ne vous appartient pas. Enfants de Dieu! non, vous ne l'êtes point, vous ne le fûtes jamais. L'orgueil, principe de la chute première, vous reporte et vous laisse gisants au point même où Dieu vous a pris, ou plutôt où il avait voulu vous

prendre. L'orgueil est mauvais gardien, dépositaire infidèle des trésors qui durent vous être confiés ; il les dévore à mesure ; il consume, dans leur première fleur, la reconnaissance, l'amour et la prière ; il arrive même jusqu'à cette joie qui fut le premier fruit de votre foi nouvelle ; il la ronge incessamment par le doute ; car l'orgueil est aussi plein d'anxiété que l'humilité est pleine d'assurance ; l'orgueil n'est pas fait pour espérer, mais pour craindre ; il apprend à l'âme à trembler, en lui persuadant de quitter son véritable appui pour s'appuyer sur elle-même ; il lui donne, par intervalles, d'affreux moments d'obscurité, et finit quelquefois par l'envelopper tout entière dans la nuit du désespoir.

Mais, d'un autre côté, les enfants de Dieu ! étrangers au milieu du monde ! étrangers souvent parmi leurs proches ! vivant d'une vie qui offense parce qu'elle étonne ! isolés dans la société, solitaires parmi la foule ! offrant à tous un cœur que chacun refuse, si même on ne va jusqu'à leur supposer des sentiments hostiles parce qu'ils ont des principes contraires ! estimés peut-être, honorés d'une froide confiance, mais n'étant ni recherchés, ni accueillis, ni prévenus, ni aimés, eux qui aiment, eux chez qui Jésus a fortifié en les épurant toutes les affections aimantes ! Quel autre piége, mes frères ! quelle autre tentation ! Position doublement difficile : car il faut se résigner à cette épreuve, et il faut la sentir toujours. Malheur à celui qui la sent trop vivement, malheur à celui qui cesse de la sentir ! Trop de sensibilité à cet état d'isolement, à cette répulsion générale et continuelle, entame le courage chrétien, expose la fidélité ; naturellement la haine, l'indifférence fatiguent ; on se lasse de ces regards méprisants ou seulement froids ; on a besoin de rentrer dans la communion humaine ; on recule devant des scènes pénibles, auxquelles nous

exposé là profession, même la plus humble, de notre espérance ; on fait mystère d'une espérance qui pourrait se communiquer, et d'une joie qui pourrait faire envie ; on entre au milieu des hommes, dépouillé de ces glorieux insignes qui doivent reluire sur toute la personne et sur toute la vie du chrétien ; on est bien loin maintenant d'étaler son privilége, c'est à peine si on l'avoue ; et pour résultat de ces concessions qui ne procurent que rarement la paix parce qu'elles sont rarement accueillies par la confiance, on a retenu la vérité captive, on lui a interdit le chemin des âmes, on l'a affaiblie en soi-même ; et pour n'avoir pas voulu paraître enfant de Dieu, peut-être, hélas ! on a cessé de l'être.

Et toutefois, nous le répétons, malheur à celui qui a cessé de sentir l'aiguillon de cette épreuve, et qui s'accoutume trop complétement à cette solitude contre nature au milieu de la famille humaine ! Non, je veux que cette douleur soit vive, et je veux qu'elle dure. Votre Père la guérira dans le ciel ; mais, ici-bas, que cette plaie reste ouverte. Résignez-vous par soumission ; ne vous accommodez pas par indifférence. Quand est-ce que votre Maître a cessé d'avoir besoin de l'universelle sympathie ? Quand est-ce que son regard a cessé, même au milieu de la foule ennemie, de chercher un regard ami ? Quand est-ce qu'il a cessé d'être populaire, populaire à la façon d'un Dieu, prévenant, insinuant, suppliant même, et avec tous ? Quand est-ce que vous le voyez, fièrement isolé de la foule, fièrement enveloppé dans sa qualité, qui valait bien, apparemment, la vôtre ? Était-ce au dernier moment, lorsque, gravissant la montagne du sacrifice, et alors, certes, violemment isolé de son peuple, il s'unissait aux larmes des filles de Jérusalem, et en détournait le cours de dessus lui-même sur elles et sur leurs enfants ? Était-ce lorsque, pour di-

vines représailles, il comparait ses bourreaux à de faibles poussins dont il avait été, et dont, à ce dernier moment, il était encore la mère? O mes chers frères, jusqu'au dernier moment, ne consentez jamais à l'isolement où l'on vous condamne; qu'il ne soit jamais votre fait; soyez exilés, mais ne vous exilez pas; ne vous renfermez pas dans une égoïste paix; descendez de votre gloire sans y renoncer ni la désavouer; pécheurs, mêlez-vous aux pécheurs sans vous associer au péché; que votre sûreté ne vous rende jamais durs; que le christianisme ne vous sorte pas de l'humanité; soyez, au contraire, d'autant plus hommes que vous êtes plus chrétiens. Vous ne serez jamais entièrement compris et connus; l'apôtre l'a dit, la raison l'enseigne, l'expérience l'a prouvé; consentez-y. Mais ne soyez pas plus obscurs, plus inconcevables qu'il ne convient à des chrétiens de l'être; n'ajoutez pas une folie de votre choix à la sainte folie de l'Évangile; restez intelligibles, accessibles, par tous les côtés qui peuvent l'être; entretenez toutes les relations qui peuvent être entretenues; demeurez en rapport avec vos frères selon l'humanité; ne permettez pas qu'une longue interruption vous ôte le besoin de leur commerce et de leur contact; craignez qu'isolés par votre faute sur les sommets de votre dignité nouvelle, l'orgueil ne vienne vous trouver dans votre solitude, et ne vous précipite de ces hauteurs, non pas dans les rangs de cette multitude que vous avez trop désavouée, mais beaucoup plus bas.

Que faire au milieu de ces dangers, dont l'un vous rejette dans l'autre? Que faire, sinon vous mettre en état de supplication permanente, et appeler incessamment le secours contre des tentations qui renaissent incessamment? L'enfant de Dieu a de grands priviléges; mais le plus grand est celui de savoir supplier; et sans ce don, que seraient tous les autres? Priez donc que la grâce de Dieu ne vous

tourne pas en piége; priez qu'une nouvelle grâce continue la première, la confirme à chaque instant, la rende inébranlable et perpétuelle. Priez pour obtenir d'être de véritables enfants de Dieu, confiants avec humilité, fidèles avec charité, vous faisant petits sous la main qui vous élève, vous mettant dans la poussière, non-seulement avec les moindres des croyants, mais avec les pires des infidèles, en un mot, miroirs naïfs de ce Fils de Dieu, qui, « possé« dant en lui-même la vie » que vous n'avez que par grâce, certain de son titre à qui nul titre ne se compare, n'en fut pas moins doux et humble de cœur, et se serait fait pardonner sa sainteté à force d'amour, si la sainteté était une chose à quoi le monde pût pardonner !

LES ENFANTS DE DIEU

SECOND DISCOURS

Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu. C'est pour cela que le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu. Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que, quand il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie soi-même, comme lui-même est pur. 1 Jean, III, 1-3.

« Dès à présent, dit l'apôtre, nous sommes enfants de « Dieu. » C'est-à-dire que, dès à présent, nous sommes essentiellement tout ce que nous devons être. Quelque chose de plus qu'enfants de Dieu, nous ne le serons jamais ni sur la terre ni dans le ciel. Nous portons en nous, comme tels, les gages et le sentiment de notre éternelle adoption : et notre vie est déjà, quant à ses principes et à sa direction générale, la vie du ciel.

Toutefois, mes frères, si notre destinée était absolument consommée par l'état moral que nous avons décrit, il ressortirait de ce fait deux objections que vous prévoyez sans peine. La première, c'est qu'il n'y aurait dans un tel salut pas assez de bonheur parce qu'il n'y aurait pas assez de

sainteté; car, ne l'oublions pas, le bonheur est proportionné à la sainteté, le bonheur n'est lui-même que la sainteté; et tout ce qui manque à la sainteté, c'est-à-dire à l'obéissance et à l'amour, est autant de pris sur le bonheur, autant de retranché du salut. Je ne méconnais pas que tout d'abord le salut est hors de nous, antérieur à notre renouvellement moral, indépendant de nos œuvres, et que, dans un sens, il n'admet point de degrés; on est sauvé ou on ne l'est pas. Mais précisément celui qui se connaît sauvé, sauvé par grâce et irrévocablement, celui-là éprouve le besoin de la perfection, qui est, sous un autre nom, la soif du véritable bonheur; et comme, malgré tous ses progrès, il se voit toujours loin du but, comme les circonstances extérieures, les liens de la chair, les douleurs de la vie, la lutte des affections naturelles avec les affections d'un autre ordre, entretiennent sans cesse autour de son âme un reste d'obscurité et de souillure, il aurait lieu de se demander, dans le cas où l'avenir ne devrait rien ajouter au présent : Est-ce donc là le ciel? est-ce donc là le salut? est-ce donc là tout le partage des enfants de Dieu?

Ceci vous mène directement à la seconde objection. L'homme, tant qu'il sera homme, et il le sera éternellement, aura besoin d'avenir et vivra d'espérance. Le mouvement, le progrès sont essentiels à sa nature; et tout, dans la création, correspond à ce besoin. Le monde physique paraît inépuisable, le monde moral ne l'est certes pas moins. On peut toujours connaître mieux, agir mieux, mieux aimer; et l'on doit s'en fier à Dieu du soin d'occuper notre activité et de dilater notre être au delà de toutes les limites accessibles à notre pensée. Or cette perspective si nécessaire à notre âme lui manquerait s'il fallait prendre dans un sens absolu ces paroles de l'apôtre : « Dès à présent nous sommes enfants de Dieu. »

Aussi, ajoute-t-il aussitôt, comme pour prévenir une question et peut-être une plainte : « Ce que nous serons « n'a pas encore été manifesté, » donnant ainsi une forme nouvelle et plus précise à cette pensée de saint Paul : « Nous ne sommes sauvés qu'en espérance ; » ce qui voulait dire sans doute : Nous avons déjà la pleine assurance, mais non encore la pleine jouissance du salut. Il reste donc quelque chose à manifester ; l'enfant de Dieu a un avenir ; et comment, sans la prévision de cet avenir, pourrait-il avoir une joie vive et un véritable amour ? La terre, qui n'accomplit aucun des besoins de l'homme naturel, ne satisfait pas davantage, et bien moins encore, ceux de l'homme renouvelé. Mais quel est cet avenir ?

« Nous savons, dit saint Jean, que, quand il paraîtra, « nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons « tel qu'il est. » Voilà votre avenir : « devenir semblables « à Dieu ; » voici la date de cet avenir : « quand il paraî« tra ; » voici le gage de cet avenir : « nous le verrons tel « qu'il est. » Ne séparons point ces idées.

Nous rendre semblables à Dieu, rétablir en nous son image, c'est tout l'objet de l'Évangile, c'est l'œuvre même du salut ; et cette œuvre commence chez l'enfant de Dieu dès l'instant où ce titre lui est accordé. Il devient semblable à Dieu, et il le devient à la même condition indiquée pour l'avenir : c'est de *voir Dieu tel qu'il est.* Cet indispensable moyen a été mis en œuvre pour l'enfantement de la nouvelle créature. Dieu s'est montré aux hommes tel qu'il est ; et, je puis même dire, tellement en face, tellement en plein, qu'il ne semble pas que, sous ce rapport, il lui reste rien à faire, et qu'aucune manifestation soit réservée à l'avenir.

Je ne vous dirai pas que « ce qu'on peut connaître de « Dieu a été manifesté parmi les hommes, Dieu le leur « ayant manifesté par la création du monde, qui fait voir

« comme à l'œil ses perfections invisibles, sa puissance « éternelle et sa divinité. » Bien qu'ils soient inexcusables de n'avoir point connu Dieu dans les œuvres de la création, on peut dire d'un autre côté que leur état de péché obscurcissait pour eux ce miroir si clair, qu'ils étaient incapables, et que nous le sommes pareillement, de trouver dans ses œuvres Dieu tel qu'il est, et que, vu l'état où nous sommes, le monde avec toutes ses merveilles ne nous révèle pas Dieu tout entier. Ce qui est inexcusable en nous, c'est donc moins de ne pas voir, que de nous être mis hors d'état de voir; mais, quoi qu'il en soit, Dieu, dans la création, n'apparaît pas à l'homme pécheur tel qu'il est, tel qu'il veut être pour lui; au delà du Dieu-créateur, du Dieu conservateur de notre existence temporelle, un voile s'élève; qu'y a-t-il derrière ce voile? un juge ou un père? nous avons un intime besoin de le savoir, et la nature ne nous le dit pas.

Je ne vous dirai pas non plus que Dieu s'est montré tel qu'il est au peuple de Moïse. Si ce Dieu qui parle au milieu des éclairs et de la tempête, du haut d'une montagne « où tout ce qui paraissait était si terrible que Moïse même « s'écria : Je suis effrayé et tout tremblant, » si c'est là, mes frères, Dieu tel qu'il est, nous ne concevons pas comment la vue de ce Dieu peut lui amener des enfants, ni comment on pourrait nous proposer de lui ressembler, ou enfin comment cette ressemblance accomplirait notre régénération. La justice incorruptible est digne de Dieu, et il ne nous est pas permis de lui prêter, par supposition, un attribut par lequel elle serait dégradée; mais comment une telle justice nous conviendrait-elle? comment, à elle seule, accomplirait-elle notre destinée? à moins que nous ne commençassions à l'exercer envers nous; mais, exercée dans toute sa plénitude, elle nous anéantirait.

Ce que je vous dirai, mes frères, et ce que déjà vous vous êtes dit, c'est que Christ a paru, et qu'en lui Dieu a paru tel qu'il est. Tel qu'il est, c'est-à-dire tout à la fois juge incorruptible et miséricordieux sauveur. Non-seulement tel qu'il est, mais tel qu'il doit être pour nous offrir un modèle; car à quoi nous servirait d'apprendre de lui la justice, si nous n'en apprenions l'amour? Tel qu'il devait être pour que nous pussions le contempler; car comment, s'il ne s'était fait homme, aurions-nous pu le voir d'assez près, appliquer les exemples d'un Dieu à la condition humaine, et nous persuader par un fait irrécusable que la perfection est notre but et que notre nature et notre état renferment tous les éléments et toutes les conditions d'une vie sainte? Nous avons vu, si j'ose parler ainsi, tout ce que Dieu serait, tout ce que Dieu ferait si Dieu était homme; tel est le secret, telle est l'efficace de la mystérieuse incarnation de Jésus-Christ.

« Nous lui deviendrons semblables, parce que nous le « verrons tel qu'il est. » Que la simple vue d'un être puisse nous rendre semblables à lui, nous communiquer ses caractères et sa nature, c'est là, mes frères, au premier coup d'œil, une idée toute mystique, une chimère. Mais je dis que le préjugé opposé ne peut venir que d'une ignorance grossière des lois de la nature humaine et de la puissance de la vérité. Un peu de réflexion nous ramènera, sur ce point, à la pensée de l'apôtre. Réunissez les traits que nous avons successivement présentés; figurez-vous la sainteté parfaite apparaissant pour la première fois à l'humanité sous la forme de l'humanité même, la sainteté appliquée à toutes les relations principales de la vie, la sainteté, enfin, écartant tout ce qui peut causer de l'effroi, apportant tout ce qui commande l'amour, la sainteté sous les traits du bonheur, effaçant comme des fantômes toutes les autres images

de la félicité, et se mettant à leur place à titre de félicité suprême et seule véritable : croyez-vous que cette vue puisse être vainement présentée à une âme qui sent un égal besoin de sainteté et de bonheur, et qui, les voyant réunis en un même point, n'a plus à se diviser pour s'approprier ce double trésor? La sainteté, une fois dépouillée de tout ce qui effraye, une fois parée de tout ce qui rassure, belle de sa beauté propre et belle de ses promesses, la sainteté, mes frères, doit avoir un puissant attrait, ou plutôt elle doit retrouver et exercer tout celui dont elle fut primitivement revêtue; l'âme, qui fut faite pour la sainteté, doit la reconnaître pour son vrai bien, pour son unique objet, pour sa fin suprême; elle doit s'y unir par amour comme l'œil à la lumière, comme tout l'homme à la vie; elle doit, à mesure qu'elle la contemple, se l'approprier, s'en pénétrer, échanger pour ainsi dire sa propre substance contre cette substance divine; il lui suffit de la vue; car l'union existe d'avance et dans l'intention; la volonté est déjà sainte; elle aspire la sainteté comme la poitrine aspire l'air; il ne s'agit plus pour elle que de connaître ce qu'elle aime, et c'est pourquoi la contemplation toute seule la transforme; regarder, c'est acquérir; voir, c'est vivre.

Or, puisqu'il est vrai que « celui qui a vu Jésus-Christ a « vu le Père, » (Jean, XIV, 9.) il est vrai aussi que « celui « qui contemple le Fils a la vie éternelle, » (Jean, VI, 40.) c'est-à-dire devient semblable à Dieu, ce qui est avoir la vie, et la vie éternelle. C'est cette contemplation de Dieu en Jésus-Christ qui renouvelle sur la terre la race éteinte des enfants de Dieu. Mais si, en Jésus-Christ, Dieu a paru tel qu'il est, que reste-t-il pour un autre avenir, qu'est-ce que le monde futur nous tient en réserve, et que signifient ces paroles de l'apôtre : « *Quand il paraîtra*, nous lui de« viendrons semblables, parce que nous le *verrons* alors tel

« qu'il est? » N'a-t-il donc pas déjà paru, et ne l'avons-nous pas vu tel qu'il est?

Mes frères, ce n'est pas l'objet qui a manqué, c'est le regard. Un œil malade ou offusqué ne saurait bien voir. Grâce à Dieu, cet œil en a pu voir assez pour communiquer à l'âme une joie inexprimable et les éléments immortels d'une nouvelle vie. Mais que d'obstacles, que d'objets entre le regard et son objet, et que de causes se réunissent pour nous empêcher de voir à la fois, et continuellement, et distinctement, Jésus tout entier, c'est-à-dire Dieu tout entier! Que de causes, par conséquent, se réunissent pour nous empêcher de lui ressembler, puisque une ressemblance exacte dépend d'une vue parfaite!

Ah! la divine condescendance a tout fait pour que l'enfant de Dieu pût jouir de la vue de son Père, tout, hormis une seule chose : elle l'a laissé détenu dans les liens de la chair et dans les soucis de la vie. Contempler Dieu à toute heure, sans distraction, sans nuage, ne fut jamais le partage d'un enfant de la terre. Ceux-mêmes qui, ne consentant pas à leur condition mortelle, ont voulu pénétrer par la pensée dans les dernières profondeurs de Dieu, ont mieux montré que tous les autres combien à cet égard notre puissance est limitée; et leurs mystiques extases ne leur ont pas tant profité que ne profite à l'humble fidèle son humble regard. Saint Paul l'a bien dit : « Nous ne « voyons à présent que confusément et comme à travers « un miroir; nous ne connaissons rien, a-t-il dit encore, « que par fragments; » toute vue d'ensemble, toute vue continue nous est refusée; à plus forte raison, la vue de Dieu et des choses divines; je l'ai déjà dit : entre Dieu et nous, deux obstacles s'interposent, et brisent pour ainsi dire notre regard : la chair et la vie.

La chair, c'est-à-dire tout ce qu'il y a dans l'homme, et

tout ce qu'il reste dans l'enfant de Dieu lui-même, d'affections simplement humaines, et surtout ce qu'elle garde encore des inclinations de péché. Lorsque ces éléments s'élèvent devant nos yeux comme une vapeur impure, alors nous cessons de voir Dieu; son image s'affaiblit, se confond, s'efface; nous ne la voyons plus qu'à l'horizon, vague, triste et peut-être menaçante, dépouillée de tout ce qui nous la faisait aimer, de tout ce qui nous unissait à elle et peu à peu nous y rendait conformes. On peut même dire que, par l'effet constant de ces vapeurs grossières, la divine image, du plus au moins, est constamment troublée, te que jamais elle ne nous apparaît avec une pureté parfaite; en sorte que toujours quelque chose, ou du Dieu de notre imagination mondaine, ou du Dieu de l'ancienne loi, se mêle, pour la dénaturer, à l'image du Dieu véritable, achevée et révélée par l'Évangile.

J'ai dit encore : la vie, cause plus innocente de l'imperfection de notre vue, si la chair n'y mêlait ses influences mauvaises; mais cause bien réelle, et suffisante à elle seule pour obscurcir la glorieuse vision qui fait notre joie et notre salut; la vie, qui doit, sans doute, de tous les points de sa circonférence, converger vers le centre divin; la vie, qui, telle que la nature la donne, et dans tous ses détails, doit se convertir en un culte perpétuel; mais enfin une vie terrestre, provisoire, engagée, pour chacun de nous, dans mille autres vies; liée à la société, à des nécessités matérielles, à de périssables intérêts, et tellement diverse et morcelée qu'il faut une espèce d'art pieux pour lui donner un sens unique et lui imprimer une direction inflexible. Qui pourrait se flatter de n'être jamais distrait par la vie, de regarder invariablement à Dieu dans chacune de ces occupations dont l'objet immédiat est terrestre, et que nous devons, l'une après l'autre, attentivement marquer de son

sceau? Qui pourrait espérer de ne perdre jamais de vue cet objet adorable, et même pour des temps plus ou moins longs, pendant lesquels l'enfant de Dieu redevient, de fait, enfant de la terre?

Et enfin, si vous rassemblez par la pensée toutes ces causes d'obscurité, si vous y ajoutez les discours des hommes, jamais plus téméraires qu'au fait de la religion, si vous tenez compte des embarras que jette dans les esprits une contentieuse théologie, si vous avez observé tout ce que prennent sur la contemplation de Dieu des discussions sans terme sur le culte qui doit lui être offert, en un mot, si vous savez tout ce qu'une prétendue religion enlève à la religion, vous ne vous étonnerez que d'une chose, c'est que la vue de Dieu soit encore si vive et si habituelle chez quelques enfants de Dieu, et qu'elle y ait distinctement reformé les principaux traits de l'image divine; et vous bénirez le Père d'avoir laissé percer tant de rayons au travers de tant de nuages.

Béni soit donc, mes frères, béni soit ce jour lumineux où nous verrons Dieu face à face, et où nous ne verrons que lui! où notre pensée, s'emparant librement de ce digne objet, n'en aura désormais point d'autre, et, dans toutes les merveilles du monde nouveau qui lui sera alors dévoilé, retrouvera immédiatement, non la trace seulement, ni le nom seulement, mais la présence vivante du Père! Car Dieu alors remplira tout; il n'y aura que lui sous mille et mille aspects; il sera aussi impossible de ne le point voir qu'à l'œil ouvert de ne point voir la lumière, qu'à l'esprit de ne point penser. Que dis-je? l'œil alors sera tout lumière; l'âme verra, pour ainsi dire sans regarder; la vérité, qu'elle avait si longtemps poursuivie, si souvent perdue, pour la retrouver et pour la perdre encore, la vérité résidera en elle; et cependant l'union de l'âme et de la vérité,

bien que perpétuelle et sans interruption, aura toujours le charme d'une rencontre toujours nouvelle; soustrait à la peine de l'ignorance et aux tourments du doute, l'esprit n'en connaîtra pas moins la vive joie d'apprendre et de découvrir; mais le glorieux privilége de ce nouvel état, c'est que l'homme, transplanté dans sa nouvelle patrie, voyant Dieu enfin tel qu'il est, lui deviendra de plus en plus semblable, sentira son cœur se remplir de tout ce qui abonde dans le cœur de Dieu, verra tout son intérieur devenir justice, amour, sainteté, et se réjouira à jamais de servir les desseins adorables de son Père, comme le Dieu bienheureux se réjouit lui-même, d'une manière toute divine et ineffable, de les concevoir et de les accomplir.

Maintenant l'apôtre revient sur ses pas, et, se reportant avec chaque fidèle au moment même de cette naissance spirituelle qui en a fait un enfant de Dieu, il lui annonce et lui décrit un avenir plus prochain, enfermé dans les limites de cette vie terrestre. Mais remarquez-le : cet avenir découle de la pensée du céleste avenir.

« Quiconque, dit-il, a cette espérance (l'espérance de « voir un jour Dieu tel qu'il est), se purifie comme Dieu « lui-même est pur. »

« Se purifie. » Plus timide, plus circonspect, l'écrivain aurait dit : doit se purifier. Mais reconnaissez ici ce même esprit d'inflexible conséquence qui lui fait dire un peu plus loin : « Quiconque demeure en Christ ne pèche point. » — Et qui est-ce, ô apôtre de Jésus-Christ, qui est-ce qui ne pèche point? — Le vrai chrétien. — Un tel être n'existe donc point; et Christ est seul de son parti, et Christ accomplit seul la loi qu'il a donnée. Il est trop vrai; et de même que nous ne connaissons qu'imparfaitement, nous n'obéissons aussi qu'imparfaitement. Vous deviez donc, ô disciple bien-aimé, dire seulement : que celui qui de-

meure en Jésus-Christ renonce par là même au péché, et que celui qui a la grande espérance dont vous avez parlé, s'occupe à se purifier. Mais nous vous rendons grâce d'avoir donné à la vérité sa forme la plus absolue, la plus tranchante, et la plus propre à châtier notre infidélité; vous avez été inexorable; c'est, en matière pareille, un des caractères de la charité.

« Quiconque a cette espérance se purifie. » Qu'est-ce que se purifier; qu'est-ce qu'emporte cette pureté? Tout ce qu'elle emporte en Dieu même; car l'apôtre ajoute : « comme Dieu lui-même est pur; » et son Maître avait dit avant lui : « Soyez parfaits comme votre Père est par- « fait. » Voilà pour ce qui concerne l'étendue de cette pureté : elle n'a point de limites. Mais quant à son essence même, il importe, mes frères, de faire une observation. On a coutume d'attacher au mot de *pureté* je ne sais quelle idée toute négative et toute vide; d'après la commune interprétation du mot, ce serait une simple exemption de souillures, l'absence d'un défaut plutôt que la présence d'une qualité; mais, en morale, la pureté ne gît pas plus là dedans que le bonheur ne consiste dans l'exemption des peines; de même qu'on n'est positivement heureux qu'autant que les peines sont remplacées par des plaisirs, on n'est réellement pur qu'autant que les défauts ont fait place à des qualités. Et prenez garde que je ne dis point seulement qu'il en *doit* être ainsi; je dis qu'il en *est* ainsi; je dis que cet état négatif n'existe pas et ne se conçoit pas même; que le vide n'a pas plus lieu dans l'âme que dans la nature physique; et qu'un défaut ne peut jamais y être remplacé que par une qualité, un vice que par une vertu. Que s'il en est autrement, j'affirme que le défaut a été remplacé par un défaut et le vice par un vice. Si vous avez à cœur quelque chose de plus que de polir

une surface et d'embellir des dehors, le fait même de votre réforme suppose, entraîne plus qu'une réforme; car ce qui a expulsé un principe de mort, était un principe de vie; vous ne retranchez pas seulement, vous ajoutez; et comme le premier pas hors de la pauvreté est le premier pas vers la richesse, le premier effort sérieux pour l'extirpation d'un mal est autant de fait pour l'acquisition d'un bien. Aucune place ne peut rester vacante dans l'âme; et le trône qu'un ange n'a pas occupé, un démon, soyez-en sûrs, viendra s'y asseoir.

« Quiconque, dit l'apôtre, a cette espérance en lui, se « purifie comme lui-même est pur. » Ici les mêmes paroles expriment à la fois la règle et le motif. Il faut être pur comme Dieu; il faut être pur parce qu'il est pur. Il est vrai que sans *cette espérance* dont parle l'apôtre, le motif ne s'adresserait qu'à la raison; et ce serait trop peu pour la réforme du cœur et de la vie. Mais, appuyé sur *cette espérance*, le motif a toute la puissance dont notre faible volonté réclame le secours. L'espérance de voir Dieu tel qu'il est, espérance qui embrasse tout, doit donner à toutes les vérités toute la force et l'influence dont elles peuvent être armées. Une telle espérance place l'homme, par la pensée, en présence et à proximité de ce Dieu pur, c'est-à-dire de ce Dieu saint, parfait en pensées comme en œuvres, à la contemplation duquel il doit être admis un jour. L'homme, dès cette heure, vit sous ses regards, dans sa maison, à ses pieds; introduit par l'espérance dans la demeure même de la sainteté, ayant spirituellement pour compagnie les anges, les saints glorifiés, les saints encore engagés comme lui dans le combat de la vie, tout le sollicite d'être pur pour être digne de cette communion invisible et néanmoins sentie; tout lui communique un saint zèle, une sainte jalousie; tout lui inspire un profond dégoût

pour tout ce qui n'est pas pur de la pureté de Dieu; tout élève, ennoblit ses inclinations; tout exerce la délicatesse de son goût moral et la finesse de son tact spirituel; tout le cultive dans le sens de sa céleste vocation, et remplace incessamment, sur le haut de cet arbre transplanté, une cime flétrie à jamais par un feuillage immortel.

Maintenant, mes frères, laissez-moi un moment sortir de mon texte; je ne sortirai pas pour cela de l'Évangile. Saint Jean vous a proposé, pour vous purifier, un noble et puissant motif; permettez-moi de vous en proposer un autre. Enfants de Dieu, vous ne jouissez pas en possesseurs égoïstes et jaloux, de ce privilége, qui, par cela seul, cesserait de vous appartenir; vous gémissez plutôt (et c'est à ce signe que j'aime à vous reconnaître), vous gémissez de ce que c'est un privilége; vous voudriez le communiquer, le partager, le répandre; Dieu même a mis dans votre cœur ce noble besoin, qui, avant tout, était dans son cœur. Eh bien! pour le satisfaire, une voie vous est ouverte : purifiez-vous!

Je parle ici, vous le savez, avec l'Évangile, avec Jésus-Christ lui-même, qui vous a dit : « Que votre lumière luise « devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui « est dans le ciel. » Je parle avec Jésus-Christ, qui vous l'a dit tant de fois, sous tant de formes et avec tant d'instances; et cette autorité peut suffire. Mais, du texte même que nous venons de développer, une objection semble s'élever contre l'injonction du Sauveur; et il y a toute sorte d'intérêt à la relever.

Comment, dira-t-on, nous purifier au profit des autres, comment les attirer par nos œuvres, et augmenter ainsi la famille de Dieu? N'est-il pas dit que le monde, le monde dont ils font partie, ne nous connaît point, c'est-à-dire ne nous comprend point? Le rappel de ces âmes appartient

donc immédiatement à Dieu, à la prédication de sa parole, à nos prières peut-être, mais à nos exemples nullement.

C'est ici le lieu de faire une distinction aussi simple qu'elle est profonde, et qui, à notre vif regret, échappe à trop de chrétiens. Ce que le monde ne connaît pas, ne comprend point chez l'enfant de Dieu, ce sont les principes qui dirigent sa vie, c'est tout cet ensemble de sentiments qui lui ont composé, en quelque sorte, une nouvelle âme. Ce qu'il ne comprend pas, ce sont encore certains actes, certaines démarches qui dérivent immédiatement de cet état moral, et qui joignent de trop près leur source pour ne pas se confondre avec elle, pour n'être pas obscures comme elle. Mais si vous exceptez ces deux choses, les principes mêmes, et certains actes qui, de loin en loin, dénoncent l'homme nouveau, il reste un ensemble de vie et de mœurs parfaitement clair à tout le monde. Je me trompe, mes frères, cet ensemble même, comme ensemble, est extraordinaire et inintelligible; cette unité sévère, quoique aimable dans tout ce qui la compose, est aussi un effet propre à cette même cause qui fait l'homme nouveau; l'effet ne se conçoit pas mieux que la cause; mais enfin, mes frères, tous les éléments dont la réunion forme la vertu chrétienne, sont ce que le monde lui-même appelle des vertus; elles ne diffèrent de celles qu'il connaît et qu'il révère, que par la sainteté de leur principe et la perfection de leur caractère; ce sont, dans un plus haut degré, les mêmes dispositions, les mêmes habitudes qui rendent un homme estimable, la société sûre et douce, la vie tranquille et heureuse; ce sont les mêmes qualités qu'on se félicite de rencontrer dans les jours d'épreuve et de malheur; ce sont les mêmes forces qui poussent l'humanité dans les voies de la vraie civilisation et du solide progrès;

c'est la même beauté morale qui, révélant à l'homme la dignité de sa nature, lui commande le respect de soi-même, et quelquefois l'invite à chercher au-dessus de lui un plus digne objet de respect; c'est, en un mot, pour emprunter les paroles de saint Paul, « tout ce qui est « vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout « ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui est « de bonne réputation, tout ce qui est vertu. » Il est vrai que, dans le langage de l'Évangile et du chrétien, plusieurs de ces choses ont emprunté du principe distinctif qui leur a donné naissance, tel ou tel nom particulier, qui n'en recommande pas l'idée à l'homme du monde; mais leur caractère propre, leur substance n'en est point changée, et dans la réalité elles n'en sont pas moins aimables. La *charité,* qui est suspecte sous ce nom, n'est autre chose dans ses actes que la *bonté,* qui est aimée; l'*humilité,* qu'on repousse, c'est la *modestie,* qui est aimée; la *miséricorde,* dont le mot fait peur, c'est l'*indulgence*, qui est aimée. Le principe pourrait être haï, mais à la longue l'effet ne peut pas l'être. Tout cela, quand il est véritable, quand il est soutenu, quand il est simple et naturel, quand il paraît spontané, finit par se concilier l'estime et l'affection; le vrai chrétien finit par paraître aimable et le plus aimable des hommes; l'opprobre qui l'enveloppait tout entier se resserre autour de ses convictions : l'honneur environne sa vie; et j'ai souvent pensé qu'il pourrait tomber d'un danger dans l'autre, des piéges de l'opprobre dans les piéges de la gloire, tant la considération qui entoure la vertu chrétienne éprouvée, est universelle et profonde. Que cet hommage soit involontaire et en quelque sorte arraché, que cette confiance n'ait pas les caractères de la sympathie, cela peut être vrai dans certains cas pour un temps, et dans plusieurs pour toujours. Cependant, mes frères, le parfum

de la vie chrétienne est bien pénétrant; il n'est substance si dure qui ne s'en imprègne plus ou moins; on ne peut pas résister longtemps à un attrait si doux; on est gagné quelquefois avant de se croire atteint; et de même que c'est la vue de la sainteté sans tache, réalisée en Jésus, qui fait les chrétiens, c'est aussi la vue d'une sainteté bien inférieure, mais réelle, qui les prépare, en les disposant peu à peu à regarder à Jésus. Vous voyez donc, ô bienheureux disciples de ce Jésus, que, quoique isolés dans le monde, vous avez prise sur le monde; et que, comme saint Paul, vous êtes à la fois « inconnus et très bien connus, pauvres « au jugement du monde, et cependant en enrichissant « plusieurs. » (2 Corinthiens, VI, 9, 10.) Vous voyez que rien ne vous empêche et par conséquent ne vous dispense de vous purifier en vue de vos semblables, qui doivent devenir, avec la grâce de Dieu, les disciples de vos œuvres. Cet intérêt doit s'ajouter comme un motif pressant à tous ceux qui vous commandent de vous purifier; et je ne doute pas que, s'il était méconnu, l'œuvre de votre purification n'en fût ralentie ou sensiblement compromise. Vous avez besoin de ce motif, non pas certes, plus élevé, mais plus prochain, plus immédiatement sensible que celui que saint Jean vous a présenté dans mon texte; et saint Jean lui-même vous en est garant, lui qui a dit: « Celui qui n'aime « pas son frère *qu'il voit*, comment pourrait-il aimer Dieu « qu'il ne voit point? »

Mais voici un autre garant, bien plus élevé au-dessus de saint Jean que saint Jean lui-même ne l'est au-dessus de vous. Jésus-Christ a dit, en parlant de ses disciples: « Je « me sanctifie moi-même pour eux. » (Jean, XVII, 19.) Pesez cette parole, mes frères; dites-vous bien que celui qui l'a prononcée était le Saint et le Juste; et, en le voyant se sanctifier pour ses disciples, osez dire que vous n'êtes

pas appelés à vous sanctifier pour les vôtres; pour vos disciples, je le dis encore; car tout enfant du monde est disciple-né de l'enfant de Dieu qu'il approche; et tout chrétien est apôtre par cela même qu'il est chrétien.

« Malheur, a dit la voix divine, malheur à qui scandalise ! » Mais si ce que nous avons dit sur le néant des œuvres négatives est conforme à la vérité, ne devons-nous pas traduire ainsi ces paroles : « Malheur à qui n'édifie pas ? » Car, mes frères, qu'est-ce, en morale, que ne pas édifier, sinon détruire ? et, en tout cas, comment un cœur chrétien pourrait-il se dire de sang-froid : Mon affaire est de ne point *faire* périr, mais je *laisserai* périr ? Il y a du meurtre dans cette seule pensée; il y a du Caïn dans un chrétien de cette trempe; et qu'il ne s'étonne pas si, un jour, la voix de l'Éternel lui crie : « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Répondra-t-il avec plus d'assurance et plus de droit que l'ancien meurtrier : « Suis-je donc, moi, le gardien de mon frère ? » Oui, sans doute, vous l'étiez; oui, sans doute, chacun est le gardien de son frère. Qu'il est beau ce ministère, cet universel apostolat, et qu'il est simple en même temps ! De quoi s'agit-il pour chacun de nous, sinon de faire pour l'amour des hommes, ce que déjà nous devrions faire pour l'amour de Dieu, pour le seul amour de nous-mêmes ? De quoi s'agit-il sinon de nous donner un nouveau motif d'avancer notre propre bien ? Car, prenez-y bien garde, ce qu'on vous propose, ce n'est pas de vous observer vis-à-vis de vos frères, de leur cacher vos côtés faibles, de mettre en évidence votre force; non, soyez à leurs yeux tout ce que vous êtes; laissez-vous transpercer par leurs regards; qu'ils n'aient pas la ressource d'opposer à votre homme extérieur je ne sais quel homme caché et suspect; mais aussi soyez en réalité tout ce que vous devez

être; efforcez-vous de le devenir; ces efforts sont déjà des effets; un désir sérieux est déjà une réalité; et qui veut être saint dans sa vie l'est déjà dans son cœur en quelque mesure. Le don de la parole, le talent de l'enseignement, est le privilége de quelques-uns; mais l'apostolat par les œuvres appartient à tout le monde; remplissez-le généreusement; sanctifiez-vous pour les autres; exercez-vous dans la charité par charité même; aimez, bénissez, suppliez, afin d'apprendre aux autres l'amour, la bénédiction et la prière; ayez faim et soif du salut de vos frères; soyez avides de leurs âmes pour Dieu; embrassez-les par le cœur dans le cercle de cette famille de Dieu où la grâce vous a fait entrer; élargissez ce cercle, agrandissez cette famille; et, accomplissant en un sens spirituel et sublime le commandement de celui qui est à la fois le Créateur des corps et le Père des esprits : *croissez et multipliez!* Afin qu'un jour, au pied du trône de la charité, vous puissiez paraître accompagnés d'un cortége d'âmes fraternelles, et dire à votre commun Père, non-seulement comme pères vous-mêmes, ou comme parents et amis, ou comme pasteurs, mais simplement comme hommes : « Me voici, Seigneur, « avec ceux que tu m'as donnés! »

L'INTELLIGENCE HUMAINE

JUGÉE PAR SAINT PAUL

Il n'y a personne qui ait de l'intelligence; il n'y en a point qui cherche Dieu. Romains, III, 11.

L'apôtre ne fait ici que confirmer, en les répétant, des paroles du roi-prophète. C'est donc le témoignage réuni de David et de saint Paul que nous vous apportons aujourd'hui. Ou, pour parler plus exactement, c'est celui du Saint-Esprit, se reproduisant en termes précisément pareils sous l'ancienne et sous la nouvelle économie. C'est le Saint-Esprit qui déclare dans ces deux temps et pour tous les temps, que l'homme naturel est destitué d'intelligence. Et par le mot *d'intelligence,* il faut entendre ici, conformément à la valeur du terme original, non une conception facile et vive des choses, mais la justesse des vues, le bon sens, la sagesse pratique. Voilà ce qui, selon l'Écriture sainte, manque à l'homme, et à tout homme.

Mille faits, au premier coup d'œil, s'élèvent contre cette proposition. Mais avant de tirer de ces faits une conclusion favorable à l'intelligence humaine, qu'on laisse l'apôtre expliquer sa pensée, et qu'on réponde d'abord à cette question, que nous croyons pouvoir mettre dans sa bouche : Un homme qui conduit avec discernement et qui mène à bien des affaires d'un intérêt frivole, une fête, un divertis-

sement, mais qui, sur ce qui lui importe le plus, procède constamment de la manière la plus contraire à son intérêt, peut-il passer pour un homme sage? N'est-on pas en droit de lui refuser ce titre, si la première condition de la sagesse pratique est de savoir discerner nos véritables intérêts, et de les apprécier selon leur importance?—Oui, sans doute. Eh bien! dit l'apôtre, c'est le cas de tous les hommes; ils s'appliquent avec succès à mille choses, mais ils négligent celle au prix de laquelle toutes les autres sont frivoles : ils ne cherchent point Dieu.

Chercher Dieu, trouver Dieu, c'est donc, dans la pensée de l'apôtre, un intérêt si majeur pour chacun de nous, que quiconque le néglige est par là même atteint et convaincu de folie. Nous entreprenons de le prouver, mes frères, mais non sans confusion. Pourquoi faut-il prouver une telle chose? Pourquoi le seul nom de Dieu ne dit-il pas tout à tous? Nom adorable, nom saint, ne devrait-il pas suffire de te prononcer pour pénétrer tous les cœurs de vénération et d'amour? et notre prédication ne devrait-elle pas se borner à remplir de toi seul le solennel silence des temples, à dire à nos frères assemblés : Dieu, c'est Dieu! concluez vous-mêmes, c'est-à-dire prosternez-vous et adorez! Plaise à Dieu que nos développements soient superflus; mais notre cœur nous dit trop bien que les développements et les preuves ne sont pas de trop en un tel sujet; nous allons donc nous y livrer, et d'abord nous aurons à déterminer la vraie signification de ces mots : *chercher Dieu.*

Chercher Dieu, ce n'est pas, dans le sens de l'apôtre, chercher à nous assurer que Dieu existe. Qu'il soit raisonnable ou non de nous livrer à cette recherche, toujours est-il vrai que la nature nous en a dispensés. La croyance à l'existence de Dieu est une des propriétés distinctives

de l'espèce humaine. Nous la partageons, nous, peuples civilisés, avec les peuples sauvages; et faut-il vous rappeler, mes frères, que selon la déclaration de l'Écriture, nous la partageons avec les démons? mais cette croyance, infiniment précieuse, puisqu'elle est la base de nos rapports avec Dieu, n'est précieuse que par là. Croire que Dieu existe ne nous sert de rien si, ensuite, nous ne cherchons pas Dieu. Le chercher, c'est faire ce qui dépend de nous pour le connaître, et pour nous mettre en communication avec lui. Quand nous aurons atteint ce but, alors nous pourrons dire que nous avons trouvé Dieu.

Or, à cet égard, que nous dit l'intelligence ou le bon sens?

Supposons premièrement l'existence humaine libre de toute misère, de toutes ténèbres et de tout désordre; que dans l'homme et autour de l'homme, tout soit santé, régularité, équilibre, harmonie; dans une telle situation, la raison lui prescrit-elle ou le dispense-t-elle de chercher Dieu? Je dis, mes frères, que la question ne sera pas même posée. Car il est impossible d'admettre un seul instant que l'homme possède tous ces biens et que Dieu lui manque. On ne peut avoir tous ces biens sans avoir Dieu lui-même, tout comme on ne peut avoir Dieu sans avoir tous ces biens ou tout ce qui les remplace. En effet, Dieu est le souverain bien. Qui a trouvé Dieu a donc trouvé le souverain bien; et qui aspire encore à ce bien, doit nécessairement et uniquement chercher Dieu, lequel sans doute il n'a point encore trouvé.

Or, mes frères, quelle est notre situation présente? Sachons-le bien, afin de savoir, non pas si nous devons chercher Dieu ou ne le point chercher, (la question ne peut jamais se poser en ces termes,) mais si nous avons trouvé Dieu, ou si nous avons encore à le trouver.

Jetez les yeux sur l'ensemble de la condition humaine. Embrassez d'un coup d'œil toute l'histoire, toute la société, tous les siècles, toutes les destinées. La masse et l'immense variété des maux sous lesquels gémit l'humanité, est pour l'homme un problème désespérant; et si l'on en saisissait à la fois tous les détails, et si l'on ressentait à la fois toute la pitié que toutes ces infortunes réclament, je pense qu'on en mourrait. Maux infligés par la nature, maux que l'homme doit à ses semblables, calamités nationales et malheurs individuels, maladies de l'âme et du corps, tourments du cœur et de l'esprit... aucune nomenclature scientifique n'est aussi riche que celle de nos misères. Leur nombre, leur gravité, leur perpétuel retour n'ont laissé de choix aux esprits méditatifs qu'entre deux suppositions terribles; ou le monde est disputé par un bon et un mauvais génie, ou il doit y avoir au fond de notre histoire un épouvantable mystère. — Impression douloureuse qui s'aggrave, pour chaque homme, du poids de ses infortunes personnelles. Chacun de nous est soumis à la loi générale, et paye un tribut plus ou moins onéreux à la douleur. Il y a, pour chacun de nous, des peines sans compensation, des pertes dont rien ne console. Le temps, qu'on a appelé le grand consolateur, ne console point : il émousse les douleurs en émoussant les affections; on oublie ! et cet oubli lui-même est une de nos misères. Les impressions du malheur s'effacent une à une, l'une par l'autre, comme un flot est effacé par un autre flot; mais ce qui reste, après tout, c'est l'impression générale d'une vie toute livrée aux caprices de la fortune, et toute sillonnée de profondes cicatrices. Voilà ce qui demeure sans consolation, et ce qui nourrit dans l'âme un aveugle et confus ressentiment contre la destinée.

Il faut voir, dira-t-on, les choses dans leur ensemble;

les lois générales de l'univers ont fait de la vie humaine un mélange, une alternative de biens et de maux; les individus, il est vrai, sont très inégalement partagés; de l'un à l'autre la différence est souvent énorme; tout semble sourire aux uns, aux autres tout est contraire; mais en passant des individus à l'humanité, et en considérant l'humanité elle-même comme un membre du grand tout, vous verrez les nuages se dissiper, et le bien absolu régner. Nous doutons que cette belle statistique console jamais un seul infortuné. Non pas, certes, que le sacrifice de la partie au tout n'ait en lui-même sa nécessité, son charme et sa récompense. L'héroïsme le plus généreux n'est jamais en perte; ôtez-lui la gloire, vous ne sauriez lui-même l'enlever à lui-même; l'amour suffit à l'amour; le dévouement se paye magnifiquement de ses propres mains; mais l'amour, le dévouement, à tout le moins, veulent un digne objet, un digne motif : et quel être voudrait s'annuler en faveur d'un je ne sais quoi que vous appelez l'ensemble des choses? — Vous parlez de l'humanité! nous vous permettons de l'individualiser et de l'interroger. Croyez-vous qu'elle accepterait la destinée que vous imaginez de lui faire? Ses prétentions vont plus haut que cet équilibre; et elle ne peut envisager sa condition présente que comme un état imparfait, transitoire, et au-dessous des plans définitifs de l'Être qui n'est en lui-même que vie, béatitude et amour.

Que dis-je? la vie ne nous apportât-elle aucun malheur positif, nous aurions encore de la peine à pardonner à la vie. Qu'est-elle, en effet, qu'une attente perpétuelle, un chemin trompeur où le but sans cesse aperçu s'éloigne sans cesse; où l'on marche, à ce qu'il semble, pour marcher et non pour arriver; où il est plus facile de dépasser le but que de l'atteindre; où le poursuivre, bien souvent c'est

le fuir! N'ai-je décrit ici que les vies agitées et tumultueuses? La même inquiétude ronge intérieurement tous les hommes; tous, les yeux bandés, sont en route vers le bonheur; tous ignorant qu'il a son siége dans l'âme; tous ignorant du moins comment on peut l'y fixer. — Ainsi les années s'écoulent, se détachent de nous, nous réduisant à notre avenir, qui nous délaissera de même. Cet avenir s'appauvrit de plus en plus; le passé, c'est-à-dire le néant, s'enrichit de plus en plus; il a bientôt tout dévoré; il ne reste plus d'espace que pour la catastrophe, il reste le temps de mourir. — J'attends ici ceux qui auraient cru pouvoir contester, pour ce qui les concerne, ce que j'ai dit de la vie humaine. Après la vie la plus heureuse, comme au terme de la plus infortunée, il est affreux de mourir. Que personne ne se vante : on peut éluder plus ou moins la pensée de la mort, on peut ruser avec elle; mais que prouvent ces efforts mêmes, ces pénibles artifices, sinon que la mort fait horreur, et qu'elle est de tous les malheurs le plus grand et le plus redouté? Qu'est-ce qu'un événement dont la pensée, si elle était habituelle, empêcherait de vivre? Qu'est-ce qu'une industrie qui réussit tout au plus à éloigner nos terreurs, mais qui ne saurait en éloigner l'objet?

On dira tant qu'on voudra que le monde est ainsi fait, qu'on n'y peut rien, qu'il faut subir la loi commune. Raisons frivoles, dont chacun se laisse payer, et qui ne satisfont personne; elles n'entament point le mystère; il demeure tout entier, également accablant pour l'esprit et pour le cœur.

Mais, ô âme humaine, sont-ce là tes seules angoisses, ou plutôt sont-ce là tes vraies angoisses? Parle, ouvre-toi sans réserve, et dis-nous ce qui véritablement te fait baisser les yeux devant la pensée de la mort! N'as-tu peur que d'une seule chose, de ne pas revivre? Ne vois-tu dans la mort qu'un grand voile jeté sur la question de ta

perpétuité? Si tu es sincère, tu nous diras que tu crains à la fois et de ne pas revivre et de revivre, et de ne pas te retrouver au delà du tombeau et de t'y retrouver; tu redoutes la mort et tu redoutes le jugement. La voix de la conscience dit bien à l'homme qu'il a besoin de pardon; n'en croyez pas les airs indifférents et superbes de certaines gens; ils vous taisent leurs angoisses; leur lit de mort vous les dira peut-être; mais fussent-ils parvenus à s'affranchir des terreurs du vulgaire, encore leur a-t-il fallu s'en affranchir; et comment? en évitant d'y penser; ils n'ont pas peur de ce qui vous effraye, croyez-vous; mais ils ont peur d'avoir peur; c'est bien la même chose; et lorsque, en dépit de leur surveillance, un de leurs regards s'échappe vers l'éternité, ce qu'ils entrevoient dans cet abîme les glace d'horreur; le mot seul d'éternité retentit dans leurs oreilles comme un tonnerre. C'est que ce mot d'*éternité* ne signifierait rien s'il ne signifiait pas rétribution, jugement, vengeance; c'est qu'en effet il a pour eux cette signification. Aussi voit-on en général que ceux qui veulent réduire leur morale à la mesure de leur force individuelle, ou la transformer à l'image de leurs inclinations, ne manquent pas d'écarter ou, s'ils l'osent, de nier cette redoutable éternité; et réciproquement on reconnaîtra que ceux qui, en spéculation, rejettent l'immortalité de l'âme dans la région des doutes et des chimères, professent une morale bien moins sévère et moins complète que ceux qui croient sérieusement à la perpétuité de l'être moral. Rien ne désarme la conscience comme la négation du grand avenir. Quand la préoccupation d'un jugement futur est mise de côté, quand on a cessé de se figurer vivement une économie où l'homme, séparé de tout ce qui, en ce monde, le séparait de sa conscience, sera livré sans défense, sans relâche et sans diversion aux cruelles vengeances de ce

juge insulté; quand on ne voit plus des yeux de la foi cette solitude éternelle et profonde où le remords, assidu, infatigable, sera la seule société et l'unique pensée de l'âme infidèle, où le pécheur subira le plus grand des supplices, celui de rester éternellement seul avec lui-même, alors la conscience peut être impitoyablement rudoyée, et l'homme, sans la renier expressément, n'admet plus de toutes ses exigences que les moins sévères, les plus proportionnées à sa faiblesse ou à son orgueil; et s'il parle encore de principes et de devoirs, c'est des principes qu'il s'est faits et des devoirs qu'il a choisis. Telle est la suite naturelle de la disparition d'un dogme aussi nécessaire à notre nature morale, aussi précieux lorsqu'il menace que lorsqu'il console; et par là s'explique le soin que l'on met à le faire disparaître ou à le perdre de vue; et voilà pourquoi le mot d'*éternité* fait peur; mais cette peur elle-même, qu'est-elle qu'un hommage involontaire aux principes dont l'éternité est la sanction puissante? et qui ne voit que la crainte de la condamnation et le besoin de pardon sont constatés par l'empressement même qu'on apporte à écarter l'idée qui rend la condamnation imminente et le pardon indispensable? Ainsi, de toutes les manières, soit qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, la grande et triste vérité est pourtant avouée; et quand vous voyez la masse du genre humain jouer à la vie comme à un jeu terrible où elle s'apporte elle-même pour enjeu; quand vous la voyez se précipiter vers l'avenir au milieu d'un tumulte effrayant de clameurs, de rires ou de pleurs, mais sans réflexion, à ce qu'il vous semble, sans prévision et sans pensée, comptez pourtant que, cette pensée même qu'elle croit avoir étouffée, elle la traîne avec elle vers l'abîme, sous la forme d'une sourde angoisse qu'elle ne peut remplacer que par l'étourdissement et le délire.

Mais, mes frères, il est encore dans l'âme humaine un besoin qui demande impérieusement à être satisfait. C'est celui de l'ordre et de la perfection. Ce besoin, démêlé et reconnu chez les uns, qui lui donnent son véritable nom, est confus et sans nom chez les autres, mais il existe chez tous; et, chez tous, demeurant sans satisfaction, entretient dans l'âme un incurable malaise. Aussi longtemps qu'elle n'est pas réunie à son centre, l'âme se sent égarée; aussi longtemps qu'elle n'est pas remplie de son véritable objet, l'âme se sent vide; aussi longtemps qu'elle n'accomplit pas sa destination, l'âme est malheureuse. Tel est le secret de l'agitation qui nous est comme attachée, et qui nous pousse à travers les affaires, les embarras et même les périls; nous aurions tout obtenu que nous nous agiterions encore, car nous avons à nous fuir. Nous ne voulons pas d'une rencontre qui nous mettrait face à face de notre misère. Et cependant cette misère, nous la connaissons! La peine même que nous prenons pour en éviter la vue, montre que nous la connaissons! Mais le même homme qui, jeté dans des embarras de fortune, en voudrait absolument mesurer l'étendue, ou qui, atteint d'un mal sérieux, insisterait pour en connaître la gravité, ou qui, jaloux de son perfectionnement intellectuel, provoquerait une critique sévère des productions de son esprit, ce même homme ne peut se résoudre à voir de près le désordre de son âme, encore moins à en sonder les causes, peut-être moins encore à en chercher le remède! — Ce n'est pas qu'il soit dégoûté de la perfection; vous le verrez la poursuivre encore, non pas en lui-même (il semble pour son compte y avoir renoncé), mais dans la société humaine; comme si la société était autre chose que l'individu multiplié; comme si ce qui ne se trouve pas dans l'individu, pouvait se rencontrer dans la société; et comme si une

société composée d'individus qui ne cherchent point la perfection, était en état de la chercher elle-même! — Amoureux d'une erreur volontaire, on laboure le sable comme si le sable pouvait produire; on s'obstine à fouiller dans une mine épuisée; on attend impatiemment le dernier mot de l'humanité; on sourit d'avance au magnifique développement de ses destinées; et, ne doutant point que le monde ne porte dans son sein la vérité, on se prépare à saisir le premier cri de ce glorieux nouveau-né, duquel, depuis six mille ans, les générations abusées se lèguent en soupirant l'infatigable espérance. Et la société, sourde à tant de vœux, renouvelle mille fois ses dehors sans changer ses bases; reproduisant incessamment, sous une grande variété de formes, les mêmes éléments de misère morale, fascinant les yeux de la multitude par quelques aspects nouveaux, mais fatiguant les yeux plus clairvoyants du retour perpétuel des mêmes passions, et de la perspective d'un avenir qui ne sera que la réimpression du passé. Chaque illusion s'évanouit à son tour, mais pour faire place à quelque autre illusion, excepté pour quelques-uns pourtant, dont l'esprit, ennuyé d'espérer toujours, finit par s'endormir avec une apathique résignation sur les débris de toutes ses chimères.

Je n'ai rien dit jusqu'ici que ne confirment et l'expérience et la conscience de tous les hommes sérieux. Je dois convenir toutefois que le désespoir serait la conclusion naturelle d'un pareil tableau, et que tous les hommes ne sont pas livrés au désespoir. C'est que la nature et la vie offrent à l'âme des diversions puissantes; c'est que le talent de ne voir que ce qu'on veut voir est aussi commun qu'il est merveilleux; c'est qu'il y a aussi dans bien des âmes un triste courage, celui d'aller, les yeux ouverts, à la rencontre d'un immense danger; c'est qu'il y a chez

plusieurs une orgueilleuse philosophie, laquelle, nous disent-ils, prescrit à l'homme d'être son unique appui; c'est qu'il y a une fausse humilité, un faux désintéressement, qui se plaisent à répéter que l'individu n'est rien et que ses destinées sont accomplies par les destinées de la société; c'est qu'il y a enfin un art malheureux d'enfermer nos regards dans l'horizon de cette vie, de faire complétement et continuellement abstraction de tout ce qui est au delà, de comprimer avec une cruelle sévérité l'essor instinctif d'une âme immortelle, de refouler l'homme de l'éternité dans l'homme du temps, de recoucher l'enfant du ciel dans son berceau de poudre. Toutefois, mes frères, ce qui est, *est;* ni les dangers, ni les difficultés, ni les problèmes ne cessent d'exister parce qu'on cesse de les voir; et la nécessité de prévenir les uns et de résoudre les autres subsiste en dépit de tous nos efforts pour la méconnaître.

Faudra-t-il maintenant démontrer que celui pour qui tous ces maux demeurent incurables et tous ces problèmes insolubles, n'a point encore trouvé Dieu, et que son suprême intérêt est de le chercher? L'instinct qui nous dit que nos ténèbres et nos misères sont un même mal, ne nous dit-il pas d'appeler à Dieu des unes et des autres, puisque le souverain bien suppose la souveraine lumière, et réciproquement, et tous deux ensemble la souveraine bonté? Toutefois abordons le détail. Toute vie est tributaire du malheur et de la mort. Eh bien! si sur ce mystère Dieu est demeuré muet, faisons de notre mieux; arrangeons habilement notre vie; tirons-en le meilleur parti possible; à mesure que la tempête déchire nos voiles, appliquons-nous à en recoudre les déplorables lambeaux; payons-nous sur le présent de ce que l'avenir nous enlèvera; du reste, fermons les yeux et oublions. Une telle vie sera mutilée, misérable, indigne de tout ce que nous por-

tons en nous de sublimes besoins et d'ambition infinie; elle sera moins raisonnable encore que ne le serait une recherche toujours trompée, mais sainte dans son objet, noble martyre qui remplirait mieux l'existence et l'âme que toutes les voluptés! Toutefois il y aura dans ce choix l'apparence d'un raisonnement, le caractère d'un grossier bon sens. Mais, avant de nous être assurés si Dieu n'a pas parlé, si Dieu ne pourrait point parler, nous jeter dans ce parti ou dans le désespoir; ne point nous informer s'il a quelque part expliqué cette énigme, s'il a ménagé quelque part une consolation à nos douleurs, une indemnité à nos pertes, une espérance à notre mort... c'est manquer, vous le reconnaîtrez, aux notions les plus communes et aux règles premières de la raison. — En second lieu, l'homme est accusé par la voix intérieure de tromper sa destination morale ou de l'avoir mal remplie; et cette sentence de son cœur renferme la sentence d'un juge plus grand que son cœur. Or s'il y a un abri contre la condamnation, s'il y a un moyen de salut, qui le sait si ce n'est Dieu? A qui le demander si ce n'est à Dieu? et comment, à moins d'être insensé, peut-on prendre du repos avant de s'être pourvu en grâce auprès de lui? — Enfin, toute terreur mise à part, l'homme porte en lui un incorruptible besoin d'ordre et de perfection. Mais si, demandant à l'homme ces biens, à l'homme qui ne les a pas, il ne les demande pas à Dieu qui en est la source et la plénitude; si des efforts continuellement trompés, des désabusements sans cesse renouvelés, ne tournent pas enfin vers l'Orient d'en haut ses regards suppliants et ses vœux; certes, il est insensé autant qu'on le peut être; et en réunissant ce trait de folie au précédent, on peut être embarrassé, comme l'était un sage, de trouver des termes pour qualifier une aussi extravagante créature.

Je me demande en effet, mes frères, ce qui pourrait manquer à une telle folie pour être parfaite. Quoi donc? de taxer de folie ceux qui sont dans leur bon sens et qui en usent? Eh bien! cela même ne lui manquera pas. De tout temps les enfants du siècle ont traité de fous ceux qui, à différents égards, ont fait usage de leur bon sens. Un homme qui consacre toute sa vie et tout son cœur à l'acquisition de quelque avantage temporel, n'est jamais tenu pour insensé dans le monde; c'est bien plutôt un homme solide, positif, sérieux. Mais qu'un pauvre cœur, touché de componction et du noble désir de la perfection morale, s'informe de Dieu, le cherche, s'efforce de faire sa paix avec lui, s'exerce à l'aimer et à lui obéir, que de voix aussitôt vous apprennent que cet homme a perdu la raison! En effet, un homme qui met l'esprit au-dessus de la matière, l'éternité au-dessus du temps, le salut au-dessus de ces joies mondaines dont nous-mêmes, tous les jours, nous proclamons la vanité, un tel homme a certainement l'esprit égaré! Il n'y a que ceux qui vivent au hasard, sans Dieu et sans espérance dans le monde, qui puissent passer à bon droit pour sensés et judicieux! — Quelques personnes même vont plus loin à l'égard de ces prétendus fous; tout en les traitant de fous, elles les haïssent. Haïr un fou! quelle contradiction étrange! Car, s'il est fou, vous ne devez point le haïr, et si vous le haïssez, il n'est point fou. C'est que probablement à vos yeux il ne l'est pas; c'est que, tout au contraire, vous le tenez intérieurement pour sage et prudent; c'est que vous reconnaissez en lui la paix qui vous manque; et c'est pour cela que vous le haïssez.

Que dirons-nous maintenant, mes frères? Y a-t-il de l'intelligence parmi les hommes! Oui, certes, si vous faites abstraction de l'éternité. A la vérité, cette intelligence est répartie en très inégales mesures. Les uns ont à peine le

bon sens, les autres ont le génie, et les nuances se pressent en foule entre ces deux limites. Mais dans le domaine des choses spirituelles, ces distinctions s'évanouissent; ici plus de différence entre les circonspects et les téméraires, tous sont téméraires; ni entre les solides et les frivoles, tous sont frivoles; ni entre les intelligents et les stupides, tous sont stupides; ni entre les sages et les insensés, tous sont insensés. Chacun, au fait de la religion, perd son caractère et son empreinte; tout s'enveloppe et s'égalise en d'uniformes ténèbres; la sagesse de l'un, l'extravagance de l'autre, se rapprochent, se touchent, et se confondent dans une même folie.

Il le faut avouer; ce contraste n'est pas dans la nature. Intelligents jusqu'à un certain point, stupides à partir de là! l'esprit ne supporte pas cette contradiction. Elle serait concevable, si l'on disait que l'intelligence la plus élevée ne l'est pourtant pas assez pour *trouver* Dieu; mais nous ne parlons encore que de le *chercher;* et voilà qui est étrange, qu'on soit même incapable de le chercher. Cela ne peut s'expliquer que de deux manières : ou bien on n'espère pas le trouver, ou bien on craint de le trouver.

A quoi bon, disent les uns, à quoi bon chercher Dieu? on ne saurait trouver Dieu! Mais l'avez-vous cherché? Oseriez-vous bien l'affirmer? Et faites-vous autre chose ici que répéter les déclamations de quelques sages du monde, qui, ayant le plus grand intérêt à ce qu'on ne trouve point Dieu, se sont mis à crier sur les toits qu'on ne le trouve point et qu'on ne saurait le trouver? Et devez-vous moins de confiance à ceux qui disent qu'on le trouve, qui assurent l'avoir trouvé, et qui nous en donnent pour preuve la paix dont ils jouissent, et le changement qui s'est opéré dans la direction de leurs pensées et de leur vie? Mais au fait, pourquoi ne le chercheriez-vous pas vous-mêmes? Qui vous dit

que cette recherche soit le privilége de quelques-uns? Qui vous a dit qu'il faille être philosophe pour trouver Dieu? Le but d'une telle recherche ne vaut-il pas la peine d'un essai? Quant à moi, si je vous voyais chercher Dieu, je croirais déjà en quelque sorte que vous l'avez trouvé; tant il me paraît impossible que Dieu ne se laisse pas trouver à ceux qui le cherchent.

Mais vous insistez, et vous dites : Non; nous avons cherché Dieu, et nous ne l'avons point trouvé. Mais dites-nous dans quel esprit vous l'avez cherché? Était-ce pour satisfaire la curiosité de votre raison? Alors, vous avez cherché une notion, une idée; et vous l'avez trouvée en effet, vague, obscure, incertaine, inutile; mais vous ne cherchiez point Dieu; et aussi ne l'avez-vous point trouvé. Était-ce pour remplir votre imagination? Alors, vous avez cherché des images, de la poésie; mais vous n'avez point cherché Dieu, et aussi ne l'avez-vous point trouvé. Encore une fois, mes frères, il faut chercher Dieu comme un être réel, vivant, de qui l'on s'approche, non pour analyser curieusement son essence, non pour faire son portrait, mais pour connaître son caractère, ses desseins, sa volonté, pour communiquer avec lui, pour recevoir de lui ce que lui seul peut donner. Qui le cherche de cette manière, le trouvera sans doute; car l'Éternel se communique à ceux qui ont le cœur droit, c'est-à-dire à ceux qui le cherchent sincèrement, à ceux qui pensent avoir besoin de lui, à ceux qui confessent ingénument ce besoin, aux cœurs humbles, aux cœurs soumis. Est-ce ainsi que vous l'avez cherché?

« Mais enfin, où le trouver ce Dieu? direz-vous encore. Jusqu'à présent, qu'avons-nous de lui que son nom? et qu'est-ce que chercher, qu'est-ce qu'invoquer un nom? » Ah! laissez, laissez s'échapper de votre bouche ce nom! laissez s'échapper de votre âme une sérieuse, une instante

prière, un vœu, que dirai-je? un soupir! Ce soupir, âmes alarmées, saura bien trouver son chemin. Il ne se perdra pas dans l'immensité de l'espace; il arrivera à son but invisible. Ce soupir sans nom après un être à peine nommé, arrivera vers celui qui a nom le seul Bon, le Dieu qui console; et Dieu appellera ce soupir *prière,* et cette prière *puissance;* et la puissance de Dieu, si je l'ose dire, fléchira devant la puissance qu'il a mise dans un soupir. Et pourquoi non? Ce soupir, c'était lui-même! Il est obligé, ce Dieu souverain, de s'aimer lui-même; il ne peut pas repousser ce qui vient de lui; il ne peut pas se refuser ce qu'il s'est demandé à lui-même; et c'est pourquoi aucune recherche dont il est l'objet n'est vaine; et il sera fait à chacun de vous dans la mesure de votre foi et de votre désir; car cette mesure est exactement celle de l'éternelle volonté de Dieu.

Oh! soyez vrais enfin; avouez que vous avez moins désespéré de trouver Dieu, que vous n'avez craint de le trouver. Avouez-le, sinon pour excuser votre folie (car elle n'en est pas moins grande), du moins pour l'expliquer; car alors on pourra la comprendre : est-il un faux calcul qui nous puisse étonner de la part des passions humaines? Vous avez craint de le trouver, parce que trouver Dieu, c'est trouver son maître, c'est trouver sa règle, c'est engager sa liberté, c'est abdiquer son indépendance, c'est se détrôner soi-même dans son cœur; c'est accepter un joug et un fardeau, avant d'avoir appris combien ce joug peut devenir aisé et ce fardeau léger; c'est en un mot une série de renoncements et de sacrifices, que l'amour rend délicieux, mais dont, avant que d'aimer, on ne peut connaître la douceur. Il y a dans l'homme naturel, je dis dans le plus distingué, une répugnance profonde pour toutes ces choses; et voilà pourquoi l'on ne cherche pas Dieu; et voilà pourquoi on ne le trouve pas.

Vous donc qui prétendez n'avoir pu trouver Dieu, sachez que vous l'eussiez trouvé si vous l'eussiez voulu, et d'autant plus sûrement qu'il vous cherchait lui-même. Ceux qui l'ont trouvé vous diront tous qu'il leur a tendu les mains, et cela de deux manières, qu'il nous reste à expliquer.

Aux uns il a ménagé les occasions, il a facilité les moyens de se connaître. Ils sont descendus au fond de leur conscience, et y ont trouvé ce que chacun pourrait trouver dans la sienne, la loi du devoir indignement trahie, la soif de la perfection indignement trompée, une affreuse indigence sous le splendide amas des talents humains et de la gloire humaine, un désespoir caché au fond de toutes leurs joies, une misère sans nom par-dessous toutes les misères qui en ont un; une ignorance terrible sur le but de la vie et sur l'énigme du malheur; une ignorance plus terrible encore sur leur sort à venir; et quand il les a ainsi abreuvés du fiel de leurs pensées, quand ils ont savouré toute leur misère, quand il a fait parvenir à maturité l'angoisse de leur conscience, quand l'humiliation a eu le temps d'enfanter le repentir : alors il vient; ou plutôt, au lieu de se présenter à eux dans la splendeur de sa justice, il se retire en quelque sorte derrière sa gloire, et envoie au-devant d'eux l'homme de douleur, celui qui a été livré pour leurs offenses, le Dieu doux et humble de cœur, en qui toute âme trouve son repos. En d'autres termes, mes frères, il les amène à l'Évangile, il leur ouvre cette divine révélation, il la leur explique, il la leur prouve, il la leur fait recevoir; et dès lors toutes les questions sont résolues. Plus d'inquiétudes sur le salut : le péché est pardonné, Dieu est apaisé, la cité de la paix est ouverte à quiconque accepte le pardon de Dieu. Plus de désespoir sur les maux de la vie : la consolation est au bout, ou plutôt elle est répandue

sur tout le cours de la vie. C'est un père qui châtie; ses châtiments sont le chemin de la gloire; et ce qui peut rester d'obscur dans ses dispensations se perd dans la lumière que répand sur ses intentions paternelles le don inespéré d'un Sauveur. Enfin, l'ordre est rentré dans l'âme; car elle aime Dieu. Elle l'aime, comme on aime le bonheur, la vie, la gloire, l'immortalité; car il est pour elle toutes ces choses ensemble. Unie à lui par ses parties les plus intimes, elle aime tout ce qu'il aime, elle se détourne de tout ce qu'il hait. Cherchée, recueillie par le Dieu saint au fond de son indignité, elle apprend à aimer, comme chrétienne, ceux que, comme mondaine, elle eût jugés indignes de son affection. En un mot, elle a trouvé en Dieu la satisfaction de ces trois grands besoins qui commandent impérieusement à toute âme de chercher Dieu.

Avec d'autres Dieu suit une marche inverse. Avant que leur cœur ait été convaincu de sa misère, il les adresse directement à l'Évangile. Dix-huit siècles d'existence, les respects des peuples, d'immortels et nobles souvenirs, que sais-je? un parfum de sainteté, de sagesse et de paix, les attirent vers ce divin livre. Ils le lisent; ils en sont frappés. Les preuves diverses de la vérité évangélique subjuguent leur incrédulité. Ils croient dès lors. Mais comme, dans le premier cas, la connaissance de l'homme avait mené à la connaissance de Dieu, ici la connaissance de Dieu produit la connaissance de l'homme. Par les mesures de Dieu à leur égard, ils apprécient leurs propres besoins; par le remède, ils jugent du mal; la croix leur révèle toute leur misère. Ils se connaissent enfin; et cette connaissance reportant leurs yeux sur l'Évangile même, il leur semble se convaincre une seconde fois de la vérité de ce livre; ils l'admirent tout de nouveau; ils se l'approprient; ils s'en nourrissent; ils l'appliquent à leur âme; ils s'approchent

de Dieu de plus en plus ; et ce commerce, toujours plus intime, devient pour eux la source intarissable de grâces toujours plus précieuses.

Tel est le succès de celui qui a cherché Dieu ; nous pourrions dire de celui qui s'est laissé chercher par ce Dieu tout bon, et s'est laissé trouver par lui.

Y a-t-il donc quelqu'un qui veuille chercher Dieu? je dis Dieu, mes frères, et non l'idée, l'image, le mot de Dieu. Eh bien! il le trouvera ; mais il le trouvera tel que je viens de le dire et non autre. Il n'y a point, pour l'âme, de Dieu véritable et vivant hors des conditions que nous venons d'exprimer. Celui qui ne le reçoit point avec ces caractères, c'est-à-dire, quiconque ne le reçoit point tel qu'il est révélé dans l'Évangile, c'est-à-dire encore, quiconque ne reçoit point Dieu réconciliant le monde avec lui par Jésus-Christ, ne reçoit point Dieu, ne le connaît point, ne le possède point. Nous le disons avec une pleine assurance : hors de l'Évangile, vous trouverez, sous le nom de Dieu, une idée, le monde entier, la nature, vous-mêmes peut-être, mais vous ne trouverez point Dieu. Ce n'est qu'en Jésus-Christ que vous trouverez tout à la fois le Dieu qui est dans la nature et le Dieu qui est au-dessus de la nature, le Dieu de l'univers et le Dieu de votre âme, le Dieu souverainement saint qui ne pardonne rien, et le Dieu souverainement bon qui pardonne tout, le Dieu qui donne la première et la nouvelle naissance, le Dieu qu'il vous faut, Dieu tout entier. Ainsi donc, en résumé, ou ne cherchez point Dieu, ou résolvez-vous à le recevoir tel qu'il est donné par l'Évangile ; continuez à recevoir les leçons de la chair et du sang, ou recevez celles de Jésus-Christ ; soyez athées ou soyez chrétiens ; il n'y a vraiment pas de milieu. Choisir entre le christianisme et ce qui ne l'est pas, c'est choisir entre la sagesse et la folie (1).

(1) Voyez la note à la fin du discours.

Heureux qui aura été intelligent et aura choisi Jésus-Christ! Il aura choisi le plus doux des maîtres et le meilleur des amis. Ce Christ, la Parole faite chair, cette sagesse des hommes et des anges, ce soleil spirituel de la terre et des cieux, ce majestueux prince de toute la création morale, est plus tendre à l'âme qui vient à lui qu'une mère au fruit de ses entrailles. Et comment l'aimerait-il moins? Lui aussi l'a enfantée dans la douleur. Il a gémi, pleuré, prié, souffert, expiré pour elle. Toute la tendresse qui peut se rassembler dans le cœur d'une mère n'égale point l'amour de Jésus-Christ pour le pécheur qui le rebute, pour l'orgueilleux qui le renie, pour l'infidèle qui l'outrage. Il porte sur son cœur tous ses ennemis. Que sera-ce de ses amis? Et quelles douceurs n'ont point à attendre de son amour ceux qui seront venus se ranger, humiliés et attendris, sous sa houlette pastorale!

Vous donc, qui que vous soyez, qui ne l'avez point encore cherché, soyez intelligents et allez à lui. Que tardez-vous? Que calculez-vous encore? Qu'avez-vous à perdre, en le suivant, qu'il ne fallût haïr, si vous étiez sages, ou dont il ne faille vous séparer tôt ou tard? Et, dans la vérité, que veut-il vous enlever? Des peines, des soucis, des tourments d'esprit, des péchés qui vous rendent malheureux. Et quoi encore? Le pouvoir de faire du bien? Vous en ferez davantage, et vous le ferez mieux. L'estime des hommes? Mais si un jour il vous fallait la perdre, il vous tient en réserve la gloire qui vient de Dieu. L'intelligence peut-être? Chose étrange, que vous dussiez juger moins bien des choses de la terre pour mieux apprécier celles du ciel, et qu'une si douce lumière dût vous aveugler, ou une si pure sagesse vous rendre stupides! Non, il vous laissera l'intelligence qui sert pour le monde, et vous donnera, par-dessus, l'intelligence qui sert pour l'éternité. Il ne veut vous dépouil-

ler que de la mort et du malheur; toute son œuvre à votre égard n'est que libéralité, grâce et charité. Puisse donc son bienfaisant appel être entendu! Et puisse, bénie par lui, la méditation de ce jour avoir convaincu quelques âmes que la véritable intelligence est de chercher Dieu, et qu'il ne se trouve qu'en Jésus-Christ!

Note relative à un passage de la page 66.

On ne verra pas, je pense, de contradiction entre ce paragraphe et celui qui commence par ces mots : « Mais, enfin, où le trouver, ce « Dieu?... » — Il est très vrai que « hors de Jésus-Christ nous ne pou- « vons rien faire; qu'il est le chemin, la vérité et la vie, et que nul « ne vient au Père que par lui. » Il est également vrai que l'accès auprès du Père ne fut jamais à un autre prix; mais ce prix, toujours le même, a pu porter différents noms, plus ou moins précis, suivant le plus ou moins de lumière des temps. Pour nous, ce nom ne peut être que celui de la croix; pour les fidèles de l'ancienne alliance, j'oserai ajouter, pour les fidèles du monde païen, le mot, l'image, la vue distincte du fait n'existaient pas; mais pour eux comme pour nous, le salut vient de la foi : de la foi, dis-je, en Dieu et non en nous; de la foi qui attend tout de Dieu et non de l'homme; de la foi qui accepte la grâce pour unique ressource; de la foi qui met sous ses pieds tout mérite humain, et se dépouille de toute justice et de toute capacité propres, pour se revêtir de Dieu seul. C'est de cette foi qu'ont vécu les saints de tous les âges, à partir de Melchisédec, à continuer par le centurion de Césarée, à terminer par Wilberforce. Et n'est-ce pas, peut-être, la même impulsion qui poussait, à travers les déserts, ces Indiens du nord de l'Amérique vers les demeures des blancs, dans le seul but de s'enquérir de Dieu, la même impulsion qui a fait descendre de leurs montagnes ces hommes de l'empire Birman à la rencontre des missionnaires chrétiens, porteurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un Dieu inconnu? L'Esprit de Dieu siége dans l'Évangile comme dans son trône; mais cet Esprit n'est pas lié; il ne l'a jamais été; il est l'auteur de tous les soupirs qui, de cette terre profanée, ont cherché dans les cieux un Dieu saint et sanctifiant, de tous les efforts tentés par des âmes sincères pour approprier à leur faiblesse la force divine, de tous

ces élans vers un Évangile inconnu, vers un Christ sans nom, vers une sainteté sans type, qui depuis la grande catastrophe de notre nature morale se sont, de loin à loin, et plus souvent qu'on ne croit peut-être, élevés en témoignage pour la vérité, ensevelie sous les ruines de notre innocence. Approchez l'Évangile d'une de ces âmes à qui l'Esprit céleste a enseigné les rudiments de la foi, vous verrez, à la manière dont elle s'en emparera, qu'elle y croyait d'avance, que d'avance elle était chrétienne. Tâchons, nous qui vivons dans l'abondance du sanctuaire, de lui faire autant rapporter qu'ont su faire produire à leur indigence ces fidèles anticipés.

Ajoutons une remarque importante. Dans la route de l'ignorance vers la foi et dans celle de la foi vers la perfection, tout est assuré à la persévérance, mais rien n'est promis qu'à elle. Sans doute un soupir est compté, aussi bien qu'un verre d'eau; mais un soupir n'obtient pas tout à la fois, et il est vain s'il ne se répète. Il suffit à la gloire de la fidélité de Dieu que ce soupir ait eu sa récompense. Sur la foi de ce premier salaire, toujours magnifique, l'homme doit marcher en avant; s'il ne marche pas, c'est lui qui aura été infidèle. Aussi peut-on dire que la persévérance n'est au fond qu'une juste gratitude et une juste confiance; si elle était autre chose, elle serait trop difficile. Dans l'état malheureux de notre nature, nous n'irions pas loin dans une route trop longtemps sombre; la poursuite d'un bien immatériel, invisible, se lasse plus vite que toute autre, et a, plus que toute autre, besoin d'être encouragée. Il faut que, dans cette route, chacun de nos pas soit payé comptant; du moins ce n'est qu'aux forts, aux hommes faits que les refus ou plutôt les délais sont réservés, par une sagesse toujours miséricordieuse, par une bonté toujours prudente.

L'INDIFFÉRENTISME RELIGIEUX

Alors Pilate dit à Jésus : Tu es donc roi? Jésus répondit : Tu le dis ; je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est pour la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? Et quand il eut dit cela, il sortit encore pour aller vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve aucun crime en lui. Jean, XVIII, 37, 38.

Lorsqu'un Romain, nommé Ponce Pilate, que la naissance, les talents ou l'intrigue avaient élevé jusqu'à la sphère des plus hauts emplois, partit de Rome pour aller gouverner la Judée au nom de l'empereur Tibère, il ne prévit pas sans doute qu'à un seul acte, à un acte obscur de son administration, allait s'attacher une immense et fatale célébrité. Tout préoccupé des pensées matérielles qui se rapportaient à son rôle futur, nourri d'ailleurs, comme ceux de sa classe, dans le mépris de toutes les croyances, il ne s'avisa point, en touchant du pied les rivages de sa province, de penser qu'il abordait la terre des miracles, que l'air qu'il respirait était comme chargé de prophéties, que ce pays extraordinaire haletait, pour ainsi dire, dans une mystérieuse attente, qu'un drame divin allait s'ouvrir, et que lui-même, lui Pilate, allait prendre un rôle dans cet accomplissement des desseins de

Dieu sur la race humaine. Si, dans un mouvement de présomption, il se décerna d'avance quelque genre de gloire, il l'attacha, par la pensée, dans le firmament politique, d'où néanmoins son étoile est tombée, et ne sut point que la Providence allait le choisir entre des milliers, pour être, jusqu'à la fin du monde, le type accompli de l'indifférence religieuse. C'est pourtant là ce qu'il est devenu, mes frères; toutes les qualifications qu'on peut lui donner, celles d'homme faible, d'homme ambitieux, de juge inique, rentrent dans celle d'indifférent. C'est, de son caractère, le trait le plus original et le plus digne d'être étudié; c'est autour de ce trait que se rassemblent tous ceux que nous ont conservés de lui les Évangélistes; et c'est le point de vue le plus instructif sous lequel se présente à nous ce personnage de sinistre et douloureuse renommée.

Mais avant d'abaisser nos regards vers ce type de l'indifférence, élevons-les vers celui que notre texte nous montre en face de Pilate. — Ponce Pilate et Jésus! Quel contraste dans les personnes! Quel contraste dans les discours!

Le magistrat romain, à qui une multitude furieuse demande la condamnation de Jésus, veut d'abord savoir de quoi Jésus est coupable. La calomnie, déconcertée par l'éclat de ses vertus et l'évidence de son innocence, a recouru, pour le perdre, à une de ces imputations énormes qui se passent de preuves parce que leur invraisemblance même leur en tient lieu. Ses vertus, ses bienfaits ne sont plus niés; mais on les érige en crimes; l'admiration, la reconnaissance qu'il inspire sont, pour lui, des degrés vers le trône; il marche à l'usurpation par la conquête des cœurs. Il a voulu se faire roi des Juifs; faut-il en douter? il l'a dit lui-même. Cette accusation, munie d'un tel com-

mencement de preuve, renforcée de tant de clameurs, attache l'attention de Pilate sur un personnage qui jusqu'alors ne lui a paru que singulier. Il veut l'interroger.

Quel est son étonnement lorsque cet étrange accusé, bien loin de songer à se défendre, va au-devant de l'accusation, se charge lui-même avant d'être spécialement interrogé, et à cette question du préteur : « Qu'as-tu fait ? » répond par ces paroles : « Mon règne (il a donc un règne) « n'est pas de ce monde. Si mon règne était de ce monde, « mes gens combattraient afin que je ne fusse pas livré « aux Juifs ; mais maintenant mon règne n'est pas de ce « monde. » (*Maintenant !* ainsi donc il doit régner un jour.)

On n'en avait donc point imposé à Pilate ; l'aveu de l'accusé lui-même donne raison à ses accusateurs. Mais cet aveu, si volontaire, si spontané qu'il prévient l'accusation, est par là même si étrange qu'il a besoin d'être confirmé. Pilate en provoque un second par une question plus spéciale, où le sujet de l'accusation est nettement articulé : « Tu es donc roi ? » Alors, de la bouche du souverain du monde sortent ces mémorables paroles : « Tu le dis, je « suis roi : je suis né pour cela ; et je suis venu dans le « monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque « est pour la vérité écoute ma voix. »

Comme, du commencement à la fin de cette réponse, les impressions de Pilate doivent être différentes ! Les premiers mots lui présentent, dans la personne de Jésus-Christ, un ambitieux extravagant, qui, même dans l'absence de tous les moyens d'exécuter ses desseins, se tient si assuré de leur succès qu'il ne songe pas un instant à les dissimuler. Mais les paroles qui suivent dérangent toutes les idées de Pilate : « Et je suis venu dans le monde pour « rendre témoignage à la vérité. » Quel office pour un roi ! Quelle étrange royauté ! Quelle confusion d'idées ! Pilate,

qui ne sait pas apercevoir le plus faible rapport entre des idées aussi disparates, juge à l'instant qu'il a affaire à un rêveur, non point à un ambitieux. Un rêveur! digne sujet d'une enquête judiciaire! digne occasion d'un mouvement politique! Son parti est bientôt pris. Et après avoir jeté à son accusé cette question dédaigneuse dont il n'attend pas la réponse : « Qu'est-ce que la vérité? » il retourne vers les Juifs et leur dit : « Je ne trouve aucun crime en cet « homme-là. »

Certes, mes frères, tout est grand dans ce dialogue; tout, sans en excepter les dernières paroles du Romain. Qui de nous, d'abord, n'est frappé de la déclaration de Jésus-Christ? Il est roi; mais de quelle manière? et en quoi consiste sa royauté? La royauté est, dans l'ordre extérieur, le plus haut degré de dignité où puisse parvenir un homme au milieu de ses semblables. C'est, de plus, l'empire incontesté d'une volonté sur des milliers de volontés soumises. Mais pour mériter, à ces deux égards, le titre de roi, il n'est pas besoin d'un trône, d'un trésor, d'un territoire, d'une armée. Il y a des rois de la pensée, dont la couronne jette un plus grand éclat, et dont l'empire, moins senti peut-être et moins redouté, est plus réel, plus étendu, plus immuable. L'homme de génie règne sur les âmes, il règne du fond du tombeau, il règne sur les générations qui ne sont point encore, et sa gloire est à lui comme son empire. S'il en est ainsi, comment ne pas étendre plus loin l'application du titre de roi? comment le refuser à celui qui « est venu dans le monde pour rendre « témoignage à la vérité? » A la vérité, dis-je; à ce qui est plus que la matière, car c'est la pensée; plus que la pensée, car c'en est la loi; plus que l'opinion, car c'en est le juge; plus que la volonté, car c'en est la règle. A la vérité, dis-je; non pas à une vérité particulière, mais à la

vérité même, à la vérité de Dieu, à la vérité sur les rapports de la créature avec le Créateur, à la vérité sur la destinée humaine, à la vérité qui embrasse toutes les vérités, qui doit leur survivre à toutes, et qui correspond seule aux réalités éternelles. Celui qui, investi de cette vérité dans toute son étendue, vivant en elle, identifié avec elle, a pu dire à ses disciples : « Je suis la vérité, » est-il roi ou ne l'est-il pas? Sa royauté n'est-elle pas au-dessus de tout ce qui peut porter ce nom sur la terre? Et si une royauté suppose un royaume et des sujets, ces sujets, ce royaume lui manquent-ils? « Quiconque est pour la vé« rité écoute ma voix. » Empire plus absolu que celui des Césars, plus profond que celui du génie. Ceux qui écoutent sa voix lui soumettent leur vie entière, lui obéissent dans toutes leurs obéissances, le placent, par l'adoration, au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, et lui reconnaissent le droit le plus illimité sur ce qu'il y a de plus intime dans leur être. Et son empire, en outre, est-il bien fondé? Jugez-en : « Il est roi, il est né « pour cela. » Dans les profondeurs de l'essence divine, parole éternelle de Dieu, parole incessamment jaillissante du sein du Père, voué par sa divine énergie à faire, dans tout l'univers, rayonner la lumière de Dieu et retentir sa pensée, il était destiné au trône, et c'est pour l'occuper que, descendant de l'éternité dans le temps, il est né de notre naissance. Au trône, dis-je, et à la croix; car il est venu dans le monde, non-seulement pour déclarer la vérité, mais pour lui *rendre témoignage*. La grande vérité, dont le résumé est le dévouement, il l'a scellée par le dévouement. Né pour la royauté, il ne l'a pas seulement reçue en héritage, il l'a généreusement conquise. C'est pour cela que ce roi puissant s'avance à la rencontre de la vengeance, prononce, sans y être provoqué, le mot qui le

désigne au supplice, rend volontairement témoignage à la vérité, et donne ainsi pour double fondement à son règne la gloire de sa naissance et la gloire de son martyre. Voyez-vous donc, ô Pilate, que l'homme qui est devant vous est véritablement roi? Mais comment le verriez-vous? Vous ne croyez pas même à l'existence de la vérité. « Qu'est-ce « que la vérité? » dites-vous. — Qu'est-ce que la vérité! Grande parole, avons-nous dit. Proportionnée, dans son genre, à celle de votre divin interlocuteur. La moitié du genre humain vient de parler par votre bouche. « Qu'est-« ce que la vérité? » C'est le mot de l'indifférentisme; c'est le mot du siècle présent.

Mes frères, nous avons compris Jésus-Christ; tâchons de comprendre Pilate. En disant : « Qu'est-ce que la vé-« rité? » il n'a pas prétendu nier et mépriser toute la vérité. Homme du monde, homme d'action, il sait bien qu'il est des vérités à la portée des hommes, et ce que valent ces vérités. Il eût prêté l'oreille, et combien d'autres avec lui! à Jésus-Christ annonçant quelques-unes de ces vérités subalternes qui intéressent notre vie passagère. Ni avant, ni après Pilate, ces vérités n'ont encouru le discrédit du genre humain. Encore aujourd'hui la soif en est grande et la recherche infatigable. Ce qu'on s'impose de travaux et de sacrifices pour l'acquisition des vérités utiles mérite à coup sûr une sorte d'admiration. Dans cette sphère du moins, le monde paraît avoir adopté cette parole évangélique qui dit que la porte large et le chemin spacieux conduisent à la perdition, et que la porte étroite est le chemin de la vie.

C'est à la grande vérité, à la vérité religieuse, que s'applique le dédain de Pilate. Il entend bien que c'est d'elle que Jésus veut parler, et il lui répond : Où est-elle cette vérité? et que veux-tu que nous en fassions?

Il est, mes frères, en dehors de tous les partis religieux, de toutes les sectes, et même de toutes les convictions, sur un terrain vague et aride, qu'on appelle l'indifférence, une classe d'hommes à qui les questions et les préoccupations de cet ordre paraissent complétement étrangères, et qui, eux-mêmes, comme étrangers au milieu de notre espèce, puisqu'ils sont privés d'un des sens qui la caractérisent, n'éprouvent, ce semble, pour la religion ni haine ni amour, et sont, devant cette grande chose, sans crainte ni désir. Autour d'eux, une foule d'hommes, penchés vers la terre comme eux, de temps en temps suspendent leur labeur, et, comme saisis d'une pensée soudaine, soulèvent vers le ciel un regard timide, et se demandent : Moi qui me sens vivre, moi qui ai commencé d'être, moi qui, à trente ou quarante ans de ce jour, n'existais pas sur la terre, et qui, dans moins d'années, n'y serai plus, moi qui reconnais une distinction essentielle entre le bien et le mal comme entre le blanc et le noir, et qui, par le seul fait de cette distinction, me sens rattaché à un autre monde que celui des couleurs et des formes, moi, dis-je, être raisonnable, être moral et responsable, d'où suis-je sorti et où vais-je? — Eux, au contraire, comme s'ils avaient enfermé leur existence entre les deux termes de la naissance et de la mort, leur dignité entre les deux limites de l'infamie et de la gloire humaine, leur bonheur dans un horizon que bornent d'un côté la nature et de l'autre les affections terrestres, eux, d'un abîme dont ils n'ont point de souvenir vers un abîme dont ils n'ont point de connaissance, s'avancent décidés, imperturbables, et, l'on pourrait croire, intrépides, comme si la route devait être éternelle, ou comme si chaque lendemain était pour leur pensée une limite infranchissable. L'abeille, en dessinant son alvéole, la fourmi, en creusant ses magasins, ne sont pas moins préoccupées,

on le croirait, d'un monde supérieur et d'une existence future; et le plus noble, sinon le plus caractéristique de tous les éléments de notre nature, sans cesse refoulé en eux par la joie ou le souci de vivre, a fini par n'avoir plus de place parmi les phénomènes de leur existence, et par échapper à leur propre vue.

Mais comme les manifestations de la pensée religieuse chez d'autres ne peuvent pas aussi bien se dérober à leur vue, dites-nous donc ce qu'ils pensent de tout ce mouvement, si différent du leur, de toute cette gravitation du reste de la race humaine vers l'invisible et l'immuable. Laissons, mes frères, laissons parler leur silence. Il nous dit qu'à leurs yeux les hommes de religion sont apparemment d'une nature différente de la leur, des hommes qui suivent leur pente et qui font bien, des hommes qui, ayant un goût particulier, le cultivent, et pourquoi non, si cela leur fait plaisir? Quant à eux, ils n'ont pas ce loisir et ne sentent pas ce besoin; par conséquent cela ne les regarde pas. « Suis-je donc Juif? » disait Pilate aux Juifs qui venaient lui alléguer des passages de leur loi. Sommes-nous de ceux-là? disent les indifférents, qui ne se doutent pas que cela revient à dire : Sommes-nous hommes? Faisons donc, poursuivent-ils, chacun notre route, sans nous gêner s'il se peut; l'important n'est pas de penser une chose plutôt qu'une autre, mais de ne point s'incommoder mutuellement pour des pensées; le temps est court, les moments sont précieux, les affaires commandent; qu'on nous laisse faire les nôtres; de notre part nous laisserons chacun faire les siennes ou n'en point faire.

Pressez-les de questions et d'objections; demandez-leur s'ils savent ce que c'est que la vérité : ils vous répondront qu'ils savent du moins ce qu'elle n'est pas.

« Elle n'a, quelle qu'elle soit, aucun contact avec la vie

réelle. On peut fort bien sans elle s'enrichir, s'entourer de considération, devenir grand aux yeux des hommes, et, en général, régler sa conduite ; la voie est toute tracée ; quelques principes, vieux comme le monde, y suffisent et par delà, pourvu qu'on sache à propos les modifier par les circonstances. C'est donc un hors-d'œuvre manifeste, si même ce n'est pis. Ces grandes spéculations de l'esprit n'ont nulle proportion avec les questions de la vie ordinaire, qu'elles compliquent d'un élément étranger et souvent hostile; l'embarras, l'hésitation, le scrupule en sont les résultats les plus ordinaires; et s'il est vrai que la pensée de la mort empêche de vivre, il est tout aussi vrai que la pensée de Dieu empêche d'agir.

« Mais quand la vérité religieuse, au lieu de nuire, servirait, encore faudrait-il la trouver; et qui l'a trouvée? Quelques-uns s'en flattent : agréable illusion, qu'il ne faut pas leur ôter. Quant à nous, nous ne la partageons pas; nous ne croyons pas même que la vérité soit accessible. Une preuve nous suffit. Voici, d'un côté, des gens qui la voient tout entière dans une opinion; voilà, de l'autre, des gens tout aussi convaincus qu'elle est dans l'opinion contraire. Qui d'entre eux a raison? nous ne savons; mais nous voyons qu'on peut être aussi fermement convaincu de l'erreur que de la vérité; si la vérité paraissait sur la terre, elle devrait subjuguer tout esprit d'homme; tant qu'il n'en sera pas ainsi, nous ne croirons pas à sa présence; la seule vérité, ce sont les convictions; ce qu'un homme croit est pour lui la vérité; il n'y a de réel que cela; il est bon que chacun s'attache à sa propre conviction, et se règle sur elle; nous pourrions dire que nous nous réglons aussi sur la nôtre en négligeant des recherches qui nous paraissent oiseuses, et qu'à notre manière aussi, nous sommes dans la vérité.

« Il est vrai qu'entourés d'un ordre de choses religieux

qui est devenu, par le laps des temps, loi, coutume ou convenance du pays où nous vivons, nous jugeons à propos de nous y conformer pour l'extérieur; et cela nous coûte peu. Nous n'irons pas engager notre repos et celui du monde pour une simple idée. Nous ne sommes convaincus ni de l'opinion d'autrui, ni de la nôtre; nous n'en avons point. Nous ne voulons pas nous faire les champions d'un doute, et pour ce doute affronter le martyre. Il y a vraiment plus de charité et de philosophie à suivre les coutumes que nous voyons suivies. Nous ferons donc bénir nos mariages, baptiser nos enfants, ensevelir nos morts, suivant les rites de l'Église où notre destin nous a fait naître. Si cela ne sert pas, cela ne nuit pas non plus; ou plutôt cela sert sans doute, puisque cela contribue à la paix.

« Comment ne pas apercevoir, dans toutes les chances possibles, l'avantage de notre position? Ceux qui adoptent quelque conviction particulière en matière spirituelle, courent un risque évident. S'ils sont dans le bon chemin, c'est bien; les voilà sauvés, vous le dites, et nous y consentons; mais s'ils s'engagent dans le mauvais, les voilà perdus; or les premiers n'étaient pas mieux convaincus que les derniers. Tous ont donc joué gros jeu. Nous serons plus sages. Nous marcherons entre ces deux routes périlleuses. On ne pourra pas, il est vrai, nous compter parmi les amis de la vérité, s'il y a une vérité; mais à coup sûr, nous ne figurerons pas non plus parmi ses ennemis. Nous sommes indifférents, et ce mot seul exprime l'excellence de notre situation; elle est, comme nous, indifférente; si elle n'est pas brillante, du moins elle est sûre.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que personne, parmi nos semblables, n'aurait bonne grâce à se plaindre. Précisément parce que nous ne sommes les amis d'aucun parti, nous sommes les amis de tous. Toute opinion est néces-

sairement hostile à une autre opinion; nous, qui n'en avons point, nous ne pouvons ni inspirer ni ressentir de la haine. Il serait à désirer, pour la paix du genre humain, que tout le monde fût indifférent comme nous; mais nous savons trop que cela n'est pas possible; que chacun donc suive sa conviction, et qu'on nous permette seulement de n'en point avoir. »

Telle est, débarrassée de ses langes, la pensée de Ponce Pilate et de tous les indifférents. Examinons-la, mes frères, avec quelque attention; après quoi nous pourrons juger si la qualité d'indifférent constitue en effet une position indifférente.

Il n'y a presque rien à dire à ceux, d'entre les indifférents, qui s'appuient sur ce que la vérité n'apporte aucun avantage temporel. Une indifférence fondée sur un tel principe est trop voisine de l'abrutissement. Quand même la vérité ne serait ici-bas, pour ceux qui la cherchent, qu'une occasion de troubles et de dangers, quand même il serait faux ce que dit l'Écriture, que la piété a des promesses pour la vie présente comme pour la vie à venir, toujours serait-il évident que le corps n'est rien au prix de l'âme, le temps au prix de l'éternité, que notre véritable vie est cachée en Dieu, que Dieu seul est notre terme et l'accomplissement de notre destinée, et que quiconque se résout à vivre sans Dieu et sans espérance dans un monde d'où il doit demain sortir tout entier, se place par là même hors des conditions de l'humaine raison et presque de l'humaine nature. C'est parce que ces vérités sont évidentes que nous n'espérons pas les prouver à ceux qui les rejettent. Dieu seul a des raisonnements à la hauteur d'une telle folie.

Avons-nous davantage à dire aux indifférents qui le sont,

disent-ils, par sagesse, à cause de l'impossibilité où est l'homme de trouver la vérité? Mes frères, c'est tout au plus; car la légèreté des seconds n'a guère à reprocher, ce nous semble, à l'abrutissement des premiers. La vérité est inaccessible! c'est-à-dire que ce Dieu, en qui néanmoins ils croient, après avoir libéralement pourvu à nos nécessités corporelles, n'aurait eu nul souci de nos nécessités morales, qui sont cependant son ouvrage aussi bien que les autres? Est-il possible qu'ils ne voient pas que, plutôt que de lui faire une telle injure, il est mille fois plus raisonnable de nous accuser nous-mêmes, et de conclure sans hésitation que l'homme ne connaît pas la vérité parce qu'il ne veut pas la connaître? Et s'il leur est impossible de prouver qu'elle est hors de la portée de l'homme, comment ne comprennent-ils pas que celui qui la chercherait avec obstination, celui qui mourrait en la cherchant, serait par là même plus près d'elle, serait en elle jusqu'à un certain point, et certainement dans de meilleurs termes à l'égard de Dieu, que celui qui ne la cherche point? Comment ne voient-ils pas que si la possession de la vérité est l'accomplissement de notre destinée, celui qui la cherche sans se lasser a par là même accompli de son mieux sa destinée sur la terre?

Ils sont découragés, disent-ils! Mais se sont-ils donné le temps de se décourager? Quelle hâte, quelle impatience de conclure! « Le monde, disent-ils, n'est pas d'accord sur la vérité : donc il n'y a point de vérité! Une grande fermeté de croyance accompagne les convictions les plus opposées : donc leur raison ne peut se reposer avec assurance dans aucune conviction. » Ne dirait-on pas, à les entendre, qu'il y ait dans le monde beaucoup de choses certaines du premier coup? Les vérités les plus importantes ne semblent-elles pas réservées à la contradiction? La loi de la

vérité, dans les sphères élevées, n'est-elle pas de se frayer sa route à travers mille obstacles? Cette nécessité, ils l'acceptent, ils s'honorent de l'accepter; ils se décorent de leurs convictions le plus chèrement payées; partout, si ce n'est en religion, l'indifférent leur fait pitié. Ils se riraient de celui qui s'efforcerait de les détourner, par de semblables motifs, d'une recherche intéressante pour leur fortune ou pour leur vanité. Même dans la sphère des sciences les plus abstraites, ils espèrent la lumière, ils se flattent de l'avoir trouvée, ils défendent avec acharnement des persuasions conquises à la pointe du syllogisme. Mais qu'une religion se présente à eux sous l'appareil modeste d'une histoire; que, dans la lecture d'un livre à peine plus étendu que tel de ceux que notre curiosité dévore en un jour, elle ait enfermé toute cette histoire et tous ses enseignements; que ce livre, ouvert à tous, ne demande, pour être bien lu, que le concours de la conscience et du bon sens, un cœur droit et du recueillement; qu'au terme d'une étude moins longue, moins hérissée de difficultés que celle d'aucune science, il nous montre la paix de l'âme, la sainteté de la vie et l'espérance dans la mort..... ici tout effort devient difficile, toute persévérance impossible; ici chaque moment est chèrement taxé, vivement regretté; ici seulement la vie, le devoir réclament; ici recule effrayé cet homme que l'analyse d'une fleur, le vol d'un moucheron, les propriétés d'une figure, absorberont pendant de longs jours et pendant de longues nuits!

Quand je vois, mes frères, le peu de temps et d'attention qu'on donne à ces recherches, j'y reconnais une telle légèreté que je cesse de croire à cette légèreté même. Si j'ai fait ce reproche aux indifférents, je le reprends. Il y a un fondement plus solide à leur indifférence. Il faut qu'ils aient, pour se tenir éloignés de l'Évangile, quelque raison

meilleure qu'ils ne nous disent pas. Est-ce parce qu'ils ne le connaissent pas? non, mais plutôt parce qu'ils le connaissent. Est-ce parce qu'ils l'ont jugé faux? non, mais plutôt parce qu'ils l'ont soupçonné vrai. Il faut qu'ils y aient entrevu quelque chose qui les repousse. Peut-être ce soleil, qui n'a fait que passer devant leurs yeux, a-t-il, en fuyant, laissé tomber sur leur être une lumière qui les effraye. Mais quoi, mes frères, l'Évangile n'est-il pas une bonne nouvelle, un message de miséricorde, la proclamation d'un amour immense qui veut, pour chaque homme, amnistier le passé, consoler le présent, assurer l'avenir? On peut hésiter à croire à un tel excès de bonté; mais du reste, pris en lui-même, l'Évangile est fait pour attirer, non pour effrayer. Eh bien! c'est cela même, c'est cet amour, c'est ce pardon qui les effrayent.

L'offre distincte du salut gratuit est, dans la vie de chaque homme, une grande crise qui se termine diversement suivant les dispositions diverses que cette annonce rencontre en nous. Nous trouve-t-elle châtiés, condamnés dans notre conscience, le mot de *grâce* qu'elle fait retentir à nos oreilles est accueilli avec espoir dans nos âmes, qu'il rassure et console. Tranquillement assis dans le sentiment de notre propre justice, elle nous enlève cet appui pour se mettre à la place; afin de nous enrichir, elle nous dépouille; afin de nous élever, elle nous abaisse, et commence par faire du juste de la veille le pécheur du lendemain. Libres, j'entends de cette mauvaise liberté qui n'est qu'un esclavage, elle nous offre un bienfait dont l'acceptation compromet à jamais notre liberté, en nous obligeant envers Dieu d'une telle manière que dès lors nous ne nous appartenons plus; elle nous fait, avec une sainte violence, rebrousser vers sa loi par le chemin de ses miséricordes; elle nous arrache au monde pour nous donner

à lui. En un mot, elle porte les atteintes les plus redoutables à notre orgueil et à notre égoïsme. L'âme en juge ainsi du premier regard; et de là vient aussi que ce premier regard n'est suivi d'un second que lorsqu'on y est contraint par la grâce de Dieu immédiatement, ou par quelqu'une des circonstances dont sa grâce dispose. Il est trop avéré que, pour la plupart des hommes, la première impression de la *bonne nouvelle* est de l'effroi; effroi vague, effroi à peine reconnu, et dont on n'obtient pleine conscience que lorsqu'une vue plus exacte de l'objet qui l'a causé est venue en approfondir l'empreinte. A quelques-uns pourtant un premier regard suffit pour haïr; les autres, effleurés seulement par cette impression, se détournent à temps, évitent une seconde atteinte, n'y pensent désormais que précisément assez pour ne s'y plus exposer, se plongent encore plus avant dans les distractions du monde, et, tranquilles dès lors, quoiqu'ils aient peut-être emporté dans leur âme le germe d'une angoisse future, sont classés à juste titre, et se classent eux-mêmes, parmi les indifférents.

Tel est leur caractère; ils ne haïssent pas, mais ils marchent sans cesse au bord de la haine, séparés de cette disposition par une distance à peine appréciable. Il y a dans chaque indifférent l'étoffe d'un ennemi, étoffe qui attend l'occasion de se dérouler. Or, cette occasion vient pour plusieurs. La vérité, qui a dit : « *Maintenant* mon règne n'est « pas de ce monde, » a fait assez entendre qu'un jour son règne serait de ce monde. Partout où elle paraît, elle aspire à passer de l'idée dans les faits; il faut qu'elle y passe, qu'elle les transfigure à son image. Alors l'indifférent se voit peu à peu cerné par des faits qui le harcellent dans son indifférence; en vain voulait-il être neutre : la vérité, qui ne veut pas l'être, le provoque et le force pour ainsi

dire à la guerre par d'incessantes hostilités. « Soyez, semble-t-elle dire, soyez pour votre compte tout ce qu'il vous plaira; mais tout autour de vous j'ai un monde à changer; ces cœurs, qui vous appartenaient sans réserve, je les réclame; ces institutions, qui vous dérangeront, il me les faut; cette réforme, qui va vous gêner, je ne puis m'en passer; ce bruit, qui vous incommode, est nécessaire à mes desseins. Vous ne voulez pas changer? soit : mais tout va changer autour de vous; et les faits qui vous entourent ne seront en harmonie avec vous qu'autant que vous vous résoudrez à vous mettre vous-mêmes en harmonie avec eux. » — Mes frères, vous voyez bien qu'il faut une fois se décider; quand la vérité devient pratique, de spéculative qu'elle était, le contrat qu'on avait fait avec elle se résilie de lui-même; ce n'est qu'à l'idée qu'on avait promis l'indifférence; aux faits on doit quelque chose de plus.

Mais la vérité ne vous tendît-elle aucun de ces piéges, il en est un peut-être auquel vous n'échapperez pas. L'exemple de Pilate vous en avertit, mes frères. Lorsqu'il apprend que Jésus-Christ n'est venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité, il sort vers les Juifs et leur dit : « Je ne « trouve aucun crime en cet homme. » Quel mal, en effet, peut faire au monde un rêveur? Ces gens-là ne demandent pas bien strictement leur part des bénéfices de la vie; et, à tout prendre, ce sont des associés assez commodes. Néanmoins, tournez un feuillet de cette histoire, et lisez : « Pi« late fit prendre Jésus, et le fit fouetter. » Et plus loin : « Prenez-le vous-mêmes, dit-il, et le crucifiez; car, quant à « moi, je ne trouve aucun crime en lui. » Vous vous trompez, Pilate; vous avez trouvé un crime en cet homme; c'est celui de s'être gratuitement constitué le témoin de la vérité, laquelle vérité n'est rien. La morale, le droit, l'intérêt public, c'est quelque chose; et si Jésus-Christ n'eût témoi-

gné que pour eux, dans le sens du moins où vous les entendez, qui sait? peut-être l'auriez-vous défendu; mais vous compromettre, vous exposer pour défendre un homme qui défend la vérité, laquelle n'est rien! voilà certes ce que vous ne ferez pas. Si ce rêveur périt, vous en serez fâché; mais aussi qu'avait-il affaire de se mettre en péril pour une rêverie? Il a cherché son sort; il l'a rencontré; avant qu'il soit trop tard, vous en détachez le vôtre.

C'est qu'il y a, mes frères, dans le cœur de l'indifférent, en dépit de son impartialité et de son prétendu respect pour les convictions sincères, un fond de mauvaise humeur, toute prête à s'épancher sur l'homme qui vient, au nom d'une idée, troubler le repos du monde, ou donner un autre cours à ses agitations. Quiconque attache peu de prix à la vérité, accorde peu d'intérêt à ceux qui la cherchent; et, de ne pas les comprendre jusqu'à les blâmer, mes frères, il n'y a qu'un pas. Faites votre compte que peu, même d'entre les généreux, se compromettront pour les représentants d'une idée religieuse. Il n'y a pas de principe qui tienne contre le manque d'affection et de sympathie : l'indifférent le plus favorable en théorie à la liberté des opinions, se lasse bientôt de protéger des gens qui, selon lui, auraient tout aussi bien fait, pour eux et pour tout le monde, de demeurer en repos. Qu'ils fassent eux-mêmes leur chemin; qu'ils deviennent forts, et on les défendra. Aller au secours du vainqueur est la sagesse universelle. Il y a mieux encore: si l'opinion persécutée devient l'opinion dominante et la base du culte national, l'indifférent s'y rangera à sa manière, en participant à toutes les pratiques extérieures d'une foi qu'il ne partage pas; l'amour du repos composant toute sa religion, l'hypocrisie entre dans son système; défendre son droit de ne rien croire, ce serait déjà croire quelque chose; ce serait rendre un hommage

à la vérité? et l'indifférent a dit : « Qu'est-ce que la vérité? » L'hypocrisie est donc le complément naturel de l'indifférence; seulement on la pare d'un nom meilleur : ce sera condescendance, accommodation, sacrifice à l'intérêt de la paix; on dira, après un philosophe, « que le monde n'a que faire de nos pensées, mais que le dehors est engagé au public. »

Vous voyez de combien d'abrutissement, d'une part, de combien de légèreté, de mauvaise foi, d'égoïsme et d'hypocrisie, de l'autre, l'indifférentisme est composé. Faut-il s'en étonner? l'indifférentisme est la négation du principe de toute morale.

La vérité et la vertu, qu'on cherche à diviser, ne sont, en principe, qu'une même chose. La vertu, qui n'est que la réalisation de nos vrais rapports avec l'auteur de notre être, suppose nécessairement la connaissance de ces rapports. Pour accomplir la dernière fin de son être, il faut que l'homme la connaisse; et pour cela il faut qu'il connaisse Dieu. Coupez le nœud vivant par où la vertu tient à la vérité, s'en abreuve, s'en nourrit, la vertu n'est plus qu'un instinct moral, très facile à dénaturer, une vague tradition, qui, délayée avec les pensées d'un cœur corrompu, s'affadit, se décolore et s'efface. En lui-même d'ailleurs, l'indifférentisme est déjà une dégénération de l'âme; et c'est sans doute de chute en chute, et par une longue suite de dégradations, que l'âme humaine a pu arriver à cet état, où, bien loin d'aimer Dieu, bien loin même de le craindre, elle en est à ne plus s'en soucier. L'indifférence, dans une âme, ce n'est pas la maladie, c'est la mort vivante; l'indifférence, chez un peuple, est une mort nationale.

C'est dans cet horizon, mes frères, c'est dans la vie de tout un peuple qu'il faut considérer l'indifférentisme pour

le bien apprécier. Il est des principes qui, pour manifester tout leur caractère et déployer tous leurs effets, demandent de l'espace. Un principe négatif, surtout, a besoin d'être observé dans une masse d'individualités réunies. Un homme indifférent peut n'offrir à l'observateur aucun trait bien révoltant; mais qu'est-ce qu'un peuple indifférent? en d'autres termes, qu'est-ce qu'une société humaine d'où Dieu s'est retiré? Quel est, en dehors des sentiments religieux, le sentiment assez puissant pour faire de cette société un tout réel, une unité vivante? L'instinct, les affections naturelles peuvent encore, au milieu de beaucoup de causes de relâchement, entretenir les relations privées; le sentiment religieux est le seul proportionné à une existence nationale. Si vous voulez voir les relations publiques fondées sur autre chose que la nécessité, animées par autre chose que par le mouvement fébrile des passions ou l'impulsion violente des circonstances, vivifiées en un mot comme un corps sain par un sang pur, ne demandez ces grands effets qu'à la religion. Une société sans religion est un corps sans âme. Tous les législateurs l'ont senti; tous ont vu que le respect des choses saintes est la vie, et l'impiété la mort des institutions politiques, et que fonder une cité sans religion, c'est entreprendre de bâtir en l'air. Et encore vous permettra-t-on de supposer que, vers les cimes de la société, les vertus publiques s'alimentent pour ainsi dire de leur substance même, de leur activité, de la gloire qui leur est promise; mais il n'en est pas ainsi des classes inférieures de la société; le véritable esprit public des masses, c'est l'esprit religieux; Dieu seul peut aider au pauvre peuple à se sentir citoyen. Ces multitudes, qui comprennent Dieu, mais qui entendent peu les abstractions de nos systèmes politiques et même les abstractions de la morale, ne connaissent, hors du nom de Dieu, aucun mot qui les unisse

profondément. Sans Dieu aussi, elles ne comprennent pas le devoir. La foi religieuse, en fuyant, emporte la foi morale. Les serments n'ont plus de terreur; les actions sont jugées par le succès; la liberté n'est que l'isolement des volontés, la défiance organisée et la consécration de l'égoïsme; les calamités publiques sont sans dignité et sans consolation. En un mot, l'absence des convictions religieuses dessèche la société, la réduit peu à peu en poussière; et les révolutions, où les peuples croyants retrempent quelquefois leurs ressorts, sont aisément mortelles pour les peuples sans foi.

L'indifférent est-il donc, par rapport aux hommes, dans une position indifférente? Mes frères, je m'en rapporte à vous. Sa position est-elle indifférente par rapport à Dieu? Après tout ce qui a été dit, cette question pourrait bien sembler oiseuse. Comment supposer en effet que la conduite de ceux qui n'ont aimé ni la vérité ni ses défenseurs puisse être aux yeux de Dieu une conduite indifférente? Cette cause est la sienne; la servir, c'est le servir lui-même; se séparer d'elle, c'est se séparer de lui. Il serait absurde, et si absurde que cela ne se voit pas, d'affecter, à côté de cette indifférence, quelque intérêt pour les intérêts de Dieu; Dieu n'est-il pas, en effet, tout entier compris dans cette vérité qu'on méprise? Et vouloir, après cela, lui adresser des hommages, lui rendre des devoirs, ne serait-ce pas revenir sur nos pas et avouer des convictions après avoir déclaré toute conviction impossible? Une telle démarche serait ou de nouveau extérieure, et alors elle rentre dans le caractère d'hypocrisie que nous avons attribué à l'indifférent, ou sérieuse, et dans ce cas l'indifférent sort de son caractère; il rentre dans la règle, et s'il se sent pressé de rendre à Dieu quelques devoirs, il ne tardera pas à se dire que le premier de ces devoirs est de

chercher à le connaître. Nul moyen d'élever rien de plus qu'une vaine distinction entre deux choses qui n'en font qu'une, entre deux obligations dont l'une entraîne invinciblement l'autre. L'indifférence pour la vérité est l'indifférence pour Dieu même ; car d'un côté elle refuse de le connaître, de l'autre elle se dispense d'aimer ce qu'il aime, de défendre ce qu'il défend, de choisir ce qu'il préfère.

Transportez-vous par la pensée devant le trône du jugement. Contemplez, à la lumière de l'Évangile, la scène du dernier jour. Que voyez-vous ? A la droite du souverain juge, ses amis ; à sa gauche ses ennemis. Où sont les indifférents ? Forment-ils une classe intermédiaire ? Non, vous n'en voyez point. Ont-ils disparu de l'univers de Dieu, comme s'il ne s'y trouvait point de place pour eux ? Vous ne le croyez pas. Il faut donc les chercher parmi les amis ou parmi les ennemis de Dieu. Parmi les amis ? Mais Dieu a dit que ceux-là seuls entreront dans le royaume des cieux, qui auront fait sa volonté sur la terre : et ils ne se sont pas même mis en peine de la connaître. Dieu a dit qu'il faut être né de nouveau pour avoir accès dans ce royaume ; et ils sont demeurés toute leur vie dans les langes impurs du vieil homme. Et ils y sont volontairement restés ; et ils n'ont pas même été hommes nouveaux par le désir ; et ils n'ont pas même appartenu à la vérité par l'amour de la vérité ; et bien loin d'avoir brisé les chaînes honteuses de l'erreur et du péché, ils ne les ont pas même senties ! Dieu est un Dieu jaloux, pour qui la neutralité même est une injure, qui veut tout notre cœur, qui ne peut pas vouloir moins, qui ne se tient pas pour plus offensé de la haine qu'on lui porte (haine impuissante ! haine ridicule !) que de l'amour qu'on lui refuse : et ils ne l'ont point aimé ; et ils ont aimé ce qu'il hait ; et ils ne l'ont pas même honoré de

leur haine; ils ne l'ont jugé digne que de leur mépris!

Car la haine, mes frères, tout horrible que cela est à dire, la haine vaut mieux que l'indifférence. Il y a un hommage dans la haine. C'est un aveu qu'on a senti, de l'Évangile, au moins les vérités qui condamnent et qui blessent. C'est une manière étrange, mais authentique, d'accuser réception du message de paix. C'est un commencement d'intelligence, que peut suivre une intelligence plus pleine. La haine a été souvent la préface de l'amour, après que l'âme a supporté victorieusement une crise solennelle. Mais l'indifférence, qui marque la plus grande distance de l'homme à Dieu, est le dernier des outrages. Ne vous appuyez donc plus sur elle, ô indifférents, et ne dites plus que votre neutralité vous garde; guerre timide et lâche, elle ne peut que vous perdre. Sortez plutôt de cette position sans nom. Soyez ce que vous êtes. Classez-vous comme vous serez classés devant Dieu. Et si vous ne pouvez être amis, soyez du moins ennemis. C'est le vœu de ceux qui vous aiment et qui vous plaignent. Bien loin de vous savoir le moindre gré de votre indifférence, bien loin d'y reconnaître à leur égard une sorte d'amitié, ils se sentiront plus rapprochés de vous quand vous vous croirez plus éloignés d'eux. Ils espéreront que cette flèche, plantée dans votre chair, cette flèche que, pareils à l'oiseau blessé dans l'aile, vous porterez désormais partout où vous irez, vous forcera de descendre des hauteurs de votre orgueil vers celui qui vous l'a lancée, et qui seul peut vous l'arracher. L'indifférent qui s'est élevé jusqu'à l'inimitié ne peut plus retomber dans l'indifférence. Il n'y a plus pour lui qu'une chance, qui est d'aimer. Multipliez-vous donc parmi les indifférents, ennemis de la vérité, c'est-à-dire cœurs atteints par la vérité, cœurs convaincus de misère et de péché, cœurs où l'œuvre de l'Esprit céleste a com-

mencé et se poursuivra peut-être, cœurs qui avez entrepris contre Dieu cette lutte mystérieuse, où la palme du triomphe est réservée au front du vaincu ! Et puissiez-vous, après avoir par votre retraite éclairci les rangs de l'indifférence, grossir par votre conversion les rangs des amis de Dieu, de Jésus-Christ, de la vérité !

DEUX CONSEILS DE LA SAGESSE

PREMIER DISCOURS

A CEUX QUI PARTENT

Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées.
Luc, XII, 35.

Les paroles de notre Seigneur, à nous en tenir au premier sens qu'elles présentent, nous mettent sous les yeux des hommes qui peuvent, à tout moment, recevoir le signal du départ, des hommes qu'à tout moment les ténèbres peuvent surprendre. Relevez, dit-on aux premiers, et resserrez sous votre ceinture les longs plis de vos robes traînantes, afin que, quand le moment de partir viendra, rien n'empêche votre départ, rien ne le rende trop difficile, rien n'embarrasse ou ne ralentisse votre marche. Et vous, dit-on aux autres, allumez dès cette heure, pour l'heure où le jour sera tombé, une lampe dont la flamme dissipe ou égaye la triste obscurité de la nuit.

Pris dans leur sens spirituel, ces mêmes mots s'adressent à tous les hommes, et ils signifient : Prenez les mesures nécessaires pour que, le moment venu, rien ne puisse vous empêcher de vous mettre en marche, ou du moins de partir résolûment et volontiers, pour aller où Dieu vou-

dra que vous alliez, et munissez-vous d'avance d'une consolation qui vous restaure dans toutes vos afflictions; car les ténèbres dont il est parlé dans le texte ne sont pas celles de l'ignorance, de l'erreur ou du doute, mais celles de l'angoisse et de la tribulation, et Jésus-Christ oppose en cet endroit la lampe de la joie à la nuit du malheur.

Cette exhortation avait, pour les premiers disciples, pour les apôtres surtout, un à-propos singulier. A qui pouvait-il convenir plus qu'à eux d'avoir les reins ceints et les lampes allumées? Ils étaient appelés par la Providence à jeter, au milieu des plus vives oppositions, à travers les plus redoutables obstacles, les fondements de l'Église chrétienne. On les envoyait désarmés à la conquête du monde; ils s'en allaient, selon l'expression de Jésus-Christ lui-même, comme des brebis au milieu des loups. L'avenir, pour eux, était obscur; ils ne discernaient clairement, à travers son obscurité, que des croix plantées de distance en distance. « Vous aurez des afflictions, » voilà la première promesse que leur maître leur avait faite. La moindre de ces afflictions était de quitter, comme Abraham, leur pays et leur parenté; il devait être encore plus dur de demeurer au sein d'une patrie et d'une famille qui les haïraient nécessairement parce qu'ils aimaient Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, ils s'étaient mis aux ordres et à la merci de leur maître; ils savaient que le serviteur n'est pas plus que son seigneur; que le monde leur ferait ce qu'il avait fait à Jésus-Christ; que, le berger étant frappé, les brebis seraient dispersées; et Pierre avait recueilli de la bouche de Jésus cette déclaration applicable à tous ses compagnons de service : « On te mènera où tu ne voudrais pas « aller. » (Jean, XXI, 18.) Que seraient devenus les premiers chrétiens, où serait aujourd'hui l'Église chrétienne, si Pierre et ses compagnons n'avaient pris au sérieux cette

exhortation du Seigneur : « Ayez vos reins ceints et vos « lampes allumées ? »

Mais, si le serviteur n'est pas plus que son maître, un serviteur aussi n'est rien de plus qu'un autre serviteur. Tous ont, en général, la même vocation. Les circonstances peuvent différer, l'obligation est la même pour tous. Je vais plus loin : il n'est pas un homme, chrétien ou non, qui n'ait quelques raisons de s'adresser à lui-même ces paroles : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allu-« mées. » Je les adresse à vous tous, mes chers auditeurs, et réunissant ensemble les caractères de la vie naturelle et ceux de la vie chrétienne, je vous dis, après le souverain docteur et comme de sa part : « Que vos reins soient ceints « et vos lampes allumées. »

« Que vos reins soient ceints. » C'est-à-dire : soyez prêts à partir. Or l'esprit du christianisme, qui exprime la vraie destination de l'homme et les vraies relations de l'homme avec Dieu, consiste, sous ce rapport, à ne rien accorder à la nécessité et tout à l'ordre de Dieu, en sorte que chacune de nos privations involontaires se transforme en un volontaire sacrifice, et qu'en définitive nous nous trouvions avoir donné ce qu'on croit que nous avons perdu; donné, dis-je, librement, et par un principe de foi, d'obéissance et d'amour. Être dans cette disposition, c'est ce que l'Évangile appelle être prêt à partir. Il y a d'autres manières de l'être; mais aucune n'ayant le caractère de liberté et de religion dont nous venons de parler, nous ne disons d'aucune qu'elle réalise l'idée de cette expression de Jésus-Christ : « avoir les reins ceints. » Ni la légèreté insouciante, ni l'insensibilité, ni l'orgueil ne peuvent, au sens du christianisme ou de la vérité absolue, être la ceinture de nos reins.

« Que vos reins soient ceints. » Car vous êtes tous ap-

pelés à partir, et même précipitamment, et le plus souvent pour aller, comme saint Pierre, où vous ne voudriez pas. Pour quelques-uns, il s'agit de quitter inopinément le lieu de leur naissance et de leur parenté. Qui peut se répondre, en effet, de mourir où il est né? Que de personnes ont terminé sous un ciel étranger, et dans un véritable exil, une vie commencée dans le pays de leurs pères et au milieu de tous les objets de leur affection! La nécessité, le devoir, l'honneur, commandent ces séparations. Et ce qu'elles ont de douloureux pour les cœurs tendres, Jérémie l'a exprimé admirablement dans ces paroles : « Ne pleurez pas « sur celui qui meurt, et ne faites pas de condoléance; « mais pleurez sur celui qui s'en va; car il ne reviendra plus, « et ne reverra pas le pays de sa naissance. » (XXII, 10.) Que dis-je? cette séparation fût-elle volontaire et l'accomplissement de nos plus vifs désirs, le moment qui la consomme n'est jamais sans luttes ni sans regrets, et plus d'un s'étonne, l'heure venue, d'avoir jamais pu la désirer. Celui qui *s'en va,* croyez-le bien, rarement il s'en va joyeux : il a besoin de rêver le retour. Si l'on ne quitte pas son pays, du moins on sort de sa famille, on va vivre sous un autre toit, dans d'autres relations, moins libres souvent et moins douces; et si peu loin qu'on aille, on en souffre comme d'un exil; car la pierre du foyer paternel est aussi une patrie, la véritable, la seule patrie de plusieurs. Telle est la loi de la nature et la volonté de Dieu même : « L'homme « quittera son père et sa mère. » Et que dirai-je de ceux qui sont quittés? Ils ne partent pas, dites-vous; non, ils restent, mais seuls. C'est encore une manière de partir. Ils sont aussi exilés, exilés dans leur solitude. Le lieu où ils restent n'est plus le même; car qu'est-ce qu'un lieu? ce n'est rien; qu'est-ce qui nous y attache, sinon les êtres que nous y avons vus et possédés? Les objets aimés sont la lu-

mière et la beauté du lieu que nous habitons. Dans leur absence, il n'est plus le même; en sorte que sans bouger, nous avons pourtant changé de lieu, sans avoir fait un pas nous sommes éloignés de ceux que nous aimions; nous aussi donc, pères, mères, frères, amis, qui restons où nos enfants, où nos sœurs, où nos amis ne sont plus, nous aussi nous sommes partis, et nous pouvons prendre pour nous ces paroles de Jésus-Christ : « Que vos reins soient « ceints! »

Mais partir, ce n'est pas seulement changer de lieu, c'est changer de position; c'est quitter le connu pour l'inconnu, échanger des relations contre d'autres relations; du présent qui s'enfuit passer dans l'avenir. A l'entendre ainsi, toute vie est pleine de ces départs, la vie entière n'est qu'un départ. La figure de ce monde passe. Plusieurs de ces départs ou de ces changements peuvent paraître avantageux. Quiconque de pauvre devient riche croit avoir fait une bonne affaire, ayant échangé des landes arides contre des plaines fécondes. C'est peut-être une grande erreur. Rien n'est heureux ni malheureux en soi; le cœur fait le prix et la signification de tout; et, pécheurs comme nous le sommes, la prospérité nous sied mal, la sécurité est le plus grand de nos dangers. Mais passons là-dessus, et admettons qu'il soit des changements ou des départs qui puissent, en eux-mêmes, être envisagés comme heureux. Ne parlons que de ceux qui coûtent à la chair; et disons, en comparant toujours une situation à un lieu, un changement quelconque à un départ, que la perte de la fortune est un des départs les plus douloureux, et que rien n'est plus semblable à l'exil que la pauvreté, car la pauvreté isole; il n'y a pas foule en effet autour de celui qui n'a rien à donner, et c'est beaucoup si son indigence ne fait pas pour lui du monde un désert. Or, qui peut se flatter de

jouir jusqu'à la fin de la fortune qu'il a héritée de ses pères, ou amassée par son industrie? Et qu'on y songe bien : on supporte jusqu'à un certain point la pauvreté quand on n'a jamais été riche, l'obscurité quand on n'a jamais été remarqué; mais on se résout difficilement à n'être rien quand on a été quelque chose; et la pauvreté, que tout le monde hait, combien n'est-elle pas détestée de ceux qui n'ont pas toujours été pauvres! combien leur est-elle insupportable! et qu'il est difficile, à moins d'être devenu un homme vraiment nouveau, de s'élever à toute la hauteur, si j'ose dire ainsi, d'une situation pareille! C'est donc bien en vue de ce départ aussi que Jésus-Christ a pu dire: « Que vos reins soient ceints! »

Il en est pourtant de plus douloureux. La mort de nos proches et de nos amis exige plus de force. Les proches, les amis, sont la richesse du cœur; richesse dans la pauvreté, et par laquelle les plus indigents peuvent faire envie aux plus riches, à qui cette fortune est si souvent ou refusée ou retirée. Eh bien! nos richesses inférieures nous sont plus fidèles que les autres. Plus d'un homme a conservé et même a vu croître sa fortune jusqu'au dernier de ses jours; aucun n'a, jusqu'à la fin, conservé tous ceux qu'il aimait. Un homme ou une femme qui atteint l'âge de vingt ans sans avoir jamais porté le deuil, c'est une merveille, cela ne se voit point; c'est un rare bonheur de conserver à quarante ans, je ne dis pas son père et sa mère, mais seulement l'un des deux. Et que dirai-je de tant de coups imprévus que frappe la mort sans aucun respect pour ce que nous appelons l'ordre de la nature, et sans autre souci que de chercher dans notre âme l'endroit le plus sensible et le plus douloureux? S'il y a dans la société, dans l'Église, un homme utile, et qui paraisse nécessaire, on dirait que notre estime et notre reconnaissance le désignent, le re-

commandent aux coups de la mort. A travers une foule d'êtres insignifiants, ce nous semble, qu'elle épargne parce qu'elle les dédaigne, elle marche droit à cet homme, et le couche dans la poussière. Je sais fort bien qu'en tout ceci elle obéit à Dieu, et qu'elle ne frappe point au hasard; mais que ses coups soient inopinés, que la pensée de celui qui l'envoie et qui la dirige soit, à cet égard comme à tout autre, au-dessus de tous nos calculs et de toutes nos prévisions, cela est trop évident. La vie est un champ de bataille où la mort passe par-dessus les premiers rangs pour atteindre les derniers, épargne le simple soldat pour renverser le capitaine, et, capricieuse ou indifférente, donne la préférence au lâche sur le brave, au conscrit sur le vétéran. Cette apparence de hasard, cette variété de chances, cette impuissance de toutes les garanties, ce glaive suspendu sur toutes les têtes, ont quelque chose de bien effrayant, et si nos désirs ne nous distrayaient de nos craintes, quelle vie mènerions-nous, pères, maris, femmes, enfants, dans la pensée que pas un instant ne peut nous répondre de l'instant qui suit, et que le lendemain du jour qui nous a vus à la tête ou au sein d'une famille prospère et florissante, peut nous voir orphelins, veufs, sans postérité, sans avenir dans le monde, sans but dans la vie? Or, dans toutes ces morts nous mourons nous-mêmes. Une partie de notre vie et de notre cœur s'ensevelit dans chacun de ces tombeaux; ou, si vous le voulez, chacune de ces morts nous transporte d'une contrée douce et fleurie dans une région plus sévère; la vie est un voyage du midi vers le nord, de l'été dans l'hiver, et le déclin de l'âge nous trouve établis sur un sol nu et ingrat qui donne à peine de quoi vivre à notre pauvre cœur, et dont l'unique ornement est le tendre et triste souvenir d'un plus fortuné séjour. Peu à peu, ou, pour mieux dire, coup sur coup,

notre vie se dépouille; nous devions le prévoir, nous ne l'avons pas prévu; chaque perte en est plus douloureuse, chaque sacrifice plus difficile à consommer, l'obéissance que nous devons à Dieu plus imparfaite, moins loyale. Quelle raison pour le divin docteur de nous dire dans mon texte : « Que vos reins soient ceints! »

Ce que nous pouvions savoir, du moins, c'est qu'à notre tour, il faudrait mourir, et que, jeunes ou vieux, la mort est toujours prématurée. La certitude de mourir et l'incertitude du moment suprême, quoi de plus sérieux! quoi de plus propre à fixer incessamment toute notre attention! Et il est bien vrai que, dans les moments où cette pensée vient nous assaillir, toutes nos moelles en sont remuées; car de tous les événements la mort est le plus grand, de toutes les séparations la plus absolue, de toutes les pertes la plus douloureuse, puisqu'elle les comprend toutes, de tous les départs enfin le plus redoutable, puisque, hors de la lumière des pensées chrétiennes, c'est un départ vers un pays d'obscurité et d'épouvante. Mais ces moments de recueillement et d'effroi sont rares; l'ordinaire est de ne pas penser qu'on mourra; on le sait pourtant, et l'on voit tous les jours tomber quelqu'un auprès de soi; on sait qu'on doit mourir, mais on se sent vivre; on a l'habitude de la vie et non pas celle de la mort; la vie, avec ses bruits, ses impressions variées, ses joies, ses douleurs même, remplit toute notre âme; à force d'oublier la mort, nous cessons d'y croire; et quand elle arrive enfin, sa présence nous étonne, comme l'arrivée de l'hôte le moins attendu comme le moins souhaité. Mais, quoi qu'il en soit, il faut le recevoir; il faut, je ne dis pas abandonner sa vie à la mort qui la réclame, mais la rendre fidèlement à Dieu qui la redemande; il faut mourir et bien mourir. Est-ce une chose facile? N'est-ce pas, au contraire, la chose du monde

la plus difficile ? Et ceux qui se sont trouvé la force de céder à la nécessité ou à Dieu leurs biens, leur santé, leur patrie, la vie même de leurs amis, ne trouvent-ils pas à l'ordinaire que céder leur propre vie, si dépouillée, si pauvre, si peu digne d'envie qu'elle puisse paraître, c'est bien autre chose encore ? Les vieillards meurent-ils plus volontiers que les jeunes gens ? les malheureux plus volontiers que les heureux ? la vie ne nous est-elle pas chère en elle-même, indépendamment de tout le reste ? toute condition, toute fortune ne nous semble-t-elle pas préférable à la mort ? et lorsque la meilleure partie de nous-mêmes nous a précédés dans le sépulcre, ne retenons-nous pas avec acharnement un misérable reste, tout en nous disant qu'il ne le mérite pas ?

Mais après tout, mes frères, les différents départs dont nous avons parlé, et même ce dernier départ qu'on appelle la mort, ne sont que les conséquences (quand ils sont volontaires), ou les images (quand la volonté n'y est pour rien) d'un autre départ ou d'une autre mort, en vue de laquelle surtout Jésus a dit à ses disciples : « Que vos reins « soient ceints ! » C'est du monde et de nous-mêmes qu'il s'agit de nous séparer ; disons simplement de nous-mêmes, car nous serons assez séparés du monde quand nous le serons de nous-mêmes, et tant que cette séparation n'est pas consommée, la solitude nous est un monde. C'est de nous-mêmes, dis-je, qu'il s'agit de nous séparer. Et c'est à nous le faire comprendre plus distinctement que Dieu destine certains moments de la vie, certaines occasions, où il faut, en quelque sorte, renouveler le serment d'allégeance, se décider de nouveau contre le monde, prendre parti contre soi-même, rompre comme si l'on n'avait pas rompu, et, au milieu du voyage, doubler et forcer le pas. Tout homme y est appelé comme tout chrétien ; la différence, c'est que

le chrétien discerne des occasions que l'homme du monde ne discerne pas, et reconnaît un devoir où l'homme du monde n'en voit pas. Ce sont encore, mes frères, des départs et des exils, mais des départs en esprit et des exils délibérés. Hélas! c'est quelquefois le ridicule ou l'opprobre, le blâme général, une amitié volontairement sacrifiée, l'intérêt de ceux qui nous sont chers essentiellement compromis, une position où l'on était utile, où l'on paraissait peut-être nécessaire, irrévocablement abandonnée, des talents et des forces condamnés à l'inaction, nos frères enfin, ceux qui devraient nous comprendre, faisant pour la première fois une même voix contre nous avec le monde. Représentez-vous, mes chers auditeurs, un seul de ces cas, et dites-nous si Jésus-Christ ne les avait pas en vue avec tous les autres, plus que tous les autres, lorsqu'il disait: « Que vos reins soient ceints! »

Ne distinguons pas, mes frères, où les distinctions sont inutiles. Dans tous les départs, dans toutes les séparations que nous avons énumérées, il s'agit toujours de se séparer de soi-même. C'est de nous-mêmes que nous nous séparons dans l'exil, dans la perte des biens, dans la mort de nos proches et de nos amis, car tout ce que nous aimons devient une partie de nous-mêmes; à plus forte raison c'est de nous-mêmes que nous nous séparons dans la mort, puisque aucun des biens de la vie ne nous est plus proche et ne peut nous être aussi cher que la vie elle-même. Eh quoi! s'arracher à soi-même, se diviser d'avec soi-même! Notre nature et notre volonté, à qui cette division répugne profondément, s'y trouveront-elles toutes disposées lorsque nous aurons employé tous nos moments à la leur rendre difficile, odieuse, impossible? Car, ne vous y trompez pas: en tant que nous ne faisons rien pour faciliter le départ, nous en accroissons la difficulté; le nœud que

nous avons voulu relâcher devient toujours plus serré; entre l'empire et l'esclavage, il n'y a pas de milieu; le monde et la chair prennent possession d'un cœur où l'esprit ne s'est pas établi et fortifié; et comment voulez-vous qu'après avoir passé toute une vie à s'enchaîner à soi-même, quand viennent les heures difficiles, on s'en trouve dépris et séparé par avance? Autant vaudrait nous dire qu'un homme, en passant d'un poste inférieur, qui n'exige qu'un médiocre savoir, à une charge éminente, dont l'exercice réclame de vastes connaissances, s'en trouvera pleinement pourvu par le seul effet de cette promotion soudaine et inattendue, et que la science lui poussera à l'heure du besoin comme les cheveux sur la tête. Depuis quand l'art des arts, le grand art de vivre, serait-il donc le seul qu'on saurait sans l'avoir appris? Vous qui haussez les épaules quand on vous parle de prodiges, en concevez-vous un plus grand, un plus inconcevable? Vous qu'on voit toujours prêts à opposer les lois inviolables de la nature à l'annonce ou à la simple idée d'un miracle, que faites-vous ici, je vous en prie, de la nature et de ses lois? Rome, dites-vous souvent, n'a pas été bâtie en un jour; tout grand résultat plonge ses racines bien loin dans le passé; et vous voulez que la conversion, la nouvelle naissance (car il ne s'agit ici de rien de moins) soit une œuvre toute soudaine! Ah! Rome sera bien plus facilement bâtie en un jour qu'un homme ne sera converti en un jour. Ce prodige est possible à Dieu; mais mille fois, dix mille fois contre une, on aura prévu à coup sûr en jugeant qu'il ne le fera pas. Et par quelle incompréhensible fascination, par quel enchantement étrange avez-vous pu en venir à croire à un savoir sans étude antérieure, à un chef-d'œuvre de l'art sans exercice préalable, et, pour tout dire en un mot, à des effets sans causes? Rentrez en vous-mêmes pour le

coup, et convenez que les moyens doivent répondre au but, le commencement à la fin, et que, pour être en état de se séparer généreusement de soi-même, dans les différentes rencontres où cette séparation nous est commandée, il faut avoir passé notre vie à nous séparer, c'est-à-dire avant qu'aucune circonstance extérieure nous en ait fait une nécessité? En deux mots, que vous comprendrez sans doute, pour pouvoir se séparer de soi-même, il faut d'avance en être séparé. Il faut avoir gagné de vitesse les événements; il faut que le signal du départ nous trouve déjà partis.

Ce que je dis en général de tous les départs, ne s'applique-t-il pas d'une manière frappante à ce départ qu'on appelle la mort? Vous n'oseriez dire du moins de celui-là qu'il n'exige aucune préparation.

La mort étant pour tous le plus redoutable des départs, et pour chacun la plus étrange nouveauté, c'est la mort surtout qu'il faut avoir en vue en répétant ces paroles du Maître : « Que vos reins soient ceints. »

Jésus-Christ n'a été ni le seul ni le premier à le dire. Les sages du monde l'ont aussi pensé. Ils ont fait de la science de la vie et de celle de la mort une seule et même science. Ils ont voulu que la vie fût un apprentissage de la mort. Il est vrai que la vie elle-même, par toutes les morts partielles dont elle est composée (car chaque séparation est une mort), semble vouloir nous exercer à mourir. Mais l'expérience universelle prouve que ce n'est point assez. Il y faut joindre notre volonté. Il faut nous exercer nous-mêmes à mourir. Or, ce n'est pas une petite science, c'est au contraire la plus grande de toutes; et je ne comprends pas comment celui qui n'aurait pas, de longue main, appris à mourir, l'apprendrait tout à coup et d'une seule fois au moment où, décidément, il faut le savoir. Il n'est

pas donné à tout le monde de mourir avec l'insensibilité d'une brute; ceux-là mêmes qui ont vécu comme des bêtes ne meurent pas tous comme des bêtes; la nature y aide quelques mourants, non pas tous; et qui oserait les en féliciter? Est-ce donc tout que de se résoudre, par un motif quelconque, à franchir de bonne grâce un si mauvais pas? Celui qui meurt ainsi ne sait pas ce que c'est que de mourir: voilà tout. Savoir ce que c'est que de mourir, et le vouloir bien, voilà le point; il ne s'agit pas en effet d'être entraînés, mais de suivre; ni de céder, mais d'obéir; or voilà qui est au-dessus des forces de la nature et du tempérament; voilà, encore un coup, ce qu'on ne sait pas sans l'avoir appris, ce qu'on n'apprend qu'à grand'peine et lentement, ce qu'il faut sans cesse remémorer pour ne pas l'oublier sans cesse. A qui donc ne convient-il pas, au sujet de ce grand voyage de la mort, de s'appliquer cette parole du Sauveur : « Que vos reins soient ceints! »

L'image si juste et si claire dont se sert notre divin Maître peut se rendre par un seul mot : Détachez-vous. Ce qui nous empêche de partir, ou de partir volontiers, ou de marcher d'un pas rapide et ferme quand le signal nous est donné, ce sont nos attachements, qui, comme les plis et replis d'une robe flottante, nous embarrassent et nous retardent. Je dis nos attachements, je pourrais ajouter nos soucis; mais on ne se soucie qu'à mesure qu'on est attaché; ce qui n'inspire aucun intérêt ne peut être l'objet d'aucun souci; en sorte qu'en disant *nos attachements,* nous avons tout dit.

Pour obéir en esprit et en vérité au signal du départ, il faut donc, dès l'entrée, se détacher.

On nous l'accordera, mes frères, moyennant une distinction. On voudra distinguer entre les attachements dont les objets sont des choses, telles que la fortune, la réputa-

tion, le plaisir, et les attachements dont les objets sont des personnes. Les premiers, on en fait l'abandon, du moins en théorie; les autres, on les réserve : non pas peut-être qu'on pense que ceux-ci doivent disputer la préférence à l'appel de Dieu; mais on suppose peut-être qu'entre ces attachements et cet appel il ne peut pas y avoir de conflit, que tout cela s'accorde fort bien et toujours, en sorte qu'il est inutile de prévoir un cas qui ne se présentera jamais. Le sage par excellence, Jésus-Christ, en a jugé autrement. Dans la parabole du festin, où nous entendons un des conviés répondre à l'invitation du maître : « J'ai acheté un champ, je te prie de m'excuser; » et un autre : « J'ai acheté une paire de bœufs, il faut que je les « essaye, je te prie de m'excuser; » un troisième, qui vient de prendre femme, n'estime point avoir besoin d'excuse, et répond simplement : « J'ai épousé une femme, ainsi je « n'y puis aller. » (Luc, XIV.) C'est bien peindre en peu de mots l'insolence de nos idolâtries; mais n'est-ce pas nous enseigner en même temps que le conflit entre nos affections naturelles et l'appel de Dieu est une chose possible? Car enfin, voici un homme qui refuse, quoi? d'aller vers Dieu; pourquoi? parce qu'il est marié. Cela vous étonne, et vous doutez que la parabole dise cela. Elle le dit, mes frères; elle nous montre un homme qui ne veut pas répondre à l'appel de Dieu parce qu'il est marié. A un second appel, il répondra : J'ai un fils, ainsi je n'y puis aller; à un troisième peut-être : J'ai une patrie, ainsi je n'y puis aller. Toujours sans un mot d'excuse, toujours sans l'ombre d'un scrupule. Il se sait si bon gré d'aimer quelque chose ou d'aimer quelqu'un, il se fait un si prodigieux mérite de ces attachements, dont quelques-uns pourtant sont communs à l'homme et à la bête, qu'il ne s'avise pas qu'il puisse y avoir rien au delà, rien au-dessus; c'est-à-dire

que parce qu'il a une famille, il n'y a point de ciel, et que parce qu'il a une femme ou des enfants, il n'a point de Dieu.

J'accorde, mes chers auditeurs, que peu de gens, depuis qu'il y a un Évangile dans le monde, osent parler ainsi; ce qu'il importe de relever, ce n'est pas un raisonnement à peu près impossible, mais un fait malheureusement trop commun. Tel qui rougirait à la pensée de préférer une richesse périssable à l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, élève à petit bruit l'autel de ses affections naturelles au-dessus de l'autel du Dieu fort. Il n'en résulte pas que ces affections-là y gagnent quelque chose, au contraire elles y perdent beaucoup, et je voudrais bien avoir le temps de vous montrer que tout attachement qui ne devient pas, selon l'expression de saint Paul, une affection selon l'Esprit, dégénère au contraire, et tombe au rang des instincts que l'homme partage avec les animaux; non, l'homme dont je parle n'en aime pas davantage ses enfants et sa femme pour les aimer exclusivement, mais il en aime moins celui qu'il faut aimer par-dessus tout, il en est moins fidèle à lui obéir, moins prompt à répondre à ses appels. Il s'est dérobé lui-même à Dieu et au devoir pour se donner au monde : car ces affections que l'esprit de Dieu n'a point sanctifiées, cet amour qui n'est point devenu de la charité, ne vous y trompez pas, c'est le monde; c'est la nature, si vous l'aimez mieux; en effet, cela est beau comme la verdure de la terre et comme l'azur des cieux; mais Dieu détruira la terre et les cieux.

Non pas parce qu'on aime, mais parce qu'on aime mondainement, charnellement, parce que dans cet amour on cherche secrètement la satisfaction de son égoïsme plutôt que le bien de ceux que l'on aime, on dit à Dieu : J'ai des attachements, ainsi je n'y puis aller. Voilà bien, sans doute, un devoir à remplir, un témoignage à rendre, un sacrifice

à faire, mais cela ne s'accorde pas avec cet amour tel qu'on l'éprouve ; et dans tous les cas le cœur est ailleurs ; on n'a pas deux religions, et la religion que l'on a est tout entière dans ces attachements naturels ; on n'a pas deux dieux, et notre dieu, c'est cet être que Dieu nous a donné.—Donné ! qu'avons-nous dit ? Dieu ne donne rien absolument que lui-même ; tout le reste il le prête, ou il le confie ; rien n'est à vous que Dieu même, vous-mêmes vous n'êtes qu'à Dieu ; et vous ne voulez, ô la plus cruelle des folies ! ni être à lui, ni qu'il soit à vous !

Après cela, mes frères, je n'ai rien à dire des attachements plus grossiers. Si ceux dont j'ai parlé nous enlèvent à Dieu, nous empêchent de suivre ses appels, que sera-ce de l'avarice, de l'ambition et de la volupté ? Ne faisons pas à des erreurs impossibles l'honneur de les réfuter. Mais disons pourtant quelque chose encore d'une sorte d'attachement d'autant plus dangereuse qu'on ne s'en défie point. Mes frères, je veux parler des habitudes.

Si le mot d'*attachements* vous paraît trop beau pour être appliqué aux habitudes, appelons-les, j'y consens, des *attaches*. Les habitudes, en effet, sont des attaches, des chaînes. On les contracte sans s'en apercevoir, souvent sans y trouver de plaisir : on ne peut les rompre sans douleur. Il en coûte de ne plus être ce qu'on a toujours été, de ne plus faire ce qu'on a toujours fait. La vie elle-même, dans sa forme la moins attrayante, la vie la moins digne de ce nom nous est chère par la seule habitude de vivre ; et l'on nous voit suspendre avec grand soin aux murs de nos demeures des cadres qui n'encadrent rien. Les attachements les plus intimes, à plus forte raison les devoirs les moins contestés, ont souvent reculé devant la puissance de l'habitude. Avoir les reins ceints, ce n'est donc pas seulement nous défier de nos attachements, c'est ne pas permettre à

nos habitudes de jeter au dedans des racines trop fortes; car, au moment de tel ou tel de ces départs dont nous vous avons entretenus, il suffirait de l'une d'elles pour nous retenir comme enchaînés à la place que Dieu veut nous faire quitter. Ne regardez comme indifférent ou comme petit rien de ce qui est habituel. Les liens les plus invisibles ne sont pas les moins forts, et dans tous les cas leur nombre les rend indestructibles : il faut se souvenir qu'un câble est composé de fils. Il est impossible de se passer d'habitudes; une vie sans habitudes est une vie sans règle. Mais à leur égard comme à l'égard de tout le reste, il faut dire avec l'apôtre : « Je puis user de toutes choses, mais je ne me « rendrai esclave de rien. » (1 Cor. VI, 12.) Nous devons être à chaque moment à la disposition du Seigneur, et nous garder de nous établir ici-bas comme si nous devions y rester toujours. Soyons en esprit ce que nous sommes réellement et par nécessité, des étrangers et des voyageurs. Et cependant ne faisons rien à la légère et négligemment. Travaillons avec le même soin que si nos travaux et nous-mêmes nous devions subsister toujours. Nous qui ne durons pas, faisons des œuvres qui durent. Mettons tout ce que nous avons de facultés à tout ce que nous avons à faire; usons le mieux que nous pouvons du loisir, des ressources, de la vie que Dieu nous donne; ne vivons pas à moitié, ne vivons pas à regret; mais aussi avertissons-nous sans cesse des conditions de notre existence; en demeurant, soyons prêts à partir; partons sans cesse en esprit; que nos reins soient ceints.

Si celui qui a reçu l'Évangile croyait que cet avertissement ne le regarde pas, attendu, pense-t-il, qu'en recevant l'Évangile, il a par là même dit adieu au monde, il se tromperait. Dans un sens, la séparation dont nous parlons a lieu une fois pour toutes, et ne se renouvelle pas; dans un

autre sens, elle a lieu à certains moments dans la vie, et plus ou moins souvent. Sans la première séparation, les autres sont impossibles; mais, d'un autre côté, cette première séparation n'est jamais tellement parfaite et absolue qu'on puisse, à dater de celle-là, ne pas se soucier des autres, ou, en d'autres termes, se dire : Mon cœur a pris les devants, les œuvres suivront d'elles-mêmes. Non, non; il faut que la première impulsion soit entretenue, la première séparation toujours de nouveau confirmée. Il faut employer à se séparer sans cesse, les mêmes principes, les mêmes convictions qui nous ont fait nous séparer une première fois.

Et cependant, mes frères, la sagesse que nous prêchons serait une pure et triste folie s'il en fallait rester là. Nous prêchons le détachement; mais l'homme vit d'attachement; il faut qu'il aime quelqu'un ou quelque chose; dès qu'il a cessé d'aimer, il est mort. Il serait aussi aisé de rester à jamais suspendu dans l'air ou de respirer dans le vide, que de vivre sans attachement. Quand vous en seriez venus à n'aimer plus rien, en vaudriez-vous davantage? Assurément vous en vaudriez moins, et Dieu aurait mal servi l'intérêt de sa gloire en faisant de vous, si je puis m'exprimer ainsi, des morts avant votre mort. Se détacher n'est rien si, du même coup, l'on ne s'attache. Et même le premier devoir est de s'attacher, le détachement vient après. L'enveloppe où le papillon était emprisonné ne se brise et ne tombe que lorsque les ailes ayant poussé à l'insecte, elles font, en se déployant, éclater sa triste enveloppe. On ne commence à se détacher du monde que lorsqu'on a appris à connaître quelque chose de mieux. Jusque-là on n'est capable que de ces dégoûts et de cet ennui qui ne sont pas du détachement. Ainsi, quand nous vous prêchions le détachement, quand nous vous disions :

« Que vos reins soient ceints, » nous vous disions en d'autres termes : « Affectionnez-vous aux choses qui sont en « haut; » et qu'est-ce que ces choses, mes frères? sont-ce des choses seulement? N'est-ce pas aussi, n'est-ce pas d'abord une personne, bien digne de votre amour? « Af- « fectionnez-vous, dit l'apôtre, aux choses qui sont en haut, « où Christ est assis à la droite de Dieu. » (Col. III, 1.) Ces choses qui sont en haut, pourquoi sont-elles aimables si ce n'est parce que c'est en haut qu'est ce Jésus-Christ qui nous a aimés et Dieu qui nous a donné Jésus-Christ? Notre religion n'est pas simplement une religion de détachement, car alors ce ne serait pas une religion; c'est une religion d'attachement ou d'amour. Un digne objet a été proposé à notre cœur. Tel que Dieu se manifestait à nous dans l'ordre de la nature, Dieu sans doute était bien aimable. Cependant nous ne l'avons pas aimé, et c'est à peine si nous avons compris qu'il pût être aimé. Telle était la profondeur de notre chute, que nous n'étions plus capables d'aimer ce qui ne se voit pas, ni de voir ce qui n'est pas visible aux yeux de la chair. « Montre-nous le Père, » (Jean, XIV, 8.) disions-nous, comme Philippe, à chacun des sages qui venaient nous parler de Dieu. « Fais-nous des « dieux qui marchent devant nous, » (Exode, XXXII, 1. disions-nous à Dieu lui-même. Nous avons été magnifiquement exaucés par celui qui pense en bien ce que l'homme a pensé en mal. Il nous a montré le Père; il nous a fait un Dieu qui marche devant nous; car lui-même, revêtu de notre chair mortelle, il a marché devant nous. Nous avons connu sur la terre et nous retrouvons dans les cieux quelqu'un que nous pouvons aimer sans mesure, sans fin et sans crainte, un être qui peut remplir tout notre cœur, et qui en le remplissant l'apaise, l'épure et l'ennoblit, un Dieu également aimable et vénérable, un Dieu de bonheur

et de sainteté qu'on ne saurait connaître et contempler sans devenir tout ensemble et plus heureux et meilleur. C'est à le connaître, c'est à nous unir à lui qu'il faut nous appliquer si nous voulons de plus en plus nous détacher du monde; c'est en apprenant à l'aimer que nous ceindrons nos reins, et que nous nous trouverons prêts à partir joyeusement, ou résolûment du moins, pour tel lieu, telle position, tel avenir que, dans sa parfaite sagesse, il lui aura plu de nous assigner.

DEUX CONSEILS DE LA SAGESSE

SECOND DISCOURS

A CEUX QUI MARCHENT DANS LA NUIT

Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées.
Luc, XII, 35.

En faisant de la seconde partie de mon texte la matière d'un discours à part, je ne prétends pas nier que ce ne soit traiter deux fois le même sujet; car Jésus-Christ, dans la seconde moitié du verset, n'impose pas à ses disciples un autre devoir que dans la première. En d'autres termes, il n'y a pas deux choses à faire pour lui obéir : avoir ses reins ceints, c'est avoir sa lampe allumée; allumer sa lampe, c'est ceindre ses reins : il ne s'agit toujours que d'être prêt à tout, que de se mettre en état de faire face à toutes les difficultés, et de pourvoir, autant qu'il est en nous, à ce qu'aucune d'elles ne nous surmonte et ne nous accable. Il semblerait donc qu'en expliquant les premiers mots nous avons expliqué les autres; mais, mes frères, un même sujet peut avoir deux points de vue ou deux aspects. L'idée du texte que nous étudions est celle d'une préparation; il s'agit de pourvoir à l'avenir, mais cet avenir, c'est tout à la fois un devoir à accomplir et un mal à endurer; un devoir qui veut

de la force, un mal qui demande de la patience. Où est le principe de cette force? nous l'avons vu; où est la source de cette patience? c'est ce qu'il nous reste à voir.

On ne prend jamais patience dans un mal que par la considération d'un bien; le bien seul fait supporter et, qui mieux est, accepter le mal. On est patient parce que d'avance on est consolé; en sorte que dire à quelqu'un : Faites en sorte que, le mal survenant, vous soyez patient, c'est lui dire en d'autres termes : Faites provision de consolation, munissez-vous de joie, ayez du bonheur à opposer à votre malheur.

Or, tel est le sens de cette recommandation de notre Seigneur : « Que vos lampes soient allumées. » Car, dans le langage de l'Écriture, les afflictions prennent souvent le nom de ténèbres; la lumière est un autre nom de la prospérité; « il m'a conduit, dit Jérusalem, dans les té« nèbres et non dans la lumière; » (Lamentations, III, 2.) en sorte que tenir sa lampe allumée, c'est préparer, pour les jours de l'adversité, une provision de bonheur.

Dans une lampe allumée, il y a trois choses à distinguer : la lampe elle-même, l'huile et la flamme. La lampe, c'est l'âme, avec toutes ses facultés naturelles. Cette lampe, tout homme à sa naissance l'a reçue des mains du Créateur, les uns plus grande et plus ornée, les autres plus petite et plus simple, mais tous également propre à recevoir l'huile sainte de la vérité; car cette vérité, je veux dire la parole excellente de l'Évangile, est l'huile que cette lampe est destinée à contenir; et la flamme, c'est la vie que l'Esprit de Dieu vient communiquer à cette vérité, qui du vase de l'Évangile a coulé au dedans de nous. Alors la lampe est dans sa perfection, car elle éclaire; non-seulement en ce sens qu'elle illumine notre entendement, mais dans cet autre sens, indiqué par notre texte, qu'elle luit joyeuse-

ment dans les ténèbres de l'affliction et jusque dans la vallée de l'ombre de la mort. Cette flamme, que nous sommes invités à entretenir, est celle de la foi, de l'espérance et de l'amour.

J'ai dit, mes frères, *entretenir,* parce que Jésus-Christ nous dit dans mon texte : « Ayez ou tenez vos lampes « allumées. » Mais ce précepte lui-même en suppose un autre : Allumez vos lampes; et même d'abord celui-ci : Ayez de l'huile dans vos lampes. Pourquoi donc ne nous tournerions-nous pas premièrement vers ceux qui ne les ont pas allumées, vers ceux mêmes dont les lampes sont encore vides, je veux dire sans huile, car hélas! notre lampe n'est jamais vide! Ayez de l'huile dans vos lampes, allumez vos lampes, leur disons-nous; car les ténèbres vont venir, les ténèbres sont tout près, et la lampe du chrétien peut seule les dissiper.

Les ténèbres sont proches, la nuit vient! Elle vient dans toute vie. Elle vient pour plusieurs dès le matin, laissant à peine au soleil qui se levait le temps d'égarer dans l'espace un pâle et triste rayon. La vie, pour un grand nombre, est bien moins un jour qu'une nuit, sillonnée çà et là, pour toute lumière, de quelques livides éclairs, qui ne font, selon l'expression du poëte, que rendre l'obscurité visible. Pour tous, sans exception, il y a, dans la vie, des moments profondément sombres, des jours d'angoisse et de deuil, qui font comprendre, même aux plus épargnés, l'exclamation douloureuse de Job : « Pourquoi la lumière a-t-elle « été donnée au misérable, et la vie à ceux qui ont le « cœur navré? » (III, 20.) De la source même de nos félicités jaillissent nos plus amères douleurs. Nos attachements les plus tendres arment la mort de quelques-uns de ses aiguillons les plus perçants; car, quoique saint Paul ait dit avec vérité que l'aiguillon de la mort c'est le pé-

ché, il est vrai que cet aiguillon se multiplie, et transforme en pointes douloureuses chacune des fleurs dont nous parons nos têtes : toute couronne de fleurs devient tôt ou tard une couronne d'épines. Je ne veux pas, mes frères, vous faire ici de la vie humaine une tragique parodie, ni vous dérober les traces visibles et nombreuses de la bienveillance du Créateur. Mais le plus heureux des mortels, celui qui, par un privilége inouï, n'aurait à rassembler, au terme de sa carrière, que des souvenirs de prospérité, (je ne veux pas dire de bonheur,) serait un homme qui n'aurait jamais aimé. S'il avait aimé, il aurait souffert; il aurait souffert en autrui; et l'aspect général de la vie humaine le livrerait nécessairement aux plus douloureuses réflexions. Dans tous les cas, il lui faudrait mourir, quitter ce séjour de délices, s'enfoncer, sur les pas de la mort, dans un avenir ténébreux; or, dans la prévision de cet inévitable dénouement, ce n'est pas une seule fois, mes frères, c'est tous les jours qu'il mourrait; oui, tous les jours il mourrait à la joie; et les mouvements les plus vifs d'allégresse qui pourraient faire tressaillir son cœur, seraient comme un éveil donné à cette éternelle tristesse qui, dans un cœur d'homme, peut dormir, mais ne meurt jamais.

Telle est l'immuable condition de la vie humaine. Il y a un train de guerre ordonné à l'homme ici-bas; nous sommes nés pour être travaillés, comme l'étincelle pour voler en haut. Sur quelque destinée que nous arrêtions les yeux, nous la voyons toute couverte de blessures ou de cicatrices. Tout nous rappelle, comme à l'envi, notre irréparable caducité. J'avoue qu'il est impossible au plus malheureux de méconnaître dans l'univers et dans sa propre vie les témoignages d'une bienveillance paternelle, les traces d'un premier dessein qui n'était autre que le bonheur de tous. Mais le malheur de la condition humaine n'en est pas moins un

accablant fardeau pour le cœur et pour la pensée. Cette incertitude de l'avenir le plus prochain, ces douleurs entrelacées avec toutes nos joies, la mort toujours prête à se venger ou à se jouer de nos passagères félicités, tout cela ne nous afflige pas seulement, tout cela nous étonne. Le malheur nous semble un désordre, et, dans un sens, nous avons raison; mais cette conviction elle-même ajoute à notre malheur. Nous savons, en outre, que contre ces ennemis nombreux et obstinés de notre bonheur, il n'est point d'asile; que la loi générale ne souffre aucune exception, et que, s'il y a, d'homme à homme, quelque espèce d'inégalité durant la vie, le dernier moment égalise tout. Nous avons donc dès à présent, ou nous aurons un peu plus tard, besoin d'être consolés. Il nous faudra, si je puis parler ainsi, quelque bonheur à opposer à cet inévitable malheur. A vos lampes! si vous en avez, semble nous crier, à l'approche des ténèbres, la simple prudence humaine.

On peut essayer de se consoler par le sentiment de son innocence; on peut se dire qu'on ne s'est point attiré par quelque faute, ni même par aucune imprudence, le coup terrible qu'on vient de recevoir. Mais outre que cet appareil ne peut être mis sur les blessures que nous nous sommes faites de nos propres mains, notre conscience nous interdit cette consolation. Si nous n'avons pas mérité telle ou telle souffrance, nous avons mérité de souffrir, et nos plus insolents murmures ne peuvent empêcher absolument d'arriver jusqu'à nous cette voix de la vérité qui nous crie : « Pourquoi l'homme murmurerait-il, l'homme, dis-je, qui « souffre pour ses péchés? » (Lament. III, 39.) Et puis, oubliez, si vous le pouvez, tout cela; parez-vous, pour quelques instants, d'une innocence imaginaire; si le tort n'est plus de votre côté, il est donc du côté de Dieu; c'est Dieu

qui est injuste si vous ne l'êtes pas, et comme il ne peut point y avoir d'injustice en Dieu, autant vaut dire que Dieu n'est pas. Est-ce là ce que vous appelez une consolation? N'est-ce pas, au contraire, le fiel ajouté au vinaigre et l'affliction à l'affligé?

On peut, contre les maux de la vie humaine, invoquer la philosophie. Mais la philosophie n'est ici que le grand nom d'une chose très vulgaire. Tout ce qu'elle peut dire, en le retournant de mille façons, c'est que le monde est ainsi fait, que nos plaintes ne nous en feront pas un autre, qu'il vaut mieux supporter ce qu'on ne peut changer, et que nos cris ne font qu'élargir notre plaie. L'habitude en sait là-dessus tout autant que la philosophie, et il est peu glorieux à la sagesse humaine d'aboutir, par des détours plus ou moins prolongés, à une résignation stupide. Toute vraie consolation est une joie; il n'y a point là, il ne peut y avoir de joie; toute vraie consolation doit nous élever, et celle-ci nous dégrade. Ne devons-nous pas, au nom de notre dignité, comme dans l'intérêt de notre bonheur, chercher d'autres consolations?

On peut se dire qu'on n'a pas tout perdu, et s'exhorter soi-même à tirer parti d'un reste de bonheur : c'est encore de la philosophie. L'esprit peut faire ces calculs, mais l'âme ne les fait pas. Jusqu'à ce que l'homme, à une tout autre école que celle de la philosophie, se soit reconnu indigne de tout, il n'apprécie pas ce qui lui reste, mais seulement ce qu'il a perdu. Chacun de vous n'aurait qu'à interroger son expérience pour nous dire jusqu'où peuvent aller, dans ce sens, l'injustice, l'ingratitude et la présomption de l'homme. Je n'en veux pas signaler les incroyables excès. Je me borne à dire : A qui cette consolation suffit-elle? Pour qui est-elle une consolation? Toute consolation est une joie : où donc est ici la joie? Toute consolation doit

remplir le vide qui vient de se faire dans la vie et dans le cœur : où donc est ce vide rempli? Allez dire à l'homme du monde : « Cette amitié perdue, ce n'est qu'une amitié de moins; cet enfant que la mort vient de vous prendre, ce n'est pas votre seul enfant; ou s'il était le seul, il vous reste des amis, ou si tout vous manque, vous-même vous vous restez : ne considérez pas ce qui a disparu, mais ce qui demeure, car vous pourriez ne rien avoir; d'autres n'ont rien, et vous pourriez descendre à leur niveau; » — vous verrez, mes frères, comme il vous répondra. Cette consolation d'ailleurs, comment l'appliquer à l'ensemble de la vie? Cette vie, dans son ensemble, ne satisfait personne, dis-je, parmi ceux qui sont réduits aux seules clartés de la philosophie. Irez-vous leur dire : A la place de cette vie manquée, venez, en voici une autre? Où est-elle cette vie de rechange? Où est-elle pour quiconque n'a pas reçu des mains du Dieu-Sauveur la lampe de l'espérance?

On peut encore se roidir contre le malheur, on peut le braver; mais ce n'est pas être consolé; la douleur, d'une manière ou d'une autre, finit par reprendre ses droits; ou plutôt elle ne les perd pas un instant. Les résistances de l'orgueil ne sont qu'une douleur de plus. Et tout le monde n'en est pas capable. La plupart des hommes ne transigent pas avec le besoin de consolation; rien ne leur en tient lieu, rien ne leur donne le change. Pour émousser l'aiguillon de la douleur, le temps vaut mieux que l'orgueil, car le temps use tout; mais il use l'âme comme tout le reste; la puissance d'oublier n'est qu'une faiblesse; la vie en est moins douloureuse, mais elle en est moins sérieuse, moins noble; et encore qu'on ait oublié à mesure tout ce qu'on a souffert, elle n'en a pas moins perdu son prestige; ce n'est jamais impunément qu'on a souffert; l'illusion est dissipée

pour toujours; on sait à quoi s'en tenir sur les promesses de la vie, et quoi que fassent les événements, ils ne nous prendront plus à espérer une impossible félicité.

La divine sagesse, Jésus-Christ, a pris les devants sur cette prudence, et c'est de sa part que nous venons vous dire : O mortels, qui savez ce que c'est que la vie, mettez de l'huile dans vos lampes, et allumez-les. Que vos lampes deviennent, selon l'expression dont nous nous sommes servi, les lampes de la foi, de l'espérance et de l'amour. La lumière de la vie, ce n'est pas le bonheur, c'est la consolation; ce n'est pas ce qu'on voit, c'est ce qu'on ne voit pas; et pour dire toute la vérité, ce n'est pas ce qu'on reçoit, c'est ce que l'on donne, selon tout le sens de cette parole du Seigneur : « qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Actes, XX, 35.) La clarté de notre vie consiste à croire, à espérer, à aimer. A croire, c'est-à-dire à tenir pour certain l'amour immuable du Père au milieu des témoignages de sa colère; à espérer, c'est-à-dire à embrasser, du milieu des ruines qui s'accumulent autour de nous, le royaume qui ne peut être ébranlé; à aimer, c'est-à-dire à remplacer le souci de notre propre bonheur par le souci du bonheur d'autrui, et plus généralement à placer hors de nous le centre de notre vie; car c'est en cela proprement que consiste l'amour.

Et gardez-vous de retrancher à cette triple flamme un seul de ses rayons, ne pensez pas surtout que la foi la plus ferme et l'espérance la plus vive suffiraient au bonheur sans l'amour. L'Évangile, qui a dit que la foi et l'espérance ne sont rien sans l'amour, rien pour la félicité comme pour la perfection, l'Évangile vous démentirait; votre conscience, votre expérience vous démentiraient aussi. Quels ont été dans votre vie les moments de vrai bonheur? Ne sont-ce pas ceux où vous vous êtes oubliés pour autrui?

L'intime parenté de la félicité et de l'amour ne vous a-t-elle pas été, dans ces occasions, instantanément révélée? Ce que vous trouvez dans vos trop rares souvenirs, ne le trouvez-vous pas aussi dans votre raison? L'amour, qui est le bonheur de Dieu même, doit être aussi la suprême félicité de l'être que Dieu a fait à son image. Tout autre bonheur n'est pas digne de cet être, et ne le rend pas satisfait. Les jouissances égoïstes le vident; l'amour seul le remplit et le nourrit; le bonheur vulgaire a besoin de recevoir et n'a jamais assez reçu, l'amour a besoin de donner et n'a jamais assez donné; les sacrifices épuisent l'un, les sacrifices entretiennent l'autre; et tandis que le premier ne gagnerait rien à gagner le monde, le second s'enrichit de ses pertes mêmes. La foi et l'espérance n'ont de prix que parce qu'elles conduisent à l'amour, et l'âme se passerait de croire et d'espérer, si sans espérer et sans croire il était possible d'aimer. Le bonheur même d'être aimé serait incomplet sans le bonheur d'aimer; et si la charité de Dieu est infiniment précieuse à l'homme, c'est, n'en doutez pas, en lui donnant lieu, et le contraignant, pour ainsi dire, de rendre amour pour amour. Le comble des grâces de Dieu, le dernier mot de sa charité, le résumé de l'Évangile, la fin, pour nous, de l'œuvre rédemptrice, ce n'est pas d'être aimés, c'est d'aimer. C'est quand nous aimons que tout est consommé; c'est quand nous aimons que notre salut est réalisé. L'amour est le souverain bien; il est donc aussi, dans le malheur, la souveraine consolation, et c'est lui, plus encore que la foi, plus encore que l'espérance, qui prête à la lumière de notre lampe les jets les plus vifs et les plus brillants. Mais d'un autre côté, c'est la foi et l'espérance qui ouvrent le cœur à l'amour divin; c'est par la vertu de la foi et de l'espérance que notre cœur, devenu un nouveau cœur, devient capable à la fois d'aimer d'un amour

pur tout ce qui doit être aimé, et de ne pas succomber sous les maux qui naissent de notre condition et de l'amour lui-même. Ne séparons point ce qui est inséparable, ne retranchons aucun des éléments de la consolation; répétons que, dans ce monde tel qu'il est devenu, dans la vie telle qu'elle est faite, la lumière de nos ténèbres, le bonheur de notre malheur, consiste dans une foi qui se fonde sur Dieu même, dans une espérance qui compte sur lui, dans un amour qui s'élève jusqu'à lui pour redescendre de là sur l'humanité et l'embrasser tout entière.

Ce qui devrait vous plaire, ô mes chers frères, des consolations ou plutôt des joies de l'Évangile, c'est qu'elles n'ont besoin ni du secours de l'orgueil ni de celui du temps, et qu'elles unissent, dans l'âme de celui qui souffre, la force et la douceur. Où je vois la douceur sans la force, je me dis : L'homme est annulé, ses ressorts intérieurs sont brisés, et la religion ne doit pas produire de pareils effets. Où je vois la force sans la douceur, je me dis : Il n'y a pas de consolation, pas de joie, car la joie adoucit; la vérité n'est donc pas là. Mais celui qui a embrassé Jésus-Christ par la foi, celui qui, dans les cieux déserts, a enfin retrouvé un père, celui-là, dans la douleur, sera tout ensemble doux et fort; car qu'y a-t-il à la fois de plus fort et de plus doux que la foi, que l'espérance et que l'amour? N'attendez de lui, dans l'épreuve, ni de la soumission sans énergie, ni une roideur superbe. Il est ce que l'homme doit être, armé de courage et paré d'humilité, debout devant la fortune, à genoux devant Dieu.

Avec l'huile de la Parole, avec la flamme de l'Esprit, faites servir la lampe de votre âme à illuminer vos ténèbres. Ceci s'adresse à vous qui ne connaissez point encore la dispensation de Dieu dans l'Évangile, ou qui la connaissez inutilement parce que votre cœur n'en est pas encore

touché. Égaux les uns aux autres en infortune, sujets les uns et les autres aux mêmes vicissitudes, vous paraissez, sous un autre rapport, bien différents les uns des autres, puisqu'il y a entre vous la différence de l'ignorance à la connaissance, ou, comme on le dirait peut-être, de la foi à l'incrédulité. Cette différence est-elle aussi grande qu'il le paraît? Ni les uns ni les autres vous ne croyez, si la foi n'est rien de moins qu'une vie de l'âme. Qu'est-ce, dira-t-on, que la lampe sans l'huile? mais qu'est-ce que l'huile sans la flamme? Celui qui a l'huile sans la flamme y voit-il mieux que celui qui n'a encore ni l'huile ni la flamme? Et le donateur suprême ne peut-il pas, du même coup, donner l'huile et faire jaillir la flamme? Je vois donc mieux ce qui vous réunit que ce qui vous sépare, et je vous adresse les uns et les autres au Père des esprits de toute chair, pour que, touché de vos besoins, il vous donne aux uns et aux autres ce qui vous est nécessaire, aux uns la connaissance de son Évangile et les convictions chrétiennes, aux autres cette vie de l'Esprit, qui seule fait des convictions de l'intelligence une foi véritable et efficace. Là, pour la première fois, vous trouverez la lumière, c'est-à-dire la joie et le bonheur; car en Jésus embrassé par la foi se trouve une abondance de consolation, une plénitude de félicité, qui suffit à l'avenir comme au passé. Vous y recevrez, pour tout dire en deux mots, la certitude d'être aimés et la puissance d'aimer. Que faut-il de plus? Qu'y a-t-il au delà? Que peut désirer encore, ou que désirera vainement celui qui est aimé, celui qui aime? Quel vide peut laisser dans le cœur et dans la vie la communion intime, la correspondance inaltérable avec le Père céleste? De quelles ténèbres ne sera pas vainqueur un jour si éclatant et si pur? Quel doute, quelle crainte, quel regret, quel désir peuvent tyranniser un cœur qui a Dieu pour lui, et qui, pour mieux

dire, le possède et le porte en lui? Dire que Dieu l'a élevé jusqu'à l'amour, n'est-ce pas tout dire? L'amour, qui est plus fort que la mort, est plus fort que tout l'univers.

Allumez cette lampe, allumez-la tandis qu'il est jour. Lorsque l'obscurité, au tomber du jour, pénètre dans vos demeures, vous vous procurez, au moyen du feu, un jour artificiel; mais vous n'avez garde d'attendre qu'il fasse tout à fait nuit, parce que, dans l'épaisseur des ténèbres, vous ne trouveriez qu'à grand'peine ce dont vous avez besoin pour les dissiper. Image bien juste, mais faible encore, de ce que la prudence exige de vous à l'égard d'une autre lumière. C'est en plein jour, c'est à midi, c'est le matin, qu'il faut allumer cette lampe. C'est dans tout l'éclat de la prospérité qu'il faut pourvoir aux heures d'épreuve. Ces époques d'émotion et de trouble sont peu propres à une aussi grande affaire. On se démène, on se débat, on s'abîme dans sa douleur; le loisir manque, l'esprit n'a plus de liberté : à peine capable de pourvoir aux nécessités de la situation, il l'est bien moins encore de se faire des principes, et de donner à point nommé une nouvelle base à toute sa vie. Car, mes frères, il ne s'agit pas de moins. C'est une œuvre d'examen, d'observation intérieure et de méditation profonde qu'il faut entreprendre et achever au milieu des émotions les plus poignantes; ce sont les merveilles de la paix qu'il faut accomplir au sein des horreurs de la guerre. Pensez-y bien : apprendre tout à coup, et lorsque toute l'âme est emportée d'un autre côté, la grande science de la foi, de l'espérance et de la charité! Renouveler toutes ses convictions, tous ses principes, toutes les habitudes de son esprit, toutes les tendances de son âme, tout son être en un mot, lorsque la douleur impérieuse réclame toutes nos pensées! Quand on nous dira qu'un artiste a mis la dernière main à quelque peinture délicate, ou qu'un savant

a fait avec succès des observations microscopiques sur le pont d'un navire dont la violence de la tempête a rompu tous les mâts et dont un récif caché sous les eaux vient d'entrouvrir la carène, nous ne serons pas plus étonnés. Sans doute que ces grands orages de la vie peuvent avoir des résultats bénis; l'angoisse enseigne bien des choses, et sans elle que saurions-nous? Mais sans parler de tous les cas où nous souffrons inutilement et où nous nous empirons par la souffrance même, remarquons seulement qu'il s'agit ici des ressources de l'âme contre la douleur, des consolations qu'elle a besoin de trouver en soi à l'heure de l'épreuve. Où sont ces consolations, ces réjouissantes clartés, pour celui qui, tandis qu'il faisait jour, n'a pas allumé sa lampe? Combien d'infortunés, errant dans les ténèbres de la tristesse, se sont peu à peu rapprochés de l'abîme, c'est-à-dire du désespoir, et y sont tombés! Combien d'autres, endormis pas ces mêmes ténèbres, car les ténèbres endorment, ont perdu tout courage, ont cessé de pourvoir à eux-mêmes, et, par cette négligence désolée, ont rendu leur malheur irréparable ou sans mesure? De combien d'autres, enfin, une douleur que rien n'adoucissait n'a-t-elle pas aigri le caractère, envenimé les sentiments, corrompu le jugement, gâté enfin toute la vie, non-seulement pour eux-mêmes, mais pour ceux dont le bonheur leur était confié! Rien ne peut affaiblir, tout renforce au contraire l'exhortation de notre Seigneur : « Que vos lampes soient allumées! » c'est-à-dire : « Que la nuit survenant trouve vos lampes allumées! »

Dans les climats où nous vivons, le demi-jour du crépuscule précède et annonce la nuit; on peut, dans cet intervalle, préparer des flambeaux ou des lampes. Il est, au contraire, des zones où la nuit, au lieu de monter peu à peu dans le ciel, l'envahit tout à coup, et ensevelit tous les

êtres vivants dans de soudaines ténèbres. Il en est de la vie comme de ces régions, et le malheur est, dans la vie humaine, encore plus inopiné que l'obscurité dans les pays dont je parle. C'est, la plupart du temps, un soir sans crépuscule. On tombe de la splendeur du jour dans la noire tristesse de la nuit. On souffre sans l'avoir prévu, sans y avoir été préparé par un déclin du bonheur : naturellement on en souffre davantage. Rien n'ayant amorti la chute, on arrive au bas tout meurtri et tout brisé. Oh ! quelle amertume, quel trouble, quelle tempête intérieure lorsque la plus grande félicité et la plus profonde infortune, c'est hier et aujourd'hui ! Quelles paroles magiques communiqueront à la fois la force et la douceur à celui que la gloire enveloppait hier et la honte aujourd'hui, à cet autre, hier encore le plus envié, aujourd'hui le plus malheureux des pères, à cet homme qu'enivraient hier toutes les espérances et à qui une infirmité soudaine et incurable ferme aujourd'hui pour jamais toutes les routes de l'avenir? Apprendra-t-il aujourd'hui ce qu'il ne savait pas hier? Pourra-t-il être consolé s'il ne l'était pas d'avance?

Nous avons donc raison de dire : « Allumez vos lampes ! » Mais si l'Esprit de Dieu lui-même est la flamme de nos lampes, est-ce à nous qu'il appartient de les allumer? Qui peut les allumer que Dieu seul? Cette objection est réfutée par ses conséquences mêmes, car elle s'étendrait de proche en proche à tous nos devoirs, et n'y ayant plus de pouvoir, il n'y aurait plus de devoir. Ne distinguons point entre ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas; car s'il y a quelque chose au-dessus de nos forces, tout est au-dessus de nos forces, et si quelque chose est à notre portée, tout est à notre portée. Disons franchement et hardiment que l'homme ne peut rien et qu'il peut tout, rien sans Dieu et tout avec Dieu. Toute la morale de l'Évangile

repose sur ces deux bases. Sans Dieu je ne puis suffire au moindre de mes devoirs ; avec Dieu je suis capable de tous, même des plus grands, même du devoir qui les renferme tous, je veux dire du devoir d'allumer la lampe. Et c'est pourquoi Jésus-Christ, qui eût pu dire : L'Esprit de Dieu allumera vos lampes, est allé plus loin, et a dit : « Allumez « vos lampes. » En parlant de la sorte, il savait apparemment que nous pouvions les allumer ; nous pouvons, avant comme après, l'en croire sur parole ; mais après comme avant, nous disons avec saint Paul : « J'ai fait cela, non pas « moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est en moi. » (1 Cor. XV, 10.) L'âme chrétienne unit inséparablement le sentiment de la responsabilité et celui de la dépendance.

Nous vous disons donc sans scrupule : « Allumez vos « lampes, » à vous dont les lampes ne brûlent point encore, et pour les allumer nous vous adressons à l'Évangile interprété par votre conscience, à votre conscience éclairée par l'Évangile. Mais vous qui les avez allumées, n'avez-vous rien à faire ? Êtes-vous désormais à l'abri des épreuves ? N'avez-vous pas au contraire, en votre qualité de chrétiens, des afflictions particulières à prévoir ? Ou pensez-vous peut-être que vos lampes, une fois allumées, brûleront d'elles-mêmes et ne pourront plus s'éteindre ? Il est écrit pourtant : « N'éteignez point l'Esprit ; » (1 Thess. V, 19.) vos lampes peuvent donc s'éteindre. Il est écrit : « Rallumez « le don qui est en vous ; » (2 Tim. I, 6.) il faut donc tous les jours entretenir cette flamme. Il faut, incessamment, faire provision de bonheur pour les jours d'infortune, de joie pour les heures de tristesse. Il faut nourrir dans le fond de vos cœurs la foi, l'espérance et l'amour.

Trois moyens, sous la bénédiction divine, sont à votre disposition pour cela : la contemplation, la prière et les bonnes œuvres. Ne pourrais-je pas ajouter : « et ces trois-là

« ne sont qu'un ? » Par contemplation, j'entends celle de Jésus-Christ. Ce n'est pas un travail de la pensée, quoique la pensée soit inséparable de la contemplation ; non, c'est un regard simple, filial, assidu sur Jésus-Christ ; je ne dis pas seulement sur sa doctrine, mais sur Jésus-Christ ; je ne dis pas sur le christianisme, mais sur Jésus-Christ ; car c'est Jésus-Christ, et non le christianisme, qui est notre objet, notre bien, notre vie. Contempler Jésus-Christ, vivre avec Jésus-Christ, faire sa société de Jésus-Christ, se retirer auprès de Jésus-Christ, s'accompagner de son souvenir, s'envelopper de sa présence, regarder à lui comme l'épouse fidèle regarde à son époux, lui rapporter toutes nos pensées et tous nos desseins, remplir de lui notre esprit et notre âme ; ce moyen est le premier, ce moyen même est tout ; car il entraîne tout le reste.

Prier ; c'est-à-dire ne rien attendre que de Dieu, et tout attendre de Dieu ; tenir incessamment notre âme ouverte devant lui ; exposer au Père, que Jésus-Christ nous a rendu, nos besoins, nos craintes, nos peines ; nous remettre continuellement entre ses mains ; accepter d'avance tout ce qu'il lui plaira de dispenser ; gémir devant lui dans le sentiment de notre faiblesse ; déposer à ses pieds le fardeau de nos péchés ; soupirer en sa présence après la grâce d'un cœur nouveau ; nous placer sous les rayons de sa lumière, sous la rosée de ses grâces ; solliciter avec toute l'humilité de l'indigence un asile sous son toit, une place à son foyer ; s'abriter sous sa miséricorde, se réchauffer sur son cœur ; voilà la grâce des grâces : aucun vent, aucun orage n'éteindra la lampe de celui qui prie.

Agir enfin ; abonder dans les œuvres de justice et de charité, remplir ainsi sans relâche et notre cœur et notre vie où le monde s'obstine à vouloir pénétrer ; ne laisser, dans cette constante et heureuse préoccupation du bien,

aucune place, aucun moment, aucune occasion au mal; s'unir ainsi de plus en plus à Jésus-Christ en lui ressemblant; respirer d'avance l'air du ciel; anticiper sur les joies pures de l'éternité; toucher de la main la réalité de cet ordre moral, de ce royaume de Dieu, invisible à tant de regards; marcher, en quelque sorte, par la vue, dans l'obscurité de ce monde; en un mot, obéir afin de connaître, servir afin d'aimer : voilà le troisième moyen qui vous est proposé : tant que vous en ferez usage, ne craignez pas que la flamme de votre lampe s'affaiblisse ou s'éteigne, que la consolation vous manque à l'heure des afflictions.

« C'est par là, » dit saint Jean, en parlant des œuvres de l'amour, « c'est par là que vous connaîtrez que vous êtes « de la vérité et que vous assurerez vos cœurs devant « Dieu. » (1 Jean, III, 10.)

En viendrez-vous peu à peu à trouver à la souffrance toute la saveur d'une bénédiction? Pourquoi non? Depuis le temps où saint Paul disait aux Colossiens : « Je me ré« jouis dans mes souffrances, » (I, 24.) le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. Si tout chrétien regarde comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves auxquelles il est exposé, la grâce de Dieu peut l'élever plus haut, et le mettre en état d'en ressentir de la joie. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'il connaisse ce qu'elles valent, et que, d'un mouvement libre et sincère, il en bénisse Dieu? Attendez fermement cette grâce, ô vous qui avez soigneusement entretenu la flamme de vos lampes. Vous savez depuis longtemps que vous êtes aimés; mais l'heure de l'affliction viendra vous apprendre combien Dieu vous aime; car c'est pour cette heure-là que Dieu a réservé la plus abondante effusion de ses grâces, et c'est pour cela même qu'il a préparé cette heure. Rien ne lui coûtera, croyez-le bien, pour

faire de vos jours de deuil des jours d'éclatante lumière. Des milliers l'ont éprouvé avant vous, et des milliers encore sont prêts à vous dire que, jamais autant que dans les heures d'angoisse, ils n'ont connu et goûté combien l'Éternel est bon. Ce sont les malheureux qui sont reconnaissants. On dirait, à les entendre, que la prospérité endormait leur reconnaissance et que le malheur l'a réveillée. Il y a en effet une joie spirituelle, surnaturelle, qui repose au fond de l'âme chrétienne dans les jours tranquilles, mais que l'affliction fait bouillonner et déborder, et qui réserve ce qu'elle a de plus sensible et de plus touchant pour les moments mêmes où toute joie paraît impossible. Cette joie de l'esprit ne fait pas disparaître la tristesse de la nature; mais cette tristesse n'éteint pas cette joie; elles subsistent à côté l'une de l'autre, la tristesse servant d'occasion et d'aliment à la joie, la joie prévenant l'excès de la tristesse.

Les prodiges ne coûteraient rien à Dieu pour changer votre tristesse en joie. Lorsque dans votre Gethsémané (car chacun à son tour entre dans ce jardin pour y suer du sang comme le prince des justes) vous aurez, en votre agonie, poussé ce lamentable cri : « Mon père, arrière de moi ce « calice ! » (Matth. XXVI, 39.) le Père pourrait envoyer des anges à votre aide comme il fit à notre généreux représentant; mais Christ avait besoin de ce secours, et nous, grâces à lui, nous n'en avons pas besoin. Les anges qui, dans ces heures funèbres, viendront d'une main compatissante soutenir notre tête qui penche, essuyer la sueur de notre front, sont des anges invisibles, qui ne viendront point alors pour la première fois; car ils sont là depuis longtemps, et ne nous ont jamais quittés. Ces anges invisibles, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est l'amour, si nous les avons retenus auprès de nous par la contemplation, par la prière et par les bonnes œuvres; ou plutôt celui que nous avons retenu

auprès de nous, c'est Dieu lui-même, Dieu, dont l'Esprit, selon qu'il l'a dit lui-même, est « en détresse dans toutes « nos détresses. » « Quand nous marcherions par la vallée « de l'ombre de la mort, nous ne craindrions aucun mal; « car Dieu est avec nous; son bâton et sa houlette sont « ceux qui nous consolent. » (Ps. XXIII, 4.) Oui, dans ces ténèbres mêmes, les plus noires de toutes les ténèbres, dans les approches de la mort, tu viendras toi-même, ô mon Dieu, reconforter ta pauvre créature; tu défendras l'abord de notre couche à ces visions de terreur que de sinistres apparences et le souvenir de nos péchés convoquent autour de nous; que s'il plaisait à ta sagesse de nous laisser faire, tout seuls et sans consolation immédiate, une partie de la route dans l'obscurité de notre souterrain, ce serait pour faire briller à son issue, plus pur et plus éclatant, le jour sacré de la rédemption. La face radieuse de notre Sauveur illuminerait ces ténèbres; nous ne tarderions pas à rencontrer son doux, son bienfaisant regard, et dès ce moment, rassurés et ravis, nous sentirions une joie sublime s'élever et grandir dans notre âme à travers nos frayeurs, nos regrets, nos remords peut-être. Auprès de lui que pouvons-nous craindre et qu'est-ce qui peut nous manquer? Ne serons-nous pas bien partout où il sera? Pouvons-nous être parfaitement satisfaits partout où il n'est pas? L'espérance qui nous tenait lieu de bonheur ici-bas, n'était-ce pas l'espérance de le posséder? Et s'il était doux, dans ce lieu d'exil, de souffrir avec lui, que sera-ce, dans le ciel, de régner avec lui? O révélations, ô gloire, ô merveilles d'une mort chrétienne, que vous êtes grandes et ravissantes! Pourrons-nous jamais vous payer trop cher? Et pour mourir de la mort des justes, est-ce trop faire que de mourir d'avance et tous les jours à nous-mêmes, et de cacher profondément notre vie avec Christ dans le sein de Dieu? Sei-

gneur, enseigne-nous cette mort, pour que nous soyons capables de l'autre! Seigneur, dépouille-nous de nous-mêmes et nous revêts de toi! Rends-nous pauvres afin que nous soyons riches! Sois notre unique trésor! Sois notre unique lumière dans les jours de bonheur, pour être notre lumière dans les jours de deuil et à l'heure du dernier départ!

SIMON-PIERRE

PREMIER DISCOURS

Jean, I, 42. — Matthieu, XVI, 13-18.

Un pêcheur, nommé André, ayant ouï parler de Jésus, s'est levé et l'a suivi. Jugeant qu'il a trouvé en lui le Messie ou le Christ, il fait part à son frère Simon de cette heureuse nouvelle, et le conduit vers Jésus. « Et Jésus, dit « l'Évangéliste, ayant attaché son regard sur lui, dit aussi- « tôt : Tu es Simon, fils de Jona; tu seras appelé Céphas, « c'est-à-dire pierre. » (Jean, I, 42.) Et comme Jésus n'est pas homme pour mentir ni pour proférer des paroles vaines, ces mots : « Tu seras appelé pierre, » signifient : Tu seras une pierre, tu seras un rocher. Et ce nom s'attache désormais à Simon, dont le nom primitif s'efface peu à peu ou ne paraît plus guère que réuni à son nouveau nom. C'est familièrement, couramment, presque sans y penser, que les disciples de Jésus appellent *pierre* ou *rocher* leur compagnon de service; nous-mêmes, nous ne le connaissons plus, pour ainsi dire, que sous ce nom solennel et mystique : Dieu, dans ses décrets éternels, l'avait d'avance appelé par son nom comme il appela Cyrus; Pierre il était déjà avant de naître à la vie mortelle, Pierre il est dans l'Église jusqu'à la fin des âges, Pierre il sera dans l'éternité.

S'il n'était pas bien évident que Jésus-Christ ne dit rien, ne fait rien sans une intention sérieuse, nous trouverions dans un autre endroit la preuve que c'était à bon escient et bien sérieusement qu'il avait conféré à son disciple ce nom aussi expressif qu'imposant. Il le lui confirme dans une occasion solennelle. Le peuple est à la fois ému et divisé au sujet de l'homme de Nazareth. On ne s'accorde que sur un point : c'est qu'assurément cet homme est un très grand personnage; si grand, en vérité, qu'on ne peut se persuader qu'il appartienne à la génération présente, car c'est aux choses et aux hommes du passé que nos respects s'attachent de préférence; c'est sans doute un des grands hommes en qui Dieu s'est glorifié : ou Jean-Baptiste qui vient de périr, ou Élie, ou Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. « Et vous, dit Jésus à ses disciples, vous, qui dites-vous que je suis? » Simon-Pierre, dit l'historien, Simon le rocher (car déjà on ne l'appelait plus autrement), prend la parole et répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vi-« vant. » A quoi Jésus répliqua aussitôt : « Tu es bien heu-« reux, Simon, fils de Jona, car ce n'est pas la chair et le « sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux « cieux. Et je te dis à mon tour : Tu es pierre, » (c'est-à-dire de même que tu m'as nommé, je te nomme, « tu es « pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu, XVI, 13-18.) Ainsi donc, dès le commencement et vers la fin de son ministère, Jésus a solennellement imposé le nom de Pierre au fils de Jona; une première fois lorsque Simon n'avait rien fait ni rien dit encore qui en fournît l'occasion à Jésus-Christ, et une seconde fois, à propos d'une parole ou d'une profession de foi prononcée par ce même apôtre.

Nous avons, mes frères, à vous proposer quelques ré-

flexions sur ce que fit Jésus-Christ en ces deux occasions, nous voulons dire sur cette substitution souveraine d'un nouveau nom à celui qu'avait reçu à sa naissance le fils de Jona. Mais il faut commencer par expliquer le nom nouveau, le nom éminemment significatif que Jésus-Christ impose à Simon.

Je parle, mes frères, du nouveau nom seulement. On pourrait essayer d'expliquer l'ancien. Même chez nous, vous le savez peut-être, il n'est pas de nom qui n'ait un sens; mais ce sens, pour la plupart des noms, a fini par disparaître dans les altérations successives des mots. Il n'en était pas de même chez les Hébreux. Tout nom signifiait quelque chose, parce qu'on ne voulait pas, parce qu'on n'admettait pas qu'un nom n'éveillât aucune idée. Les vœux, les espérances, les affections, les souvenirs d'une famille s'exprimaient ouvertement dans le nom que recevait un enfant. Ce n'est pourtant pas sous ce rapport qu'il vaudrait la peine d'expliquer le nom de Simon et celui de Jona son père. Mais plus d'une fois peut-être, dans le choix du nom de son enfant, un père fut, à son insu, dirigé par la Providence, et il arriva aussi quelquefois que Dieu prononça explicitement sa volonté à cet égard. Aussi le nom de *Jean*, qui signifie la grâce ou le don de l'Éternel, fut apporté par un ange à Zacharie, père du précurseur; et le nom très usité de Jésus, ou Sauveur, fut par l'expresse volonté de Dieu, le nom humain de Jésus-Christ. Il est des cas où un rapport très frappant entre le nom d'un personnage et son caractère ou sa vie, permet à peine de douter que Dieu soit resté étranger à la détermination d'une famille. Comment ne pas admirer que celui à qui l'Oint de l'Éternel cria sur le chemin de Damas : « Pourquoi me « persécutes-tu ? » ait porté, pendant la première période « de sa vie, le nom de *Saul* ou de *Saül,* c'est-à-dire de ce

malheureux prince qui, dans la personne de David, persécuta aussi un Oint de l'Éternel? Quant à l'homme dont il est question dans notre texte, nous nous bornons, sans rien affirmer de plus, à dire que *Simon* signifie *écoutant,* et que *Jona* signifie *colombe.* Quels beaux noms au point de vue de l'Évangile! quelle juste expression de ce que fut en effet cet apôtre aussi aimable que vénérable! et combien tout chrétien comprendra facilement que celui qui porte dignement le nom d'*écoutant* et le nom de *colombe* mérite aussi celui de *rocher!*

Mais il s'agit ici du nouveau nom que reçut Simon. Jésus, à deux reprises, l'appela *Céphas,* c'est-à-dire *pierre.* Ce nom d'abord ne paraît point obscur; toutefois nous ne serions pas sûrs de bien saisir et de posséder tout entière la pensée du Seigneur, si nous étions réduits à notre texte. Jésus-Christ devient son propre interprète dans les paroles de saint Matthieu que nous rapprochons de celles de saint Jean. Nous aurions pu croire (et qui sait si le fils de Jona ne le crut point aussi?) que ce nom de Pierre annonçait d'avance l'inébranlable fermeté qui le caractériserait comme apôtre de Jésus-Christ. S'il le crut, ce fut une grande erreur, et le sujet d'une grande humiliation; et un moment dut venir où ce nom, qui s'était attaché à sa personne, et par lequel son maître et ses compagnons continuaient à le désigner, dut lui sembler, le dirai-je, cruellement dérisoire. Sans parler de son malheureux reniement et de sa fuite avec les autres disciples, était-ce vraiment la fermeté de la conviction, la fermeté de la charité, qu'on pouvait reconnaître dans ces accès de présomption, dans ces emportements, généreux sans doute, mais où la chair et le sang jouaient un si grand rôle! C'est donc dans une autre pensée que Jésus-Christ le nomma Pierre; et cette pensée, il l'a déclarée lui-même : « Sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Il n'est donc pas question, directement au moins, du caractère de saint Pierre, mais de sa vocation et de son œuvre. L'Église du Seigneur devait être bâtie sur lui. Non pas comme si Pierre devait être le fondement de l'Église, puisqu'il n'y a qu'un seul fondement ou qu'une seule pierre angulaire, savoir Jésus-Christ. Pierre lui-même devait être posé sur ce fondement, duquel, comme toutes les autres pierres de l'édifice, il recevait sa force; mais il était, après Jésus-Christ, au nom et de la part de Jésus-Christ, une pierre ou un rocher sur lequel s'élèverait, comme un temple vivant, l'Église de Jésus-Christ.

L'Église, dans un certain sens, existait avant cette parole. Aussitôt qu'il y eut quelques personnes qui crurent en Jésus-Christ et qui le suivirent, il y eut une Église, et cette petite congrégation, toute passive encore, assise dans le silence aux pieds de Jésus, portait dans ses mains, dans son cœur, dans sa foi, les destinées de l'univers. C'est dans cette pensée peut-être que Jésus-Christ disait à cette poignée d'hommes obscurs : « Ne craignez point, petit « troupeau, car il a plu à votre père de vous donner le « royaume. » (Luc, XII, 32.) Toutefois, dans un autre sens, l'Église n'existait pas encore. L'Église active, spontanée, représentant et continuant Jésus-Christ, l'Église, accomplissement de celui qui accomplit tout en tous, ne date que de la mort de Jésus-Christ, qui ne devait attirer tous les hommes à lui que lorsqu'il aurait été élevé; ou, plus précisément encore, elle date de la communication du Saint-Esprit, qui fut, pour les disciples du Sauveur, le signal attendu et désiré. L'histoire du christianisme date de plus haut; l'histoire de l'Église s'ouvre le jour de la Pentecôte. C'est ce jour-là que commence, avec le ministère de la Parole, la construction du temple nouveau.

Or quels sont, dans cette grande œuvre, le rang, la part,

le rôle de Simon? Ce qu'il a été, ce qu'il a fait est-il propre à justifier cette parole du Sauveur : « Tu es pierre, et sur « cette pierre je bâtirai mon Église. »

Convenons-en, mes frères : si, pour la justifier, il fallait (ainsi que plusieurs l'ont supposé) que Pierre eût été, non-seulement pour l'ensemble des fidèles, mais pour ses compagnons dans l'apostolat, l'autorité suprême en matière de doctrine, la source de la vérité, le juge en dernier ressort de toutes les questions, Pierre n'a point justifié le titre imposant que son maître lui a donné. Toute l'Église apostolique, qui ne lui a point reconnu ces attributions, a donc été infidèle; Pierre lui-même l'a été, puisqu'il ne les a point réclamées. Ni les apôtres ne se sont soumis à Pierre, ni Pierre ne l'a jamais prétendu. Des partis, dont chacun se donnait un chef d'entre les apôtres, paraissent dans les premières Églises; Pierre, sans le vouloir, a le sien dans l'Église de Corinthe, où plusieurs lui donnent une préférence exclusive sur Apollos et sur Paul; ce parti, si Pierre avait eu en effet l'autorité suprême dont on le revêt malgré lui, était nécessairement le bon parti, ou plutôt ce n'était pas un parti, c'était l'Église orthodoxe : cependant saint Paul l'appelle un parti et blâme ceux qui s'attachent à Céphas, à Apollos ou à lui-même, au lieu de s'attacher simplement et directement à Jésus-Christ. Paul reprend saint Pierre au sujet d'une pratique où la doctrine était profondément intéressée; et Paul s'honore d'avoir agi de la sorte, et Pierre ne réclame point. Nulle part, ce dernier n'exerce ni n'affecte une autorité supérieure à celle des autres apôtres; nulle part il n'est par rapport à eux la suprême et dernière instance; et lorsqu'il est consulté avec d'autres, qui sont appelés comme lui les colonnes (à cause qu'ils avaient été avec le Seigneur), eh bien! dans l'occasion même où il devait, ce semble, ou jamais, se montrer

pape dans toute la force du terme, tout ce qui le distingue, c'est de parler le premier; il dit son avis, il ne l'impose pas; il n'est pas même le président de cette assemblée, ni le modérateur de cette discussion; il n'y jette d'autre poids que celui d'une sagesse pleine d'humilité; en un mot, rien ne révèle en lui, dans cette occasion véritablement unique, les prétentions que plus tard, et sur le tombeau même de cet humble apôtre, on a élevées en son nom. Que reste-t-il à extraire de l'Évangile en faveur de ces mêmes prétentions? Rien; à moins que l'on ne veuille dire que Pierre y est nommé plus souvent que les autres disciples et ordinairement le premier, que Pierre y prend plus fréquemment la parole, digne organe quelquefois de ses compagnons de service, mais quelquefois aussi, dans sa précipitation, organe d'une sagesse charnelle et d'un zèle indiscret, si bien que dans le même chapitre où Jésus-Christ lui confirme le nom de Pierre, Jésus-Christ encore, quelques lignes plus loin, l'appelle Satan à cause de ses paroles. Si donc en disant à Simon : « Tu es pierre, » Jésus a transformé en monarchie la république chrétienne, si Jésus a élevé son disciple sur un trône, Jésus a parlé en vain; car Simon n'a rien été de tout ce qu'il devait être.

Simon était une pierre sur laquelle devait être bâtie l'Église de Jésus-Christ. Quoi que ce soit que ces paroles signifient, elles ne signifient point, elles n'expriment point que Pierre dût être l'apôtre des apôtres, et seul revêtu d'infaillibilité entre ces premiers disciples, tous témoins comme lui de la résurrection de Jésus-Christ, tous participants comme lui des dons et des lumières du Saint-Esprit. Et si, renonçant à réclamer pour Pierre ce que l'histoire de l'Église apostolique lui refuse trop évidemment, on le réclame pour son siége, pour ses successeurs (au cas qu'il ait eu un siége et des successeurs), si l'on interprète cette

simple déclaration : « Tu es pierre et sur cette pierre je « bâtirai mon Église, » dans ce sens : que non pas Pierre lui-même, mais, excepté lui, tous ceux qui ont été évêques de Rome, sont au bénéfice de la promesse qui fut faite à lui seul, et ont succédé eux seuls à l'autorité de tous les siéges et de tous les apôtres, si les paroles de Jésus-Christ, nulles pour saint Pierre lui-même, signifient tout cela pour ceux qui lui ont succédé dans le gouvernement d'une communauté particulière, on appuie le droit sur le fait au lieu d'appuyer le fait sur le droit, c'est-à-dire que, ne pouvant autoriser par les textes un établissement humain, on prend le parti d'interpréter les textes d'après cet établissement; on cherche le sens des paroles divines dans l'institution au lieu de chercher dans les paroles divines le jugement de l'institution; on ébranle, par un si énorme renversement de tous les principes de l'interprétation, les bases de toute croyance; on livre le sens des Écritures à l'arbitraire le plus effroyable, on enlève toutes les clôtures, et l'on ouvre le champ de la vérité à la fureur des doutes les plus extravagants; en un mot, par une affirmation insolente on a donné droit d'avance à toutes les négations. Nous n'allons pas trop loin, mes frères, ce sont les affirmations sans preuves, ce sont les démentis donnés à l'évidence, qui ont rendu soupçonneux les esprits les plus simples, incertains et flottants les esprits les plus fermes, et qui ont fait déborder le scepticisme dans l'Église et dans la société.

Ainsi donc, mes frères, la promesse de Jésus-Christ à Simon n'a pas, ne peut pas avoir le sens exorbitant qu'on lui a donné; et d'un autre côté, les paroles de notre Seigneur ont sans doute un sens. Le chercherons-nous longtemps, mes frères? ne s'offre-t-il pas à notre premier regard?

Quand les Évangélistes et l'historien des Actes laisse-

raient saint Pierre sur la même ligne que tout le reste des apôtres, il ne faudrait pas encore nous étonner de la prophétie de Jésus-Christ à son sujet. L'édifice de l'Église n'aurait pas reposé principalement sur lui, mais il aurait reposé sur lui en quelque mesure, et nous pourrions toujours, après dix-huit siècles, regarder à Simon comme au rocher dont nous avons été taillés. (Ésaïe, LI, 1.) Si Jésus-Christ, l'appelant d'un nom différent, mais également vrai, lui eût dit : « Tu es pain, et de ce pain je nourrirai mon Église; » ou : « Tu es une eau vive, et de cette eau j'abreuverai mon Église, » nul de nous n'en conclurait que Paul, et Jean, et Jacques, et Apollos, et Timothée n'ont rien à réclamer dans cette appellation significative. Jésus-Christ, qui est proprement le pain et l'eau vive, n'a-t-il pas transformé ses apôtres en eau vive et en pain? Et comment leur refuser d'avoir été des rochers ou d'avoir fait partie du rocher sur lequel l'Église a été bâtie? Ainsi donc, quand Simon serait demeuré dans l'ombre ou le demi-jour où sont restés d'autres apôtres, la parole de Jésus-Christ à son égard trouverait sa justification dans le seul fait de l'apostolat de Simon et dans la certitude générale que nous aurions qu'il a travaillé avec tous les autres au progrès de l'Évangile sur la terre. Il resterait sans doute à se demander pourquoi lui seul, parmi tous les apôtres, vit son nom changé par son maître, pourquoi lui seul fut surnommé *Pierre;* mais de quelque manière qu'on expliquât cette particularité, et même quand il faudrait renoncer à l'expliquer, le nom qui lui fut imposé par Jésus-Christ n'en paraîtrait pas moins convenable et vrai, et la déclaration du Maître n'en trouverait pas moins sa pleine confirmation dans les services que Simon, concurremment avec d'autres, aurait rendus à la cause de l'Évangile. Comme saint Pierre, à quelques égards, est évidemment sorti de la ligne, nous

nous sommes accoutumés, mes frères, et très justement, à rattacher aux paroles de notre Seigneur une pensée plus particulière; mais cela n'empêche pas qu'à un taux inférieur, c'est-à-dire sans se distinguer, l'activité de Pierre n'eût accompli cette promesse. Effacez par la pensée tout ce qui le distingue, tout ce qui lui assigne, dans l'histoire évangélique, une importance particulière, et vous ne trouverez pas, j'ose vous l'assurer, que la parole du Maître ait été prononcée en vain. Elle pouvait signifier davantage, mais elle pouvait signifier moins aussi. Les faits seuls ont prouvé qu'elle signifiait davantage.

Mais certes, elle signifiait davantage, et l'accomplissement n'en a pas été simplement exact, mais riche, surabondant, éclatant. Non-seulement Pierre a fait partie de ce rocher vivant sur lequel l'Église a été lentement élevée, mais Pierre a été à lui seul un rocher; Pierre, en un certain sens, a été le rocher même sur lequel le Seigneur a bâti. Il faut nous expliquer.

En toute œuvre, mes frères, si nous remontons au principe, nous trouvons que Dieu fait tout, et ne partage sa gloire avec personne. Mais si nous abaissons le regard, nous lui trouvons des aides; les hommes sont ouvriers avec lui, parce qu'il l'a ainsi voulu : leur œuvre lui appartient sans doute, ainsi qu'eux-mêmes, qu'il a créés et armés pour faire cette œuvre; néanmoins ils ont été ouvriers avec lui, et l'œuvre qui vient de lui a été faite par eux. Or, en consentant qu'une œuvre soit humaine, Dieu l'assujettit à toutes les conditions humaines, et particulièrement à celle-ci : c'est que tous ceux qui s'en occupent sous son regard, n'aient dans cette œuvre ni une part exactement égale, ni une part exactement pareille. Dans toutes les œuvres auxquelles plusieurs hommes concourent ensemble, le dévouement fût-il le même chez tous, il en est comme

d'un drame, où tous n'ont pas le même rôle. Il y a partout, il faut partout des hommes d'initiative, des hommes faits pour commencer, pour entreprendre, pour frayer la route, pour donner l'exemple; leur caractère est un caractère à part, qu'à égalité de dévouement et de fidélité, les uns ont reçu et les autres n'ont pas. Chaque société, même la plus libre, cherche des yeux, lorsqu'il s'agit d'une démarche importante, quelque individu mieux qualifié que d'autres pour la faire; et dans les œuvres qui ont pour objet l'établissement du royaume céleste, Dieu ne manque jamais d'en susciter de pareils. Tant que la nature humaine sera ce qu'elle est, il y aura de ces hommes à qui l'initiative est dévolue; il y en aura dans le domaine de la religion comme dans tous les autres. Dans aucun des grands mouvements qui ont renouvelé la face du monde ou l'état des esprits, la multitude ne s'est passée d'un chef. Elle le cherche, non pour avoir des idées, mais parce qu'elle en a; car si elle n'en avait pas, elle ne le chercherait point. Elle le cherche pour agir dans le sens de ses idées, pour les réaliser; ou plutôt, elle n'a pas la peine de le chercher : le plus ému, le plus fort, non pas toujours le meilleur ni le plus éclairé, s'avance, et quelquefois s'avance tout seul et pour son propre compte; mais l'étendard qu'il agite lui donne bientôt une armée. Ainsi s'avança Luther, d'un pas incertain d'abord, et pourtant intrépide; il portait en lui, mais plus distincte et plus profonde, la pensée obscure d'une multitude; il la dit tout haut, et cette multitude reconnut sa pensée, elle se reconnut elle-même, et suivit dans les périls d'une généreuse guerre celui qui d'un mot, pour ainsi dire, la révélait à elle-même. L'Église renouvelée trouva son homme d'action dans Luther, comme l'Église naissante avait trouvé le sien dans saint Pierre. Saint Pierre, avec des grâces miraculeuses, est le Luther de la primitive

Église, comme Luther, réduit à des grâces plus ordinaires, est le saint Pierre de la Réformation. Et c'est en considérant ce qu'a été cet apôtre pour l'Église naissante et par conséquent pour l'Église de tous les temps, qu'on se sent obligé d'attacher une intention spéciale et très personnelle à cette déclaration du Christ : « Tu es Pierre. »

Déjà, dans cette Église non encore constituée, dans cette Église en quelque sorte mineure que Jésus-Christ avait rassemblée autour de sa personne, c'est Pierre, entre tous les autres, qui attire et qui arrête nos regards. Son maître ne lui a point assigné la première place; car la première place n'appartient à personne, et nous nous rappelons qu'une question indiscrète, non de Pierre, mais de la mère de deux autres disciples, fit sortir de la bouche du Seigneur cette déclaration mémorable : « Celui qui voudra « être le premier parmi vous, qu'il soit le serviteur de tous. » (Matthieu, XX, 27.) Encore moins Pierre a-t-il été investi par son maître d'aucune espèce d'autorité sur ses compagnons de service : pas un mot dans ce sens n'est sorti de la bouche du Maître. Mais quel est le nom qui se rencontre le plus souvent, si ce n'est celui de Pierre? qui est-ce qui sert d'organe aux disciples lorsqu'ils s'adressent à Jésus-Christ, si ce n'est ce même Pierre? à qui notre Seigneur lui-même adresse-t-il plus souvent la parole qu'à Pierre? Car il faut bien le remarquer : cette attention que Pierre, involontairement, attire sur lui par son seul caractère, par un zèle plus actif, par une affection plus démonstrative (1), Jésus-Christ contribue à la lui faire accorder; Jésus-Christ a, sinon plus d'intimité (nous savons le contraire), du moins plus de rapports extérieurs avec lui qu'avec le reste des apôtres; il s'en occupe davantage; il en fait l'objet

(1) « *Emicat ardens.* » Ce mot d'un poëte ancien résume le caractère de Pierre

d'une sollicitude particulière; il le prépare, il l'exerce, il l'essaye, pour ainsi dire, à une situation future; c'est un instrument qu'il accorde, un métal qu'il affine, une arme qu'il aiguise; il ne donne à aucun autre des soins aussi particuliers, et l'on dirait que, Pierre étant formé d'avance à l'apostolat, tous les autres le seront par là même. Ainsi donc le caractère de Pierre le porte toujours, comme un soldat vaillant, en avant de la ligne, et la volonté de son maître l'y maintient. Elle l'y maintient si évidemment que, partout, dans l'Évangile, son nom ouvre la liste des autres disciples, et que lorsqu'il n'est fait mention que des principaux, il est encore le premier entre ceux-là; tant cette distinction ou cette prééminence est avérée, est reconnue, tant c'est un fait incontestable. Est-ce donc sans but, est-ce donc sans vue de l'avenir que Jésus-Christ, mieux compris d'ailleurs, mieux connu d'un autre de ses disciples, entre ainsi dans le caractère de Simon, et lui laisse, dans l'histoire de ces premiers temps, remplir une si grande place?

Ainsi donc, avant l'action même, l'homme d'action s'est révélé. Ainsi nous savons d'avance qui sera à l'avant-garde quand l'armée se mettra en marche. Et lorsque en effet le signal a été donné, lorsque, dans un bruit éclatant de tempête, les apôtres rassemblés pour solenniser la dernière Pentecôte judaïque, ont entendu sonner la grande heure du départ, aucune indécision, aucun partage entre eux sur le nom du capitaine qui doit marcher à leur tête. Il y a longtemps que ce rôle est dévolu à Pierre, et ce n'est qu'à son défaut que quelque autre s'en chargerait. Lorsque les disciples étaient encore dans l'attente du Consolateur, lorsque cent vingt personnes, prémices des milliers de milliers encore enfermés dans la main divine, s'aguerrissaient dans la lutte de la prière à d'autres luttes qui ne pouvaient tarder, Pierre, préoccupé d'action et de gouvernement, pro-

voqua l'élection d'un douzième apôtre, en remplacement de celui qui, selon la terrible expression de l'Écriture, « s'en était allé en son lieu. » (Actes, I, 25.) Après l'effusion du Saint-Esprit, manifesté tout d'abord par le don des langues, lorsque la multitude des Juifs venus pour la fête, et dont les prêtres n'avaient pas encore eu le temps d'empoisonner l'esprit, lorsque cette multitude profondément ébranlée sollicite une explication ou plutôt une direction, c'est Pierre qui répond, c'est Pierre qui proclame l'avénement du culte en esprit et en vérité : la première prédication, après celles de Jésus-Christ, sort de la bouche de Pierre; c'est lui qui invite au baptême ces prémices d'entre les nations; c'est lui dont la parole puissante crée et constitue en quelques instants une Église chrétienne de trois mille âmes au sein de la cité qui vient de tuer le Christ. Quelques jours se passent. Pierre, soutenu par cette foi dont un seul grain transporte les montagnes, opère aux yeux du peuple une guérison miraculeuse. C'est pour lui le texte d'une nouvelle prédication qui le fait jeter dans les fers, mais qui appelle cinq mille âmes de plus à la profession de la foi nouvelle. Ainsi, Jésus-Christ, par le ministère de Pierre, a déjà tout un peuple dans cette même ville où, si peu de temps auparavant, quelques rares amis s'encourageaient en secret du souvenir de ses paroles. La captivité de Pierre n'annule ni ne suspend son influence, et nous ne voyons personne occuper, durant son absence, la place qu'il laisse vacante. Sa liberté l'avait amené devant la multitude, sa captivité amène pour ainsi dire devant lui les membres du sacerdoce juif. Il leur annonce, comme à la multitude, le conseil miséricordieux du Père des hommes; et, pour la première fois, rompant le silence, Jean, compagnon de sa captivité, se joint à lui dans cette déclaration dont le calme et la simplicité portent la frayeur dans l'âme des prêtres

et les condamnent à l'inaction : « Jugez vous-mêmes s'il est « juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. » (Actes, IV, 19.) Rendu à la liberté, il reprend sa place au milieu des apôtres, et dans les circonstances décisives et solennelles, c'est encore lui que nous voyons paraître. Le premier des deux miracles de terreur opérés sous l'Évangile appartient à Pierre : à sa voix Ananias et Saphira expient un mensonge hypocrite par une mort soudaine. L'enseignement appartient également à tous, car tous ont, aussi bien que lui, reçu le Saint-Esprit; mais l'action, l'initiative lui sont propres, jusqu'à ce que, les centres étant multipliés et la première Église en ayant engendré plusieurs, chacune devienne peu à peu ce qu'était la première, et reçoive également l'impulsion de quelque homme d'action qui sera comme le Simon-Pierre de cette nouvelle communauté. Toutefois, jusqu'à ce qu'elles soient consolidées, et pour qu'elles puissent l'être, Pierre intervient et se montre partout. L'enseignement de Philippe a fait germer dans Samarie une moisson nouvelle : saint Pierre, qui ne l'a point semée, accourt pour la lier en gerbes; cette Église ne demandait qu'à être constituée et organisée : c'est Pierre qui la constitue et qui l'organise. Ainsi fait-il partout : « car Pierre, » nous est-il dit, « visitait toutes les Églises. » (Actes, IX, 32.) Est-ce assez? Non, mes frères; une autre tâche est commise à Pierre : c'est la solennelle introduction de la gentilité dans l'Église. Ici encore, l'enseignement paraît moins que l'action. Pierre n'a ni inventé, ni conçu, ni raisonné l'universalité du don de Dieu; seulement une vision, dont le sens lui échappe d'abord, le prépare à la rencontre inopinée d'une vérité nouvelle, ou d'un nouveau développement de la grande vérité évangélique. Ce n'est pas lui qui enseigne, c'est plutôt lui qui est enseigné, lorsqu'un ordre de Dieu l'ayant

conduit dans la maison du centenier Corneille, il y trouve sa vision expliquée et, lorsque, voyant le Saint-Esprit combler de ses dons, marquer de son sceau des hommes qui ne sont ni Hébreux ni descendants d'Hébreux, il n'a plus qu'à proclamer la surprenante nouvelle de la vocation des Gentils, et à s'écrier avec le prophète : « Réjouis-toi « avec chant de triomphe, stérile qui n'enfantais point; « élargis le lieu de ta tente, et qu'on étende les courtines « de tes pavillons; car tu te répandras à droite et à gauche, « et ta postérité possédera les nations. » (Ésaïe, LIV, 1-3.) Qu'est-ce que les anciens préjugés de Pierre contre une telle manifestation? qui est-ce qui pourrait s'opposer, ainsi qu'il s'exprime lui-même, à ce que ceux-ci, qui ont reçu le Saint-Esprit, soient baptisés d'eau? Cet homme franc et résolu hésitera-t-il? Il n'hésite point; il renverse la barrière que, tout à l'heure encore, il croyait inébranlable; il cesse d'être Juif en même temps que ces néophytes cessent d'être païens; il répand l'eau du baptême sur toutes ces têtes profanes; et sous le toit du centenier Corneille s'accomplit la plus grande promesse et s'ouvre le plus vaste avenir.

Tout à l'heure, mes frères, vos yeux ne rencontraient que le nom et les traces de Pierre. Vous continuez à le chercher : il ne paraît plus; l'ombre se répand sur sa personne, le silence enveloppe son nom. Son œuvre n'est pas terminée; il travaillera beaucoup encore jusqu'à ce dernier et fructueux travail du martyre; mais quand il a donné à l'évangélisation du monde une impulsion qui ne s'arrêtera plus, son rôle n'est plus le même; il abdique par le fait et silencieusement cette primauté dont la force des choses et la volonté de son maître l'ont temporairement investi; comme ces dictateurs de l'ancienne Rome, il retourne à la charrue; et si dès lors quelque chose le distingue, si l'on peut

réclamer pour lui quelque prééminence, je pense que c'est celle de l'humilité. Qui pourrait lire, qui a jamais lu les lettres de ce saint apôtre sans y reconnaître, avec émotion, ce caractère par-dessus tous les autres? Où est-il cet impétueux Simon qui frappe le serviteur du grand-prêtre? (Matthieu, XXVI, 51.) Où est-il, ce présomptueux Simon, qui ose dire à son Seigneur : « Quand tous t'abandonne« raient, je ne t'abandonnerai pas? » (Matthieu, XXVI, 33.) Où est-il ce téméraire Simon, qui, s'opposant à l'accomplissement du ministère de Jésus-Christ, lui crie : « A « Dieu ne plaise! cela ne t'arrivera point! » (Matthieu, XVI, 22.) Il a disparu, mes frères, et son lieu ne le reconnaît plus. Mais où est-il aussi ce Simon qui reniait son maître et son ami? Je ne trouve plus qu'un homme tout vide de lui-même et tout plein de son Sauveur, s'effaçant, s'anéantissant, non-seulement devant lui, mais devant ceux que lui-même il a conduits au combat, un grave, doux, pieux, modeste serviteur de Dieu et des hommes, un admirable modèle d'humilité et de candeur.

SIMON-PIERRE

SECOND DISCOURS

Jean, I, 42. — Matthieu, XVI, 13-18.

Mes frères, à présent que nous savons dans quel sens Jésus-Christ impose le nom de Pierre au fils de Jona, il nous reste à chercher si quelques instructions ne découlent point pour nous d'un fait aussi remarquable. Faudra-t-il les chercher longtemps ? Faudra-t-il même les chercher ? Est-il probable que la conduite de notre divin maître dans des conjonctures si graves, que la vocation si solennelle d'un de ses apôtres à un rôle si important pour les destinées de l'Église, que parmi les paroles du Sauveur celle qui met le plus en relief la suprême autorité dont il était revêtu, est-il probable que tout ce qui a eu de si grandes conséquences pour l'avenir du monde, n'en aura point pour notre instruction ? Non, cela n'est pas probable, cela n'est pas même possible. Ces choses, comme toutes les autres, ont été écrites pour notre instruction, afin que nous croyions, et qu'en croyant nous ayons la vie éternelle. Étudions donc de nouveau le fait qui nous a fourni la matière d'un premier discours, mais cette fois pour nous instruire dans les voies du Seigneur, et pour pénétrer, autant

que nous le pourrons et autant que cela pourra nous être utile, dans les secrets de sa providence.

Une chose nous frappe avant toute autre dans le texte que nous étudions : c'est que Jésus-Christ donne à Simon un nom significatif et prophétique avant que Simon ait rien fait ni rien dit qui puisse présager ce qu'il deviendra plus tard. Nous l'avons vu : c'était une première rencontre, et rien ne donne lieu de supposer que Jésus-Christ eût recueilli la moindre information sur le compte de Simon. Il attache sur ce nouveau-venu un de ces regards pénétrants qui allaient sans doute des traits du visage jusqu'au fond de l'âme, et sans l'interroger, sans l'avoir fait parler, il lui dit : « Tu es Simon, fils de Jona, » (lui disant ainsi son premier nom, qu'il n'avait peut-être jamais entendu prononcer;) « tu es Simon, fils de Jona; tu seras appelé Cé« phas, c'est-à-dire Pierre. » Si vous supposez qu'il ait ainsi parlé sans égard à ce qu'était Simon, si vous supposez que Jésus se soit dit à lui-même : « Je veux que l'homme qu'on va m'amener ou qu'on m'amène en ce moment soit le rocher, la pierre sur laquelle s'élèvera mon Église, » et si cet homme l'est effectivement devenu, comment assez admirer la souveraineté de Jésus-Christ, à qui tous les instruments sont bons parce que sa puissance devient leur puissance, et sa lumière leur lumière? Comment assez admirer qu'il ait pu faire du premier venu, par la seule vertu de sa parole, par un seul acte de sa volonté, l'indispensable promoteur d'une œuvre aussi difficile? Si l'on peut dire que l'Évangile est une seconde Genèse, on peut dire aussi que la vocation du fils de Jona est une véritable création. Jésus-Christ est donc bien le fils et l'image de celui qui dit et la chose comparaît, de celui qui appelle comme si elles étaient les choses qui ne sont pas. Vous avez parfaitement le droit de vous en tenir à cette première sup-

position, qui, certes, est à la gloire de Jésus-Christ; mais je ne m'y arrête pas. Jésus-Christ, est-il dit, avant de dire à Simon : « Tu es pierre, » attacha sur lui son regard. Ce ne put être en vain; d'un seul de ses regards il pénétra Simon; dès ce moment Simon lui fut connu. Mes frères, cette divine pénétration, l'admirerons-nous moins que nous admirions tout à l'heure cette divine puissance? Est-il moins étrange, est-il moins merveilleux de dire d'un homme, dès la première vue, ce qu'il est et ce qu'il sera, et de changer son nom d'après cette prévision, que de le préparer, quel qu'il puisse être, à devenir un jour ce que l'on veut qu'il soit? Vous pouvez choisir. Ponr nous, nous sommes, dans les deux cas, également frappé de l'autorité, de la majesté de Jésus-Christ. Dans les deux cas, nous reconnaissons en Jésus-Christ celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, celui à qui l'Esprit n'a pas été départi avec mesure. Mais nous croyons qu'il connaissait saint Pierre, et qu'il l'a choisi pour ce qu'il était. Nous allons plus loin : nous croyons que la conduite de Jésus-Christ en cette occasion représente la conduite ordinaire de Dieu.

Dieu, qui des cailloux du grand chemin peut susciter des enfants à Abraham, peut manifester sa souveraineté en faisant sortir un effet d'une cause qui lui paraît contraire. Je dis, mes frères : *qui lui paraît contraire;* car, au fond, que savons-nous si elle l'est réellement? Si vous en exceptez les *miracles* proprement dits, qui sont, à le bien prendre, des manifestations de la puissance créatrice, des créations partielles subséquentes à la création générale, quelle est l'œuvre de Dieu où nous puissions dire avec certitude que Dieu intervient comme créateur? Lorsqu'il emploie un objet selon la connaissance parfaite qu'il en a, il en tire des effets que nous, qui connaissons cet objet infi-

niment moins bien, nous ne pouvons nous expliquer. Cette puissance n'est pas moins divine que l'autre, et dans tous les cas, il ne faut pas oublier que lui-même d'abord a fait les êtres qu'il choisit et préparé les instruments qu'il emploie. Nous ne devons donc pas craindre de rabaisser l'idée de Dieu en supposant que, dans l'accomplissement de ses desseins, il a égard à la nature des objets, quoiqu'il se plaise probablement à confondre nos pensées en cherchant ses moyens où nous n'aurions trouvé que des obstacles. Nous ne devons pas craindre non plus que cette supposition nous mette en contradiction avec l'Écriture; car si l'Écriture nous dit que Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et même celles qui ne sont point, pour abolir celles qui sont, (1 Cor. I, 27, 28.) il faut bien comprendre que les choses faibles de ce monde ne sont point des choses absolument faibles, et que les choses dont il est dit qu'elles ne sont point, *sont*, au contraire, ou *existent* dans le sens le plus énergique du mot. Si, comme Jésus-Christ nous l'enseigne, ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu, on a le droit de retourner cette proposition, et de dire que ce qui est petit aux yeux des hommes est plein de gloire aux yeux de Dieu, que ce qui, aux yeux des hommes, n'est rien ou n'est point, est réel et même considérable au regard de Dieu, seul infaillible estimateur. Sous le nom du néant opposé à l'être, ou de la petitesse opposée à la grandeur, que faut-il bien souvent entendre, si ce n'est l'*esprit,* qui est invisible, opposé à la *matière,* qui se voit? Il ne faut donc point précipiter notre jugement; il ne faut point confondre l'admirable et le miraculeux, ni faire de ce dernier la loi du gouvernement divin. Les œuvres de Dieu sont trop parfaites, la connaissance qu'il en a, trop intime, la puissance avec laquelle il en détermine les rapports, trop

souveraine, pour qu'il ait habituellement besoin, si ce n'est pour confondre notre incrédulité ou pour encourager notre foi, de recourir à la création absolue, qui est, comme nous l'avons dit, le caractère du miracle. Généralement parlant, ce qu'il a fait suffit à ce qu'il veut faire, et toutes les sphères de la création en rendent témoignage. Newton avait prévu dans un immense lointain d'avenir une époque où il faudrait, de toute nécessité, que la main créatrice intervînt de nouveau. Ce qu'un philosophe croyant jugeait indispensable, un philosophe incrédule l'a démontré superflu. Laplace a prouvé que le suprême ordonnateur de l'univers avait pourvu à tout, et qu'un élément négligé par Newton garantissait la paix du firmament jusqu'aux dernières limites de l'existence des mondes. Certainement quand l'Éternel évoque Moïse du fond du désert et du milieu de ses troupeaux, pour fonder une nation indépendante et préparer de loin cette grande assemblée des peuples réservée au fils de David, il se sert de la faiblesse pour confondre la force, et tire ce qui est de ce qui n'était point. Néanmoins, lorsque Moïse, épouvanté de sa mission, allègue la pesanteur de sa langue et l'embarras de sa parole, que fait l'Éternel, tout en gourmandant l'incrédulité de Moïse, et en lui rappelant que c'est lui, l'Éternel, qui a fait la bouche de l'homme, que c'est lui qui a fait le muet et le sourd, le voyant et l'aveugle? que fait-il? « Aaron le lévite n'est-il « pas ton frère? dit-il à Moïse; je sais qu'il est éloquent; « tu mettras mes paroles dans sa bouche, et je serai avec « ta bouche et la sienne. » (Exode, IV, 14, 15.) L'Éternel donc, qui eût pu donner à Moïse une bouche éloquente, le laisse tel qu'il est, mais il lui donne pour compagnon et pour organe un homme naturellement éloquent.

Saint Pierre fut choisi dans le même esprit qu'Aaron l'avait été. Nous avons vu, dans notre discours précédent,

une partie au moins de ce qui désignait le fils de Jona au choix de Jésus-Christ et à la mission spéciale qui devait être son partage. Nous n'y reviendrons pas. Mais ce qu'il faut dire maintenant, c'est que lorsque Dieu a commencé, il continue; que rien ne sort incomplet d'entre ses puissantes mains; que lorsqu'il a choisi un instrument il le perfectionne, il le cultive pour ainsi dire, de manière à le rendre entièrement propre à l'usage qu'il en veut faire; il le conduit pas à pas, quelquefois par des voies difficiles et mystérieuses, qu'on reconnaît plus tard avec admiration. Jésus-Christ, ayant choisi le fils de Jona, s'attacha dès lors, si je puis ainsi dire, à son éducation. Qu'il y avait de choses à faire pour discipliner cette énergie sauvage, pour régler cette vivacité passionnée, pour épurer ce zèle trop charnel, pour humilier cette ardeur présomptueuse! Pères de famille, instituteurs, pasteurs des peuples, venez étudier la divine pédagogie de Jésus-Christ. Venez, à cette école normale, apprendre la persévérance, le ménagement, l'inépuisable indulgence, et cette courageuse charité qui n'épargne à un pupille bien-aimé aucune des conditions d'un noviciat douloureux. Jésus-Christ a fait directement ou indirectement l'éducation de tous ses apôtres, mais avec quelle particulière sollicitude l'éducation de l'apôtre sur lequel, comme sur un rocher, son Église devait être bâtie! Vous auriez cru peut-être que le disciple que Jésus aimait, que saint Jean serait l'objet de plus de soins. Assurément il était pourvu à l'éducation de saint Jean; elle se faisait, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le sein de Jésus; saint Jean se nourrissait en silence des paroles du Maître, se pénétrait de son esprit, s'appropriait de divins secrets; il recueillait pour une époque encore éloignée des souvenirs et des inspirations d'une valeur infinie; astre paisible et pur, il ne devait se lever à l'horizon de l'Église, il ne devait

verser sur elle toute la lumière de ses enseignements qu'après que tous les autres apôtres auraient agi, auraient parlé; et sa parole, comme un fruit de l'arrière-saison, devait être le complément magnifique, nouveau, inattendu, des enseignements d'un saint Pierre, d'un saint Jacques et d'un saint Paul. C'est pour cet avenir qu'il se réchauffait, qu'il mûrissait en silence, dans cette glorieuse et tout à la fois dans cette humble intimité avec un maître qu'il lui fut donné, avant tous les autres disciples, de bien comprendre et de bien connaître. Son éducation commencée par Jésus-Christ devait s'achever lentement dans la solitude et dans le recueillement de la vieillesse. Mais l'heure de Simon était moins éloignée; elle allait sonner; les premiers coups, dans la guerre qui se préparait, devaient être portés par lui; c'était, de plus, une nature puissante, mais rude, toute pleine d'aspérités, composée des plus durs contrastes, et il y avait une telle liaison entre ses qualités et ses défauts, qu'il eût été impossible peut-être à un autre instituteur de retrancher les défauts sans entamer les qualités. L'attention toute privilégiée, et quelquefois exclusive en apparence, dont saint Pierre fut l'objet de la part de Jésus-Christ peut nous faire mesurer tout à la fois et la difficulté de la tâche et toute son importance. Interrogations, interpellations, réprimandes, rien n'est épargné, tout est prodigué; Jésus-Christ enseigne saint Pierre par les faits comme par les paroles; il habite avec lui, il en fait son intermédiaire et son représentant, il le met d'avance en contact avec son rôle futur, il lui en fait prendre l'habitude; enfin il l'expose, par sa providence, à une épreuve où Pierre succombe, mais pour se relever plus humble, plus soumis et plus fort. C'est après toutes les vicissitudes d'un noviciat nécessaire qu'il le consacre personnellement, et à part de tous les autres disciples, à l'apostolat qu'il

doit exercer avec eux; et, chose mémorable, cette consécration au saint ministère a le caractère d'une absolution.

Nous venons d'apprendre, par l'exemple de saint Pierre, que quand Dieu destine un homme à servir d'instrument à ses desseins, à plus forte raison quand il veut le placer comme un rocher dans les fondations de son Église, il a égard aux qualités naturelles de cet homme, et qu'ensuite, avec un art admirable, il le forme de plus en plus pour l'emploi dont il prétend le revêtir; faut-il maintenant ajouter que la condition essentielle d'un tel ministère, à tous ses degrés, la qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, celle par conséquent que Dieu cultive avec le plus de soin, c'est la foi, j'entends la foi au grand mystère de piété que l'Évangile nous révèle : Dieu manifesté en chair? Il serait trop étrange et trop contradictoire que, lorsque le règne de Dieu sur la terre consiste précisément dans cette foi, est fondé sur cette foi, on pût, sans cette foi, sans la profession de cette foi, prendre une part active, directe et principale à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Non, tous les dons naturels sont peu de chose au prix de ce don spirituel; tous les talents sont vains et leur culture une peine perdue, si cette foi ne les épure, ne les transforme, ne les sanctifie. C'est la double observation que nous avons à faire sur le fils de Jona. D'un côté, ses qualités naturelles n'ont pu faire de lui le chef de l'Église naissante qu'en tant que par sa foi il en était un membre vivant; et d'une autre part, ses qualités naturelles elles-mêmes n'ont pu recevoir que de sa foi la maturité et la forme qui pouvaient les rendre profitables à l'Église de Dieu.

La première de ces vérités, mes frères, aurait-elle besoin d'être prouvée? Comment pourrait-on, sans être membre

d'une société, en devenir le chef ou le conducteur? Et comment pourrait en être membre celui qui n'en aurait épousé ni les principes ni les intérêts? Cela peut s'appliquer à toute société, et même à la société politique: l'homme qui la gouvernerait sans la comprendre, en pourrait être le tyran, il n'en serait jamais le chef; mais combien cela n'est-il pas plus vrai d'une société toute spirituelle? Une telle société étant fondée en vue de certains principes et n'ayant d'autre but que leur promulgation, ne peut vouloir pour chef qu'un homme qui les aime et par conséquent qui les professe. Or, le principe de la société chrétienne, c'est que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Hors de ce principe, cette société n'en a point; cette vérité restant debout, cette société reste debout; cette vérité tombant, elle tombe; car elle n'a plus de but, plus de raison d'exister, et son nom même n'est plus un nom. C'est pour cela qu'on a pu dire que le rocher de l'Église ce n'est pas Pierre personnellement, mais la parole qu'il adresse à Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant! » On a pourtant, à différentes époques, prétendu élever sur un autre fondement l'édifice de l'Église chrétienne; on a donné pour centre à cette Église un Jésus qui n'était point le Christ, qui n'était point le Fils du Dieu vivant. Cette société fictive et menteuse avait dérobé le nom de l'Église, et il faut admirer avec effroi l'habileté funeste qui, en proscrivant les choses, prend soin de conserver les noms : c'est à cette seule condition, ce n'est qu'en donnant le change aux esprits, que l'ennemi pouvait obtenir quelque succès. Mais quoi qu'il en soit, la déclaration de saint Pierre étant supprimée, l'Église et le christianisme ne sont plus que de vains mots, le ministère qu'une usurpation, les sacrements qu'un jeu sacrilége. Le sens, la vérité de toutes ces choses n'est que dans ces paroles de Pierre : « Tu es le Christ,

« le Fils du Dieu vivant. » Tu es le Christ, l'Oint du Seigneur, revêtu de cette triple onction qui se partageait, sous l'antique loi, entre les rois, les sacrificateurs et les prophètes. Tu es le roi de l'humanité, tu es le prophète souverain à qui l'Esprit n'a point été donné par mesure, tu es le sacrificateur éternel, offrant à Dieu dans ta vie et dans ta mort la réparation dont tout sacrifice n'est que l'emblème. Tu es le Fils du Dieu vivant, de ce Dieu qui n'est point une pure conception de notre intelligence, et pour ainsi dire un vœu de notre raison, mais de ce Dieu qui se distinguant ou se détachant de sa création, s'est produit à nous comme une personne, s'est manifesté dans le domaine du temps, a mêlé son histoire à notre histoire, a semé de son souvenir les siècles, a cessé, à l'égard de l'homme, d'être une pensée ou une nécessité, pour devenir un être, un Dieu personnel, un vrai Dieu. Tu es, pour tout dire en un seul mot, le Médiateur, réunissant en toi toute la plénitude de la divinité et toute la plénitude de l'humanité, le lien vivant entre Dieu et l'homme, l'être en qui se réconcilient par le fait et substantiellement le Créateur éternel et la créature formée à son image. Ta mort a consommé, a consacré cette réconciliation; mais, ô Fils unique du Dieu saint, en revêtant notre chair et notre condition, tu l'opérais déjà; déjà l'humanité, en ta personne, était réhabilitée, et ta mort autorisa chacun des individus dont cette humanité se compose, à prendre sa part dans cette réhabilitation générale. Oui, tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant; tu l'es puisque tu n'es pas un météore de l'histoire, un mensonge de l'imagination, un fantôme, un rêve de l'esprit humain. Tu n'es rien, moins que rien pour la conscience et pour le salut, ou bien tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, ou bien il n'y a point d'Église; que dis-je point d'Église?

point d'espérance, point d'avenir, point de ciel, point de Dieu; et un peu de poussière, trempée de quelques larmes, exprime toute la destinée de la triste humanité.

Quelle apparence que, sans croire, sans aimer, sans proclamer cette vérité, on puisse être le ministre, encore bien moins le rocher de l'Église? Mais il faut ajouter que cette foi seule peut mettre à la hauteur de leur destination les dons naturels d'un apôtre de l'Évangile. Cette foi, qui est la vérité religieuse, renferme aussi la vérité morale. Elle est le centre et le lien de toutes les vertus, comme elle est le centre et le lien de toutes les vérités. Par elle, pour mieux dire, et par elle seule, chaque qualité devient une vertu. Sans elle, les plus précieuses qualités deviennent des obstacles, et les rivages en apparence les plus sûrs de redoutables écueils. Elle seule approprie, tempère, accorde, concilie, anime sans agiter, élève sans troubler, développe avec harmonie. Ce qu'il y a de charnel et de passionné dans nos meilleurs sentiments est rejeté par cette flamme divine comme d'impures scories, et le métal, lavé pour ainsi dire par le feu, est propre dès lors à tous les usages du sanctuaire. La prudence devient zélée, et le zèle devient prudent, la témérité se réduit au courage, la conviction n'emprunte plus sa force à l'esprit de contention, l'enthousiasme apprend la patience, le dévouement s'accoutume à se passer de la gloire et même du succès, si bien que celui qui n'a fait que semer se réjouit franchement avec celui qui moissonne; enfin la sévérité n'ôte plus rien à la tendresse, ni la tendresse plus rien à la sévérité. Ainsi, tout à la fois fervent et dompté, obéissant et libre, le croyant porte dans son œuvre et les avantages de l'homme naturel, cette grâce, cette aisance, cette spontanéité dont on ne se passe point, et les prérogatives de l'homme nouveau, la justesse, la mesure, la rectitude, la conséquence et l'au-

torité. Heureux, divin tempérament, qui n'est donné qu'à ceux qui, du fond du cœur, peuvent dire à Jésus : « Tu es « le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Aussi, mes frères, n'en doutons pas : lorsque Jésus-Christ imposa le nom de Pierre à un homme qui ne lui avait point dit encore : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » c'est qu'il voyait en lui le germe de cette foi, ou qu'il avait résolu de la lui donner. Mais afin qu'on ne pût point s'y tromper, il renouvela ce même acte dans des circonstances nouvelles; il dit une seconde fois à Simon : *Tu es pierre,* lorsque Simon lui eut dit publiquement : « Tu es le Christ, « le Fils du Dieu vivant. » Ce qui d'abord avait été un don gratuit, une concession souveraine, prit en quelque sorte le caractère d'une récompense ou d'un échange : « Tu es « bien heureux, dit Jésus à Simon; car ce n'est pas la chair « et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est « aux cieux; *et moi je te dis à mon tour :* Tu es pierre, et « sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les portes de « l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Plus d'équivoque, plus de méprise possible. Ces paroles font éclater à la fois la souveraine liberté de Dieu, et sa souveraine raison : sa souveraine liberté, en ce que, parmi tous ceux qui confessent la même foi que Simon, c'est Simon seul qu'il a choisi; sa souveraine raison, en ce qu'il donne pour conducteur à l'Église un homme en qui la foi de l'Église et la pensée du christianisme se trouvent entières et vivantes.

Enfin, mes frères, les faits nous ont prouvé que Jésus-Christ avait bien nommé Simon, ce qui nous conduit à cette dernière réflexion : Il n'appartient qu'à Dieu de bien nommer, parce qu'il n'appartient qu'à lui de sonder les cœurs et les reins. C'est une gloire qu'il faut lui laisser, c'est un droit qu'il ne faut pas nous attribuer. Sans doute, mes frères, vous me comprenez. Je ne viens pas vous interdire,

au nom du respect dû à Dieu, tout jugement et par conséquent toute décision; ce serait, d'un seul mot, déclarer la vie humaine impossible; ce serait démentir l'Évangile même, dont plusieurs préceptes importants supposent l'exercice du droit que j'aurais nié. Pour n'en citer qu'un seul exemple, comment refuser absolument à un homme la faculté de connaître son semblable et, jusqu'à un certain point, de le juger, quand Jésus-Christ lui-même, parlant des docteurs de religion, dit à ses disciples : « Vous les « connaîtrez à leurs fruits? » (Matthieu, VII, 20.) Ce qu'est une personne dans un moment donné, ce qu'elle est par rapport à telle personne ou à tel objet, et même ce qu'elle est quant à son caractère, qui n'est pas son âme, mais la forme de son âme, nous pouvons le savoir ou du moins le présumer; car, à ces différents égards, nous allons rarement au delà d'une très forte probabilité. Mais, mes bien-aimés frères, présumer ou même savoir tout cela, ce n'est point encore savoir absolument ce qu'*est* un individu. Ce qu'il *est*, c'est proprement et uniquement ce qu'il *peut être;* ce qu'il *est*, c'est ce qu'il *deviendra*. Le germe profond et invisible de son avenir constitue sa personnalité; or, ce germe, qui le connaît? Quand un homme devient autre chose que ce que nous avions pensé, ou même le contraire, que disons-nous? que nous ne le connaissions pas; que l'événement a révélé dans cet homme un élément qui nous avait échappé; car il ne nous vient pas à l'esprit de supposer que tout à coup cet homme soit devenu essentiellement ce qu'il n'était pas. Or, cela nous arrive assez souvent pour nous servir de leçon. Puisque, dans certains cas, un élément aussi essentiel nous a évidemment échappé, nous devons croire qu'en chaque individu, le dernier fond se dérobe à nos regards. Qui ne sait d'ailleurs à quel point les circonstances modifient le caractère et toute l'existence

morale d'un homme? Combien, sous l'empire des circonstances, n'apparaissent pas différentes deux individualités essentiellement semblables ! Combien semblables deux individualités essentiellement différentes ! Ne faudrait-il pas, pour les apprécier l'une et l'autre, pouvoir séparer la personne des circonstances qui l'entourent? et qui oserait l'essayer? qui se flatterait de faire exactement la part des circonstances? Personne, si ce n'est Dieu. Qui est-ce encore qui pourrait séparer un homme de ses opinions, qui lui sont bien souvent ajoutées du dehors, qui ne sont guère à son âme que ce que ses vêtements sont à son corps, et qui paraissent néanmoins une partie de lui-même? qui fera ce partage? Personne si ce n'est Dieu; et c'est avec bien de la raison qu'un Père de l'Église a déclaré que « chaque homme n'est réellement que ce qu'il est aux yeux de Dieu, rien de moins et rien de plus. » Ainsi donc, dans la rigueur de l'expression, Dieu seul peut *nommer;* mais le nom qu'il donne est le vrai nom, le nom qui épuise l'idée, le nom irrévocable, le nom éternel. Nommons pourtant, puisqu'après tout il le faut, mais que ce soit avec réserve; souvenons-nous que nos appellations les plus vraies ne sont jamais intimes, jamais complètes; craignons surtout de nommer dans le sens du mépris ou du blâme; et puisque notre destin est de nous tromper souvent, que nos erreurs portent le sceau de cette charité qui croit tout, qui excuse tout, qui supporte tout, qui espère tout.

Chers frères, il ne nous était pas nécessaire de nommer parfaitement chacun de nos semblables; mais il nous importait infiniment de bien nommer Dieu, et Dieu ne nous a pas refusé ce qui nous importait le plus. Il nous a dit son nom dans l'Évangile : et désormais nous savons que Dieu est saint et que Dieu est amour. Savoir cela, c'est tout savoir. C'est savoir le vrai nom de toutes choses. C'est savoir

que ce monde n'est pas un chaos, mais un monde. C'est savoir que notre carrière terrestre n'est pas sans raison ni sans but. C'est savoir que l'homme, jusque dans la profondeur de sa chute, est un être dont Dieu honore la nature. C'est connaître le vrai nom de la prospérité, qui est grâce, et de la douleur, qui est épreuve. C'est connaître que la vie n'est pas ce que nous appelons de ce nom, mais que notre vraie vie est cachée avec Christ dans le sein de Dieu. C'est connaître enfin *notre* vrai nom : nous sommes les enfants du pardon après avoir été les enfants de la colère. Toute cette nouvelle et sublime nomenclature a été proclamée du haut de la croix, et transcrite dans l'Évangile, où le plus ignorant d'entre nous peut l'épeler avec le plus savant. En se nommant lui-même, Dieu a tout nommé. O divin nomenclateur, ô divin instituteur de l'humanité, amène tous les hommes à ton école! Remplis tous les cœurs d'une vive, d'une insatiable, d'une sainte curiosité! Enseigne aux uns à chercher sérieusement de quel nom tu veux qu'on te nomme! Détourne les autres de chercher uniquement ton nom dans les lois de leur pensée, dans celles de l'univers et de la société, dans les besoins de la nature humaine, mais dans cette parole de la croix, où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science! Que le nom adorable dont tu t'es nommé dans l'humble hôtellerie de Bethléem, dans le jardin de Gethsémané et sur le rocher de Golgotha, que ce nom majestueux et consolateur devienne à jamais ton nom dans notre conscience et dans notre cœur! Que notre vie, ô Dieu, te nomme comme tu t'es nommé! Que notre vie réponde au nom glorieux et doux dont tu nous as nommés toi-même! Que tout notre effort soit de le porter dignement sur la terre! que toute notre ambition soit de nous le voir à jamais confirmé dans les demeures éternelles!

LES COMPLICES

DE

LA CRUCIFIXION DU SAUVEUR

PREMIER DISCOURS

..... *Autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie.* Hébreux, VI, 6.

Lorsque le Fils de Dieu est déjà mort, ressuscité, monté auprès de son Père, comment donc peut-il être crucifié de nouveau, et qui est-ce qui peut lui faire subir une seconde passion ? Permettez-nous de ne pas répondre pour le moment à cette question, et qu'il vous suffise de reconnaître avec nous, sur le témoignage de l'écrivain sacré, que le Fils de Dieu, déjà mort, déjà sorti du tombeau, déjà recueilli dans la gloire de son Père, peut encore et toujours être crucifié, encore et toujours être livré à l'ignominie. Ainsi le plus grand, le plus épouvantable des crimes, celui qui soulève avec le plus de force tout ce qu'il peut y avoir en nous de sentiments justes et d'idées honnêtes, ce crime n'est pas borné à un seul moment de l'histoire, ne reste pas à la charge d'un seul peuple, comme

nous voudrions le penser, comme nous le pensions; il est toujours possible, il est perpétuel, il s'est comme enraciné à la terre et comme incorporé à l'humanité; et, chose horrible, on peut dire de ce forfait, comme de l'Être divin qui en fut la victime : « Il se verra de la postérité, il prolongera « ses jours, et qui racontera sa durée? » (Ésaïe, LIII, 10, 8.)

Et cependant nous avons coutume de parler du crime des Juifs comme d'un acte singulier, monstrueux, unique, qui n'a pas pu, qui ne peut pas se répéter. Il ne peut pas se répéter, disons-nous, parce que nous ne pouvons pas rappeler Jésus-Christ sur la terre et dans la condition d'homme de douleur, qu'une seule fois il devait revêtir. Et puis, nous ne voulons pas admettre que la nature humaine puisse être deux fois coupable d'un si énorme attentat, et nous dirions volontiers, en des termes semblables à ceux que Jésus-Christ lui-même nous a conservés : « Si « nous avions été du temps de nos pères, nous ne nous « serions pas joints à eux pour répandre son sang. » (Matthieu, XXIII, 30.) Deux impossibilités, pensons-nous.

Pour ce qui est de la première, il suffit de remarquer ce que dit l'apôtre : « Ils crucifient *autant qu'il est en eux* « le Fils de Dieu. » Autant qu'il est en eux, c'est-à-dire autant qu'il peut dépendre d'eux dans l'absence de leur victime; autant qu'il est en eux, c'est-à-dire de volonté, de désir ou d'intention. Ces hommes donc qui crucifient Jésus-Christ sont des hommes qui le crucifieraient s'il était présent, ou qui, de quelque nation qu'ils soient, se seraient joints au peuple juif pour crucifier Jésus-Christ, s'ils eussent vécu dans le même temps. Or qui ne sait que le crime est dans l'intention, et qu'aux yeux de Dieu un homme est comptable de toute action qu'il aurait certainement faite si l'occasion ne lui eût pas manqué? L'absence de Jésus-Christ, enlevé au ciel sur une nue, n'empêche donc pas

que le crime n'ait encore lieu, non extérieurement sans doute, mais dans notre cœur, et s'il a lieu dans notre cœur, le crime est aussi réel qu'il ait pu jamais l'être, nous sommes aussi bien les meurtriers de Jésus-Christ que les Juifs malheureux qui l'attachèrent à la croix.

Si l'on est coupable d'un crime pour l'avoir simplement voulu, à plus forte raison en est-on coupable quand on l'a tenté, quand on s'en est, pour ainsi dire, approché autant qu'il était possible. Un homme de sang se dédommage, en incendiant la maison de son ennemi, de n'avoir pu le détruire lui-même. La personne mortelle de Jésus-Christ a disparu de ce monde; mais il y a laissé un nom, des amis, une famille, pourrions-nous dire, une Église. Tout cela c'est lui-même encore : atteindre tout cela c'est en quelque sorte l'atteindre lui-même; car chaque être capable d'aimer, (et qui donc aima plus que Jésus?) se sent vivre dans ce qu'il aime, se sent défaillir dans ce qu'il aime, se sent mourir dans ce qu'il aime. Dans ce sens Jésus-Christ est encore présent sur la terre, par son seul nom, beaucoup plus par sa parole, plus réellement encore par son Église, qui est son corps : et quiconque s'attaque à son nom, à sa parole, à son Église, l'attaque lui-même, et, autant que cela se peut, le crucifie de nouveau. « Ce que « l'on fait au moindre de ses frères, c'est à lui-même qu'on « le fait. » (Matthieu, XXV, 40.)

Sans doute qu'en général nos actions font juger de ce que nous sommes. C'est à ses fruits qu'on connaît l'arbre. Mais il ne faut pas oublier que personne ici-bas ne fait tout le bien ni tout le mal dont il est capable ou dont il est tenté. Chaque homme est comme une statue que les occasions, comme autant de coups de ciseau, dégagent peu à peu du bloc, mais jamais peut-être entièrement : toujours elle y reste prise par quelqu'une de ses parties. Qu'il en

sorte plus, qu'il en sorte moins, cela n'est pas indifférent à ceux qui vivent avec lui; mais à Dieu, qui dans le bloc voit toute la statue, qu'importe? Dieu ne regarde point au dehors ni aux apparences, mais au cœur; il lit dans le cœur; et pour lui, ce que nous sommes dans le cœur, c'est ce que nous sommes. D'où il suit que tout ce que nous aurions fait si les circonstances eussent répondu aux pensées de notre cœur, nous est compté comme si nous l'avions fait. Nos convoitises impuissantes sont puissantes pour nous condamner. Quiconque, s'il l'eût pu, aurait crucifié Jésus-Christ, l'a crucifié, et doit être rangé dans le nombre des meurtriers du Sauveur.

Il reste donc à dire, si on l'ose, que ce crime est trop horrible pour être commis deux fois, même d'intention, et que les Juifs, en le commettant, ont fait une chose qu'eux seuls pouvaient faire. A quoi nous répondons sans hésiter que les Juifs n'ont été, en commettant ce crime, ni plus méchants ni plus criminels que beaucoup d'autres, qui pourtant ne l'ont pas commis. Voulez-vous, mes frères, nous suivre jusqu'au bout? Nous entreprendrons de vous faire convenir que beaucoup d'autres, qui n'ont pas fait ce qu'ont fait les Juifs, qui n'ont pas demandé ce qu'ont demandé les Juifs, sont en réalité plus coupables que les Juifs. Vous vous récriez? mais écoutez-nous.

Notre but ne nous oblige pas à diminuer le crime des Juifs. De quelque côté qu'on l'envisage, il est horrible.

Horrible par son injustice; car, encore qu'aux yeux de ceux qui demandèrent la mort de Jésus-Christ, Jésus-Christ ne fût pas le Fils de Dieu, il était un homme pur, vénérable, dont aucune ombre de péché n'obscurcissait l'innocence. Horrible par l'ingratitude; car il avait passé en faisant du bien; il en avait fait sans distinction à tous; et quoique je veuille bien croire qu'aucun de ceux à qui il

avait rendu la vue, l'ouïe, l'usage de leurs membres, ne figura parmi ses meurtriers, il n'en est pas moins vrai que tous avaient été témoins de ses bienfaits, et même en un sens en avaient été les objets, puisque c'était envers leurs frères, envers leur peuple, qu'il avait déployé la richesse de ses compassions. Horrible par la violence; car toutes les formes de la justice avaient été foulées aux pieds; nuls témoins entendus, sinon les témoins à charge; toutes leurs dépositions accueillies sans examen; toutes les limites de la loi dépassées; tous les pouvoirs confondus; la politique et la religion grossièrement mêlées; et le peuple se prévalant contre l'innocence et d'une liberté imaginaire et de sa servitude même, afin que, de quelque côté qu'elle recourût, la victime ne pût échapper. Horrible enfin dans les circonstances; l'accusé livré, avant sa condamnation, aux outrages de la populace; un brigand mis en liberté lorsque le juste est chargé de liens, afin qu'il soit bien établi que c'est à la justice, à l'innocence qu'on en veut; la bouche impie du chef des prêtres laissant échapper cette prophétie dérisoire et cruelle, secrètement dictée toutefois par celui qui est la vérité même : « Il est bon qu'un seul « homme meure pour le peuple; (Jean, XVIII, 14.) l'innocent accablé à proportion de son innocence, car seul, entre tous les condamnés, il doit, chargeant sur ses épaules l'instrument de son supplice, le traîner jusqu'au lieu maudit; ce supplice aggravé par des raffinements inconnus, par des railleries atroces, par des outrages dont le plus infâme et le plus effronté des scélérats n'avait peut-être jamais été l'objet à l'heure de son agonie, et que rendent plus exécrables, s'il est possible, l'admirable douceur et la patience de la victime; enfin cette rage insensée, dans l'emportement de laquelle un peuple entier, devenu prophète pour se maudire, s'écrie : « Que son sang soit sur

« nous et sur nos enfants; » (Matthieu, XXVII, 25.) voilà quelques traits, quelques traits seulement, de cette effroyable tragédie, où tout, à force d'horreur, nous paraît unique et inimitable.

On ne peut nier que le crime du peuple juif n'offre, dans plusieurs de ses circonstances et dans son aspect général, je ne sais quoi de mystérieux qui épouvante l'esprit. Tout y semble proportionné à la dignité de la victime. Ne dirait-on pas qu'on ne pouvait rien faire de moins contre un Dieu, et que la nature humaine était poussée par une force inconnue à des horreurs qu'on ne s'explique pas? Ce n'est pas l'innocence et le crime, c'est l'enfer et le ciel qui se rencontrent face à face dans Jérusalem et sur la colline du Calvaire. L'ennemi des hommes et de Dieu, obéissant à l'antique prophétie, arrive à son jour pour y briser le talon de celui qui doit lui écraser la tête; mais ce talon brisé (car pourquoi refuser ici le langage de l'Esprit de Dieu?) c'est l'agonie d'un Être divin, c'est le Prince des justes livré à l'ignominie et attaché au bois infâme, c'est la postérité d'Adam acceptant la responsabilité du crime de son père, le répétant sous la forme la plus atroce, et lui donnant, par le meurtre du Fils de Dieu, une sanction suprême. Dieu est là, Satan est là. La méchanceté semble y faire des miracles de méchanceté, comme la miséricorde des miracles de miséricorde.

Après cela, que pourrions-nous dire pour excuser le peuple juif? Mes frères, nous ne cherchons pas à l'excuser, encore qu'une grande pitié pour ce peuple nous saisisse à la vue même de son crime. Ce peuple était ignorant. Saint Pierre n'a garde d'oublier cette circonstance. « Je sais, dit-« il au peuple, que vous l'avez fait par ignorance, de « même que vos conducteurs, » (Actes, III, 17.) et saint Paul dit aux Corinthiens : « S'ils eussent connu la sagesse

« de Dieu (ou les desseins de Dieu), jamais ils n'eussent « crucifié le Seigneur de gloire. » (1 Cor. II, 8.) Avant ces deux apôtres, leur maître lui-même avait dit sur la croix : « Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils « font. » (Luc, XXIII, 34.) Ils ne savaient pas qu'ils immolaient le Fils de Dieu. Ils ne seront pas traités comme s'ils l'avaient su. La parole de celui qui ne saurait mentir, la prière de celui que son Père exauce toujours, nous en donne la ferme assurance. Mais ce qu'ils ne savaient pas, ils devaient le savoir. Ils sont coupables de l'avoir ignoré; de même que celui qui a commis un meurtre dans l'ivresse, n'est pas réputé coupable comme celui qui l'aurait commis à jeun, mais il est coupable pourtant; il l'est de s'être enivré. Les Juifs devaient savoir quel était Jésus-Christ; et ils l'auraient su s'ils avaient écouté ses paroles, s'ils avaient prêté l'oreille à celles de Moïse, qui rendait témoignage de lui, s'ils avaient seulement considéré ses œuvres, œuvres miraculeuses qui munissaient d'un sceau irrécusable les témoignages rendus par Jésus-Christ lui-même à sa propre divinité. Et pourquoi n'écoutaient-ils point? C'est, dit notre Seigneur, qu'ils ne pouvaient écouter, (Jean, VIII, 43.) ayant l'esprit tourné vers la vanité des choses visibles, et par-dessus tout ayant peur d'entendre. Ils étaient comme le reste des hommes, ils étaient comme nous tous : ils aimaient mieux les ténèbres que la lumière, l'ignorance que la connaissance, parce que leurs œuvres étaient mauvaises, parce que leurs cœurs étaient mauvais. Leur ignorance fut donc en quelque sorte volontaire, leur ignorance leur est imputable; seulement on peut dire, à parler en général, qu'ils ignoraient que cet homme qu'ils clouaient au bois maudit fût le Fils de Dieu. Mais cette excuse, si c'en est une, ne s'étend pas plus loin. Ils ignoraient la divinité de leur victime; mais ignoraient-ils la pu-

reté de ses mœurs, ignoraient-ils sa bonté, ignoraient-ils ses bienfaits? Rien n'avait été plus exposé à tous les regards, rien n'était mieux connu.

N'ajouterons-nous pas, mes frères, qu'ils étaient entraînés? Ah! pourquoi l'étaient-ils? Ah! d'où vient qu'ils se laissaient plutôt emporter par les perfides suggestions de quelques ambitieux que gagner et ravir par celui qui tant de fois voulut les rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et qui tant de fois les supplia de venir à lui pour avoir la vie? Que de choses à répondre! Nous les dirons plus tard, et c'est dans votre conscience même que nous irons les chercher. Remarquons donc seulement ici que le crime de la condamnation et du supplice de notre Seigneur fut plus directement le crime des principaux du peuple. Leur pénétration, rendue plus vive par l'intérêt, n'avait pas tardé à découvrir que l'ascendant de Jésus-Christ devait détruire le leur; lui-même, compatissant pour la multitude, sévère pour eux seuls, leur avait ouvertement déclaré la guerre, et dans le fond de son cœur saintement indigné, le Prince de la paix avait trouvé contre eux des paroles terribles. Ils jurèrent entre eux la mort de celui dont la seule apparition était, pour leur autorité chancelante, une menace de mort, et quand ils virent le peuple, dont les paroles et la charité de Jésus ravissaient l'oreille et le cœur, le suivre par torrents au désert, oublier en l'entendant la fuite des heures, et perdre, en recueillant cette manne céleste, jusqu'au sentiment de la faim, lorsqu'ils virent ce même peuple étendre ses vêtements et semer des palmes sur le chemin de Jésus, l'accueillir comme en triomphe dans la cité de David, ces habiles démagogues arrachèrent, comme d'un coup, toute cette multitude d'entre les mains de son roi, et la lancèrent furieuse contre celui dont naguère encore elle eût

embrassé les genoux. Ils n'eussent pas entraîné dans cette horrible défection de véritables disciples, des cœurs vraiment convertis à la vérité dont Jésus-Christ est le canal aussi bien que la source; mais l'adhésion du peuple à Jésus-Christ était encore plus superficielle qu'elle n'était vive. Ils l'avaient écouté des oreilles plutôt que du cœur; ils l'avaient beaucoup admiré, mais peu compris; c'était à un homme extraordinaire, à un libérateur temporel, qu'ils avaient rendu hommage dans sa personne; et ne vous rappelez-vous pas que Jésus dut fuir au désert de peur d'être fait roi par eux? Ce peuple, sans être incapable de bons mouvements, était pourtant charnel; c'était en quelque manière en sortant de son naturel qu'il s'était attaché à celui qui est venu sur la terre établir le règne de l'Esprit. Les pharisiens, en ramenant ce peuple à eux, en l'enchaînant à leurs passions, le remettaient dans sa voie. Il reprit aisément ses chaînes d'habitude; il crut aisément ceux qui s'adressaient à la chair, encore toute-puissante en lui, à ses inclinations sensuelles, à son orgueil, à ses frayeurs; une multitude est souvent plus facile à tromper qu'un seul homme, et parmi les mensonges, ce sont les plus grossiers, les plus invraisemblables, qui sont les mieux accueillis; car l'imagination du peuple ne souffre rien de médiocre, et en tout genre c'est l'énorme qui le captive. La peur d'ailleurs est une passion cruelle; on sut l'exciter habilement; Jésus-Christ, dit-on au peuple, est l'ennemi de César, et ces mêmes hommes qui l'avaient voulu couronner devinrent furieux de terreur en entendant dire qu'il avait voulu se couronner lui-même. Mais si le mensonge fut efficace, la vérité, (pour la première fois peut-être), le fut bien plus encore. Jésus-Christ s'était dit le Fils de Dieu, et en pardonnant les péchés, il avait fait sans doute ce qui n'appartient qu'à Dieu. S'il n'était pas Dieu,

il était donc un blasphémateur et un sacrilége. (Jean, X, 33.) En fallait-il davantage pour le perdre? Dès lors tous les emportements de la colère, érigée en une pieuse indignation, devenaient légitimes; dès que l'homme croit pouvoir venger Dieu, il ne peut trop le venger, et dans cet intérêt sacré, on s'honore, on se sait bon gré des mêmes actions dont, en toute autre circonstance, on aurait eu horreur. Saint Paul parle aux Romains d'un zèle pour Dieu qui n'est pas selon la connaissance; (Rom. X, 2.) il veut dire d'un zèle que n'accompagne pas la connaissance de la volonté de Dieu, de la pensée de Dieu, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, du caractère de Dieu. Ce zèle pour Dieu n'est pas un zèle pour le vrai Dieu, mais pour je ne sais quel être qu'on a mis à sa place et qu'on a revêtu de son nom; et si ce Dieu de notre imagination n'est pas un Dieu d'ordre, de paix, de lumière, de miséricorde, d'amour, que sera le zèle dont il est l'objet, sinon un zèle amer, contentieux, violent, impitoyable? Tel fut le zèle du peuple juif, animé contre Jésus-Christ par les pharisiens. Les passions humaines sont terribles; mais quand on s'y livre par conscience, quand on se fait une justice de l'injustice, un devoir de haïr, une religion de maudire, ô Dieu saint et bon, jusqu'où ne s'emportent pas, loin de ta lumière, tes misérables créatures! Les Juifs nous l'ont montré; et n'est-il pas bien digne de remarque que le plus funeste crime que l'homme ait jamais pu commettre porte le caractère du fanatisme?

En peu de mots, mes frères, et pour nous résumer, disons que les Juifs en immolant Jésus-Christ ne savaient ce qu'ils faisaient et qu'ils furent poussés à ce crime par l'influence de quelques hommes pervers, mais que s'ils n'avaient point haï la lumière, ils auraient échappé à l'ignorance et à la séduction. Nous ne saurions, sans manquer

à la justice ou à la vérité, en dire moins ni davantage.

Mais on va plus loin : on veut faire du supplice de notre Seigneur un crime juif, exclusivement juif. Cette assertion a une portée qu'on ne soupçonne peut-être pas. Car si Jésus-Christ n'a pu être immolé que par ce peuple, il n'a pu aussi mourir que pour ce peuple, et sa mort est sans intérêt pour le reste de l'univers. Suivez-nous, mes frères, avec quelque attention. Vous croyez tous à la déchéance, vous croyez tous au premier péché. Vous tenez tous pour certain que, dans la personne d'Adam, l'humanité a commis un crime que chacun de ses membres répète et confirme pour ainsi dire autant qu'il est en lui. Et quel est ce crime? C'est celui de nier Dieu. Que dis-je? c'est bien pis. Ce crime consiste à dire : Il y a un Dieu, et je ferai comme s'il n'y en avait point. Ce crime est fondamental; il est le père de tous les crimes; et tout comme, si l'homme ne l'eût pas commis, il n'en eût commis aucun autre, l'ayant commis, il est capable de tous, car tous en sont issus. Surtout il est capable de le répéter, et de fait, sous une multitude de formes diverses, il le répète tous les jours; car chacune de ses transgressions revient à dire, ou bien : Il n'y a point de Dieu, ou bien : Il y a un Dieu, et je ferai comme s'il n'y en avait point. Seulement il ne peut pas toujours le commettre d'une manière aussi directe que notre premier père, qui, en cueillant le fruit de l'arbre défendu, pécha proprement, immédiatement et de propos délibéré contre Dieu même. Cette terrible occasion fut donnée à nos premiers parents dans le paradis; et je dis que si, alors, ils ne crucifièrent personne, c'est qu'il n'y avait personne à crucifier, mais que, du cœur sinon des mains, ils plantèrent dès ce moment la croix où le Fils de Dieu devait rendre l'âme, et que s'ils ne le crucifièrent pas, ils crucifièrent la vérité dont il est, de toute éternité, l'au-

guste représentant. Or, cette vérité, ou cette parole, a été faite chair; Dieu s'est fait homme; un homme en qui la vérité résidait dans toute sa plénitude, a paru parmi les hommes, et tout de suite il a attiré et concentré sur lui toute la haine dont la vérité peut être l'objet, c'est-à-dire une haine mortelle; car, quand on hait la vérité, on ne la hait pas à moitié; et si la vérité fut haïe par notre malheureux ancêtre lorsqu'elle ne faisait que l'obliger à reconnaître sa dépendance, combien ne doit-elle pas l'être par ses descendants, qu'elle contraint, de plus, à reconnaître leur déchéance! Son apparition irrite en eux tout ce qu'il y a, dans l'homme, d'orgueil, de sens charnel, de révolte secrète et permanente contre les droits de Dieu. C'est à ce titre que les Juifs la haïrent; or, mes frères, haïr c'est tuer; quiconque hait tue en esprit, et s'il s'imagine d'une part qu'il n'y a pas de bonheur pour lui s'il ne tue, de l'autre, qu'il peut tuer, soyez certains qu'il tuera. Sur quoi je vous demande : Êtes-vous, ou non, de la race d'Adam et participez-vous à la souillure originelle? Adam était-il juif? et le sang du premier homme ne coule-t-il que dans les veines des Juifs? Dans ce cas, les Juifs seuls ont été capables de ce crime, et vous ne l'êtes, vous, ni de celui-là ni d'aucun : c'est à vous alors d'expliquer pourquoi vous en avez commis, je ne dis pas cent dans un jour, mais un seul dans votre vie. Quoi qu'il en soit, il doit être entendu, dans ce cas, que l'homme n'est pas séparé de Dieu, mais que le Juif en est séparé; que l'homme ne hait pas la vérité, mais que le Juif la hait; que le Juif, et non l'homme, a été chassé d'Éden; que le Juif est donc autre chose ou quelque chose de moins qu'un homme; que Jésus-Christ, par conséquent, n'est pas venu dans le monde pour l'homme, mais pour le Juif, et que l'Évangile nous fait assister à la réhabilitation d'un peuple, non à la rédemption du genre

humain. Mais si vous participez à la condition d'Adam, si vous êtes les héritiers de sa déchéance et les complices de sa faute, si vous vous reconnaissez capables et coupables du crime qui renferme tous les crimes, si vous convenez que l'action d'Adam votre père est, sous une forme différente, la même absolument que celle du peuple juif dans ce jour de funeste et glorieuse mémoire, alors, comment osez-vous dire que le supplice de Jésus-Christ est un crime juif, un crime que les Juifs tout seuls étaient capables de commettre? « Regardez au rocher duquel vous avez été « taillés et au creux de la citerne dont vous avez été tirés, » (Ésaïe, LI, 1.) et sans doute alors vous direz : Autant la vérité compte d'ennemis, autant Jésus-Christ compte de meurtriers; autant de fois il reparaîtrait sur la terre, et en quelque lieu que ce pût être, autant de fois et partout Jésus-Christ serait mis à mort.

Vous n'allez pas dire, je m'imagine, que les choses se fussent passées autrement ailleurs. Si vous parlez du détail, qui en doute? mais aussi qu'importe? J'ignore quels outrages eussent été, ailleurs, épargnés au Fils de Dieu, ou quelle forme ils eussent revêtue. Chaque peuple, chaque siècle a son génie, et les formes de la méchanceté, comme celles de l'erreur, sont infiniment diverses. Mais partout où l'homme est l'homme, le cri funeste : Ote, ôte ! eût retenti infailliblement, et le Fils de Dieu eût péri. Les hommes diffèrent entre eux, les peuples diffèrent entre eux; mais rien ne ressemble plus à un ennemi de Dieu qu'un autre ennemi de Dieu. Prenez-en un parmi les savants, un autre parmi les simples, ce sera la même chose, sinon que les savants haïront mieux, sachant mieux pourquoi ils haïssent. Prenez-en un parmi les caractères violents et atrabilaires, un autre parmi les caractères paisibles et froids, ce sera la même chose, si ce n'est peut-être que les se-

conds l'emporteront quelquefois sur les premiers par la fureur avec laquelle ils crieront : Ote, ôte, crucifie ! Parmi les ennemis de la vérité, les plus flegmatiques sentiront, à sa rencontre, leur sang bouillonner; et de même que, sur le chemin d'Emmaüs, le cœur des disciples brûlait au dedans d'eux en entendant Jésus-Christ leur expliquer l'Écriture, eux aussi, en la lui voyant accomplir, leur cœur brûlera au dedans d'eux, non d'amour, mais de haine. Les plus honnêtes, les plus vertueux selon le monde, se montreront, dans certains cas, aussi emportés contre Jésus-Christ que les plus licencieux et les plus déréglés. Ce jeune homme, nommé Saul, qui fut complice de la lapidation d'Étienne, qui ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, (Actes, IX, 1.) qui ravagea l'Église, entrant dans les maisons et traînant de force les hommes et les femmes en prison, (Actes, VIII, 3.) était sans reproche à l'égard de la justice de la loi, (Philippiens, III, 6.) en sorte qu'en tout pays il eût passé pour un homme d'une moralité distinguée. Sur tout autre terrain les différences subsisteront. Ici elles s'effacent. L'immensité de l'objet les emporte, il s'agit de s'appartenir ou de ne pas s'appartenir, de se donner à Dieu ou de se garder à soi-même, d'abdiquer ou de régner, d'être ou de n'être pas. A partir de là, je cherche en vain pourquoi donc il ne pourrait pas y avoir ailleurs qu'à Jérusalem des Caïphe qui détestent la vérité, des Judas qui la trahissent et des Pilate qui la livrent. Je descends le cours des siècles, et dès le premier pas je les retrouve. Il est vrai que je ne retrouve pas Jésus-Christ; mais la preuve n'en est que plus forte; car son Église, en laquelle il revit, étant moins parfaite que lui, devait, ce semble, être moins haïe; mais de même qu'il a le nom de son Église écrit sur la paume de sa main, (Ésaïe, XLIX, 16.) elle a sur la paume de sa main

le nom de son époux; on la reconnaît à cette marque, on voit Jésus-Christ en elle; on la poursuit, on la flagelle, on la crucifie comme si elle était Jésus-Christ. Jésus-Christ, en certains temps, accorde à son Église l'honneur de souffrir comme il a souffert. Faut-il vous raconter les persécutions et les supplices des fidèles, depuis Étienne jusqu'à Jean Hus, depuis Jean Hus jusqu'aux néophytes de Madagascar et aux chrétiens d'Otaïti? Cette horrible histoire roule en flots de sang à travers les dix-huit siècles qui nous séparent de son berceau. Jésus-Christ, dans la personne de ses amis, est mille et mille fois remonté au Calvaire. Et quand on n'a pas pu l'y ramener, car enfin Dieu voulait exercer son Église et non la détruire, on l'a du moins amené au Prétoire, lié, conspué, flagellé, couvert d'une pourpre dérisoire. Quand on n'a pas pu le livrer aux bourreaux, on l'a livré à l'ignominie, on l'a mis au pilori! Chose étrange! signe merveilleux! on a mêlé aux affronts les hommages. Les peuples, courbés à ses pieds par une force inconnue, ont prononcé avec adoration son nom trois fois béni; les rois de la terre ont fait de lui, malgré lui-même, leur allié, et, s'il n'eût tenu qu'à eux, ils en eussent fait leur complice; un monde entier s'est intitulé chrétien, et a semblé répéter dans un autre sens que les Juifs le vœu mémorable : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » enfin, on ne peut le méconnaître, quelque chose de la loi divine du Christ a pénétré dans les lois humaines et jusque dans les mœurs; mais l'eau amère a coulé avec l'eau douce par une même ouverture; (Jacques, III, 11.) d'une même bouche est sortie la bénédiction et la malédiction; et toutes les fois que Jésus-Christ a reparu dans la plénitude de sa nature et de son autorité, comme le Médiateur, comme le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, le grand nombre s'est dé-

tourné de lui, la multitude a crié ou murmuré : « Nous « ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » (Luc, XIX, 14.) Nous ne voulons pas que celui-ci nous sauve. Sur quoi, je n'ai plus qu'une chose à vous demander : Les choses étant ainsi, dites-nous quel serait le sort de Jésus-Christ reparaissant personnellement sur la terre? N'y aurait-il pour lui sur la terre plus de Prétoire, plus de Gethsémané, plus de Calvaire? Et aurez-vous bien le courage de dire qu'on n'entendrait plus à son sujet la multitude crier comme jadis. Ote, ôte, crucifie! O mes frères, il faut que nous ajoutions encore cette question douloureuse : Nul de nous, nul de ceux qui sont ici présents, ne crierait-il aussi : Ote, ôte, crucifie?

Mais ce cri, si vous ne le poussez pas, vous l'entendez du moins. Il est exhalé, tous les jours, par une multitude de voix. On ne dit pas : Otez, ôtez Jésus-Christ; il est absent; Dieu l'a ôté; Dieu ne le rendra pas à la haine des hommes. On ne dit pas : Otez, ôtez les disciples de Jésus-Christ; le moment n'en est pas venu; on n'oserait. On ne dit pas même : Otez, ôtez l'Église extérieure qui montre gravé sur ses portes le nom de Jésus-Christ; non, au contraire, adoptez-la, gardez-la, et gardez-la si bien qu'elle ne puisse faire aucun mouvement que vous n'ayez permis, et que le monde puisse croire qu'elle n'existe que sous votre bon plaisir, par votre force et de votre fait; mais on dit, les uns tout haut, les autres tout bas : Otez, ôtez, crucifiez le christianisme, et si on ne le dit pas, on fait mieux, on le livre, de mille et mille façons, à l'ignominie. C'est encore crier : Ote, ôte! Et que faut-il donc ôter, insensés que vous êtes? Voudriez-vous ôter du ciel ce soleil par qui nous avons la lumière et la chaleur, par qui les fruits et les moissons mûrissent, par qui l'océan est autre chose qu'un immense glacier, et la terre autre chose qu'un ca-

davre immense, sans qui, pour tout dire en un mot, tout ce qui vit serait mort? Jésus est le soleil du monde des esprits. Il n'y a sans lui, dans la vie humaine, que ténèbres, que désespoir. Nulle route pour aller à Dieu, nulle connaissance de Dieu, nulle consolation solide, nulle espérance, et pour unique direction de la vie, le hasard, la fantaisie, et les impulsions les plus contradictoires des instincts les plus opposés. Quiconque peut désirer d'éteindre ce soleil est l'ennemi de l'humanité, et ne saurait avoir, même dans ce monde infernal où l'on ne sait que haïr, de plus impitoyable, de plus cruel ennemi de son propre bonheur. Le prince du mal, dans ses souhaits meurtriers, n'a jamais pu souhaiter à une créature de Dieu rien de plus horrible, rien de plus funeste que ce que cet homme (si c'est un homme) souhaite aux hommes et à soi-même!

Après tout ce que les siècles ont vu, après tout ce que vous entendez presque chaque jour, oserez-vous bien dire qu'il n'y a pas dans le monde, encore aujourd'hui, des hommes qui crucifient autant qu'il est en eux le Fils de Dieu et le livrent à l'ignominie? Oserez-vous prétendre que, s'ils eussent vécu à Jérusalem, il y a dix-huit siècles, on ne les aurait pas vus se joindre à cette multitude insensée, ou que Jésus-Christ, revêtant une seconde fois une chair mortelle, et paraissant au milieu d'eux, serait à l'abri de leurs outrages? Je cherche en vain sur quoi vous pourriez appuyer ces suppositions et ces espérances. Car l'homme est toujours l'homme, et Dieu est toujours Dieu. Entre l'homme pécheur et le Dieu saint, il y a toujours la même distance. La lumière divine blesse toujours aussi douloureusement les yeux qu'elle ne guérit pas; et les hommes civilisés ne sont pas moins disposés à s'écrier et ne s'écrient pas avec moins d'emportement que les peuples les plus

sauvages : « Brisons ces liens, et jetons loin de nous ces « cordes. » (Psaume II, 3.) Jésus-Christ ne verrait qu'une différence entre ses ennemis juifs et ceux que je suis obligé d'appeler ses ennemis chrétiens ; ou, si vous le voulez, entre ses anciens et ses modernes persécuteurs, c'est que, parmi les premiers, plusieurs s'imaginaient, en le persécutant, rendre service à Dieu ; (Jean, XVI, 2.) tandis que nul des seconds ne peut avoir et n'a cette pensée. La leur attribuer ne pourrait être, au point où nous en sommes, qu'une raillerie du plus mauvais goût. Rendre service à Dieu ! Eh ! qui, parmi eux, se soucie de Dieu le moins du monde, et surtout de rendre service à Dieu ? Ils n'oseraient pas même vous dire qu'ils veulent rendre service à l'humanité : cette parole, s'ils essayaient de l'articuler, s'arrêterait sur leurs lèvres. Ils n'oseraient pas davantage dire ni penser que c'est à eux-mêmes qu'ils veulent rendre service : ils savent trop bien qu'au terme de cette guerre, encore qu'ils fussent vainqueurs (et je ne pense pas qu'ils l'espèrent) il n'y a pour eux ni gloire ni paix. Ils savent bien, au fond du cœur, qu'en ôtant Jésus-Christ du monde, ils dépouillent l'humanité et se dépouillent eux-mêmes. Et que savons-nous si quelques-uns, en secret, ne s'avouent pas toute la portée de leurs actes, et si, à l'avertissement d'un Gamaliel : « Prenez garde qu'il ne se « trouve que vous avez fait la guerre à Dieu ! » (Actes, V, 39.) ils ne seraient pas tentés de répondre : Tais-toi, vieil insensé ! ne vois-tu pas que c'est justement ce que nous voulons ?

Quoi qu'il en soit, mes frères, si la vérité peut avoir des ennemis, le Fils de Dieu a des ennemis, et comme ce qui est parfait ne peut être ni faiblement aimé, ni faiblement haï, les ennemis du Fils de Dieu sont tout prêts, l'occasion leur en étant donnée, à devenir ses meurtriers. Jésus-

Christ eut jadis, il a encore, il aura toujours des persécuteurs. Terrible pensée, même pour ceux qui le persécutent; car vous chercheriez longtemps avant de trouver un homme à qui n'inspire pas une véritable horreur la pensée d'être l'ennemi de Jésus-Christ. Mais, à votre compte, mes frères, qu'avons-nous prétendu faire en vous prouvant que Jésus-Christ a des ennemis, qui, tous les jours encore, et de tout leur pouvoir, le crucifient et le livrent à l'ignominie? Est-ce votre haine ou votre pitié que nous vous demandons pour eux? et, n'ayant pas craint de prendre la défense des Juifs, reculerons-nous devant la pensée de nous faire l'avocat de ceux dont la fureur insensée dresse aujourd'hui de nouveau une croix à l'Ami des hommes? Ah! pouvons-nous craindre de nous égarer en suivant l'exemple du Sauveur, et en disant, du fond de notre abjection, comme lui du haut de son trône sanglant : « Père, « pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? » Car, à les prendre en général, ils ne savent ce qu'ils font; et leur ignorance n'est pas tout entière à leur charge; d'autres en partagent avec eux la responsabilité, et qui sait, mes frères, si vous et moi n'en répondrons pas devant Dieu? Qui sait s'il n'en est pas, dans le nombre, qui se seraient laissé instruire si on l'eût bien voulu? Qui sait si, de ces bouches qui s'ouvrent au blasphème, des louanges et des cantiques ne s'élèveraient pas vers le Christ? Savons-nous, d'aucun d'eux, si, jusqu'à ce jour, il a tenu à lui d'en savoir davantage, et si les idées que, de bonne heure, on lui a données de Jésus-Christ et du christianisme, n'en ont pas fait pour lui de tristes et hideux fantômes? Savons-nous si Jésus-Christ ne les attend pas, comme saint Paul, sur le chemin de Damas; si nous ne verrons pas plusieurs d'entre eux, de persécuteurs, devenir apôtres; si, pour tout dire en un mot, les derniers ne seront pas les pre-

miers, et les premiers peut-être les derniers? Et quoi qu'il en soit, mes frères, la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. La colère de l'homme est toujours injuste. Ce qui est juste de sa part, ce qui lui sied, ce qui lui sert, c'est d'avoir pitié des autres comme on a eu pitié de lui. Qu'il défende au lieu d'accuser. Qu'il s'empare avec bonheur, à l'appel de Dieu lui-même, de cette fonction de défenseur officieux où le Juge suprême lui permet, si l'on peut dire ainsi, de suppléer Jésus-Christ : « N'y aura-« t-il personne, dit l'Éternel dans le prophète, n'y aura-t-il « personne pour intercéder? » (Ésaïe, LIX, 16.) Jésus-Christ a répondu à cet appel : nous, ses disciples, n'y répondrons-nous pas? Ne voudrons-nous pas, appuyés sur lui, intercéder comme lui? Trouverons-nous autre chose dans nos cœurs qu'une compassion douloureuse et des prières ferventes pour des hommes qui, s'ils sont aveugles et injustes, ne sont que ce que nous avons été, que ce que nous sommes naturellement, et le sont à leur dommage et à leur perte? Bannissons de notre cœur tout autre sentiment, renonçons à tout autre office; et à mesure que nous voyons des infortunés faire la guerre à Dieu, prenons la justice et la miséricorde pour ceinture de nos reins; combattons le combat de la charité; intercédons auprès de Jésus-Christ pour ses ennemis, et, si j'ose le dire, auprès des ennemis de Jésus-Christ pour celui dont, après dix-huit cents ans, ils font encore leur victime. Au lieu de mesurer notre colère à leur crime, faisons de leur crime la mesure de notre pitié; que leurs torts nous rappellent d'abord les nôtres, si facilement et promptement oubliés; et, dans la confusion de cet humiliant souvenir, que nos larmes coulent à la fois sur notre infidélité, sur la leur, et sur la bonté de Dieu, qui n'a point de plus cher dessein que d'effacer l'une et l'autre.

LES COMPLICES

DE

LA CRUCIFIXION DU SAUVEUR

SECOND DISCOURS

..... *Autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie.* Hébreux, VI, 6.

C'est d'abord aux ennemis du christianisme que nous avons appliqué les paroles de notre texte. L'application n'était que trop légitime, et pour la justifier, nous n'avons rien eu à forcer. Jésus-Christ et le christianisme étant un, haïr et tuer étant un, comment ne pas rapporter tout d'abord à ceux qui haïssent l'œuvre du Christ cette déclaration de notre texte : « Ils crucifient de nouveau, selon « leur pouvoir, le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie? » Nous avons été contraints de reconnaître des meurtriers et des bourreaux du Fils de Dieu, je ne dis pas chez les plus sauvages, chez les plus violents et chez les plus corrompus des hommes, mais aussi chez les plus civilisés, chez les plus doux et chez les plus honnêtes selon le monde. Inévitable conclusion! effrayante pensée! Ainsi

donc des hommes incapables de tout autre crime sont capables de celui qui surpasse et qui résume tous les crimes! Ainsi des hommes inoffensifs, paisibles, dont la vue n'excite aucun effroi, dont le caractère inspire la confiance, et que distingue peut-être, entre tous les hommes, la régularité de leur conduite, sont en secret, à l'insu de tout le monde et d'eux-mêmes, les imitateurs et les pareils de ces infortunés dont les clameurs sanguinaires pressaient le supplice du Fils de Dieu! A leur insu, le sang rougit leurs mains; et quoique, à l'exemple de Pilate, chacun d'eux se dise peut-être: « Je suis net du sang de cet homme, je « m'en lave les mains; » cette tache leur reste, et leur restera toujours! Si l'infortuné gouverneur de la Judée est mort irréconcilié, rien ne peut nous donner de son malheur dans l'autre monde une plus vive idée que l'image d'un misérable qui, cherchant à faire disparaître de ses mains la trace sanglante d'un parricide, les laverait et les relaverait, durant des siècles et des siècles, dans le bassin de l'Océan, et verrait l'Océan lui-même se changer en sang à mesure qu'il y plonge en désespéré ses mains criminelles. « Je m'en lave les mains, » dirait-il sans cesse, et la fatale couleur reparaîtrait toujours plus vive. « Je m'en « lave les mains, » dit également cet ennemi de Jésus-Christ ressuscité, et le crime qu'il n'a pas commis effectivement, mais qu'il commet tous les jours en esprit, s'attache et s'incruste, en traits de sang, à ses mains d'honnête homme, jusqu'à ce qu'il les ait lavées dans l'eau vive du repentir et dans les larmes de l'amour.

Ce que nous avons été forcés de dire des ennemis de Jésus-Christ, nous ne l'avons point dit des incrédules. A Dieu ne plaise que nous appelions ennemi quiconque ne croit pas! Celui qui, ne connaissant pas encore le secret de la divine clémence, a faim et soif de ce pardon et de

cette justice qui sont en Jésus-Christ, bien loin d'être un ennemi du Sauveur, à peine est-il un incrédule. Et tout ce qu'il y a d'hommes pareils parmi ceux qui ne confessent pas encore le nom du Fils de Dieu, fait partie, sans le savoir, de l'héritage du Fils unique et du troupeau du bon berger. Gardons-nous donc d'étendre au delà de toute mesure l'application des paroles du texte; mais n'allons pas non plus la resserrer. Ce n'est pas uniquement, ce n'est pas même principalement de ceux qui font la guerre au christianisme, qu'il est dit qu'ils crucifient de nouveau le Sauveur. Les paroles qui précèdent dirigent nos regards d'un autre côté. L'apôtre y parle de ceux qui, après avoir été illuminés et rendus participants du Saint-Esprit, après avoir goûté le don céleste et les puissances du siècle à venir, sont retombés, c'est-à-dire sont rentrés dans cette masse confuse, du sein de laquelle les avait fait sortir une dispensation de miséricorde.

Ceci, mes frères, est aussi mystérieux que terrible. Retombés, avez-vous dit, saint apôtre? Et d'où retombés? Des bras mêmes de Dieu. Car vous avez dit (et que pouviez-vous dire de plus fort?) qu'ils avaient goûté le don céleste, à savoir la félicité du ciel, et les vertus du siècle à venir, à savoir quelque chose de la joie, des lumières et de la vie de l'éternité. N'est-ce pas retomber du ciel et des bras mêmes de Dieu? Quoi donc? le ciel même ne serait pas un lieu de sûreté! Quoi? les bras éternels pourraient avoir de faibles étreintes! une force quelconque pourrait arracher à Dieu les âmes qu'il a recueillies sur son cœur! et cet asile ne serait inviolable et sacré que pour les âmes irrévocablement affranchies des liens de la mortalité! Oserai-je tout dire? Un disciple aurait recueilli les intimes confidences du Maître, aurait pu, dans des heures solennelles, reposer sa tête sur la poitrine de Jésus, et puis... mes frères, j'ai

pitié de vous et de moi-même, et la douloureuse horreur dont je vous vois saisis m'avertit de ne pas continuer... je m'incline devant un mystère de terreur, et je dis : s'il est possible, quoique sans doute excessivement rare, que des âmes retombent de si haut, elles ne le peuvent sans être misérablement brisées; leur abjection et leur malheur vont être proportionnés à leur bonheur et à leur gloire, hélas! et sans doute aussi leur haine à leur amour! N'est-ce pas l'histoire de toutes les apostasies? et soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas, ne les verra-t-on pas crucifier le Fils de Dieu et le livrer à l'ignominie? Nous ignorons si Jésus-Christ peut avoir des ennemis plus acharnés; mais par qui peut-il être et fut-il jamais plus déshonoré? La flagellation et les crachats du prétoire ne sont rien en comparaison.

Mais ceci, mes frères, nous amène à vous et à nous tous. Assez longtemps la parole du texte a tourné autour de vous, pareille à l'aigle qui décrit plusieurs cercles dans les airs avant de fondre sur sa proie. La voici qui, de tout son poids, tombe à la fin sur vous qui m'écoutez, et sur moi-même qui vous parle.

Car, mes frères, soit que nous ayons goûté le don céleste et les puissances du siècle à venir, soit que ces priviléges nous soient demeurés étrangers, une chose du moins est certaine, c'est que nous tous qui sommes ici nous faisons profession de croire en Jésus-Christ et de l'adorer. Nous portons son nom, nous sommes réputés membres de sa famille, et nous suivons sa bannière, comme celle de notre chef, au moins dans ses triomphes et dans ses fêtes. Mais si nous la délaissons à l'heure du combat (et cette heure, à dire vrai, c'est toute la vie), que dis-je? si, après avoir arboré cette bannière avec de grands cris de joie, nous laissons traîner ses plis glorieux dans la poussière et dans

la boue; si, comme ces soldats dont on admire l'excellente tenue les jours de parade, mais qui ne sont en effet que des soldats de parade, nous résistons à l'appel qui nous convoque de toutes parts pour la défense de la patrie et des lois; si, pour tout dire en un mot, nous renonçons par nos œuvres le maître que nous honorons de nos lèvres; si, chrétiens dans le temple, nous ne le sommes pas dans le monde, et si nous donnons ainsi à ceux qui n'ont pas fait la même profession que nous les plus fortes raisons de révoquer en doute cette puissance régénératrice de l'Évangile que, tous les dimanches pour le moins, nous venons reconnaître et bénir dans cette enceinte, je vous le demande, mes frères, n'y a-t-il rien de commun entre nous et les ennemis de Jésus-Christ, rien de commun entre nous et les infortunés qui le trahissent?

La religion, pour un très grand nombre d'individus, est un livre écrit dans une langue étrangère. S'ils daignaient l'ouvrir, ce livre excellent, je veux dire s'ils examinaient par eux-mêmes et en elle-même la religion qui leur est proposée, ils verraient bientôt que la langue de ce livre mystérieux est une langue humaine, universelle, intelligible à tous, une langue, du moins, que tout le monde peut apprendre. Mais au lieu de s'en assurer, ils recourent aux traductions. Ces traductions, dont les meilleures sont imparfaites et dont la plus fidèle est bien loin de rendre toute la force de l'original, ce sont les chrétiens, ce sont tous ceux qui font profession de christianisme. Entre ces traductions, ils ne choisissent pas même, ou s'ils choisissent, vous savez comment. Et en tout cas, si celle qu'ils ont rencontrée est obscure, incorrecte, grossièrement inexacte, toute pleine d'énormes contre-sens, si elle fait dire au texte le contraire de ce qu'il a dit, ils s'en contentent, ils s'imaginent connaître le livre, et le jugent sans

appel d'après cette version infidèle. Ils ont tort, vous n'en doutez pas; mais que pensez-vous des traductions? en d'autres termes, que pensez-vous de vous-mêmes? qu'avons-nous tous à confesser si notre vie est aussi païenne que notre culte est chrétien, et si nous avons fourni par nos œuvres un prétexte tout au moins, un prétexte avidement saisi, pour ne pas entrer plus avant dans l'examen d'une doctrine qui ne saurait, dit-on, être sainte puisque ses sectateurs sont si éloignés de l'être? Nous repoussons avec une sorte d'indignation cette idée de crucifier Jésus-Christ que notre texte exprime si durement; mais qu'avons-nous fait que le crucifier, autant qu'il dépendait de nous, dans l'opinion du monde? Et pour ne rien dire de ceux qui étaient bien décidés à ne pas se rendre, pour ne parler que de ceux qui étaient incertains, ébranlés, comment nous dissimuler que nous avons crucifié Jésus-Christ dans la pensée de ces hommes qui n'attendaient peut-être qu'un signe de sa présence pour s'écrier : « Béni soit celui « qui vient au nom du Seigneur ! » (Matth. XXI, 9.) que nous l'avons crucifié dans le cœur de ces personnes sincères, qui nous disaient, comme autrefois les mages : « Où « donc est le roi des Juifs qui est né? car nous avons vu « son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer! » (Matth. II, 2.) Et s'il est vrai, ainsi que plus d'un passage nous le fait entendre, que Jésus-Christ naisse de nouveau dans le cœur de chacun de ceux que la grâce amène à la connaissance de l'Évangile, et qu'il y repose comme dans le plus pauvre des berceaux ou comme dans la plus humble des crèches, il est donc vrai que nos mains criminelles auront été arracher de cet asile l'enfant Jésus, encore enveloppé de ses langes, pour le clouer misérablement à l'arbre maudit! Si ces images vous révoltent, laissons, j'y consens, les images. Aussi bien notre texte nous donne le

choix entre ce langage et un autre. Il nous accuse de « livrer « le Fils de Dieu à l'ignominie. » Aimez-vous mieux cette expression ? Et vous trouverez-vous moins coupables, moins malheureux, de l'avoir livré à l'ignominie, de l'avoir condamné à l'exposition, que de l'avoir, autant que vous pouviez le faire, condamné à mourir ? car l'ignominie est la seule mort dont il puisse aujourd'hui mourir, et combien de fois, grâce à nous, a-t-il subi cette mort !

Il n'a pas fallu, pour cela, nous abandonner aux excès que le monde lui-même flétrit. Et qui sait si, dans ce cas, nous eussions fait autant de tort à la cause de notre maître ? Peut-être on eût dit : « Ces gens vous en imposent ; ils sont décidément hors des termes de leur religion ; le témoignage qu'ils rendent contre elle est calomnieux ; ce sont de faux témoins qu'il ne faut pas écouter ; écoutons-en d'autres, ou, mieux encore, allons voir nous-mêmes ce qu'il en est et n'en croyons que nos yeux. » Mais une vie sans beauté comme sans laideur, une vie médiocre, commune, vulgaire, où la morale des honnêtes gens remplace la sainteté des enfants de Dieu, qu'y a-t-il de plus propre à retenir dans l'erreur ces personnes trop nombreuses pour qui les chrétiens, les premiers venus d'entre les chrétiens, sont le christianisme lui-même ? Une vérité, mes frères, a survécu dans les esprits à toutes les vérités et domine toutes les erreurs, c'est que, si Dieu a parlé, ce n'est pas pour dire des choses triviales, que, s'il est venu dans le monde, ce n'est pas pour y faire des choses vulgaires, et que, s'il a donné des lois, ce sont des lois parfaites. Or, dans le monde, chacun sait assez bien, au moins pour le compte d'autrui, en quoi consiste la perfection, et, parmi les hommes du monde, il n'en est pas un qui n'adresse à quiconque prétend avoir eu communication des oracles de Dieu, la même question que Jésus-Christ adressait à ses disciples :

« Que faites-vous d'extraordinaire? » (Matthieu, V, 47.) L'extraordinaire, c'est ce qu'on attend de nous; et sans doute il suffit, pour qu'on l'attende, que nous ayons professé l'extraordinaire opinion que Dieu nous a tant aimés que de se faire homme pour nous sauver. Le monde, sur ce point, ne prend pas le change, et s'il se fait grâce à lui-même de tout, il ne nous fait grâce de rien. Quand donc il nous voit tels que nous sommes pour la plupart, quand il ne reconnaît pas en nous de nouvelles créatures, quand rien dans notre vie ne lui paraît s'élever au-dessus du niveau général, quand il a cherché vainement ces violents qui ravissent le royaume céleste, quand il ne nous voit pas mourir tous les jours avec celui et pour celui qui est mort pour nous; quand, en un mot, il demande des miracles et qu'il n'en trouve point, il n'est pas étonnant qu'il se dise : « Quoi! n'est-ce que cela? Mais nous en ferions bien autant. Ces gens-là prétendent que la Divinité elle-même s'est abaissée pour eux jusqu'à leur nature et jusqu'à la mort : de grâce, que feraient-ils de moins s'ils ne le croyaient pas? La religion de Dieu, s'il en est une, ne souffre pas la médiocrité; le médiocre, dans ce genre, c'est le faux. Il faut donc ou que ces chrétiens ne soient pas de vrais chrétiens, ou que le christianisme ne soit pas vrai. » Entre ces deux conclusions, mes frères, à laquelle croyez-vous que s'arrêtera cet homme du monde? Si vous considérez que la première étant la plus juste, la seconde est la plus commode, que n'avez-vous point à craindre des impressions que le monde aura nécessairement reçues de votre vie et de vos mœurs?

Et remarquez (car je me plais à rendre au monde toute la justice que je puis lui rendre, et à reconnaître combien, sur certains points, il est judicieux), remarquez que le monde ne vous demande pas la perfection. A ses yeux,

être chrétien, ce n'est pas être parfait; mais tout au moins c'est aspirer à l'être, et ce besoin de perfection a des conséquences, des effets auxquels on ne peut pas se tromper. Il y a un abîme entre ceux qui éprouvent ce besoin et ceux qui ne l'éprouvent pas. Les uns marchent et les autres sont immobiles. Les uns se reposent en eux-mêmes, les autres ne se reposent qu'en Dieu. Les uns comptent avec Dieu, les autres ne comptent pas. Les uns regardent en arrière, les autres regardent en avant. Les uns veulent vivre avant de mourir, les autres veulent mourir pour vivre. Les uns cultivent des vertus humaines, les autres des vertus divines. Les premiers peuvent avoir cette modestie qui est le bon sens et le bon goût de l'amour-propre; les seconds s'appliquent à l'humilité, par qui l'amour-propre lui-même est exclu. Ici règne peut-être l'aimable bienveillance; là fleurit, ou tout au moins s'efforce d'éclore, la céleste charité. Chez les uns chaque devoir a des limites précises, chez les autres il n'en a point. La vertu chrétienne est pour eux cette sphère sublime « dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Dieu est ce centre; or Dieu est infini : où seraient les bornes d'une sphère dont le centre même est infini? Telles sont les pensées qui donnent à la vie chrétienne son incomparable caractère; et, croyez-le bien, malgré leur aveuglement sur ce qui les concerne, les hommes du monde ne font grâce d'aucun de ces traits à ceux qui se disent chrétiens.

Après cela, vous vous demanderez peut-être avec inquiétude qui, des prétendus amis ou des ennemis déclarés du christianisme, porte le plus de dommage à la cause de Jésus-Christ? Il suffirait, je crois, de remarquer que le nombre des premiers, aujourd'hui encore, l'emporte de beaucoup sur celui des derniers; mais j'aime mieux vous

présenter, mes frères, une autre considération. Un admirable instinct a dit, en tout temps, à la multitude : que la bonne vie est la conséquence et la marque de la bonne doctrine. Or, je puis dire sans injustice qu'en général cette marque ne se trouve pas chez les ennemis de Jésus-Christ. Leur vie n'est pas à la gloire de leurs opinions, et le peuple n'hésite pas à prononcer que la vérité n'est pas là puisque la vertu n'y est pas. Si cette conviction du peuple ne les empêche pas absolument de faire du mal au christianisme, il faut avouer que leur influence en est d'autant moindre. On sait bien du moins qu'ils n'ont rien à donner, et si, pour un temps, ils détachent du christianisme les esprits de plusieurs, ils ne parviennent pas à les attacher à leurs propres vues. Il y a plus encore. A voir comme va le monde lorsqu'il se sépare de Jésus-Christ et le renie, on se sent repoussé par l'effroi et par une sorte d'instinct vague vers ce Fils de l'homme, dont le nom seul éveille dans les âmes je ne sais quelle idée de paix, de sécurité, d'harmonie. Mais en se retournant ensuite vers les chrétiens, et en leur appliquant le même principe, le peuple se sent pris, à leur sujet, des mêmes doutes et de la même défiance que lui a inspirés la conduite des ennemis de l'Évangile. Il pourrait examiner sans doute; il pourrait, si l'on peut s'exprimer ainsi, lire la vérité chrétienne dans des exemplaires plus corrects, qui, grâces à Dieu, ne manquent pas; il pourrait la lire surtout dans cet exemplaire incomparable, qui est Jésus-Christ; mais le fera-t-il? n'est-il pas à craindre qu'il s'en tienne à ses premières rencontres, à ses premières impressions; et si elles n'ont pas été favorables à la cause de la religion, n'en répondrons-nous pas? Et avec quelle frayeur ne serons-nous pas contraints de nous dire : Les adversaires ont démenti par leurs œuvres une doctrine d'erreur, et nous

avons démenti par nos œuvres une doctrine de vérité !

Il ne nous reste plus qu'à mesurer la distance entre la tâche que nous avons accomplie et celle qui nous était imposée. Nous avons crucifié le Seigneur de gloire, et nous devions nous faire crucifier pour lui; nous l'avons fait mourir dans le cœur de nos frères, et nous devions mourir pour lui dans notre propre cœur; nous devions répandre sa gloire, et nous l'avons rendu méprisable. La jeune femme à qui un illustre époux vient de donner son nom, sent avec une humble fierté que l'honneur de ce nom lui est désormais confié, et elle se respecte dans la personne de son époux, autant, pour le moins, que dans sa propre personne. Que de ménagements délicats! quelle vigilance! quel soin jaloux de sa propre réputation, qui n'est plus seulement la sienne; et que ne fera pas, pour la conservation d'un si précieux dépôt, le respect le plus profond uni à la plus profonde tendresse! Ah! les apparences mêmes, les plus faibles apparences de mal, comme elles seront évitées! et combien plus la moindre, la plus imperceptible réalité! Eh bien! non, elle se joue de cet honneur; elle le compromet par des imprudences, elle le flétrit par des fautes; elle n'avait accepté ce nom glorieux que pour l'avilir; elle a si bien fait qu'un nom qui n'eût éveillé, sans elle, que des idées et des sentiments respectueux, ne peut plus être prononcé sans exciter dans l'esprit de tout le monde un mépris amer, un invincible dégoût. De qui donc venons-nous de tracer l'image? Ce n'est pas de vous sans doute, épouse du Seigneur, Église sans tache, sainte et irrépréhensible, (Éphés. V, 27.) dont nul ne peut dire: Elle est ici, ou elle est là; car elle est partout répandue. Mais ce portrait n'est-il pas celui de cette multitude qui invoque le nom de Jésus-Christ et qui semble ne rien négliger pour prouver qu'elle ne lui appartient pas?

Et pourtant elle lui appartient, mes frères; il ne l'a pas vainement, il ne l'a pas dérisoirement appelée à sa connaissance. Elle-même, elle ne peut pas le désavouer. Si elle ne se presse pas avec amour autour de lui, elle ne se presse pas non plus autour de quelque autre, et, de même qu'autrefois Simon-Pierre, elle semble dire à Jésus: « A qui « irions-nous, Seigneur? » (Jean, VI, 68.) ou comme David: « Quel autre avons-nous dans le ciel que toi? » (Psaume LXXIII, 25.) Elle en a vu assez pour parler ainsi, et point assez pour agir ainsi qu'elle parle. Qu'est-ce que cette foi, dont elle ne peut briser les liens, mais dont elle ne tire pas les conséquences et dont elle ne recueille pas les fruits? Cette foi la pourra-t-elle sauver? Cette foi, au contraire, ne la condamnera-t-elle pas? Et n'est-ce pas une chose déplorable, effrayante, que de voir tant d'hommes réunis au nom de Jésus-Christ pour crucifier Jésus-Christ, ou, ce qui est la même chose, pour le livrer à l'ignominie?

Il est un rapprochement, mes frères, qu'en vain nous voudrions nous interdire, et que plusieurs de vous peut-être ont déjà fait avant nous dans le secret de leur esprit. Nous vivons dans une confédération qui se dit chrétienne, et qui a pris pour symbole, pour signe de ralliement, la croix de Jésus-Christ. On dirait que, républicaine et libre, la Suisse n'a voulu avoir pour roi que le roi du ciel. Notre patrie est chrétienne de profession, comme nous le sommes tous, nous que ce temple voit réunis. Elle a, comme chacun de nous, arboré la bannière du Prince de la paix, bannière où, parmi d'admirables devises, celle-ci se lit bien distinctement : « La paix naîtra de la justice. » (Ésaïe, XXXII, 17.) Or, maintenant, qu'est-ce que j'entends, et qu'est-ce que vous avez entendu? Un cri de douleur perçant, formidable, immense, au milieu duquel se distinguent les gémissements désespérés de ces enfants ou de

ces pères, à qui leurs pères ou leurs enfants viennent d'être enlevés par une mort tragique (1). Qu'ai-je vu et qu'avez-vous vu, mes frères? Des hommes qui se traitent publiquement de *fidèles et chers confédérés*, des hommes qui ont pris le Père de notre Seigneur Jésus-Christ pour témoin et garant de leur alliance, courant au-devant les uns des autres, non pour s'embrasser, mais pour se détruire, un sang fraternel répandu par des mains fraternelles, sur cette terre qui se dit chrétienne, et, nouvelle Rachel, la patrie pleurant ses enfants, et ne voulant point être consolée parce qu'ils ne sont plus! Longtemps avant ces scènes d'horreur et de deuil, qu'avez-vous vu, et qu'avez-vous entendu? Oh! que de choses, mes frères, que de choses propres à nous couvrir de honte, quand nous nous rappelons que notre Dieu n'est pas un Dieu de confusion, mais un Dieu de paix! Que d'autres jugent entre les partis le ministère que j'accomplis en ce moment me dispense d'une pareille fonction, et je n'accuse personne en particulier, mais j'accuse tout le monde. Si nous avons été contraints de voir ce que nous voyons, c'est que nous ne sommes pas ce que nous prétendons être; c'est qu'à nous prendre en masse, nous n'avons de chrétien que le nom. Il n'y a plus moyen de s'y tromper; la couverture, pour parler avec le prophète, est trop étroite pour nous envelopper, et notre uniforme de soldats du Christ ne peut nous déguiser plus longtemps. Si nous étions chrétiens, nous serions en paix les uns avec les autres, car le christianisme c'est la paix; et encore n'aurions-nous point, comme plusieurs se l'imaginent, payé de notre liberté cet inestimable avantage, car le christianisme c'est la liberté.

(1) Allusion aux événements de 1844 et 1845. C'est en 1845 que ce discours a été prononcé. (*Éditeurs.*)

Oui, la liberté, l'égalité, la civilisation, ces biens dont nous sommes si jaloux, ont coulé sur la terre, avec la vérité et le salut, des blessures divines de Jésus-Christ. Hors de lui et de ses enseignements, nous n'aurons jamais qu'une liberté tyrannique, qu'une égalité sauvage, qu'un semblant de justice et que l'extérieur de la civilisation. Il n'y avait qu'à être chrétiens pour avoir tout ce que nous avons si ardemment convoité, pour en avoir la réalité, dis-je, et non la trompeuse apparence. Mais avons-nous été chrétiens? le sommes-nous? la majorité du peuple est-elle chrétienne? Je me réduis encore et je dis : Y avait-il, en tous lieux, dans notre patrie, assez de chrétiens pour saler la masse entière, et le sel lui-même n'avait-il pas perdu sa saveur?

Que chacun réponde, comme il croira devoir le faire, à ces questions générales; mais que chacun s'en adresse une plus particulière. Un peuple chrétien est un peuple de chrétiens, car ce n'est pas le peuple, c'est l'individu qui croit, qui espère, qui aime et qui obéit. C'est de la piété des particuliers que se compose, si l'on veut l'appeler ainsi, la piété publique; et de même qu'une famille de païens ne peut être une famille chrétienne, un peuple ne saurait être chrétien s'il est formé de familles qui ne le sont pas. Tout est réel, tout est substantiel dans le royaume de Dieu, et la fiction n'y a point de place. Pour que le peuple soit chrétien, il nous faut, chacun de nous, commencer par l'être, et si le christianisme lui seul peut sauver notre patrie, le soin de la sauver regarde chacun de nous. Or, qu'est-ce que chacun de nous a fait pour la sauver? qu'est-ce que chacun de nous n'a pas fait pour la perdre? Rien, direz-vous peut-être, rien dans un sens ni dans l'autre; car chacun de nous, dans la masse, est trop peu de chose. Qui vous l'a dit? qu'en savez-vous? et dans tous les cas, montrez-moi comment la masse pourrait être chrétienne, si

vous ne l'êtes pas vous-mêmes, et dites-moi qui doit commencer, sinon chacun de nous, également, indistinctement. Trouvez-vous plus raisonnable que chacun attende, pour être chrétien, que tout le monde le soit devenu? Mais tout le monde ayant le droit d'attendre, on attendra éternellement.

Dieu nous préserve de ne voir dans la profession et dans la pratique du christianisme qu'un moyen de prospérité temporelle! Mais il est certain, d'un autre côté, il est même avoué de tous, que le christianisme, cru et pratiqué, est pour les nations comme pour les familles, pour les familles comme pour les individus, le seul gage du bonheur qui peut encore se réaliser sur cette terre d'exil. Et c'est pourquoi je dis que tout chrétien qui n'accomplit pas sa foi dans ses œuvres (Jacques, II, 22), est responsable, pour sa part, que dis-je? il est caution solidaire de toute la somme de bonheur que notre condition rendait possible, et il lui sera demandé compte, à lui personnellement, de tout ce bonheur perdu. Abaissez donc vos regards sur vous-mêmes à la vue des calamités nationales; accusez-vous vous-mêmes; et, sans refuser aux victimes de nos misérables discords la compassion qui leur est due, gardez, mes frères, gardez beaucoup de pitié pour vous-mêmes.

Abaissez vos regards, et puis relevez-les. Dirigez-les avec autant d'espoir que de confusion vers le divin protecteur de vos âmes et le divin patron de l'humanité. Unissez votre cœur, par la ferveur de vos prières, à ce divin cœur de Jésus, qui renferme d'inépuisables trésors d'amour et de justice, comme son esprit renferme d'inépuisables trésors de science et de sagesse; et lorsque, à la suite de communications intimes, vous aurez, selon l'expression de l'apôtre, « les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus » (Philip. II, 5), sachez que vous avez recueilli dans le ciel

du bonheur pour la terre, que votre indigence, dès ce moment, a de quoi enrichir l'indigence de vos frères, et que vous venez d'acquérir, pour ceux qui sont près, peut-être même pour ceux qui sont loin, des gages et des éléments de paix. Vous ne pouvez pas tout, faites ce que vous pouvez; regardez au devoir beaucoup plus qu'au succès; remettez entre les mains de Dieu les intérêts d'une cause qui est la sienne, et croyez, sans jamais douter, à la profondeur de ses compassions comme à l'incorruptibilité de sa justice et de sa sainteté.

LES MURMURES DES PÉCHEURS

(Discours prononcé le jour du jeûne fédéral, 8 septembre 1831, dans l'Église française de Bâle.)

Pourquoi l'homme vivant murmurerait-il, l'homme, dis-je, qui souffre pour ses péchés? Recherchons nos voies et les sondons, et retournons jusqu'à l'Éternel. Levons nos cœurs et nos mains au Dieu fort qui est aux cieux, et disons : Nous avons prévariqué, nous avons été rebelles, et tu n'as point pardonné. Lamentations, III, 39-42.

Telles sont les paroles qu'on nous met aujourd'hui dans la bouche; car vous savez que nous ne les choisissons point. Un usage respectable veut que, dans ce jour de pénitence nationale, un même mot d'ordre soit donné à toutes les chaires, que l'Église entière se rassemble au même instant autour d'une même vérité, qu'une même direction soit imprimée en même temps à tous les esprits. Et encore pouvons-nous dire que le choix qui se fait par l'autorité ecclésiastique parmi les textes de l'Écriture n'est pas absolument libre; il est dicté par les circonstances et plus ou moins inspiré par le sentiment public; de telle sorte que l'Église semble se réunir en ce jour avec le dessein formé, l'intention expresse de méditer une certaine vérité qui l'a frappée, d'attacher ses regards sur un point qui l'attire plus que tous les autres. Aujourd'hui elle s'écrie comme de concert : « Pourquoi l'homme murmurerait-il? »

Ce cri, mes frères, trahit une préoccupation universelle. Si l'on se met en garde, si l'on proteste contre le murmure, c'est qu'il y a une tentation au murmure. Si cette tentation existe, c'est que des maux récents, ou encore présents, ou prochains, éveillent cette tentation si facile à éveiller; c'est que cette nation, prosternée aujourd'hui dans les temples du Seigneur, ou a déjà ressenti les atteintes de l'orage, ou voit de loin étinceler dans le ciel des foudres qui la menacent. C'est pour cela qu'aujourd'hui, effrayée de sa propre faiblesse, s'avertissant, s'exhortant elle-même à l'heure critique de l'épreuve, elle s'écrie: «Pourquoi l'homme vivant murmurerait-il?» Mais ce conseil qu'elle s'adresse de ne point murmurer, nation chrétienne, elle a, pour l'appuyer, d'autres arguments que ceux d'une sagesse charnelle. Une voix pleine d'autorité retentit du fond des siècles, du sanctuaire de la prophétie, ou, pour mieux dire, des tabernacles éternels; la voix de Dieu proclame au sein de notre Confédération, comme jadis parmi les ruines fumantes de Jérusalem : « Pourquoi « l'homme vivant murmurerait-il, l'homme, dis-je, qui « souffre pour ses péchés? »

L'homme doit se garder de murmurer; car il souffre pour ses péchés; telle est la vérité que nous sommes chargé aujourd'hui de vous rappeler. Importante en elle-même et à toutes les époques, nous vous laissons à juger si l'époque présente en relève l'importance et en ranime l'intérêt.

Avant tout, sachons ce que c'est que murmurer. L'expliquer, mes frères, ce sera montrer, d'une manière effrayante, combien il y a de murmurateurs. Qui est-ce qui murmure? Est-ce celui-là seulement qui, atteint par l'infortune, accuse d'injustice ou de rigueur la puissance qui le frappe? A ce compte, j'avoue que le murmure serait assez rare. Mais ce qu'on n'ose dire à Dieu en face, on le

lui dit indirectement; et pour passer par des détours, le murmure et la plainte n'en arrivent pas moins comme murmure et comme plainte au souverain dispensateur des biens et des maux. On murmure toutes les fois que, au lieu de recevoir les épreuves avec respect, résignation et confiance, on s'en plaint comme d'une chose qui ne devait pas arriver. On murmure toutes les fois que les larmes, qui sont permises à la sensibilité de la nature, se tournent en impatience et en dépit. On murmure lorsque dans une affliction quelconque, on refuse d'être consolé. On murmure lorsque, dans un mal qui vient de la méchanceté des hommes, on ne veut voir que ces hommes, et non les intentions paternelles de la Providence, dont ils ont été, à leur insu, les instruments. On murmure lorsqu'on ne sait point supporter les défauts des personnes dont on est entouré; et chaque mouvement de colère contre les hommes est un murmure contre Dieu. On murmure, en un mot, et la vie entière est un murmure, quand on ne se soumet pas de cœur comme de paroles à toutes les dispensations d'en haut; et de quelque manière qu'on s'exprime d'ailleurs, quelque respect qu'on témoigne pour la volonté de Dieu, quelque soin qu'on ait de s'en rapporter, par forme de compliment, à la garde de Dieu et à son secours, on est au fond de l'âme en révolte contre lui, en tant qu'on intente procès à sa Providence. Jugez, d'après cela, combien il y a de murmurateurs.

Le murmure est donc tout entier dans l'insubordination du cœur, insubordination coupable chez tous les hommes, mais inexcusable chez des chrétiens. Que de grandes et puissantes raisons n'ont-ils pas pour se soumettre! Que de lumières! Que d'expériences! Que de moyens de justifier la conduite de Dieu à leur égard! Il sont assurés, par une preuve éclatante, de toute la grandeur de son amour; il

leur a donné son Fils : ne peuvent-ils pas, sur la foi de ce bienfait immense, tout supporter, tout attendre et tout espérer? Ne savent-ils pas que ces souffrances sont pour le chrétien autant d'occasions et de témoigner et d'exercer un dévouement qui doit être par rapport à Dieu la disposition dominante de son âme? Ne savent-ils pas « qu'il n'y « a point de proportion entre les souffrances du temps « présent et la gloire à venir qui doit être manifestée » dans les fidèles? (Romains, VIII, 18.) Ne savent-ils pas que Dieu n'impose à chacun que ce qu'il est en état de porter, et qu'avec chaque nouvelle épreuve arrive un secours proportionné? Vous voyez que, sans recourir à aucun des raisonnements de la sagesse humaine, ils ont une riche provision d'arguments, et, ce qui vaut mieux, de préservatifs contre le murmure; mais nous n'avons pas indiqué celui-là même qui conduit à tous les autres, et sans lequel tous les autres seraient sans base solide. Le prophète nous le fournit en ce peu de mots : « Pourquoi l'homme vivant murmu« rerait-il, l'homme, dis-je, qui souffre pour ses péchés? » Si cette sentence est vraie, il est évident qu'il n'y a plus de lieu au murmure.

L'homme souffre pour ses péchés. A coup sûr les Juifs souffraient pour leurs péchés. La ruine de Jérusalem était le châtiment direct, et depuis longtemps prophétisé, de leur rébellion obstinée. Notre affaire à nous est de chercher si cette sentence est susceptible d'une application plus générale, et s'il est vrai, dans tous les cas, que l'homme souffre pour ses péchés.

L'homme souffre pour ses péchés. S'il ne souffrait pas pour cette cause, pourquoi donc souffrirait-il? Comment se rendre compte, à l'honneur de Dieu, d'infortunes que l'homme n'aurait point provoquées? On ne pourrait se les expliquer que de deux manières : ou Dieu se plaît aux

souffrances de ses créatures, ou il n'a pas été en son pouvoir de faire un monde où l'on ne souffrît point. Voilà toute la lumière que nous trouvons, hors du christianisme, sur les afflictions de l'humanité. Quelle triste lumière ! ou plutôt quelles noires ténèbres ! Grâces à la Parole de Dieu, nous savons à quoi nous en tenir sur les causes premières de la souffrance. La Bible proclame que « ce n'est pas vo« lontiers que Dieu afflige les enfants des hommes. » (Lamentations, III, 33.) Elle rejette tout entiers sur nous des reproches qui, s'ils ne tombaient sur l'humanité, tomberaient nécessairement sur Dieu même. Elle rapporte hautement tous nos maux à nos péchés. Elle déclare que, tant que nous serons dans cette chair de péché, nous souffrirons pour le péché ; une sentence prononcée sur tout le genre humain pèsera jusqu'à la fin sur chacun de ses membres ; et comme « la terre a été maudite à cause de « l'homme » (Genèse, III, 17), ce monde sera toujours sous plusieurs rapports un monde de désordre, où « *toutes* les « créatures soupirent et sont comme en travail jusques à « maintenant ; » (Romains, VIII, 22.) « il y aura comme un « train de guerre ordonné à l'homme sur cette terre ; » (Job, VII, 1.) « l'homme est destiné à être travaillé comme « les étincelles à voler en haut ; » (Job, V, 7.) et pour les plus épargnés, pour les plus heureux en apparence, il viendra toujours le moment de reconnaître la vérité de l'expression qui compare cette terre à une *vallée de larmes*. Mais si la justice de Dieu éclate dans les souffrances de l'humanité, sa miséricorde s'y déploie encore davantage. Ces souffrances sont l'école où l'Esprit de Dieu nous rapprend les vérités éternelles et nous élève pour le ciel. Ces souffrances sont comme la préface obligée de l'œuvre divine, qui, par les désenchantements, les mécomptes et les échecs, travaille à vider notre âme de ses anciens attache-

ments, et la dispose à recevoir un nouvel hôte. Les souffrances, en un mot, sont les préparatifs de la grâce. Sans doute l'éducation par la douleur serait inutile s'il ne s'agissait que de nous *perfectionner*; les anges ont à se perfectionner, et Dieu ne châtie point les anges; mais elle est indispensable à des êtres qui ont à se *régénérer*. C'est par les châtiments du péché que Dieu veut nous retirer, individus et nations, des chaînes du péché. C'est sur les ruines de nos espérances et de notre fortune, sur les cendres de tout ce qui nous fut cher qu'il fait croître avec le plus de vigueur les rejetons salutaires de l'arbre de vie. A qui manquent les afflictions du dehors, il envoie les souffrances intérieures; il donne des regrets à ceux qui n'ont rien perdu, des douleurs sans nom à qui manquent les douleurs communes; il attaque de cent manières les âmes qu'il veut sauver; il brise de mille coups les cœurs orgueilleux; et froissés de nos chutes, humiliés de notre misère, il nous enlève aux attraits d'un monde que nous avons trop aimé, il élance nos désirs vers la patrie de la paix, nous traîne captifs aux pieds de sa miséricorde, aux pieds du trône d'ignominie où son Fils est monté pour nous, et où « la charité a couvert une multitude de péchés; » (1 Pierre, IV, 8.) en sorte que « le châtiment, qui paraissait un sujet « de tristesse et non pas de joie, produit un fruit paisible « de justice à ceux qui ont été ainsi exercés. » (Hébr. XII, 11.) Ainsi, mes frères, dans deux sens différents, nous souffrons pour nos péchés; nous souffrons parce que Dieu a fait de la peine la compagne inséparable du péché; nous souffrons parce que la souffrance est le chemin nécessaire qui nous mène vers le Réparateur de tout péché.

Ames régénérées, âmes chrétiennes, vous aussi vous souffrez pour vos péchés. C'est parce qu'il y a en vous, comme en nous tous, une nature de péché, qu'il faut que

vous passiez sous la dure discipline de toute l'humanité. Et si la rigueur de cette discipline ne se relâche point à votre égard alors même que vos dispositions habituelles semblent la rendre inutile, si quelquefois même on croit voir que les châtiments redoublent à proportion que vous vous épurez, c'est que, dans la vérité, vous vous épurez à mesure que les châtiments redoublent; c'est que, amoureux de votre beauté morale, le Seigneur ne veut rien laisser au fond de votre âme de ce qui pourrait blesser la pureté de ses regards; et chaque nouvelle douleur qu'il vous envoie s'adresse à un reste du vieil homme qu'il a résolu de déraciner en vous. Si les épreuves arrivent coup sur coup, si d'une affliction à l'autre le Seigneur vous laisse à peine le temps de respirer, n'en doutez pas, vous avez alors des raisons particulières de vous croire aimés. Vous êtes ce métal précieux que d'une fournaise à l'autre le Seigneur affine par degrés; vous êtes cette eau du ciel que l'orage a troublée, et que le Seigneur fait filtrer à plusieurs reprises à travers des tissus toujours plus serrés pour la rendre limpide et pure; vous êtes cette ébauche d'un divin chef-d'œuvre, dont l'artiste céleste efface impitoyablement tous les traits défectueux pour les remplacer par d'incomparables beautés... Et si tout ce travail du Seigneur sur votre âme, si toutes ces épreuves successives vous rappellent vos péchés, elles vous rappellent plus vivement encore ce secret de votre adoption, dont le témoignage a été signé par la main de Dieu même dans votre âme renouvelée. Comment donc murmureriez-vous, vous qui savez non-seulement que vous souffrez pour vos péchés, mais que vous souffrez parce que Dieu vous aime?

Mais s'il est vrai, dans un sens général, que nous souffrons pour nos péchés, cela est plus particulièrement vrai d'une classe de souffrances qui sont la suite naturelle, les

fruits directs du péché. Les maux qui viennent immédiatement de la main de Dieu sont les moins fréquents et les moins nombreux. Pour frapper l'homme, Dieu n'a guère besoin que de l'homme; et toutes les forces de la nature conjurées ne sauraient nous faire la moitié du mal que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais cette vérité, mes frères, qu'il est peu de personnes qui en embrassent toute l'étendue! On sait bien en général qu'une foule de maladies accusent notre intempérance et nos passions; que la misère temporelle est le plus souvent un résultat de l'inconduite; que les déportements des enfants déposent contre la négligence des pères; que nos plus cuisants chagrins viennent de nos affections mal réglées. Un aveu si général est facile : ce qui est plus rare, c'est de reconnaître pour soi, et dans chaque cas particulier, les vérités qu'on reconnaît volontiers pour le compte de l'humanité. Il n'y a sorte de supposition à laquelle nous ne fassions accueil, il n'y a sorte de cause que nous n'allions chercher au loin, il n'y a chose ni personne dans le monde que nous n'accusions, plutôt que de convenir de la vérité et de nous accuser nous-mêmes; et ce n'est qu'à grand'peine que, après avoir épuisé ce vaste cercle d'imputations gratuites, notre amour-propre ne trouvant plus d'issue ni d'abri, se résigne à un aveu mortifiant ou du moins au silence. Notre tort est-il prouvé, il faut au moins que quelqu'un le partage; il est vrai que nous avons péché, mais quelqu'un a péché avec nous; seuls, nous n'en eussions pas eu la pensée; nous avons été provoqués; il était difficile de résister à l'empire des circonstances; les circonstances sont coupables et de notre péché et de notre malheur. Mais alors même que moins d'opiniâtreté obscurcit notre jugement, combien encore sur ce point nous sommes loin de la vérité! La vérité bien connue reporterait sur le compte de chacun de

nous presque tous les maux qu'il attribue à une influence étrangère. La vérité bien connue déchargerait la nature et les hommes de presque tous les reproches que leur adresse notre douleur. Sans nous engager aujourd'hui dans une recherche que nous recommandons à chacun de vous, qu'une observation du moins nous soit permise. En étudiant la filiation des malheurs qu'on éprouve, on s'arrête d'ordinaire aux causes immédiates, qui, à la vérité, sont très souvent indépendantes de notre volonté, et l'on part de là pour accuser le sort et les hommes; mais si l'on remontait plus haut, que de fois on serait forcé de reconnaître qu'on a créé de loin la position dont on vient de subir les fâcheuses conséquences; que la direction générale qu'on a donnée à sa vie est la vraie cause de l'échec qu'on vient d'essuyer; que si, par exemple, on avait évité certaines sociétés qu'interdisait une morale délicate, l'occasion de la perte qu'on éprouve, des humiliations qu'on essuie, des haines dont on est l'objet, ne se serait jamais rencontrée! C'est ainsi qu'en remontant d'anneau en anneau cette longue chaîne de causes auxquelles vient se suspendre un résultat inattendu et douloureux, on ferait, je n'en doute pas, une foule de découvertes mortifiantes. Que les individus l'essayent : les nations et l'humanité les ont devancés dans cette carrière. L'histoire n'a pas permis de douter que le destin de chaque nation ne soit, en général, proportionné à son degré de moralité; le tableau des malheurs des peuples se confond avec le tableau de leurs crimes; et les annales des sociétés en décadence ne sont guère que la représentation d'un suicide prolongé. L'histoire générale de l'humanité conduit aux mêmes résultats; elle rapporte la plupart des infortunes dont gémit l'espèce humaine à un principe partout répandu de corruption qui vicie ses facultés, égare ses forces, trouble son action, et

fait de ses développements même les plus glorieux une suite de convulsions effrayantes, de chocs meurtriers et de sanglantes catastrophes. Quelle apparence qu'une loi qui se reconnaît si aisément dans la vie des nations et de l'espèce humaine, ne se révèle pas à tout homme impartial dans le tissu de sa propre vie? Et comment des maux qui sont son ouvrage lui permettraient-ils le murmure?

Reste, mes frères, une dernière classe de maux, ceux qui viennent de la méchanceté des hommes. Je suppose que nous recevions de leur part des offenses que nous n'avons ni provoquées ni méritées en aucune sorte. Appliquant ici ce que nous avons dit plus haut des maux que Dieu nous inflige par quelque accident de la nature, nous pouvons répéter encore : « l'homme souffre pour ses péchés; » car il n'est pas concevable que Dieu fît souffrir sans nécessité un être pur et sans tache; et la nécessité en vertu de laquelle nous souffrons, soit de la part de la nature, soit de la part des hommes, cette nécessité ne peut se dériver que de notre corruption. La méchanceté des hommes doit donc se produire à nous sous le même aspect que les orages, les inondations et les pestes, je veux dire comme un mystérieux instrument, un agent involontaire de la Providence de Dieu pour notre châtiment ou notre correction. Mais la considération de cette dernière source de maux réveille nécessairement une idée bien propre à étouffer tous nos murmures. Que nous rappelle la méchanceté dont nous sommes les victimes sinon une méchanceté dont nous sommes les complices? Qu'est-ce donc que ce principe malfaisant qui vient de se déployer *contre nous*, sinon un principe malfaisant qui se déploie très souvent *en nous?* Qui nous a frappés, sinon l'homme, avec une méchanceté d'homme, avec notre méchanceté? Que souffrons-nous que nous n'ayons fait souffrir, selon notre caractère,

notre éducation ou nos circonstances? Et quelle offense pouvons-nous recevoir, qui ne nous invite, presque aussi vivement que nos propres offenses, à nous humilier devant Dieu, plutôt qu'à nous plaindre et à murmurer? Si c'était quelque autre qui eût été offensé, quel langage tiendrions-nous? Voilà, dirions-nous, un signe, un fruit de la corruption humaine; et nous ne murmurerions pas; mais voilà que nous murmurons parce que cette méchanceté humaine a éclaté contre nous au lieu d'éclater en nous. Pourquoi cette différence? Les choses ont-elles changé de nature? Le mal est-il plus mal parce qu'il est tombé sur nous? Serait-il moins mal s'il tombait sur d'autres? Que la nature tressaille involontairement, que le *moi* gémisse : cela est légitime; mais que nous murmurions d'une corruption qui est nôtre et d'une méchanceté dont nous sommes solidaires, cela est-il juste? cela est-il sage? et ne serait-il pas plus juste et plus sage, à cette manifestation de la maladie commune de tout le genre humain, de nous humilier profondément d'une misère que nous partageons, et de nous recommander, avec nos offenseurs, à la divine miséricorde? car alors même que nous souffrons de leurs péchés, nous souffrons pour les nôtres.

Cette vue serait bien utile dans les temps de divisions et de guerre. Seule elle pénétrerait le cœur de l'homme des dispositions les plus nécessaires dans ces crises violentes de la vie sociale. D'un côté, au tribunal des hommes, et devant l'opinion publique, il défendrait son droit autant que le devoir l'exige et que la charité le permet; de l'autre, au tribunal de Dieu, il s'humilierait pour les offenses mêmes qu'il reçoit. D'un côté, il dirait aux hommes : Devant vous, je n'ai point mérité ce que vous me faites; de l'autre, il dirait à Dieu : J'ai mérité ce qu'on me fait. D'un côté, il dirait à ses adversaires : Vous violez à mon égard les règles

de la justice; de l'autre, il dirait à Dieu : Ce que tu me fais éprouver n'est que justice. D'un côté, il protesterait solennellement contre le droit violé, les lois méconnues, l'ordre troublé; de l'autre, il prendrait le sac et la cendre, et dirait : J'ai violé le droit, j'ai méconnu les lois, j'ai troublé l'ordre; non pas peut-être l'ordre légal du pays, l'ordre auquel doivent se conformer les citoyens, mais cet ordre supérieur dont la volonté de Dieu est la base, et qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, doit être sacré à des créatures raisonnables et immortelles. Ainsi se réunirait ce qu'on sépare beaucoup trop : l'assurance de l'homme et la confusion du pécheur, la fermeté du citoyen et l'humilité du chrétien.

Ainsi, de quelque nature que soient nos maux, nos péchés nous interdisent le murmure. Mais est-ce que peut-être la grandeur des maux mettra des bornes à notre soumission? Mais quel est le téméraire qui balancera l'injure avec le châtiment? Quel est le téméraire qui dira : Je n'ai péché qu'avec modération, je pouvais pécher davantage, ma faute est légère? Qui osera appeler légères des offenses dont Dieu est l'objet? Ne leur communique-t-il pas en quelque manière son infinité, et la grandeur de l'offense ne se mesure-t-elle pas sur la grandeur de l'Être qui la reçoit? Demandez à Jérémie s'il est un point où les châtiments de Dieu peuvent passer pour excessifs et où le murmure devient légitime? Où prononça-t-il ces paroles qui interdisent le murmure à tout homme vivant? Au milieu des ruines de Jérusalem, sur les pierres noircies de cette cité brûlée, dans ces solitudes naguère peuplées d'où l'ennemi avait emmené captifs tous ceux qu'avait épargnés son glaive, à la vue d'une scène de désolation qui arrachait au prophète ce cri douloureux : « Vous tous qui passez, « regardez, et dites s'il est une douleur pareille à ma dou-

leur! » (I, 12.) Habitants de cette ville où règne encore l'abondance et la sécurité, représentez-vous le feu du ciel ou des hommes tombant aux quatre coins de cette cité paisible, vos femmes et vos enfants cherchant une issue au travers des flammes, les infortunés rejetés d'un péril dans l'autre, et le glaive abattant sans miséricorde ceux dont la flamme a eu pitié; richesse, gloire, bonheur, liberté, tout s'évanouissant en un jour, et cette population naguère enviée se dirigeant par troupes d'esclaves vers la terre étrangère qui ne les rendra jamais à la patrie... voyez toutes ces choses, et répétez par anticipation les paroles du prophète : « Pourquoi l'homme murmurerait-il, « l'homme, dis-je, qui souffre pour ses péchés? » En aurez-vous la force? Et pourtant ces mots, dans une pareille circonstance, sont la devise du chrétien.

Mais nous forçons les rapprochements, dira-t-on; nous comparons ici ce qui ne peut être comparé. Qu'est-ce que nos péchés auprès de ceux de Jérusalem? Mes frères, je n'ai parlé que des *maux* de Jérusalem, et j'espère que Dieu ne vous en destine pas de semblables; mais s'il vous châtiait comme elle, je voudrais savoir à quel titre vous vous roidiriez contre le châtiment, et quel moyen vous auriez de prouver qu'il a dépassé l'offense? Pour quel crime est-il juste qu'une ville périsse, qu'un peuple succombe, et qu'une population tout entière soit emmenée en captivité? Quels égarements peuvent rendre nécessaire une si forte leçon? Nul de nous ne le sait; et il faut bien, à moins de nier absolument la Providence, que nous nous en rapportions là-dessus à sa justice et à sa sagesse. Tous les maux qui nous seront envoyés seront justes puisqu'ils nous auront été envoyés. Toutefois, mes frères, y aurait-il de la témérité à prétendre que nous aurons mérité bien plus que nous n'avons souffert? Souffert! qu'ai-je dit? et

qu'avons-nous souffert? Comme nation, qu'avons-nous souffert, nous dont la longue prospérité doit étonner, effrayer peut-être; nous dont le bonheur accuserait la justice de Dieu, si rien au monde pouvait faire douter de cette inaltérable justice, qui a ses temps et ses voies que nous ne connaissons point? Au lieu de demander à Dieu pourquoi il nous frappe, il faudrait lui demander bien plutôt pourquoi il nous épargne. Le Psalmiste, en vantant le bonheur d'Israël, s'écriait : « Dieu n'a pas fait ainsi à « toutes les nations; » (Psaume CXLVII, 20.) et nous, ne devons-nous pas dire, à l'égard de la Suisse : Dieu n'a fait ainsi à aucune nation? Il n'y a pas dans le monde un second exemple de tant d'avantages accumulés. De tout ce que peut souhaiter une nation, Dieu ne nous a refusé que ce qui nous eût perdus. Une longue, une miraculeuse paix a développé au milieu de nous tous les germes de prospérité. De ces vastes incendies que l'ambition ou les passions populaires allumaient sur la face du globe, à peine est-il tombé dans notre enceinte quelques brandons impuissants. A de longs intervalles seulement, des fléaux passagers, où la main seule de Dieu paraissait, affligeaient cette terre favorisée. La tyrannie de l'étranger n'a point foulé nos contrées; nous avons pu hâter de nos vœux des améliorations sociales et fortifier le présent contre l'avenir, mais nous n'avons pas eu à sortir de l'esclavage; la tyrannie ne germe point ou meurt à fleur de terrain sur le sol helvétique. En un mot, les biens ont été grands et nombreux, les maux rares et passagers. A tous ces bienfaits comment avons-nous répondu? Apparemment par un redoublement de zèle et d'obéissance? car une reconnaissance ordinaire eût été indigne de tant de miséricorde. Apparemment par un dévouement plus grand que celui d'aucun peuple? car nous avons reçu beaucoup plus de grâces

que tous les autres peuples. Nous aurons enchéri sur nos pères, pécheurs comme nous, je l'avoue, mais chez qui la crainte de Dieu n'était pas un vain mot, sur nos pères qui, bénis de Dieu, attendaient tout de lui, et, lui devant leur liberté, s'empressaient de lui en faire hommage? La croix du Sauveur aura été plus vivement empreinte dans nos cœurs que sur nos bannières? Nous aurons établi nos mœurs, notre manière de vivre, nos rapports mutuels sur la base de la sainte loi de Dieu? Nous aurons été chrétiens comme individus et chrétiens comme nation, chrétiens dans nos relations privées et chrétiens dans nos relations politiques, chrétiens dans nos transactions particulières et chrétiens dans les transactions, les traités et tous les actes de notre existence nationale? En un mot, objet particulier des complaisances de l'Éternel, nous aurons été aussi parmi les nations un organe particulier de sa vérité et les hérauts de sa gloire? Nation présomptueuse, qui t'obstines à envelopper dans les vertus de tes pères ton humiliante nudité, ta misère perce à travers ces glorieuses dépouilles. Tu as prévariqué. Tu as méconnu la plus heureuse position que Dieu ait faite à un peuple. Christianisme, liberté, abondance de biens, longue paix, délivrances inespérées, qu'as-tu reconnu, qu'as-tu respecté, que n'as-tu pas profané? A quels vices, inconnus de tes ancêtres, n'as-tu pas donné accès dans tes saintes montagnes? Le siècle a-t-il eu un venin que tu n'aies sucé? Cette foi qui faisait la force de tes aïeux, qui seule explique leur histoire, l'as-tu gardée? La croix de Jésus-Christ n'a-t-elle pas de nombreux ennemis dans ton enceinte? L'incrédulité superbe n'a-t-elle pas remplacé dans un grand nombre de cœurs l'humble et confiante soumission des vieux âges? Et, ce qui est pire peut-être que des ennemis, combien le christianisme n'a-t-il pas dans ton sein d'amis faux, ou froids, ou indécis, ou

tremblants! Un formalisme vain, des traditions vagues, une justice sans Christ ou un Christ sans justice, le nom de l'Esprit saint conservé et sa puissance méconnue, n'est-ce pas à peu près tout ce qui te reste de ces croyances vives, énergiques, sanctifiantes, dont la trace subsiste encore dans les discours et surtout dans les actions de ceux dont tu oses vénérer la mémoire? A Dieu ne plaise que nous fermions les yeux sur tout ce qui reste encore de bonne semence dans ces champs dévastés! Mais certes, nous parlons dans un temps où l'on doit nous comprendre, ou plutôt le temps parle pour nous. Ce n'est pas dans des sermons seulement, mais dans tous les entretiens, ni dans ces temples seulement, mais sur les places publiques, ni parmi les chrétiens seulement, mais parmi les gens du monde, que la plainte, une plainte amère retentit. Et de quelque point de vue qu'on juge les choses humaines, on se réunit à dire, ou du moins à sentir, que la nation est coupable, et qu'une grande iniquité appelle de grands châtiments.

D'où vient ce vague effroi? Les calamités sont-elles déchaînées? la colère de Dieu a-t-elle débordé? Non; nous n'avons encore été châtiés que par mesure. Mais on se sent *intérieurement* frappé. Indépendamment de ces calamités naturelles, ordinairement locales et passagères, que Dieu déchaîne aujourd'hui presque sans interruption dans presque tous les cantons, on a des sujets de plainte plus profonds et plus graves. Sur les pas et sous les auspices d'un généreux désir de réformes et de liberté s'est glissé dans les veines de la nation un principe invisible, mais meurtrier, plus funeste si la bonté de Dieu n'en avait tempéré l'énergie; des scènes déplorables ont trop bien, hélas! révélé son action cachée; là où l'élément désorganisateur n'a pas encore percé son enveloppe, un sombre pressentiment a

déjà serré bien des cœurs; les opinions qu'on voyait se fondre lentement les unes dans les autres, se choquent maintenant sans s'instruire et sans s'entendre; les extrêmes provoquent les extrêmes; d'un camp à l'autre, pour ainsi dire, les erreurs donnent le signal aux erreurs; une tension pénible, douloureuse, se fait sentir dans toutes les relations politiques; la force paraît manquer pour le trop subit enfantement d'un ordre social qu'il est si urgent de fixer et de consolider. Mille questions que le temps seul peut refroidir sont encore brûlantes; les passions politiques n'ont pas encore épanché toute leur lave; les clameurs impérieuses des systèmes ou d'une prétendue nécessité intimident les principes, plus anciens que tous les systèmes et plus nécessaires que toutes les nécessités; chaque jour montre imminent un danger public contre lequel Dieu seul est assez fort. Quelle que doive être l'issue de cette crise, elle est un mal, mes frères; ces mouvements désordonnés ne sont pas des symptômes de santé; une agitation aussi prolongée relâche tous les liens sociaux et use le frein des habitudes morales; la patrie est malade, nul n'en peut douter; et nul aussi ne peut fixer le moment de la guérison.

Nous l'espérons encore, cette guérison, mais de Dieu, non pas de nous, qui avons assez fait voir combien peu nous étions maîtres de nos destinées, et qui presque partout avons *reçu* ce que nous avions l'air de *faire*. Mais si Dieu aggravait notre situation au lieu de l'améliorer, s'il jugeait qu'une secousse ne nous a pas assez réveillés et qu'une seconde est nécessaire, ne vous y trompez pas: c'est bien vainement que la nation rejetterait sur quelques iniquités individuelles la cause des maux qu'elle éprouve et de ceux qu'elle attend. Une nation est coupable des maux qu'elle ne sait pas détourner. Une nation se fait son

sort à elle-même. Jamais des volontés perverses ne compromettraient le bien général sans la complicité cachée de la faiblesse, de l'égoïsme, de la corruption et de l'incrédulité publiques. On ne fait à une nation que le mal qu'elle veut souffrir. Dieu l'a voulu ainsi; et pour punir les peuples ingrats, il se fait l'allié de leurs ennemis. Et ce n'est pas seulement comme nation qu'une nation attire sur elle les châtiments célestes; car qu'est-ce donc que la corruption générale sinon le résultat de toutes les corruptions individuelles? et sur qui définitivement tombent les châtiments de Dieu si ce n'est sur des individus? De quoi se compose la méchanceté nationale sinon de la vôtre, libertin, dont les déréglements sont une des plaies de la patrie? de la vôtre, égoïste, qui, en trahissant votre destination, trahissez la patrie? de la vôtre, incrédule, qui, en abandonnant Dieu, abandonnez la patrie? Comment le corps serait-il sain quand les membres sont malades? Comment y aurait-il des vertus publiques quand les vertus privées manquent? Et par quel miracle la patrie aurait-elle un caractère qui ne se retrouve pas chez la plupart de ses enfants? Un seul homme vicieux rend la patrie moins riche et moins heureuse d'autant : qu'est-ce de plusieurs? qu'est-ce d'un grand nombre? Un péché individuel entraîne souvent le châtiment de plusieurs personnes : qu'est-ce d'une iniquité commune à des milliers? Chaque citoyen qui ne vit pas selon la règle de Dieu est donc complice et responsable, pour sa part, des malheurs de la patrie. Tous les vices concourent à exciter le déplaisir de Dieu. Tous les péchés sont autant de tisons jetés dans le feu de sa colère; et, au sein de la vie la plus étroite, l'individu le plus obscur, en aidant à la corruption générale, contribue à attirer sur son pays ces calamités générales, inévitable partage des peuples prévaricateurs.

Après tout cela, mes frères, le murmure serait un nouveau crime, et comblerait la mesure des iniquités nationales. Au lieu de juger insolemment les voies de Dieu, ce sont nos propres voies, selon l'instruction du prophète, qu'il « faut rechercher et sonder; » et convaincus dès lors que nous souffrons pour nos péchés, nation et citoyens, il nous faut « retourner jusques à l'Éternel, » et lui dire : « Nous avons prévariqué, nous avons été rebelles; et tu « n'as point pardonné. »

« Retourner à l'Éternel ! » mot propre, s'il en fut jamais. En effet, nous avons quitté l'Éternel. Fugitifs de la maison paternelle, nous nous sommes aventurés, sur l'avis de nos passions et sur la foi de notre sagesse, dans mille routes périlleuses que le Seigneur nous avait défendues. Ivres de nos systèmes, fiers d'une prospérité qui semblait ne devoir point finir, nous nous sommes lancés dans la vie sans guide et sans appui. Notre sagesse nous a engagés au milieu d'inextricables défilés, notre lumière au milieu d'épaisses ténèbres; nos principes se sont effacés, nos convictions ont disparu, nous avons douté de nous-mêmes et de Dieu, nous nous sommes résignés à vivre au hasard et dans l'étourdissement, vigilants d'ailleurs à faire commodément le voyage, indifférents sur le terme de cette excursion téméraire... Au milieu de ces ténèbres l'orage est venu, le tonnerre a grondé, les eaux du ciel sont tombées par torrents; au lieu d'une route unie et paisible, à nos côtés et devant nous le terrain s'est creusé en précipices. Irons-nous plus avant? persisterons-nous dans ces fausses voies? Non, la route est trop mauvaise; retournons à la maison de notre père, retournons à l'Éternel; rentrons sous l'abri tutélaire que nous n'eussions jamais dû quitter; mais rentrons-y avec le sentiment de nos fautes et de notre ingratitude; déclarons, sur le seuil de la porte hospitalière,

notre vrai nom pour qu'on nous ouvre; disons au maître de cette demeure : Ce sont des pécheurs qui se présentent à toi, non des justes, non des sages; ce sont des pécheurs, qui périront dans ce désert, si tu ne leur ouvres. Au nom de ta miséricorde, et non de leurs mérites, ouvre à ces étrangers; ouvre-leur : ils ne sont pas sans recommandation; ils viennent à toi au nom de ton Fils, qui demande pour eux l'hospitalité; il la leur a méritée; il a lutté pour eux, il a vaincu pour eux; il réclame le prix de ses souffrances, de ses ignominies, de son sang répandu; dégage sa promesse, Seigneur! fais honneur à sa parole; et pour l'amour de lui, accueille ceux qu'il a aimés!

C'est dans ces sentiments, nation pécheresse, qu'il faut te présenter aujourd'hui devant Dieu. Dépose un orgueil qui te perd; laisse échapper un aveu salutaire; dis ouvertement à ton maître : « Nous avons prévariqué, nous avons « été rebelles, et tu n'as point pardonné. »

« Tu n'as point pardonné! » Ah! sans doute, dans le sens du prophète, le Seigneur n'a point pardonné. Et déjà nous avons reçu quelques gouttes de ce calice d'amertume qui va peut-être s'épancher par torrents sur la terre entière. Pour ceux dont le regard n'a pas percé au delà du voile où est entré le grand pontife de l'humanité, cette parole demeure avec tout son poids : « Le Seigneur n'a « point pardonné! » Mais pour ceux qui sont retournés à l'Éternel, pauvres, nus, dépouillés, vêtus de la seule justice de Christ, riches des seules richesses de la foi, une autre parole se fait entendre au milieu des orages de la vie, parole qui surmonte le bruit de la foudre et les cris de la douleur universelle : « Qui accusera les élus de Dieu? « Dieu est celui qui les justifie. Qui condamnera? Christ est « celui qui est mort, et qui de plus est ressuscité, qui est as- « sis à la droite de Dieu, et qui intercède pour nous. Qui

« nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'affliction, « ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, « ou le péril, ou l'épée? Dans toutes ces choses, nous « sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a ai-« més. » (Romains, VIII, 33-37.) Que nous serons forts, mes frères, quand, par la grâce du Seigneur, ces sentiments auront établi leur empire dans notre âme? Qu'elles arrivent alors ces épreuves devant lesquelles pâlissait notre faiblesse ou frémissait notre orgueil. Qu'elles viennent ces tourmentes politiques dont nous avons déjà vu les avant-coureurs; que l'anarchie vienne nous montrer le spectacle, humiliant pour la nature humaine, de la liberté menaçant la civilisation. Elle nous trouvera prêts. Libres de soucis terrestres, esclaves du devoir et non de la passion, adversaires sans amertume et combattants sans haine, mais sûrs de nos intentions, forts de l'appui de Dieu, enracinés dans la foi, vivifiés par l'amour, heureux, s'il le faut, de succomber pour une bonne cause, plus heureux de savoir, dans tous les cas, que la cause de notre âme immortelle a été plaidée et gagnée au tribunal de Dieu par l'avocat de tous les hommes, nous attendrons la crise qui doit décider du sort de la patrie; nous traverserons sans effroi les mauvais jours; et au terme de la lutte, vainqueurs ou vaincus, au sein d'une patrie ressuscitée ou d'un pays déchiré, nous triompherons à l'aspect de « cette « nouvelle terre et de ces nouveaux cieux où la justice « habite. » (2 Pierre, III, 13.) Fléaux que la main de Dieu a multipliés en nos jours, et toi surtout, invisible ennemi dont le vol silencieux, lent, mais infatigable, a déjà laissé derrière lui tout un hémisphère, et qui, rasant de près la terre épouvantée, de chaque coup de ton aile enlèves des milliers de vies et moissonnes à pleines mains l'avenir (1),

(1) Allusion au choléra-morbus, qui, [illegible] stationnaire pendant

tumultes de la nature et de la société, angoisses de la vie et de la mort, Dieu qui vous envoie est plus fort que vous. Dans les cœurs qui l'aiment, il oppose à vos atteintes les plus glorieuses et les plus douces espérances. Les plus faibles des hommes se raniment à la voix de leur Père, et puisent dans son sein le courage que la nature semblait leur avoir refusé; ceux qui paraissaient timides étonnent les forts. C'est que les ténèbres d'un avenir prochain se sont perdues pour eux dans les éclatantes clartés d'un avenir éternel dont ils ont déjà pris possession par la certitude de leur espérance. C'est que le Seigneur qu'ils invoquent a dressé leurs mains au combat et leurs doigts à la bataille. C'est qu'au plus fort de leur lutte douloureuse, un divin ami qui se tient à leurs côtés les anime par ses regards, les exhorte par ses paroles. O miracle permanent! prodiges sans cesse renouvelés de l'amour céleste! multipliez-vous en ces temps d'épreuves; soutenez partout la nature défaillante; sauvez-nous de la faiblesse, sauvez-nous de cette fermeté orgueilleuse qui est une autre faiblesse, rendez-nous tout à la fois humbles et forts; appui des cœurs tremblants, étonnez les cœurs intrépides; manifestez Dieu à un monde incrédule; prêchez le Sauveur à ceux qui ne veulent point de sauveur; proclamez avec tant d'éclat la puissance de la religion que tout genou se ploie et que toute langue confesse que Jésus est le Seigneur, à la gloire de Dieu son père.

O mes chers auditeurs! vous qui avez péché, vous qui devez mourir, vous qui adorez en Jésus le vainqueur du péché et de la mort, joignez vos vœux aux nôtres; priez pour cette Église, afin qu'en ce jour qui lui est donné, elle

quelques années en Perse et en Syrie, reprit sa marche en 1829, atteignit Moscou le 28 septembre 1830, et fit invasion en 1831 et 1832 dans la plupart des contrées de l'Europe. (*Éditeurs.*)

entende la voix de Dieu et les choses qui appartiennent à sa paix. Priez pour la patrie; demandez qu'au milieu des sérieuses dispensations de ces temps, une nouvelle prédication de l'Évangile, une nouvelle démonstration de puissance, une nouvelle conversion au christianisme ait lieu dans ce pays où l'infidélité, découverte ou cachée, n'a que trop étendu ses ravages. Priez pour que les afflictions du temps présent ramènent beaucoup d'âmes à l'Éternel. Priez pour que Jésus-Christ soit proclamé parmi nous le sauveur de l'humanité, la lumière des nations et le protecteur de notre patrie.

LA SOLITUDE

RECOMMANDÉE AU PASTEUR

(Sermon prêché devant la vénérable classe de Lausanne et de Vevey, le 22 mai 1839.)

Mais il se tenait retiré dans les déserts, et il priait. Luc, V, 16.

Il n'est pas, dans l'histoire des jours du Fils de l'homme, un seul détail indifférent; toutes ses actions nous instruisent comme toutes ses paroles; et souvent d'une circonstance qui ne semblait destinée qu'à lier entre eux les faits dont le récit se compose, ressort, pour le lecteur attentif, quelque enseignement d'une haute importance. Ce n'est pas sans dessein que l'Esprit de Dieu qui a conduit la plume des évangélistes, leur a fait tenir note des différentes retraites de notre Seigneur sur la montagne et dans le désert. En voyant celui dont l'âme sainte était dans une communion essentielle et constante avec le Dieu de toute sainteté, se séparer de la foule pour converser avec son Père, en voyant celui qui était la vérité même s'éloigner du bruit du monde pour entendre de plus près la voix de l'Esprit, on ne peut pas douter que le chrétien n'ait besoin de la retraite et du silence dont son maître lui-même a senti le besoin; et nous en particulier, mes

frères, nous ne pouvons pas douter que, si le souverain pasteur a aimé et cherché la solitude, nous, pasteurs, en son nom, de l'Église qu'il a rassemblée, nous ne devions, comme lui, aimer et chercher la solitude.

Bien que son exemple suffise, il ne peut pas être inutile, disons mieux, il est nécessaire de nous rendre compte des raisons qui, indépendamment de l'autorité d'un tel exemple, recommandent la solitude à un ministre de Jésus-Christ. C'est, mes chers frères, ce que nous allons essayer; et nous pouvons bien dire que les temps où nous sommes, la forme actuelle de la vie humaine et celle de notre ministère, augmentent pour nous l'intérêt d'un sujet intéressant d'ailleurs dans tous les temps et dans toutes les Églises. Celui qui vient vous en parler, et qui, sur ce sujet comme sur tout autre, a beaucoup plus à apprendre de vous qu'il ne peut vous apprendre, se sent bien faible pour le traiter convenablement; puisse-t-il le faire d'une manière utile! et pour cela, demandez à Dieu avec lui de surveiller les pensées de son cœur et les paroles de sa bouche. Ainsi soit-il.

Nous pourrions nous en tenir aux considérations les plus générales, certains qu'elles iraient s'appliquer d'elles-mêmes à notre sainte profession. La solitude est favorable au recueillement, et ce n'est qu'à condition de se recueillir, c'est-à-dire de rentrer en soi-même, et de s'isoler de tous les objets hormis un seul, que l'homme est capable de déployer une certaine puissance de pensée et de volonté. Toute vie forte est une vie profonde. Or, ce recueillement est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent notre attention, et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui nous dissipe nous affaiblit. La solitude, qui nous sépare de ces objets,

qui nous soustrait à ces impressions, qui réduit au plus petit nombre possible les causes extérieures de distraction, est donc utile, plus ou moins, à tous les hommes; les plus forts d'entre eux en ont reconnu le prix, en ont recherché l'occasion; l'abus même qu'on en a fait témoigne de son utilité, puisque les excès qui en ont été la suite ont tous pour caractère la tyrannie d'une pensée unique, devenue peu à peu maîtresse absolue de l'imagination, de l'âme et de la vie. Ces exemples conduisent à penser que deux situations opposées, la société et la solitude, concourent ensemble à la pleine formation de l'homme, la première donnant l'éveil à ses pensées et un objet à sa volonté, la seconde achevant ce que la première a ébauché, et l'élevant à l'état de conviction proprement dite et de ferme vouloir.

Si la solitude est nécessaire plus ou moins à tous les hommes, elle a une importance particulière pour l'homme religieux. La religion, en effet, ne s'accomplit pas tout entière dans la consommation de certains actes extérieurs, soit de culte, soit de morale. Ces actes ne sont eux-mêmes qu'une conséquence ou une manifestation d'une vie plus intérieure, qui est le commerce de l'âme avec l'Être invisible. Or les choses visibles, qui avaient été destinées par le Créateur à nous servir, en quelque sorte, d'escalier vers les invisibles, le monde extérieur dont tous les objets, toutes les scènes devaient nous entretenir de Dieu, a perdu cette vertu dans nos âmes, que le péché a rendues aveugles et sourdes; il exerce dès lors sur nous une influence toute contraire; il détourne de Dieu nos pensées et notre affection; il les incline vers la matière et vers la vanité; il détrône dans notre cœur l'infini et l'immortel; il finit par nous ôter le goût et le sentiment des vrais biens, en sorte que, livrés aux impressions du dehors,

nous cessons bientôt de recevoir celles de la vérité, et qu'à moins d'une vie intérieure très forte et soigneusement entretenue, l'âme, légère et gonflée de vanité, s'envole à tous les vents de la convoitise, de l'amour-propre et de la curiosité. Combien donc la religion, dont le principal effort est de nous soustraire aux impressions du monde visible, ne doit-elle pas nous conseiller la retraite et la solitude !

« Il n'est pas bon, » même sous le point de vue religieux, « que l'homme soit seul. » (Genèse, II, 18.) Mais il lui serait encore moins bon de n'être jamais seul. A force de se mêler avec les hommes, on perd son empreinte ; on échange son propre caractère contre le caractère général ; on pense avec l'esprit des autres ; on cesse d'être soi-même. Or, pour pouvoir devenir chrétien, il faut d'abord être soi-même ; il faut s'appartenir pour se donner à Dieu. Si nous venions à perdre dans le commerce du monde cette forme native de notre être qui fait que nous sommes nous-mêmes, la vérité, en nous abordant, chercherait en vain où se prendre ; et nous, qui aurions peu à peu laissé l'âme de tous se substituer à la nôtre, nous n'aurions plus de quoi sentir la vérité, la reconnaître et l'accueillir. Mes frères, jamais ce danger ne fut plus grand qu'aujourd'hui ; nous le rencontrons partout, dans l'Église comme dans le monde ; tout conspire, même sous les plus saintes apparences, à nous enlever à nous-mêmes ; et nous risquons à tout moment de prendre la voix du siècle pour la voix de l'Esprit de Dieu. Je ne sais quelle âme insipide et quelle vie factice menacent incessamment de prendre la place de notre âme et de notre vie. Je ne sais quelle force magique nous fait recueillir comme la naïve inspiration de notre conscience, et défendre avec la chaleur de la conviction des systèmes et des formules

qui sont nés hors de nous du conflit des idées et du cours des événements. On observe, on imite, on répète, et l'on croit expérimenter. Jamais le vœu du prophète-roi n'a dû trouver de l'écho dans plus de cœurs : « Oh! qui me don- « nerait les ailes de la colombe! je m'en irais, et je me « poserais en quelque lieu! » (Psaume, LV, 7.) Que ce vœu soit le nôtre, mes frères; « posons-nous en quelque « lieu; » loin des bruits et de la poussière du monde, loin de ses souvenirs, s'il était possible, allons à la recherche de nous-mêmes; retrouvons cet homme premier, cet homme vrai, sous la couche épaisse des opinions de secte et de l'esprit du siècle; éveillons la voix intérieure; recueillons religieusement les rapports, longtemps suspendus, de notre conscience : oui, religieusement; car, dans ce silence du monde, c'est Dieu lui-même que nous entendrons, c'est Dieu qui parlera par la voix intérieure. « Quand je l'aurai attiré au désert, » dit Dieu dans le prophète, « je parlerai à son cœur. » (Osée, II, 14.)

Nous ne croyons pas exagérer en disant que ceux qui n'aiment pas la solitude n'aiment pas la vérité. Au moins est-il certain que ceux qui n'aiment pas la vérité n'aiment pas non plus la solitude. Pourquoi? parce que la solitude les oblige plus ou moins à rentrer en eux-mêmes, et que tout leur effort est d'en sortir pour n'y pas rencontrer la vérité. Car il est certain que tout ce qui nous rend à nous-mêmes nous rend à la vérité et à Dieu, parce qu'il y a au dedans de nous, dans notre dernier fond, quelque chose qui rend perpétuellement témoignage à la vérité et à Dieu, quelque chose qui pleure et qui adore, quelque chose qui s'unit à l'invisible et à l'immortel, quelque chose qui consent à l'Évangile, quelque chose qui, d'avance et malgré nous-mêmes, est chrétien. Nous l'avons éprouvé dans

ces moments remarquables où, tous les bruits du monde étant morts, et nos relations avec lui soudainement interrompues, nous nous trouvons tout à coup face à face de nous-mêmes; ainsi le matin, lorsque nous commençons, comme à nouveaux frais, à vivre et à penser; la nuit, quand nous nous réveillons, et que, selon l'expression du prophète, «nos pensées nous instruisent;» (Psaume, XVI, 7.) dans le silence du dehors, la voix intérieure parvient enfin à se faire entendre; c'est ce son doux et subtil, mais plus pénétrant que le bruit du tonnerre; c'est ce petit souffle qui, après l'ouragan, passe devant les lèvres du prophète, et fait hérisser tout le poil de sa face. Un bandeau tombe de nos yeux; notre ivresse est dissipée; toutes choses ont pris un aspect nouveau dans un jour plus pur; nous nous étonnons de nos rêves de la veille, nous rougissons jusqu'au fond de l'âme de nos enthousiasmes et de nos colères, de nos craintes et de nos vœux; dans ce moment, hélas! trop rapide, et que nous abrégeons encore, rien ne s'interpose entre la vérité et nous; et si nous voulions le prolonger, le multiplier dans notre vie, nul doute qu'elle ne prît peu à peu une autre forme ou une autre teneur. Mais, au contraire, nous haïssons ces moments, pour la lumière même qu'ils nous apportent sur notre état spirituel; et parce que nous les haïssons, nous fuyons la solitude qui les multiplie; nous nous jetons en proie aux affaires et aux hommes; nous les laissons se disputer et s'arracher les misérables lambeaux de nous-mêmes; et nous goûtons le triste bonheur de nous être dérobés à Dieu en nous dérobant à nous-mêmes.

Au reste, mes frères, nous n'avons garde de l'oublier : c'est dans le monde que nous sommes appelés à exercer notre religion; c'est dans le monde, et par les dangers que nous y rencontrons, qu'elle se fortifie et se déve-

loppe; la solitude, si elle était prolongée, nuirait à notre religion aussi bien que le commerce avec le monde extérieur; il serait juste qu'elle nous portât dommage, puisqu'elle serait contraire aux intentions et à l'ordre de Dieu; il ne bénirait pas notre désobéissance; et sa justice attacherait à notre lâcheté, vainement déguisée sous le nom de prudence, des suites plus funestes encore que toutes celles que peut avoir une vie agitée et sans repos. Si les démons infestent le monde, ils poursuivent dans le désert celui que l'obéissance et la charité devaient retenir dans le monde; si le monde est le rendez-vous des illusions, la solitude égoïste est le pays des fantômes; l'illusion des illusions, l'erreur première est de se croire en sûreté dans l'oubli des devoirs les plus immédiats. Au reste, le Seigneur a prononcé; il a dit à son Père : « Je ne te prie « point de les ôter du monde, mais de les préserver du « mal. » (Jean, XVII, 15.) Oserions-nous bien prononcer une autre prière, former un autre vœu, suivre d'autres maximes? Non, mes frères, prions seulement d'être préservés du mal; mais apprenons à retremper dans la solitude, c'est-à-dire dans le recueillement, dans la méditation et dans la prière, les forces que nous devons employer contre le monde, mais dans le monde.

Or, mes frères, si la solitude convient à l'homme en général, et plus particulièrement au chrétien, il est trop évident qu'elle convient au pasteur, qui est l'homme et le chrétien dans le sens le plus énergique et le plus complet que puissent avoir ces deux mots. L'œuvre du pasteur, bien conçue, est la première des œuvres humaines, dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats. Dans son principe, puisque c'est une œuvre de religion, et que la religion donne à la vie humaine sa plus haute et sa dernière signification. Dans ses moyens, puisque c'est par la meil-

leure partie de nous-mêmes que nous agissons sur la meilleure partie d'autrui. Dans ses résultats, puisque la conversion d'une seule âme est comme une résurrection d'entre les morts, et que ce glorieux effet, étendu aussi loin qu'il peut s'étendre, serait la résurrection de l'humanité. Cette œuvre est la plus difficile comme la plus belle, la plus compliquée dans un sens comme elle est la plus simple dans un autre; si elle s'accomplit souvent dans une grande infirmité de moyens humains, afin que toute gloire soit rendue à Dieu, elle n'en réclame pas moins tout ce qu'il peut y avoir en nous de courage, de patience, de persévérance, de savoir et de génie; tout lui est bon, à cette œuvre, parce qu'elle a Dieu pour appui, mais aussi rien ne lui est trop bon, parce qu'elle a Dieu pour objet; et à prendre à leur plus grande hauteur respective le génie des œuvres humaines d'une part, et de l'autre le génie de l'apostolat, on reconnaîtra que, sous tous les rapports, le second l'emporte sur le premier. L'œuvre du pasteur est donc, parmi les œuvres humaines, l'œuvre suprême, et le pasteur est l'homme par excellence. Si donc la solitude a de grands avantages pour tout homme, dans la double sphère de la pensée et de l'action, elle en aura de très grands pour le pasteur, comme homme de pensée et d'action.

Mais surtout, mes frères, le pasteur est le chrétien par excellence, c'est-à-dire qu'il doit l'être. Ces termes, si l'on y prend garde, renferment toute la définition du ministère évangélique. Le pasteur, en effet, qu'est-il autre chose qu'un chrétien spécial, un chrétien d'office, engagé, comme nous le sommes tous, « à annoncer les vertus de celui qui « nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière? » (1 Pierre, II, 9.) Si vous séparez de son office l'administration du culte, qui n'est que la forme de son office, que reste-t-il sinon un devoir que tous les chrétiens sont

appelés à remplir dans la mesure de leurs moyens et sous la forme que leur position comporte? Quel est le chrétien qui ne doive pas, autant qu'il le peut, instruire, exhorter, consoler, rendre témoignage, « faire luire sa lumière de« vant les hommes, » (Matthieu, V, 16.) « être le sel de la « terre, » (Matthieu, V, 13.) contribuer pour sa part à l'édification de ce temple vivant, qui est l'Église du Seigneur? Si tout chrétien est ministre, combien plus, et dans quel sens excellent, tout ministre n'est-il pas chrétien? Combien cet « homme de Dieu » ne doit-il pas se rendre « propre à toute bonne œuvre? » (2 Tim. III, 17.) Combien ne doit-il pas « prendre garde à soi » (1 Tim., IV, 16.) comme « à l'instruction, » afin que sa vie même et son caractère deviennent une instruction? Combien ne doit-il pas être en toutes choses « le modèle du troupeau? » (1 Pierre, V, 3.) Il est davantage encore : il est l'enseigne, l'étendard du christianisme au milieu du monde. Si le monde juge la religion d'après ses sectateurs, combien plus d'après ses ministres! Ministres de l'Évangile, vous personnifiez l'Évangile; on ne remonte pas plus haut; on s'en tient à vous : un bon pasteur peut faire naître quelque prévention favorable à l'Évangile; mais beaucoup plus sûrement un mauvais pasteur en inspire de fâcheuses, et ce qu'un bon pasteur a de mauvais efface aisément tout ce qu'il a de bon; la sévérité du monde envers vous est inexorable, ses exigences infinies; il sait, à un atome près, tout ce que vous devez être, tout ce que vous devez faire. Cela est bien redoutable; mais cela est bon, cela est juste; vous pouvez en trembler, vous ne pouvez vous en plaindre. Cessez d'être ministres, ou soyez à la rigueur ce qu'on exige de vous, des chrétiens modèles. Dites-vous tous les jours que c'est là ce que vous devez être; et sentez alors que si le chrétien ordinaire est intéressé à se

ménager, au milieu des affaires de la vie, des moments de retraite auprès de son Dieu, vous, non-seulement comme ministres, mais aussi et tout premièrement comme chrétiens, vous devez aimer et chercher la solitude.

Mais enfin, il est temps de le dire, vous êtes pasteurs; vous avez des fonctions et des devoirs particuliers; la solitude n'a-t-elle pas pour le pasteur, en tant que pasteur, une importance particulière?

Le pasteur, plus qu'un autre, est appelé « à rechercher « ses voies et à les sonder. » (Lam. III, 40.) Dans le chemin qu'il suit, il entraîne avec lui beaucoup d'âmes. Or, chaque route n'est pas évidemment bonne ou évidemment mauvaise. « Telle voie paraît droite qui conduit à la mort. » (Prov. XIV, 12.) On peut se tromper sur les moyens sans errer sur le but, et les meilleures intentions peuvent aboutir à des résultats déplorables. Sur le vrai fondement, on peut élever « un édifice de bois et de « paille, qui sera consumé, » ou « un édifice de marbre et « d'or » qui demeurera. Dans l'incendie du premier, l'architecte pourra « se sauver comme à travers le feu; » (1 Cor. III.) mais quelle désolation, quelle douloureuse épreuve de la foi que de contempler ces lamentables débris, d'assister actuellement, et plus tard par le souvenir, à la ruine de tant d'âmes précieuses, et de penser qu'on ne sera suivi d'aucune d'elles devant le trône du Père! Ah! ce divin Père connaît le secret de consoler dans le cœur d'un ministre fidèle une si amère douleur; mais quelle douleur, jusqu'à ce qu'elle soit absorbée dans l'incompréhensible félicité du ciel! et quel souvenir à traîner jusques au tombeau! D'ailleurs, l'intention même n'est pas toujours droite; on peut se croire sincère, fidèle, et ne l'être [illegible] ne s'en pas douter, pour l'ignorer

toujours, il ne faut que marcher toujours, sans jamais prendre haleine, sans regarder jamais en arrière. Le ministre prudent et consciencieux craint l'étourdissement d'une activité sans relâche; il a besoin de s'interroger sur ses motifs; il se défie de la chaleur même de son zèle; et plus il se sent uni à son œuvre, plus il se demande avec inquiétude s'il aime son œuvre pour elle-même, ou si c'est lui-même qu'il aime dans son œuvre. Les courtes réflexions qu'il entremêle à ses travaux ne s'achevant presque jamais, et ne laissant dans son esprit que des empreintes incertaines et tremblantes, il n'ose se fier à des aperçus si fugitifs; et quelle que soit la froideur de sa tête et la sûreté ordinaire de son bon sens dans les choses de la vie, il ne s'y repose pas entièrement, sachant que dans des intérêts aussi graves et dans des questions aussi délicates, les garanties ordinaires ne suffisent pas, et que le bon sens naturel ne préserve pas toujours d'énormes erreurs. Or, cet examen de ses voies, ce contrôle sévère de ses moyens et de ses motifs, cette critique sérieuse de toute son œuvre, combien n'aura-t-il pas de peine à s'en acquitter, s'il se refuse quelques moments de solitude!

On parle, mes frères, de l'expérience comme d'un grand avantage, et l'on a raison; car la pensée, qui fait pressentir beaucoup de choses, ne fait pas tout deviner. Mais on a tort de faire consister l'expérience dans les faits mêmes auxquels on a pris part ou assisté, et de la mesurer au nombre des années. L'âge tout seul ne fait pas l'expérience, et l'on peut avoir longtemps vécu sans avoir beaucoup vécu. Tout le monde a vu, tout le monde n'a pas regardé. L'expérience n'est pas seulement un fait, c'est une action. Ce sont les faits de notre vie éclairés par la réflexion, ou, si vous l'aimez mieux, c'est la réflexion se joignant aux faits pour leur donner leur signification et

leur attacher leurs conséquences. On n'a beaucoup expérimenté que quand on a beaucoup réfléchi. Comment donc douter que l'expérience, commencée pour ainsi dire dans le monde extérieur, ne s'achève et ne se consomme dans la solitude? Que de germes que fournissait la vie, dissipés et perdus faute d'un moment pour les recueillir! que de germes conservés et fécondés, que d'avenir dans une seule heure consacrée à la méditation d'un seul fait!

La Parole de Dieu est l'herbe savoureuse et douce dont vous avez à nourrir votre troupeau; mais votre force, comme pasteurs, est de vous en nourrir vous-mêmes, car votre santé est la vie du troupeau. Mais il serait fâcheux, croyez-le bien, de ne lire le plus souvent cette Parole qu'en présence ou en vue de votre troupeau. Il reste toujours, je veux le croire, quelque chose pour nous d'une étude que nous avons faite pour notre Église; mais jamais rien de si intime que d'une étude faite pour nous immédiatement. Notre salut, il faut bien nous le dire, ne se fait pas tout d'un temps avec celui des autres; notre salut ne se prélève pas sur le leur; nous sommes les pasteurs de nos propres âmes; nous faisons partie de notre propre paroisse; et c'est à nous que sont dus nos premiers soins. Chercher toujours dans la Bible des sujets de méditation et des textes de sermons, n'est point assez pour nous, ni même pour notre troupeau, qui ne peut que perdre à ce que nous perdons nous-mêmes. Il faut que nous apprenions, oui, que nous *apprenions*, à lire la Bible non en prédicateurs, mais en simples fidèles. Et quel rafraîchissement pour le ministre de la lire ainsi, sans y attacher toujours l'idée de tâche et d'office, de la lire à longs traits, de se promener librement à travers ces riches et fécondes plaines, de les parcourir dans tous les sens, d'en sonder tous les recoins, d'en embrasser l'ensemble! Il faut donc

chercher, à part des heures de travail proprement dit, des moments du moins pour ce repas spirituel; il faut de temps en temps descendre de cette chaire où notre préoccupation pastorale nous retient continuellement, et nous asseoir, en disciples, aux pieds de Jésus-Christ, confondus et cachés dans les rangs du peuple qui l'écoute.

Il y aurait beaucoup à dire, mes frères, sur un autre emploi de nos heures solitaires, sur l'étude scientifique, recommandable à tant d'égards, et nécessaire surtout pour corriger ce qu'une vie toute pratique, toute composée de faits particuliers et accidentels, peut faire contracter d'étroitesse et d'obstination aux meilleurs esprits. Mais une question délicate ne pouvant être traitée avec sûreté qu'au moyen de quelques développements, permettez que je me contente de l'avoir indiquée, et que je me hâte avec vous vers les parties les plus hautes de mon sujet, vers le meilleur emploi de la solitude, vers celui de qui tous les autres reçoivent leur utilité et leur bénédiction. « Jésus se tenait retiré dans les déserts, et il priait. » A qui d'entre vous ne rappelé-je pas, par ce peu de paroles, le souvenir des plus intimes et des plus chères consolations de son ministère? Ah! mes frères, si le ministère n'avait que des joies, encore faudrait-il, pour les goûter, les déposer sur l'autel; encore faudrait-il les avoir sanctifiées par la reconnaissance, par une profonde humiliation; les prémices et la dîme de nos succès appartiennent à l'auteur de nos succès; après cela seulement nous en pouvons prendre notre part. Quoi de plus naturel, alors, que de chercher la retraite et le silence, pour que toute notre joie, pour que tout notre cœur s'élève à lui, pour que rien ne s'en dissipe au vent du siècle et du jour! Mais le ministère, ce combat perpétuel contre les puissances du mal et de l'erreur, a d'autres confidences à faire à Dieu que celles de

ses victoires. A qui donc cet homme de Dieu, mais cet homme pourtant, dira-t-il sans réserve le secret de ces doutes, de ces faiblesses, de ces lâchetés, de ces scandales intérieurs, qu'un ministère difficile et entravé fait naître si souvent dans l'âme la plus pastorale? Aux pieds de qui, après ses défaites, viendra-t-il tomber, épuisé, sanglant et baigné de larmes? Les commerces les plus saints, d'homme à homme, de pasteur à pasteur, si précieux qu'ils soient, ne remplacent pas le commerce plus intime de l'âme avec le Seigneur. Il est des choses qui ne se disent qu'à Dieu, et qu'on ne pense même que devant Dieu. Lui seul, tout redoutable et tout grand qu'il est, sait encourager nos dernières et nos plus difficiles confidences, et tirer du secret de notre cœur ce que nous n'aurions jamais pu dire ni aux autres ni à nous-mêmes. A qui le ministre demandera-t-il conseil quand les meilleurs conseils échouent faute de cette inspiration intérieure qui est le premier des conseils? A qui demandera-t-il, comme son pain quotidien, le don des miracles, puisque tout est miracle d'un bout à l'autre de cette œuvre que la conversion couronne? A qui, dans les détresses de sa charité, viendra-t-il confier ces âmes qu'il a vainement suppliées de se réconcilier avec Dieu, et qu'il voit descendre à grands pas vers l'abîme avec une effroyable insouciance? A qui demandera-t-il pour son amour-propre humilié, pour sa sensibilité froissée, un baume à la fois pur et doux, une consolation sanctifiante? A quel astre dans les cieux regardera-t-il pour tenir un chemin sûr à travers cet océan de la vie où la main de l'homme n'a point tracé de chemin?

Mais ne regardons pas la prière uniquement comme un privilége : elle est un devoir pour le chrétien, elle est un office pour le pasteur. Un office, disons-nous; et combien cette pensée n'est-elle pas consolante pour le minis-

tre, lorsqu'il est contraint de reconnaître le peu d'énergie et le peu d'effet de son ministère extérieur! Qu'il lui est précieux alors de pouvoir se ressaisir de la meilleure partie de cet office du prêtre dont les anciens attributs ont disparu dans la loi nouvelle! Qu'il se sent heureux, lorsqu'il a vainement adressé aux hommes ses supplications, de les élever à Dieu, en qui il est toujours sûr de trouver un auditeur attentif et bien disposé! Pécheur humilié, il entre, le front baissé, dans le lieu saint, mais il y entre pourtant; il y porte avec lui les infinis mérites de Jésus-Christ, et les gages, pour ainsi dire, qu'il a reçus de Dieu même; et, comme le pontife des anciens jours, il intercède pour son peuple auprès de l'Éternel. Oui, mes frères, la prière pour vos troupeaux est une des fonctions de votre ministère, comme elle fut une des fonctions du souverain pasteur, et certainement l'un des principaux emplois de ses heures solitaires. « Satan a demandé à vous « cribler comme on crible le blé, » dit le Seigneur à Simon; « mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille « point. » (Luc, XXII, 31-32.) Il ne dit pas: Je *prie*, quoique, à cette heure même, il priât sans doute; non, Jésus annonce qu'*il a prié*. Ne le voyez-vous pas, mes frères, consacrant à l'intercession, d'une manière spéciale, certains moments de cette sainte vie qui fut tout entière une intercession? Tu sais maintenant, fils de Jonas, tu entrevois du moins quel intérêt préoccupait l'âme de ton maître lorsqu'il « montait sur la montagne, pour être à part, « afin de prier. » (Matthieu, XIV, 23.) Et vous, successeurs du fils de Jonas, vous comprenez qu'il faut aussi accomplir sur la montagne, et à part, une partie de votre ministère, et combattre avec vos larmes, quand votre prédication est restée sans effet, ou pour qu'elle ait un effet. C'est sur la montagne, c'est dans l'air du ciel, s'il était pos-

sible, qu'il vous faut monter; c'est à part du monde qu'il faut vous retirer; ce sont des moments particuliers qu'il faut réserver à ce ministère. Aimez-vous les âmes qui vous sont confiées? priez beaucoup pour elles. Les aimez-vous peu encore? priez beaucoup pour elles, afin d'apprendre à les aimer; priez avec soin; priez avec une intention directe et précise; ayez des moments pour cette prière spéciale, l'intercession; ayez donc aussi des heures de retraite : ne vous croyez pas au-dessus des disciples immédiats du Sauveur, des premiers pasteurs de son Église, qui demandaient d'être déchargés de quelques soins extérieurs, respectables cependant, pour pouvoir, disaient-ils, « vaquer à la prière. » (Actes, VI, 4.) La prière, en effet, est une chose à laquelle il faut *vaquer;* et tout premièrement la prière du pasteur; et quand nous n'aurions que cette raison de chercher la solitude, sans doute, mes frères, cette raison suffirait (1).

Mes frères, ces usages divers de la solitude correspondent aux divers offices du ministère évangélique; faisons de ces détails un ensemble, envisageons d'une manière générale l'esprit du ministère évangélique, et reprenons, sous cette nouvelle forme, la question dont nous sommes occupés. Il y a un esprit, un don du ministère pour tous ceux qu'une véritable vocation a fait entrer dans cette sainte milice. Mais ce don, comme tous ceux de la grâce, a besoin, pour ne pas s'éteindre, d'être incessamment rallumé. Nous n'en saurions douter après avoir lu ces paroles de saint Paul à son disciple Timothée : « Je t'avertis de rallumer le « don de Dieu qui est en toi, et que tu as reçu par l'impo« sition de mes mains. » (2 Tim. I, 6.) Est-ce Timothée simple chrétien, ou Timothée pasteur, que saint Paul

(1) Voir une *note* à la fin du discours

exhorte dans ces paroles? C'est le second des deux évidemment. Or, s'il avait suffi de l'exercice du ministère pour entretenir ou pour rallumer le don du ministère, l'exhortation était inutile, ou se retrouvait dans toutes les exhortations générales à l'obéissance, au zèle et à la fidélité, que l'apôtre avait déjà adressées à son disciple bien-aimé. Il ne suppose pas que cette flamme que Timothée porte dans ses mains à travers le monde, puisse s'entretenir et grandir par le seul mouvement de sa course. Il semble croire bien plutôt que, malgré ce mouvement, malgré cette activité tout évangélique et toute pastorale, cette flamme s'éteint naturellement, et qu'elle est constamment sur le point de s'éteindre. Ainsi l'exercice du ministère ne suffit pas pour renouveler incessamment en nous l'esprit du ministère; il y faut des précautions et des moyens pris en dehors du ministère. Qu'est-ce donc, si ce n'est une action de l'âme sur elle-même, un travail intérieur, à qui sans doute l'exercice extérieur peut profiter, mais qui tout d'abord profite à l'exercice extérieur? Or, si ce travail intérieur est nécessaire, qui peut douter que la solitude, qui nous y livre tout entiers, et qui nous permet d'y consacrer toutes nos forces, ne nous aide très efficacement à rallumer en nous le don que nous avons reçu?

Il faut bien, mes frères, aller plus loin; il faut avouer que notre activité extérieure, loin de suffire à entretenir en nous la flamme sacrée, menace de l'éteindre. Qui ne connaît, pour l'avoir éprouvé, l'inévitable effet de l'habitude? L'habitude peut nous rendre chers et nécessaires toutes sortes d'objets; mais elle ne nous apprend pas à les respecter; son effet le plus essentiel est même d'user le respect. Elle ne détruit pas, elle ne peut pas détruire dans un objet les caractères qui lui donnent des droits au respect; il reste bien le même, mais c'est nous qui changeons. La crainte

et l'étonnement, qui sont des éléments du respect, s'effacent peu à peu avec la nouveauté; et si quelque devoir, quelque position particulière nous oblige à des rapports fréquents avec un être, avec une idée, avec un nom, l'effet dont nous parlons s'accomplit avec une effrayante rapidité. C'est que toute impression s'affaiblit quand ce n'est qu'une impression, un *état* et non une *action* de l'âme; c'est que, quand on se borne à laisser les objets agir sur elle, bientôt ils n'agissent plus. Le danger, mes chers frères, est plus grand dans notre profession que dans toute autre. Les instruments les plus délicats sont ceux qui s'émoussent le plus vite. Il est dangereux pour un sentiment de devenir une fonction; et il est bien à craindre que, quand la charité est érigée en profession, la profession ne dégénère en métier. La loi qui nous ordonne d'exercer notre ministère « en « temps et hors de temps » (2 Tim. IV, 2.) est aussi redoutable qu'elle est juste. Avoir de la piété, de la foi, du zèle, non à notre heure et pour nous-mêmes, mais pour autrui et à son heure, être toujours prêt, toujours disposé; toujours avoir, parce que toujours il faut pouvoir donner; enfin, parler à toute heure de Jésus-Christ, et n'en parler cependant qu'autant qu'on l'a dans le cœur, quelle tâche, mes frères, quelle responsabilité, et « qui est suffisant à « ces choses! » (2 Cor. II, 16.) Heureux, bien heureux entre un grand nombre, le ministre qui ne se souvient pas d'avoir jamais, soit dans la chaire, soit dans les entretiens, soit dans les prières, prononcé le nom de Dieu en vain! Heureux qui n'est pas revenu d'un office pastoral, d'une visite de charité, la conscience chargée du sentiment d'une profanation! Que dis-je? heureux qui l'a eu, ce sentiment, heureux qui en a souffert, et qui n'a pas pris l'habitude de répandre les idées saintes et les noms saints aussi involontairement, aussi indifféremment, que la source au

haut des monts laisse écouler les trésors de son onde!

Il ne faut donc pas trop, mes chers frères, compter sur notre ministère lui-même pour entretenir en nous l'esprit du ministère. Sans doute il y a une vertu sanctifiante dans un ministère saint; mais cette vertu peut s'affaiblir et s'éteindre; et lorsqu'elle est éteinte, alors ce même ministère, de sanctifiant qu'il était, devient corrupteur, et nous fait autant de mal qu'il devait nous faire de bien. La responsabilité se proportionne aux avantages, les dangers aux grâces, et l'attrait ne peut s'évanouir que pour faire place au dégoût. Rien n'est pire, a dit un observateur profond, que la corruption de l'excellent. Rien ne descend plus bas que ce qui tombe de plus haut. Rien, par conséquent, n'est au-dessous du ministre, quand il a perdu l'esprit et le goût de son état; et comme l'exercice même de son état l'expose à ce danger, il faut que quelque chose le reporte chaque jour à son point de départ; il faut que sa vocation se confirme chaque jour, que chaque jour sa consécration lui soit de nouveau conférée. Il faut qu'il s'effraye et s'humilie du ministère qui fait sa joie et sa gloire. Il faut que, bien loin de s'imaginer que le ministère fait le ministre, il se dise bien que le ministre fait le ministère; et qu'il ne sente jamais mieux le besoin de s'approcher de Dieu que lorsque ses fonctions toutes seules semblent l'en approcher. Il faut qu'il suive la règle donnée par François de Sales, « de faire continuellement des retours d'esprit à Dieu, même parmi les actions qui ont Dieu pour objet. » Est-il nécessaire de dire que toutes ces considérations nous doivent rendre la solitude précieuse et chère?

D'ailleurs, tout n'est pas spirituel, ni même ecclésiastique, dans les fonctions qui nous sont confiées. Beaucoup de nos fonctions sont des affaires, et des affaires matérielles. Quelque part qu'y puisse avoir la charité, qui enno-

blit et embellit tout, ce sont pourtant des *affaires*. Il en est même dont le rapport avec le but essentiel du ministère est bien difficile à apercevoir. Cet inconvénient ne tient qu'en partie au régime sous lequel nous vivons. Aucune constitution ecclésiastique ne le fera disparaître, parce qu'aucune ne pourra faire que le pasteur ne soit pas essentiellement ce qu'il est parmi nous, l'avocat et le conseiller des pauvres, le consolateur naturel de toutes les douleurs, l'âme de l'instruction primaire, l'intermédiaire de presque tout bien, le premier des juges de paix, et le membre sans cesse actif d'une magistrature morale dont la société ne se passera jamais. Telle est notre condition, mes frères; il faut l'accepter, mais avec crainte et tremblement, mais en nous disant que la multitude et la diversité de nos offices nous condamnent à une vie qui, sauf son objet et son but, a tous les caractères de la dissipation.

« Mais, dira-t-on, si les affaires de notre ministère sont si multipliées, comment cultiver la solitude? Ce qui la rend nécessaire est précisément ce qui la rend difficile. » Mes frères, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle est entièrement impossible, nous nous croirons en droit de retourner les termes de l'objection, et de dire : Ce qui rend la solitude difficile est précisément ce qui la rend nécessaire. Moins vous avez de moments à donner à la retraite, plus vous devez, à mesure qu'ils se présentent, être empressés de les lui donner. Et franchement, si rares qu'ils soient, ces moments sont-ils si peu nombreux que vous le dites? les avez-vous bien comptés? êtes-vous bien sûrs d'avoir donné au devoir tous les moments que vous avez refusés à la solitude? les longs entretiens, la curiosité, les complications inutiles, les formalités vaines, les bienséances frivoles, ne sont-elles donc pour rien dans la gêne que vous éprouvez,

et dans la précipitation étourdissante avec laquelle vous vous plaignez de vivre? Ah! mes frères, je suis moins en peine des dissipations de la charité; si elle multiplie indéfiniment nos travaux et nos soucis, d'un autre côté elle nous rend sacrées toutes nos heures; elle est avare en même temps que prodigue; elle prend sur le monde pour donner à Dieu; elle sait trouver du temps pour tout. Reposez-vous sur elle; ne craignez pas de vous abandonner à ses inspirations; elle saura bien vous indemniser : quand elle vous adresse un de ses appels, levez-vous et suivez-la; interrompez, pour la suivre, la méditation, la lecture, la prière commencée; continuez votre prière dans la rue; allez, vous avez entre les mains des arrhes bien sûres. Dieu est votre débiteur; et il saura bien vous rendre cette heure de solitude que vous venez de perdre pour lui.

Ce n'est donc pas contre la charité qu'il faut nous mettre en défense, c'est contre le monde, contre les indiscrètes exigences de ses usages, contre la séduction de ses aspects multipliés et changeants, contre la complication toujours croissante de la vie humaine, contre cette forme actuelle de la société qui en mêle tous les éléments et en confond toutes les sphères. Mais enfin, s'il était vrai que, même en refusant tout au monde, comme monde, la vie du pasteur fût pleine jusqu'aux bords, ne resterait-il rien de la recommandation que nous lui avons faite? Mes frères, elle resterait tout entière : car ce n'est pas tant *la solitude* qui importe, que *l'amour et l'esprit de la solitude.*

Remarquez que, sans cet amour et cet esprit de la solitude, il n'y a pas de solitude véritable. La solitude véritable est dans le cœur; et celui qui ne saurait pas l'y trouver ne la trouverait pas ailleurs; on rencontre ordinairement le monde dans le cabinet quand on l'y porte avec soi. Hélas! nous n'y sommes pas longtemps seuls. La difficulté de

supporter un redoutable tête-à-tête avec notre conscience, nous rejette bientôt vers toutes les choses dont nous avons cru être séparés. Que dis-je! c'est alors que des passions et des pensées mauvaises, que l'activité extérieure avait éloignées, demandent et obtiennent audience. Nous nous recueillons, oui, mais dans le mal; et notre seconde condition est pire que la première. Il ne faut donc pas, mes frères, considérer la solitude comme un état, mais comme une action, comme un exercice; il faut, pour pouvoir se continuer dans la retraite, qu'elle ait commencé dans le cœur; il faudrait même qu'elle pût s'y consommer; qu'elle fût plus ou moins indépendante des circonstances extérieures, en sorte que, même dans l'agitation de l'action et dans le bruit du monde, nous pussions jouir de ses bienfaits, et dire, comme le saint évêque dont j'ai parlé : « Je suis environné de gens, mais mon cœur est pourtant solitaire. »

Or, le cœur est solitaire, quand le monde a disparu, et le monde, qui nous entoure, qui nous enveloppe, ne peut disparaître pour nous qu'autant que quelque chose s'interpose entre nous et lui. La douleur, une douleur profonde, produit quelquefois cet effet, et c'est bien à cela que Dieu la destine; mais cet effet même n'est atteint que lorsque la douleur amène avec elle la pensée de Dieu; autrement, chose déplorable! nous nous rattachons au monde par la douleur même qui devait nous en détacher. Un cœur vraiment solitaire, c'est celui où Dieu est présent; la présence de Dieu, qui est le but de la solitude, en est aussi le moyen. C'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse effacer le monde; tout ce qui n'est pas Dieu n'y suffit pas, parce que tout ce qui n'est pas Dieu, c'est encore le monde. Oui, c'est le monde encore, ce travail sérieux de la pensée; c'est le monde encore, cette étude laborieuse et concentrée; c'est le monde

encore, cette observation attentive de vous-mêmes : rentrer en soi-même, sous une autre conduite que celle de Dieu, c'est rentrer dans le monde ; un cœur d'où Dieu est absent est tumultueux, bruyant et dissipé comme la place publique; et en effet c'est une place publique, un carrefour, où tout ce qui s'appelle monde débouche et afflue de tous les côtés. La véritable, la bonne solitude, est tout entière dans le sentiment de la présence de Dieu.

Mes frères, chaque homme a son Dieu; la passion de chaque homme est son Dieu, en la présence duquel il s'efforce de vivre; et lorsque cette passion n'a pas pour objet la matière, lorsque c'est, si l'on peut ainsi parler, une passion de l'esprit, elle prend aisément les apparences d'une religion. Combien d'hommes n'ont pas voué un culte à une idée! combien d'hommes, pour se l'approprier ou pour la féconder, se sont arrachés au monde extérieur, en ont oublié jusqu'aux bienséances les plus ordinaires, jusqu'aux nécessités les plus impérieuses, et ont vécu de longues années, seul à seul, avec une pensée abstraite ou une espérance lointaine! Que dis-je? plusieurs n'ont pas eu besoin d'une espérance positive, d'un but cherché hors d'eux-mêmes; leur volonté semble s'être prise à leur volonté même; et ils sont parvenus, avec un admirable succès, à vivre perpétuellement en présence de leur Dieu.

Notre Dieu est-il moins Dieu que le leur? Celui qui est amour, celui qui s'est fait homme pour nous, pauvre pour nous, anathème pour nous, le Dieu bon, le Dieu sauveur, ne pourrait-il donc pas habiter en nous, comme leur Dieu habite en eux? N'avons-nous aucun moyen de le fixer dans ce temple vivant qu'il préfère à tous les temples? Ne peut-il pas tellement se communiquer à nous qu'il s'unisse à toutes nos situations, à tous nos actes, comme notre respiration s'unit à tous les mouvements de notre corps? Ne pour-

rions-nous pas porter partout ce Dieu avec nous comme le mondain porte partout son idole? lui rapporter tout comme le mondain rapporte tout à sa pensée favorite ou à sa passion dominante? Eh quoi! m'est-il permis de dire que cela ne se peut pas, lorsque je vois des âmes qui se recueillent au milieu des affaires, et que les affaires elles-mêmes semblent recueillir, parce qu'à mesure qu'elles se sentent pressées par les hommes et par les choses, elles se retirent au dedans d'elles-mêmes, et cherchent avec plus d'amour les regards et le commerce de leur Dieu? Oui, il est des âmes qui vous diraient en gémissant, mais qui pourraient vous dire, dans quels rares moments elles ont senti qu'elles vivaient hors de Dieu. Sans aspirer à un privilége si haut, tout chrétien ne peut-il demander que Dieu lui soit tour à tour une solitude au milieu de la foule, et une société dans le désert?

Tout ce que nous avons dit des avantages de la solitude extérieure, nous le maintenons, mes frères, et nous désirons que chacun de nous la regarde comme un moyen qu'il doit saisir avec empressement. Il est du devoir du chrétien, il est dans l'esprit du christianisme de saisir tous les moyens avec autant d'empressement que s'ils étaient indispensables, et puis, quand les moyens manquent, de faire comme s'ils étaient inutiles, et de s'abandonner purement à ce Dieu qui nous a dit lui-même : « Ma grâce « vous suffit. » Car c'est la grâce de Dieu qui donne les moyens, et c'est elle qui les remplace. C'est donc elle qui vous donnera, parmi les affaires, une solitude plus excellente que celle que vous cherchiez dans votre cabinet. Quand vous vivrez de cette secrète et seconde vie, alors partout vous serez seuls; seuls dans la chaire, au milieu de cet auditoire qui vous observe et qui vous juge; seuls dans vos visites de charité, où les tracasseries vous attendent et

vous assaillent; seuls dans ces entretiens d'affaires où la matière et le temps semblent vous réclamer tout entiers. La grâce de Dieu transforme tout; la présence de Dieu sanctifie tout; les obstacles deviennent des moyens; et ces mêmes travaux, ces mêmes soins qui semblaient devoir être une pente vers le monde, deviennent pour nous comme les marches de l'autel. Tel est le secret de ces vies pastorales dont, grâces à Dieu, les exemples ne manquent pas parmi nous, de ces vies non-seulement fraîches et vives toujours, mais toujours plus fraîches et plus vives, et qui se seraient flétries dans leur activité et par leur activité même, si elles n'avaient pas su où se retremper et se rajeunir incessamment. Or, mes frères, cette grâce nécessaire, vous savez de qui on l'obtient, et comment on l'obtient; vous savez à qui Dieu se communique; vous savez dans quelle lutte il se plaît à être vaincu. Demandez-lui, comme chrétiens et comme pasteurs, le sentiment de sa présence; demandez-lui le besoin de sa présence; quelque peu que vous obteniez d'abord, ce sera toujours plus que vous n'avez désiré; et si vous n'êtes pas infidèles à une première grâce, une seconde viendra; et un seul soupir élevé à Dieu dans un de vos rares moments de recueillement, les prolongera, les multipliera, les liera les uns aux autres, les étendra sur toute votre vie; et vous aurez trouvé ainsi tour à tour la solitude en Dieu et Dieu dans la solitude. Ainsi soit-il.

Note relative à la page 239.

Nous n'avions point à combattre, dans une telle assemblée, les illusions de cette fausse spiritualité qui a tant de fois servi de sauf-conduit au relâchement et à l'esprit d'indépendance. Autrement nous

eussions rappelé que ce n'est pas seulement une condamnation du pharisaïsme, mais une direction positive de prudence chrétienne, qu'il faut chercher dans ces paroles de notre maître : « Pour toi, quand tu « pries, entre dans ton cabinet. » (Matthieu, VI, 6.) Cette recommandation, à laquelle donnent tant de poids l'exemple des saints apôtres et celui de Jésus-Christ lui-même, a été dictée par une bien juste connaissance de notre nature et de nos besoins. En vain dirait-on qu'il faut prier sans cesse ; que la prière est moins un acte qu'une tendance habituelle, une aspiration de l'âme vers la source adorable de son être et de tous ses biens ; qu'elle s'unit à tous les moments de notre existence comme la respiration à tous les mouvements de notre corps ; que la vie du chrétien est une prière. Nous n'avons garde de le nier ; mais n'est-il pas également vrai que tous les jours du chrétien sont des sabbats ? et cependant nous avons un sabbat particulier ; n'est-il pas vrai que tous les chrétiens sont des ministres ? et cependant nous avons mis, sous ce nom, à la tête de l'Église, des hommes spéciaux ; tout l'univers est le temple de Dieu, et nous avons des temples. De même la prière, qui a droit sur toute notre vie, n'en réclame pas moins un lieu à part et des heures consacrées. Cet acte de la prière, qu'on n'aura pas voulu concentrer, se tournera en émotions superficielles, en vague rêverie ; la pensée, la réflexion, sans lesquelles aucun acte sérieux ne s'accomplit, auront cessé d'en faire partie, et la prière, qui devait être un exercice, un travail de l'âme, n'en sera plus, (Dieu nous le pardonne !) qu'une sorte d'amusement. Il y a presque toujours, dans le mépris des moyens vulgaires, une présomption dangereuse ; il y a dans l'usage fidèle de ces moyens un exercice salutaire de soumission et d'humilité ; la négligence des moyens de grâce est plus près qu'on ne croit du mépris de la grâce ; ce dédain de la forme extérieure pourrait, de proche en proche, aller si loin, que l'objet même auquel appartient cette forme se fondrait et disparaîtrait ; et il est fort à craindre que celui qui dédaigne d'entrer dans son cabinet pour prier, ne finisse, et plus tôt qu'on ne pense, par ne prier nulle part. Que dis-je ? ce ne serait là qu'une conséquence logique du principe qu'on aurait posé. On méprise les moyens : mais la prière est aussi un moyen ; et si l'on trouve indigne de soi de lui réserver certaines heures, on peut aussi trouver indigne de soi de prier. Ce que je dis n'est pas une pure supposition ; ce que je dis s'est vu, se voit encore : il y a des mystiques qui s'interdisent la prière ; et cette extravagance, toute rare qu'elle est, doit effrayer, puisqu'elle découle de ce même dédain des moyens que nous combattons ici. Faibles créatures, connaissons donc une fois

notre faiblesse; n'allons pas, en haine du formalisme, bien haïssable, je l'avoue, rejeter follement les appuis que Dieu offre à notre faiblesse; ne brisons pas les marches de l'escalier, dans le chimérique et dangereux espoir de faire de plus grands pas; aimons les moyens pour le souvenir même qu'ils nous donnent de notre dépendance et pour l'humiliation qu'ils nous apportent; et enfin, puisque la solitude est favorable à la prière, cultivons, autant que nous le pourrons, la solitude.

L'UNITÉ DE LA LOI

Celui qui aura observé toute la loi, s'il vient à pécher dans un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets pas adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi. Jacques, II, 10, 11.

Quand vous prodiguez au riche les témoignages d'une servile déférence, et au pauvre les marques d'un injuste mépris, la loi s'élève contre vous; la loi même, sans qu'il soit besoin que personne lui prête sa voix, la loi vous accuse de transgression (1). Vous avez transgressé la loi; vous avez franchi, sur ce point, les limites de l'enceinte sacrée où la loi vous tenait enfermés; vous avez changé de terrain, vous êtes sur le terrain de l'ennemi, alors même que vous auriez été, à tous les autres égards, de scrupuleux observateurs de la loi. Car tel est le principe : dans chaque violation particulière de la loi, la loi tout entière est en souffrance, la loi tout entière est violée : quiconque, ayant observé toute la loi, pèche sur un point, est coupable et responsable de tous.

Ainsi s'introduit dans le discours de l'apôtre, et vient prendre place dans l'ensemble des vérités évangéliques, une sentence effrayante qui semble anéantir d'un seul

(1) Voir la fin du verset 9 : « Si vous avez égard à l'apparence des personnes, « vous commettez un peché, *et vous êtes condamnés par la loi comme des trans-« gresseurs.* » (Jacques, II, 9.)

coup, non-seulement la moralité des mondains, mais la justice même des vrais justes. Nous n'aurons garde de l'affaiblir au gré de nos terreurs ou de nos lâchetés; mais nous ne devons pas non plus en exagérer la portée, encore moins en altérer le sens; nous ne voulons pas, esclave des mots, trahir la pensée de l'apôtre, et mettre à sa charge un paradoxe révoltant et insoutenable.

Personne au monde, pas même saint Jacques, ne parviendrait à nous faire croire qu'il soit absolument égal d'avoir violé un seul des commandements de la loi, ou d'avoir foulé aux pieds toutes les prescriptions dont la loi se compose. La conscience, le bon sens éprouvent, pour une telle exagération, la plus invincible répugnance. Nous ne saurions avoir pour un homme qui n'a qu'un vice le même sentiment que pour celui qui, s'il était possible, les réunirait tous. Cette différence d'impression n'est pas trompeuse. Elle est fondée en secret sur le respect de la loi. Nous voulons en sauver ce que nous pouvons. Et si une violation de toute la loi n'était pas plus grave à nos yeux que la négligence d'une de ses parties, ce serait une preuve sans réplique que la loi nous est indifférente.

Les conséquences d'une telle erreur la condamnent d'ailleurs assez. Il en résulterait, en effet, qu'une fois qu'on a, sur un point, transgressé la loi de Dieu, il n'y a pas de raison pour se contraindre sur les autres; qu'à faire pis on ne risque rien; qu'à faire le mieux possible, il n'y a rien à gagner; et qu'autant vaut, après avoir un moment suivi le désir de son cœur, le suivre jusqu'au bout, le suivre toujours.

L'apôtre, le frère du Seigneur, n'a pu avoir de telles pensées. Rendons-nous compte de ce qu'il a voulu, pour bien comprendre ce qu'il a dit.

Il avait vu (nous nous en sommes assurés en étudiant le

chapitre précédent), il avait vu la religion confondue par plusieurs avec les solennités du culte ; il avait vu la religion, qui consiste à s'enquérir des veuves et des orphelins et à se maintenir à l'abri des souillures du monde, réduite à l'accomplissement tout extérieur de quelques rites. C'était un choix entre la forme, qui est aisée, et le fond, qui est difficile. Ce choix, qui se fait entre le culte et la morale, peut se faire aussi, dans une même enceinte, dans celle du culte ou dans celle de la morale, entre les devoirs faciles et les devoirs incommodes. Laissons le culte et ne voyons que la morale. Rien n'est plus commun, rien aussi n'est plus naturel, selon notre mauvaise nature, que de nous attacher, parmi les devoirs de la morale, à ceux-ci plutôt qu'à ceux-là, de nous consoler d'un précepte négligé par la pensée de plusieurs autres soigneusement accomplis, de nous dire enfin que si notre obéissance n'est pas complète, il s'en faut peu, un seul point nous manquant, qui n'est peut-être pas au nombre des plus essentiels. Il s'agit, en un mot, de l'abandon ou du sacrifice d'une des parties de la loi ; d'un péché réservé, sinon expressément, mentalement du moins ; d'une portion du domaine de Dieu, disputée à Dieu par notre cœur rusé et désespérément malin. Dès ce moment, vous devez commencer à comprendre saint Jacques ; et si vous ne pénétrez pas toute sa pensée, vous êtes du moins en état d'écarter une interprétation absurde et funeste. Il n'est pas égal, ni en soi ni devant Dieu, de pécher sur un seul point ou de pécher sur tous à la fois ; mais d'un autre côté, il est faux, il est malheureux de s'imaginer que la loi puisse être scindée, fractionnée, et que la négligence d'un point de la loi ne nous compromette, en nous-mêmes et devant Dieu, que précisément à l'égard de ce point-là. En d'autres termes, ce fonds de réserve que nous croyons avoir

dans les devoirs accomplis, est imaginaire; cette balance que nous prétendons établir entre notre actif et notre passif moral, est purement chimérique; et dans la violation d'un seul des commandements de la loi, toute la loi est en souffrance, toute la loi est violée. C'est ce que saint Jacques exprime énergiquement lorsqu'il nous dit : « Celui « qui garde toute la loi, un point seul excepté, est cou- « pable (ou comptable) de tous. »

La violation de toute la loi renfermée dans la transgression d'un seul de ses préceptes, voilà ce que nous posons après l'apôtre, et pour le prouver, nous vous faisons considérer, avant tout, que la loi est essentiellement une et indivisible. Il n'y a pas autant de lois qu'il y a de préceptes; il y a beaucoup de préceptes et une seule loi, dont les préceptes sont les parties ou, pour mieux dire, les membres; car ils sont tous avec la loi dans le même rapport que les membres avec le corps humain. Et de même que c'est moi qui suis atteint, moi qui souffre, moi qui ai sujet de me plaindre lorsque, avec un instrument meurtrier, on blesse une de mes jambes, un de mes bras, ou ma tête, moi, dis-je, et non pas seulement ma tête, ma jambe ou mon bras, de même la loi, la loi elle-même, est blessée dans chacun de ses membres, je veux dire dans chacun des devoirs particuliers dont elle se compose (1). Car, avant d'être diverse, la loi est une, de même que je suis un avant d'être divisé et pour ainsi dire multiplié dans mes membres et dans mes organes. De même que je suis tout entier dans chacune des parties de mon être, puisque, à mesure qu'une de ces parties est en souffrance, je sens que c'est moi qui souffre, de même la loi est en souffrance, à mesure qu'une de ses parties subit quelque alté-

(1) On pourrait aussi bien se représenter ces devoirs particuliers comme les instruments que comme les parties intégrantes de la loi.

ration et reçoit quelque dommage. Car, de même que je dis *moi*, la loi aussi, en quelque sorte, peut dire *moi;* elle a, comme l'homme, un centre d'où tout part et où tout vient aboutir.

Et qu'on ne vienne pas nous dire : « Ce centre, ce *moi* de la loi, quel est-il, et comment le nommez-vous? » Qu'importe son nom? Avez-vous besoin qu'on vous nomme ce je ne sais quoi que chaque homme, parlant de soi-même, appelle *moi?* Qui le pourra jamais? Qui l'essayera? Douterez-vous, à cause de cela, que l'homme ne soit un? N'êtes-vous pas parfaitement certains qu'un homme n'est ni deux, ni trois, mais un? Et la pluralité de vos facultés, de vos organes et de vos membres vous a-t-elle jamais fait penser que vous étiez plusieurs? En arrière de toutes vos qualités, de toutes vos parties, il y a quelque chose qui n'est ni une de ces qualités, ni une de ces parties, ni même toutes ces qualités et toutes ces parties ensemble; ce quelque chose, vous l'appelez *moi*. *Moi* est-ce un nom? pas du tout; et parce que vous ne pouvez pas le nommer, n'est-il rien? Raisonnez de même au sujet de la loi. Chacun de ses membres ou de ses préceptes a un nom : elle-même n'en a point. Est-ce à dire qu'il n'y ait que des préceptes et point de loi? Mais en vertu de quoi les préceptes, alors, seraient-ils des préceptes? A quoi les rattacher? comment les faire tenir en l'air? Quand vous aurez trouvé le secret de faire subsister mon imagination, ma sensibilité, ma mémoire, mes membres, ma vie, indépendamment de moi et en me retranchant; quand vous pourrez conserver tout cela en vous passant du *moi* ou de la personne, vous aurez trouvé aussi, je n'en doute pas, le secret de faire subsister les préceptes en supprimant la loi. Il y a donc aussi, en arrière des préceptes, quelque chose qui fait et qui veut que les préceptes soient des préceptes, quelque chose sans

quoi il n'y aurait point de préceptes, quelque chose qui les embrasse et les soutient tous, et ce quelque chose c'est la loi. Ici la diversité sans l'unité est un pur néant. Dès qu'il n'y a que des devoirs particuliers, il n'y a point de devoirs; mais aussi dès que les préceptes particuliers sont à la loi ce que les membres sont au corps humain, il est impossible de pécher contre un seul de ces commandements, sans que la loi, qui est le centre des commandements, en souffre, sans que la loi en soit ébranlée. C'est la pensée de l'apôtre; mais il ne l'exprime pas ainsi; il dit : « Vous ne « pouvez en violer un seul sans être coupable (ou comp- « table) de tous; » il veut dire : « Vous ne pouvez violer un devoir, sans avoir atteint le principe de tous les devoirs, ou sans les avoir tous atteints dans leur principe. »

Et encore, dans ce rapprochement si légitime entre la loi et le corps humain, il y a une distinction à faire, et cette distinction est toute à l'avantage de l'apôtre. Bien que l'homme lui-même, ou, si vous voulez, le centre invisible et mystérieux de chaque être humain, souffre dans chacun des membres qui éprouve quelque souffrance, la vie n'est pas toujours menacée, au moins immédiatement. Il en est autrement de la loi; violez un devoir quelconque, vous menacez l'existence même de la loi; car tous les devoirs, en tant que devoirs, sont égaux; la loi n'a que des commandements absolus, et tout ce qu'elle commande est nécessaire; il peut y avoir dans le corps humain des parties nobles, et l'on se rassure, dans des accidents graves et douloureux, lorsque aucune des parties nobles n'est atteinte; mais la loi n'a que des parties nobles, la loi par conséquent ne peut recevoir que des blessures mortelles.

La loi morale, si vous l'aimez mieux, est une arithmétique où il n'y a que des nombres ronds, point de fractions. S'il y avait des demi-devoirs, on comprend que le principe

de la loi pût être inégalement compromis. Mais il n'y en a pas; on doit ou l'on ne doit pas, voilà l'unique distinction, en sorte que, sur quelque point que la loi reçoive une atteinte, la souffrance, le dommage, quant au principe, est le même; et pour revenir encore à une image que nous ne pouvons ni ne voulons éviter, la loi n'est que cœur, la loi est tout cœur : de quelque côté, de quelque manière qu'on frappe, c'est le cœur qui est frappé, et le cœur c'est la vie.

Prenez garde que j'ai toujours parlé du principe de la loi, de l'idée de la loi; je n'ai pas dit que, pratiquement et dans tous les cas, un péché ait les mêmes conséquences, la même gravité de fait qu'un autre péché; si je regarde aux conséquences immédiates et aux cas individuels, je puis voir des différences, et je les vois; dans le principe, je n'en vois pas; une transgression est, sous ce point de vue, égale à toute autre transgression, une seule à toutes ensemble; et je ne finirai pas ce discours, mes chers auditeurs, sans avoir montré que toujours, plus ou moins, le principe se réalise dans les conséquences, l'idée dans la vie.

Au reste, si cette espèce de démonstration restait obscure pour quelques-uns de vous, voici qui n'est pas obscur. Voici un argument que je trouve au fond de votre propre pensée, et que je vous emprunte. Vous allez voir que dans cette cause vous témoignez contre vous-mêmes. N'est-il pas vrai que vous imputez hardiment à un homme tout le bien qu'il n'a pas fait, mais qu'il eût fait s'il l'eût pu, si l'occasion ne lui en avait pas manqué? J'accorde que vous ne savez pas ce qu'il aurait fait et qu'il ne le sait pas bien lui-même : Dieu seul le sait. Mais cela ne fait rien au principe. Vous pouvez le poser sans information ultérieure; ce que vous dites, dans ce sens général et abstrait, vous avez droit de le dire : oui, sans doute, il faut tenir compte à un indi-

vidu de tout le bien qu'il n'a pas fait, mais que, moyennant l'occasion et les circonstances, il aurait accompli, de toute la fidélité qu'il n'a pas déployée, mais dont il portait en soi le germe et l'intention. Et dans le fait, personne n'est en ce monde, en bien non plus qu'en mal, tout ce qu'il pourrait être. Dieu ne l'a pas voulu, Dieu n'en a pas besoin. Il y a, dans le monde, mille saint Étienne qui, moins la lapidation, ont été martyrs; ils l'eussent été à une époque de persécution, ils n'ont pu l'être dans un temps de paix et de rafraîchissement de l'Église. Douterez-vous que, tout pareillement, il n'y ait eu des Judas, des traîtres, qui n'ont jamais trahi, parce qu'ils n'ont pu trahir? Ne faudrait-il pas (à supposer qu'on eût les renseignements nécessaires, renseignements que Dieu seul possède), imputer à chacun le mal qu'il n'a pas fait, mais qu'il eût fait dans d'autres circonstances, et parmi les circonstances, je compte le tempérament et l'éducation? Eh bien! quand un homme pèche sur un point, il a montré qu'il était capable de tout; car la loi était tout entière dans le commandement qu'il a violé, comme il était lui-même tout entier dans le péché qu'il a commis. Dieu pourra lui épargner les occasions; Dieu aura mis dans son tempérament, dans sa fortune, dans sa position, que dirai-je? dans son caractère, qui est aussi une circonstance, des barrières salutaires; le péché sera par conséquent moins péchant qu'il n'eût pu l'être: la corruption en sera moins profonde; car ce que les mauvaises actions ont de pire, c'est de nous rendre plus mauvais; mais sans ces barrières miséricordieuses, il était capable de tout ce qu'il n'a pas fait, puisqu'il a été capable de violer sciemment la loi sur un point quelconque; et quoique son âme ait été garantie d'un degré de corruption ou d'endurcissement où d'autres sont arrivés, on peut, on doit lui appliquer, sans craindre d'être injuste, cette parole

de saint Paul : « Il n'y a point de différence, parce que tous « ont péché. » (Romains, III, 22.) Entendez-vous, mes frères? tous ont péché, donc tous sont égaux; tous sont, au même degré, « privés de la gloire de Dieu, » c'est-à-dire du droit de se glorifier devant Dieu. On peut même aller plus loin : il se pourrait, toutes choses bien considérées, que celui qui n'a violé qu'un devoir fût plus coupable que celui qui les a tous violés.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'unité de la loi. Saint Jacques parle de l'unité de Dieu, et je lui en rends grâces. Il ouvre à notre pensée un terrain plus accessible, plus uni. Nous demandions tout à l'heure : qu'est-ce que la loi? et nous restions sans réponse. Autant valait, disions-nous, demander : qu'est-ce que la personnalité humaine, qu'est-ce, dans chaque homme, que le moi? Ici, la loi est définie, et la diversité de ses prescriptions est ramenée à un principe unique : la loi, dit l'apôtre, est la volonté de Dieu; ou plutôt, sans le dire, il le fait entendre lorsqu'il nous demande si le Dieu qui a dit : « Tu ne commettras « point adultère, » n'est pas le même qui a dit : « Tu ne « tueras point. » Dieu nous est présenté ici comme l'auteur de la loi; mais nous sommes bien sûrs du consentement de l'apôtre en ajoutant qu'il en est l'objet, qu'il est lui-même la loi. Quelle simplicité! quelle clarté nouvelle! quel surcroît d'évidence! Ce n'est plus une idée, un principe; c'est une personne, la personne, osons le dire, de Dieu. Si nous avons pu douter de l'unité de la loi, nous ne pouvons douter qu'une personne ne soit une, que Dieu ne soit un et indivisible. C'est à lui maintenant que nous avons affaire; c'est lui qui, dans la pensée de l'apôtre, se substitue à la loi; la loi c'est sa volonté, une volonté une, égale à elle-même, et qui, par sa seule nature, revêt d'un caractère également sacré, également inviolable, toutes ses prescrip-

tions. Dieu est dans toute la loi; et de même que l'homme se retrouve tout entier dans chacune de ses actions, Dieu se retrouve tout entier dans chacun de ses commandements; chacun de ses commandements, c'est lui-même, en sorte que toutes les fois que nous dirigerons une attaque contre la loi, n'importe sur quel point, c'est Dieu que nous rencontrerons, comme si Dieu, chose terrible à penser! se multipliait pour subir nos outrages! Il ne s'agit plus de faire ceci ou de faire cela; ni ceci ni cela n'est le propre et le dernier objet de la loi; l'objet de la loi, c'est Dieu; Dieu partout, Dieu en tout! Nous ne saurions l'éviter; et toutes les fois que nous aurons péché, c'est lui-même, lui personnellement que nous aurons persécuté : « Saul, Saul, pour« quoi me persécutes-tu? » (Actes, IX, 4.) S'il y avait plusieurs dieux, à chacun desquels appartînt et correspondît un des articles de la loi, nous ne serions, en péchant contre un ou plusieurs de ces articles, nous ne serions, dis-je, perdus qu'à moitié, au quart ou pour un huitième: que sais-je? Un Dieu nous aurait en gré, quand l'autre nous aurait en aversion; et les faveurs de l'un nous dédommageraient des rigueurs de l'autre. Mais il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu n'a qu'une volonté, c'est d'être obéi. L'occasion, la forme, le temps n'importe pas, le principe est tout. Or, ce principe est violé, violé tout entier, nié, anéanti, par une seule désobéissance. Dieu n'est pas divisé. Ce n'est pas une partie de Dieu, c'est Dieu tout entier, si l'on peut parler ainsi, qui est atteint dans chacune de nos désobéissances. Une seule les renferme toutes. La quantité n'est rien, la qualité est tout. Le péché, dans son genre, est quelque chose d'infini, et on ne peut rien ajouter à l'infini. Quand vous avez péché, vous avez nié Dieu, vous l'avez anéanti autant qu'il est en vous : que peut-il y avoir au delà? Si vous ne nous en croyez pas, mes frères, c'est que

nous ne nous serons pas fait comprendre, c'est que nous aurons « obscurci le conseil de Dieu par des paroles sans « intelligence; » (Job, XXXVIII, 2.) mais il faudra bien que vous en croyiez Dieu même. Dans des écrits d'érudition et de science, on aime à citer des auteurs; Dieu est notre auteur en cette affaire, c'est lui que nous allons citer. C'est lui qui, en plaçant dans le jardin des délices Adam et Ève, nos premiers parents, leur donna un commandement, un commandement unique; toute la loi pour eux se réduisait à ne pas manger du fruit d'un arbre; ils mangèrent et moururent. Ils furent punis, non comme violateurs d'un commandement particulier, mais comme violateurs de la loi. Leur peine ne fut pas partielle, elle fut absolue; ce ne fut pas une peine particulière, ce furent toutes les peines. Ils s'étaient séparés de Dieu par ce seul acte; Dieu, pour ce seul acte, se retira d'eux; et cette peine trouve sa mesure dans le remède qui lui a été appliqué, puisque ce remède ou cette réparation n'est rien de moins qu'une seconde création. Si cette preuve ne vous suffit pas, nous sommes à bout. Car, ô vous qui observez toute la loi, à l'exception d'un seul précepte, que faites-vous, sinon ce que firent nos premiers parents? Vous ne violez qu'une seule ordonnance de Dieu; ils n'en avaient, non plus, enfreint qu'une seule. Cette seule faute les a détrônés; la vôtre vous laissera-t-elle dans la gloire? Elle les priva de la présence de Dieu : à quel titre, vous, prétendez-vous en jouir?

D'autant moins, remarquez-le bien, que ce que vous refusez à Dieu, ce que vous retenez, c'est précisément ce qu'il voulait. Qu'est-ce à dire? Ne veut-il pas tout? Et veut-il une chose plutôt qu'une autre? Absolument, non, mes chers auditeurs; car tous les articles de la loi ne pourraient être également sacrés à nos yeux s'ils n'étaient également inviolables aux siens. Mais, d'un autre côté, n'est-il

pas vrai que Dieu doit tenir le plus à ce qui vous est le plus cher? N'est-ce pas du moins la première chose dont vous lui devez le sacrifice? Or c'est celle, précisément, que vous lui refusez. Car pourquoi la gardez-vous, en abandonnant d'ailleurs tout le reste, si ce n'est qu'elle vous est plus chère que tout le reste? A qui avez-vous pu sacrifier le vrai Dieu si ce n'est à une idole? Et plus vous observerez d'articles de la loi, plus vous les observerez avec soin, plus vous nous avouerez par là même que celui que vous n'observez pas a cédé la victoire à un attrait plus fort. L'endroit du péché marque dans votre vie l'endroit de l'attachement; nul ne peut s'y tromper, et Dieu ne s'y trompe pas. Il reconnaît là votre joyau favori, votre inclination chérie, et, à moins que vous ne mentiez à vous-mêmes, c'est celle-là dont, avant tout, il demandait le sacrifice; c'est par là que vous deviez commencer.

A ces deux considérations, celle de l'unité de la loi et celle de l'unité de son auteur, nous pouvons en joindre une troisième, concluante, nous osons le dire. C'est celle de notre propre cœur, alors que, sur un point quelconque, nous désobéissions à Dieu. Quel est, si notre conscience n'est pas entièrement endormie, le sentiment que nous éprouvons? Est-ce peut-être celui d'une demi-infidélité, d'un tiers, d'un quart d'infidélité? La conscience connaît-elle ces fractions? Non, elle souscrit aux grands principes que nous avons rappelés. Elle rend hommage involontairement à l'indivisibilité de la loi, à l'unité de Dieu. Elle se sent, par le fait d'une seule transgression, hors de la loi, hors de Dieu. Les erreurs de notre esprit n'arrivent point jusqu'à elle; les consolations du sophisme ne sont pas à sa portée; elle se sent hors de l'air vital; elle respire la mort. Ce qu'elle reconnaît dans sa vie, ce n'est pas *un* péché, c'est *le* péché, ou, si vous voulez, dans *un* péché *le* péché.

Quiconque voudra s'examiner trouvera dans cet examen la lumière qu'il peut n'avoir pas trouvée dans nos raisonnements; et nous ne sommes que trop certains qu'il ne tardera pas, s'il la cherche, à la trouver dans sa vie aussi bien que dans sa conscience, au dehors comme au dedans.

Voici, mes chers auditeurs, ce que nous voulons dire : c'est que cette solidarité que nous avons reconnue entre toutes les parties de la loi, reçoit des faits la plus terrible confirmation; c'est que le mal nécessairement engendre le mal; c'est qu'un péché conduit à un autre péché; c'est qu'en peu de temps le point devient une ligne et la ligne une surface. Au vrai, nous ne mettons au mal, par notre propre fait, aucune limite, et le mal, en lui-même, n'en connait aucune. Il ne demande pas mieux que de s'étendre et de se prolonger; c'est sa nature même; et s'il rencontre des limites, ce n'est ni en lui ni en nous, mais en Dieu, si l'on peut parler ainsi, qui n'a pas permis que le péché pût se rassasier de lui-même. Sans les mesures qu'a prises la Providence, sans les obstacles de tout genre qu'elle a élevés, le monde, à parler exactement et littéralement, se serait abîmé dans le mal; la société, l'humanité, le globe, désormais sans but, auraient disparu. Mais jusqu'à ces limites infranchissables, que d'espace encore, et combien de moyens de s'assurer qu'un péché ne reste jamais solitaire, que le mal est avide, insatiable, et que de lui-même il ne s'arrête point! Et chose remarquable, il n'en est pas à cet égard du mal comme du bien, quoiqu'on puisse dire que toutes les parties du bien sont solidaires entre elles comme toutes les parties du mal. Une différence grave, c'est que le mal se commence par tous les bouts, le bien par un seul. Tout péché peut être le premier péché; mais il n'y a qu'une première vertu. Pour aller en enfer tous les chemins sont bons, un seul mène

au ciel. La vérité n'a qu'un point de départ, l'erreur en a mille. Il se peut qu'il y ait des péchés incompatibles entre eux, tandis que toutes les vertus s'accordent parfaitement, et se prêtent un appui mutuel; aucun homme ne peut avoir tous les vices; hélas! ce n'est pas sa faute; car on voit avec surprise dans les développements d'une vie de péché, les misères les plus diverses, et, au premier coup d'œil, les plus contradictoires, s'appeler du plus loin possible, se chercher, se réunir, s'entrelacer avec une effroyable industrie, comme pour nous prouver d'une manière irrécusable que le péché, s'il ne tenait qu'à lui, n'aurait bientôt fait de toute la loi qu'un monceau de ruines. Ainsi, dans les désordres honteux du mal, se constate glorieusement l'unité de la loi! Quelle preuve, mes frères, quelle déplorable preuve! Ah! ne nous sera-t-il pas donné d'en avoir et d'en fournir une autre, je veux dire la contagion de tous les éléments du bien dans notre âme, la propagation de la sainte flamme qui dévore peu à peu, mais sans relâche, dans une vie chrétienne, tout ce que le péché y laissa de ronces et d'herbes vénéneuses, l'accord en un mot de toutes les facultés, de toutes les forces et de tous les talents dans une filiale et sainte obéissance!

En attendant, ô vous qui cherchez à vous aveugler vous-mêmes, et qui n'y réussissez que trop bien, quoique jamais entièrement, recueillez avec une attention sérieuse, pesez avec la sincérité dont vous êtes capables, les paroles sévères, mais exactement vraies, de l'apôtre saint Jacques. Que de fois vous en avez proféré de contraires, soit sur les autres, soit sur vous-mêmes! Que de fois vous vous êtes laissé aller à dire, non pas peut-être : « S'il est adultère, il n'est pas homicide; » mais du moins : « Il est intempérant, mais il est bon; il ne fait du mal qu'à lui-même et ne fait que du bien aux autres; » établissant ainsi, de votre

seule autorité, des différences entre un plus grand et un moindre mal, sur la seule base de l'utilité temporelle et des convenances sociales! Que de fois, tout au moins, vous avez méconnu, en paroles ou en pensées, l'essentielle égalité de tous les péchés, l'essentielle égalité de tous les pécheurs! Que de fois, enfin, vous avez distribué le respect et le mépris d'après des vues superficielles que l'Évangile désavoue absolument! Disons vrai : nos discours, nos jugements ordinaires sont, à cet égard, tout pleins d'un esprit de paganisme. Je veux bien, certes, que, sous un rapport, on reconnaisse entre les individus de grandes inégalités morales. Le mal, évidemment, est plus développé, plus invétéré, plus intense, plus divers chez les uns que chez les autres; les uns ont tiré, s'il est permis de parler ainsi, toutes les conséquences de leurs principes, les autres ont été retenus à mi-chemin. Mais que tout cela ne nous empêche pas de reconnaître une vérité de fait et de principe bien plus importante : c'est que, dans chaque péché, le péché tout entier se trouve, comme dans chaque action de l'homme tout l'homme, comme dans chaque commandement de Dieu, Dieu personnellement, Dieu lui-même. Répétons-nous cette parole aussi exacte qu'effrayante : « Si, n'ayant pas commis l'adultère, tu as commis l'homicide, tu as transgressé, non à moitié, non en partie, mais entièrement la loi. » Encore une fois, dans nos péchés, c'est le péché qu'il faut voir, dans la forme le fond, dans l'accident l'essence, dans les actes le cœur; afin qu'à travers toutes les apparences voyant la réalité, et l'égalité à travers toutes les différences, nous soyons salutairement humiliés, salutairement effrayés, et que, sans aucun de ces marchandements qu'on pourrait appeler puérils s'ils étaient moins funestes, nous allions franchement demander au Dieu qui, préalablement, efface

de sa mémoire le souvenir de nos crimes, de nous renouveler entièrement par son Esprit, de détruire en nous, non-seulement les habitudes, mais le principe du péché, de mettre sa loi dans nos cœurs, en y pénétrant lui-même, en daignant s'y établir, lui la source de la grâce, lui le principe et l'objet de la loi, lui le bien suprême et le tout de l'homme!

LA MISÉRICORDE ET LE JUGEMENT

Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté; car le jugement sans miséricorde sera pour qui n'a pas fait miséricorde, et la miséricorde triomphe de la condamnation. Jacques, II, 12, 13.

A l'occasion de cette généreuse impartialité que nous devons observer entre le riche et le pauvre, l'apôtre saint Jacques a professé le grand principe qu'aucun devoir observé ne peut nous exempter de l'observation d'un autre devoir, que toutes les parties de la morale chrétienne sont solidaires entre elles, que la loi, pour tout dire en un mot, est une et indivisible. Nous avons développé, dans un autre discours, cette vérité à laquelle l'apôtre a consacré les deux versets qui précèdent ceux de notre texte. L'auteur sacré vous semble peut-être avoir perdu de vue son point de départ, ou avoir pris définitivement congé du sujet auquel, tout d'abord, il avait donné son attention. Mais ne le croyez pas, mes chers auditeurs. L'apôtre, à qui une vérité particulière a donné lieu d'énoncer une vérité beaucoup plus générale, n'a point, sur cette hauteur sublime, oublié la plaine ou la vallée dans laquelle, si je puis m'exprimer ainsi, il se promenait avec nous tout à l'heure. Il y va redescendre; il s'y engage de nouveau dans les versets que nous avons à vous expliquer. Le respect de l'infortune, la compassion, la charité, voilà ce qu'il va nous

prêcher encore. Telle est l'inspiration, tel est le sens de ces paroles remarquables : « Parlez et agissez comme de« vant être jugés par la loi de la liberté ; car le jugement « sans miséricorde sera pour qui n'a pas fait miséricorde, « et la miséricorde triomphe de la condamnation. »

Saint Jacques, dans le chapitre précédent, nous a déjà parlé d'une « loi de la liberté, » qu'il appelle « la loi par« faite. » (I, 25.) C'est un autre nom de la nouvelle alliance ou de l'Évangile. L'Évangile est pour tous les hommes, Juifs ou gentils d'origine, une loi de liberté; l'apôtre s'adresse, il est vrai, aux douze tribus dispersées, c'est-à-dire à des chrétiens nés sous la loi de Moïse; pour eux, le sens de cette expression : « la loi de la liberté, » était plus facilement intelligible, devait être plus rapidement saisi. L'Évangile, en effet, les avait libérés d'une manière plus palpable, plus matérielle. Il les avait délivrés de ce joug de la loi, que ni eux, ni leurs pères, ainsi que le dit saint Paul, n'avaient pu porter. (Actes, XV, 10.) Et n'oubliez pas que ce joug pesait sur eux d'un double poids. Il y avait, d'une part, des commandements à observer; il y avait, de plus, une responsabilité effrayante pour quiconque ne les avait pas observés, c'est-à-dire pour tout le monde sans exception. Est-ce qu'à ces deux égards l'Évangile avait apporté la liberté? Il faut distinguer. La loi des rites avait pris fin; Jésus-Christ ayant déchiré le voile, Jésus-Christ ayant abattu le mur de séparation que la dispensation mosaïque élevait entre le peuple juif et le reste de l'humanité, tout cet ensemble de cérémonies et d'observances qui n'étaient qu'une vaste et permanente prophétie, s'était dissipé comme un brouillard aux rayons du soleil levant; le temple n'était plus qu'un monument, et les Romains, en le démolissant, ne devaient, en effet, démolir qu'une ruine. C'est vous dire, mes frères, que cette

partie de la loi ancienne qui consistait en actes symboliques, ne pesait plus sur les Juifs, j'entends sur ceux d'entre eux qui avaient accepté Jésus-Christ. Il n'en pouvait être ainsi de la loi morale, immuable de sa nature, universelle, éternelle. La justice et la charité sont de tous les lieux et de tous les temps. Ce joug, si c'en est un, n'est pas de ceux qui peuvent être brisés. Ce qui peut se faire, mais par une merveille de la puissance divine, c'est que ce joug cesse d'être un joug, et que l'obéissance, en se pénétrant d'amour, prenne les caractères de la liberté, l'homme étant désormais contraint du dedans et non plus du dehors. Cet admirable changement, qui, bien plus que le précédent, mérite à l'Évangile le beau nom de « loi de liberté, » nous en parlerons plus tard; il n'intéresse pas directement le sujet que saint Jacques propose en ce moment à nos réflexions. Ce qu'il faut vous dire ici, pour entrer véritablement dans la pensée de l'apôtre, c'est que le joug de la crainte est brisé, c'est que la peine des infractions commises est abolie, c'est qu'au nom de Jésus-Christ nous avons accès auprès de Dieu, qui, jetant hors de sa mémoire les péchés de sa créature, consent à ne plus dater avec elle d'Adam, mais de Jésus-Christ, et nous donne à tous, sur le terrain de la miséricorde, un point de départ nouveau. C'est dans ce sens excellent que Jésus-Christ nous affranchit, c'est dans ce sens excellent que l'Évangile est la liberté. J'avoue bien, mes frères, que, si la grâce en restait là, la grâce serait vaine; car comment serions-nous plus heureux si nous n'étions meilleurs, ou sauvés si nous n'étions changés? Mais c'est que, précisément, la grâce n'en reste pas là; elle renferme en soi, elle apporte avec elle les semences, le principe d'une nouvelle vie; elle subjugue (nous pouvons le dire hardiment, puisque mille et mille faits l'ont prouvé) elle subjugue l'homme par la

reconnaissance et par la joie; la crainte bannissait l'amour, l'amour bannit la crainte; et le fidèle, mis au large, ne marche pas seulement, mais court, selon l'expression du prophète, dans la voie des commandements divins. (Psaume CXIX, 32.)

Qu'est-ce qui domine dans cette nouvelle dispensation, dans ce système admirable et définitif de la Providence de Dieu? C'est la grâce ou la miséricorde. La grâce ou la miséricorde en est la pensée, la règle, l'inspiration. De quelque côté que vous regardiez, vous ne voyez que grâce. L'Évangile est la preuve sans réplique, la manifestation éclatante d'une vérité que l'homme n'eût jamais osé ni concevoir ni prononcer, quelque besoin qu'il en eût, quelque digne qu'elle lui parût de faire la base d'une religion divine. Quelle vérité, mes frères? Que Dieu est amour. En sorte que quand saint Jacques prononce le mot de *liberté*, quand il désigne l'Évangile par ce nom, c'est l'idée de grâce, d'indulgence, de tendre et inépuisable compassion qu'il réveille dans les esprits; et en caractérisant par ce seul mot les rapports nouveaux et définitifs de l'homme avec Dieu, n'a-t-il pas rappelé à toute âme sincère quels doivent être les rapports de l'homme avec l'homme?

Le raisonnement de l'apôtre, car il y a ici tout un raisonnement, se retrouve ailleurs dans le Nouveau Testament, et notamment dans cette simple et familière parabole, que chacun de vous se rappelle : « Un roi voulut « faire compte avec ses serviteurs. Quand il eut com- « mencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait « dix mille talents; et parce qu'il n'avait pas de quoi payer, « son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et « ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût « payée. Et ce serviteur, se jetant à terre, le suppliait en « lui disant : Seigneur, aie patience envers moi, et je te

« payerai tout. Alors le maître de ce serviteur, ému de « compassion, le laissa aller, et lui quitta la dette. Mais ce « serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons « de service, qui lui devait cent deniers; et l'ayant saisi, « il l'étranglait en lui disant : Paye-moi ce que tu me dois. « Et son compagnon de service, se jetant à ses pieds, le « suppliait en lui disant : Aie patience envers moi, et je te « payerai tout. Mais il n'en voulut rien faire, et s'en étant « allé, il le fit mettre en prison, pour y être jusqu'à ce qu'il « eût payé la dette. Ses autres compagnons de service, « voyant ce qui s'était passé, en furent fort indignés, et ils « vinrent rapporter à leur maître tout ce qui était arrivé. « Alors son maître le fit venir et lui dit : Méchant servi- « teur, je t'avais quitté toute cette dette, parce que tu « m'en avais prié; ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de « ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de « toi? » (Matth. XVIII, 23-33.)

Nous avons appelé l'œuvre d'affranchissement consommée au prix de la gloire et du sang de Jésus-Christ une preuve sans réplique de la charité de Dieu. Ne pouvons-nous pas dire également que le raisonnement de l'apôtre est un raisonnement sans réplique? Ce n'est pas, à la vérité, l'esprit, c'est le cœur qui en apprécie la force et la justesse; mais qu'importe? n'y a-t-il pas des choses qui sont du ressort du cœur, et dont le cœur est juge sans appel? Quel homme que celui qui dirait : « Dieu m'a aimé, c'est vrai; il m'a aimé d'un amour sans mesure; mais ce n'est pas une raison pour que j'aime; je ne trouve entre ce point de départ et cette conclusion aucun lien dans mon esprit. » Et il a raison, il n'y en a point; il n'y en a point non plus entre l'amour que Dieu lui a montré et l'amour de reconnaissance qu'on lui demande pour Dieu; la logique la plus subtile ne parviendrait pas à le prouver; et s'il

n'est pas tenu d'aimer Dieu, qui a fait quelque chose pour lui, comment le serait-il d'aimer son semblable, qui ne lui a point fait de bien, qui lui a fait peut-être du mal ?

C'est donc seulement au jugement du cœur et de la conscience que l'argument est sans réplique ; mais si vous ne récusez pas ces deux juges, la vérité pratique enseignée ici par l'apôtre est désormais à l'abri de toute contestation. L'homme serait moins qu'homme si une acclamation universelle n'accueillait pas cette maxime : « Dieu m'a aimé, je dois aimer. » Aussi n'est-elle pas contestée ; on n'essaye pas même d'en diminuer la portée ; elle n'est vraie qu'à condition d'être absolue, elle n'est évidente qu'à condition d'être infinie. Non, mes frères, on ne la conteste pas, on ne la mutile pas, mais on l'oublie ; la conscience y souscrit, le cœur lui rend témoignage ; mais cette divine logique que l'Esprit de Dieu enseigne à notre âme, notre âme, écolière paresseuse, ne se la rend pas familière du premier coup ; et quoique la conversion soit la plus fondamentale des révolutions, quoiqu'il y ait sans doute entre l'état moral de celui qui ne croit pas et l'état moral de celui qui croit, une différence essentielle, il n'est pas superflu, croyez-le bien, de rappeler au croyant, je veux dire à celui qui croit à l'amour de Dieu, que cet amour entraîne pour lui, nécessairement, irrésistiblement, la nécessité, non-seulement d'aimer Dieu, mais d'aimer le prochain, c'est-à-dire tout homme, comme homme, le pauvre comme le riche, l'étranger comme le compatriote, l'adversaire comme l'ami.

Saint Jacques sait bien que ce n'est pas superflu ; et c'est pourquoi, dans notre texte, il dit à ces nouveaux chrétiens, à ces sectateurs de la grâce, à ces hommes dont tout le symbole peut se réduire à ce peu de mots : « Dieu est amour, » (1 Jean, IV, 16.) à ces héritiers de la liberté qui

vient de Dieu : « Parlez et agissez comme devant être jugés « par la loi de la liberté. » *Parlez,* c'est-à-dire, rendez hommage, dans tous vos discours, dans tous vos jugements, à cette liberté, à cette grâce, à cet amour. Ne parlez pas comme ceux qui n'y croient pas. N'ayez pas des opinions qui la contredisent. Ne montrez pas une inquiétude et une tristesse qui conviennent mal à un tel sujet de joie, à un si grand motif d'espérance. Mais surtout ne soyez pas, dans vos discours, durs, insensibles, impitoyables. N'appliquez pas à vos semblables une autre loi que celle qui vous fut appliquée ; ne les mesurez pas à une autre mesure que celle à laquelle on vous a mesurés. (Matthieu, VII, 1-2.) Que votre langage vous fasse reconnaître ; qu'il annonce que vous vous sentez aimés, et qu'à votre tour vous aimez. Toutefois, mes frères, on pourrait sans invraisemblance attribuer à ces mots : « Parlez et agissez, » une intention plus particulière. Peut-être l'apôtre a-t-il voulu dire : « Vous parlez volontiers et couramment de la loi de la liberté ou de l'économie de la grâce. Cela vous est facile. C'est parler de la fin de vos angoisses et du principe de votre espérance. C'est parler de vos priviléges, et qui sait si vous n'avez pas vu dans cet amour qui se prodigue à tous, et qui s'offre, ce semble, avec plus d'empressement aux plus indignes, une distinction flatteuse pour votre orgueil, que cet amour, au contraire, était destiné à confondre ? Vous en parlez, dis-je, très volontiers ; et d'autant plus volontiers peut-être que c'est un moyen, une occasion de prendre, à l'égard de ceux à qui vous vous adressez, la position et l'attitude de docteurs ou tout au moins de frères aînés. Il n'est peut-être pas bien nécessaire de vous dire : *Parlez,* à vous qui, selon les rencontres, ne parlez que trop ; mais il est nécessaire de vous dire : *Agissez.* Conduisez-vous selon vos paroles, comme des disciples de l'É-

vangile; soyez bons pour les autres, car Dieu a été bon pour vous; traitez-les en frères, car il vous a traités en enfants; affranchis d'hier, n'ayez pas des esclaves; je dis des esclaves, car nous sommes tous disposés à faire, par égoïsme, de chacun de nos semblables un esclave; vos chaînes ont été brisées : ne mettez pas vos frères à la chaîne, à la chaîne de votre orgueil, de votre personnalité, de vos ressentiments. Ne parlez pas seulement, mais agissez surtout, comme devant être jugés par la loi de la liberté. »

Mais, mes frères, je crois vous entendre. Vous me demandez ce que je compte faire de ces mots de *jugement* et de *loi* qui se trouvent dans le texte, et que, jusqu'à ce moment, j'ai évités avec soin. Car, dites-vous, saint Jacques ne dit pas seulement : « Parlez et agissez comme des héritiers de la liberté, comme les objets d'une grâce immense et inespérée; » il dit : « Parlez et agissez comme devant « être jugés par la loi de la liberté. » Je le sais bien, mes frères, et j'ai réservé ces mots pour les considérer à part; car ils ne sont, dans le texte qui nous occupe, ni une circonstance insignifiante ni une médiocre difficulté.

Et d'abord, il résulte des paroles de saint Jacques que la *liberté,* ou l'Évangile, est une *loi.* Or une loi est une règle, et n'est pas autre chose. La loi, c'est ce qu'il faut faire. Dire qu'il faut faire une chose, qu'on doit la faire, c'est dire qu'on ne peut pas y manquer impunément; autrement on pourrait dire tout au plus que la chose est bonne, bienséante, agréable, mais on ne dirait pas qu'il *faut* la faire. Et qu'on ne prétende pas que le mot de *loi* ne doit pas, en ce lieu, être pris à la rigueur. A peine pourrait-on le soutenir quand l'apôtre aurait dit : « Parlez et agissez comme vivant ou comme étant placés sous la loi de la liberté; » à peine pourrait-on dire alors que *loi* signifie régime, économie, dispensation; mais peu importe, car l'apôtre a dit :

« comme devant être *jugés* par la loi de la liberté. » Il y a un jugement; ce mot dit tout; il réveillerait l'idée de *loi*, quand le mot de *loi* ne serait pas dans le texte. Il est ici le mot essentiel, nous nous y tenons; ce qu'il importe de reconnaître, ce qui est grave, ce que plusieurs peut-être trouveront difficile à accepter, c'est que le chrétien, le croyant est soumis à un jugement et par conséquent exposé à une condamnation, comme l'apôtre, d'ailleurs, l'exprime formellement.

Il est inutile, mes frères, que nous vous rappelions que l'Évangile parle d'un jugement où Jésus-Christ figure comme juge et tous les hommes comme parties. « Il nous faut tous, « est-il dit, comparaître devant le tribunal de Christ. » Quelles que soient l'époque, la forme et la teneur même de ce jugement, la vérité est qu'il est universel, et qu'il n'a pas pour objet notre foi, mais nos œuvres : « afin, dit l'a« pôtre, que chacun reçoive selon ce qu'il a fait étant dans « son corps. » (2 Cor. V, 10.) N'essayons pas d'arracher du livre de l'Évangile cette vérité; il y aurait trop à faire, trop de paroles, veux-je dire, à effacer ou à tordre. Il est écrit, d'un autre côté, que « cela ne vient ni de celui qui veut ni « de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde ; » (Rom. IX, 16.) que nous sommes sauvés, si nous venons à l'être, « par la foi, non par les œuvres; » (Éphés. II, 8-9.) que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils « unique au monde; » (Jean, III, 16.) et que « le sujet de « la condamnation, c'est que la lumière est venue dans le « monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres « que la lumière. » (Jean, III, 19.) A effacer de l'Écriture ces passages, à les tordre ou à les affaiblir, il y aurait aussi, n'est-il pas vrai? trop à faire. Mais enfin, les premiers ne contredisent-ils pas les seconds? Si nos œuvres nous jugent, est-ce la foi qui nous sauve? Voilà ce qu'on dit; et on ne le

dit pas, ce me semble, sans quelque apparence de raison. On oublie seulement une chose : c'est que, s'il est un sens dans lequel la foi fait opposition aux œuvres et les œuvres à la foi, il en est un autre dans lequel la foi et les œuvres ne font qu'un. Ce qui est, dans l'Écriture, opposé à la foi, ce sont les œuvres sans la foi ; mais jamais l'Écriture ne met en opposition la foi et les œuvres de la foi. Dans ce dernier sens, je veux dire en considérant les œuvres comme le résultat et la preuve de la foi, l'Écriture, qui ne dit nulle part que nous soyons sauvés par les œuvres, n'hésite pas à dire que nous sommes « jugés par nos œuvres ; » (1 Pierre, I, 17.) car la foi a dû en produire de bonnes, et si elle n'en a pas produit de pareilles, c'est tout simplement que notre foi n'était pas la foi. Un principe que l'Évangile n'a pu ni voulu renverser, c'est que « les yeux de l'Éternel sont trop purs « pour voir le mal, » (Habac. I, 13.) c'est que rien d'impur ni de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu, (Apoc. XXI, 27.) c'est que, « sans la sanctification, nul ne verra le « Seigneur. » (Hébr. XII, 14.) S'il n'y a « plus de condam- « nation, » c'est, dit saint Paul, « pour ceux qui *sont* en « Jésus-Christ, » (qui *sont*, l'entendez-vous ?) « et qui mar- « chent, non selon la chair, mais selon l'esprit. » (Rom. VIII, 1.) Faites votre compte là-dessus, et tenez-vous pour assurés que si la foi nous sauve, c'est parce qu'elle nous rend capables de faire des œuvres de justice, que, sans elle, nous ne ferions jamais. Or, ces œuvres sont le témoignage de notre foi comme les fruits sont le témoignage de l'arbre ; ces œuvres sont la mesure de notre foi comme les productions de nos mains sont la mesure de notre force ou de notre adresse. A nos œuvres on voit si nous avons cru et comment nous avons cru. En jugeant nos œuvres, c'est donc notre foi que Dieu juge ; il n'y a là nulle contradiction. Il eût pu dire sans doute qu'il nous jugerait sur notre foi ;

mais, outre que le langage dont il s'est servi est bien plus intelligible pour tous, qu'eût-il gagné à parler ainsi ? L'important n'est pas que nous soyons jugés sur l'un plutôt que sur l'autre, l'important c'est qu'un jugement intervienne ; la difficulté, si c'en est une, c'est que, dans l'Évangile de grâce, il soit question d'un jugement ; mais que je sois jugé sur mes œuvres extérieures, ou que je le sois sur cette œuvre intérieure qui s'appelle la foi, qu'importe après tout? Il y a un jugement, c'est-à-dire un compte demandé, un compte à rendre; or, on ne rend compte que de sa volonté et de sa liberté : si, pouvant croire, je n'ai pas cru ; si, pouvant agir, je n'ai pas agi, je suis comptable à Dieu de n'avoir pas cru comme de n'avoir pas agi ; et il y a matière, dans un cas comme dans l'autre, à une sentence d'absolution ou à une sentence de condamnation.

La foi, ne l'oublions jamais, est une œuvre qui produit d'autres œuvres, une œuvre-mère dont toutes les œuvres sont les filles. La mère peut être jugée dans les filles, comme elle peut l'être en elle-même : le résultat est le même, la justice la même, la sagesse de Dieu et la raison de l'homme sont satisfaites dans les deux cas ou dans les deux formes. Ne nous arrêtons pas à cela. Si quelqu'un n'avait pas compris que la foi, bien loin d'être un pur et simple événement où notre volonté est étrangère, est, au contraire, l'usage le plus réel et le plus considérable que nous puissions faire de notre liberté, c'est qu'il n'aurait pas compris que la foi consiste essentiellement à accepter successivement la sentence qui nous déclare tous déchus et condamnés, et l'amnistie qui nous relève en nous humiliant ; il n'aurait pas vu que la foi est une abdication de nos justices, un hommage volontaire à la justice de Dieu, une remise pleine et entière de notre sort entre ses mains, une consécration de toute notre vie à son service, en un mot,

l'acte le plus énergique aussi bien que le plus décisif, l'acte le plus moral comme le plus heureux dont la grâce de Dieu puisse nous rendre capables, et que c'est précisément en nous en rendant capables que la grâce de Dieu nous sauve. Les œuvres ne sont donc qu'une continuation de la foi, pesez bien ce terme, comme les branches sont une continuation du tronc, le tronc une continuation des racines. Et de même que les branches, le tronc et les racines ne font qu'un, les œuvres, la foi, la grâce ne font qu'un. Qui parle de l'un parle de l'autre, qui juge l'un juge l'autre; on connaît l'arbre à ses rameaux comme à son tronc, à son tronc comme à ses rameaux.

On peut, il est vrai, faire une autre objection. Cette foi, dit-on, consiste à croire qu'on est sauvé indépendamment des œuvres qu'on a pu ou qu'on pourra faire. Je demande, mes frères, quelle est cette théologie, et où donc vous avez trouvé cela? D'abord, la foi ne sauve pas indépendamment des œuvres *de la foi;* nous venons de le voir, et nous ne le répéterons pas; mais, de plus, la foi ne consiste pas à croire qu'on est sauvé. Elle consiste à croire qu'on est aimé; qu'on a reçu, sans y être absolument pour rien, le pardon de ses transgressions; que rien ne nous séparera de l'amour de Dieu. Elle consiste à croire, quand elle a obtenu sa plénitude, que Dieu nous sauvera certainement; mais elle ne consiste pas à croire que nous sommes dès à présent sauvés; car, dit saint Paul, « nous ne sommes sau« vés qu'en espérance; » (Rom. VIII, 24.) et le même apôtre qui nous dit : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a « aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justi« fiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés, » (Rom. VIII, 30.) le même apôtre nous exhorte à « travail« ler à notre salut, » (Philip. II, 12.) à consommer notre salut. La contradiction qu'on croyait voir n'existe donc

pas; car s'il est contradictoire de dire qu'on est sauvé par une foi qui consiste à croire qu'on est sauvé, il ne l'est nullement de dire qu'on sera sauvé par une foi qui consiste à croire qu'on est aimé.

Nous avons donc à être jugés, mes frères; notre foi sera éprouvée par nos œuvres. A nos œuvres on connaîtra ce qu'était, ce que valait notre foi. Et d'après quelle loi serons-nous jugés, puisque enfin tout jugement suppose une loi? « Nous le serons, dit l'apôtre, d'après la loi de la « liberté, » qui est, nous l'avons dit en commençant, la loi de l'Évangile, la loi de la grâce et de la miséricorde, la loi dont le premier article est ainsi conçu : « Dieu a tant aimé « le monde qu'il a donné son Fils unique au monde. » (Jean, III, 16.)

Eh! bien, d'après une telle loi, comment seront-ils envisagés, jugés et traités, ceux qui n'auront point exercé la miséricorde? Ou, si vous voulez qu'on les juge sur leur foi, comment leur foi sera-t-elle jugée? De quelle espèce de foi ont-ils cru à l'amour du Père, ceux en qui leurs frères n'ont point trouvé d'amour? Dans quel sens ont-ils accepté la divine amnistie, ceux qui ne peuvent obtenir de leur propre cœur une amnistie en faveur de leur prochain? Quelle communion d'esprit peut-il y avoir entre celui de qui « procèdent toute grâce excellente et tout don par- « fait, » (Jacques, I, 17.) et ce cœur sec duquel, en le pressant, on ne saurait extraire une pensée, un mouvement de véritable charité. Un mouvement, une pensée, tandis que la charité, comme l'huile vierge dont pas une goutte n'est due à l'effort du pressoir, eût dû s'en écouler à flots larges et continus! Ah! vous devez comprendre, mes frères, que si la loi de la liberté est la plus gracieuse des lois, elle est aussi la plus redoutable des lois. Vraiment, l'apôtre avait raison de l'appeler « la loi parfaite. »

(Jacques, I, 25.) Toute autre eût moins exigé; mais celle-ci, que n'exige-t-elle pas! Que devons-nous de moins que tout, à qui nous a tout donné? Et après avoir cru à la miséricorde, après avoir accepté à notre profit une miséricorde sans bornes, et entre laquelle et l'abîme il n'y avait rien pour nous, qu'adviendra-t-il de nous si nous ne sommes pas miséricordieux?

L'apôtre a répondu : « Il y aura, dit-il, un jugement (ou « une condamnation) sans miséricorde. » Vous l'avez entendu : « sans miséricorde. » Il ne nous appartient pas, mes frères, de distinguer entre un péché et un autre péché, ni de mettre un devoir au-dessus d'un autre devoir. Toutefois il nous est impossible d'oublier le nom que Dieu a pris dans l'Évangile : « Dieu, dit l'Évangile, est « amour. » (1 Jean, IV, 16.) L'amour est le principe de la nouvelle alliance. L'amour est, chez ce nouveau peuple que Dieu vient de créer à son image, le principe de l'obéissance, la loi suprême, l'esprit de toutes les lois. Tout, dans cette économie, est marqué au coin de l'amour. La charité comprend tout, anime tout, produit tout. L'amour est la fin du commandement. Comment donc cette loi nouvelle n'aurait-elle pas particulièrement mis en évidence et en saillie la miséricorde? Comment la charité, qui n'est autre chose que d'aimer à la manière de Dieu et dans l'esprit de Dieu, ne serait-elle pas la marque la plus sûre d'un vrai christianisme, le sceau le plus irrécusable de la vraie foi? Un devoir accompli ne nous acquitte pas d'un autre devoir; nous l'avons reconnu dans un précédent discours; une main, comme s'exprime un proverbe populaire, ne lave pas l'autre; mais la vraie charité suppose tout le reste; le véritable miséricordieux, celui qui aime à la façon de Dieu, ne peut pas être impur, profane, injuste, mondain, prodigue de son temps pour la vanité,

amoureux des choses visibles, indifférent pour la gloire de Dieu. En lui apprenant à aimer, Dieu lui a tout appris; en le rendant charitable, il l'a rendu saint. Ne vous étonnez donc pas si l'Évangile, qui résume toute la vie chrétienne dans la foi parce qu'en effet la vraie foi comprend tout, résume aussi toutes les vertus dans la miséricorde, puisque la miséricorde les suppose ou les comprend toutes. Ne vous étonnez pas s'il nous apprécie à notre charité, puisque la charité est la pierre de touche du chrétien, et si, par la bouche de saint Jacques, il fait de notre manque de miséricorde envers notre prochain la marque la plus évidente de notre réprobation et le gage le plus sûr de notre condamnation. Tout péché, je l'avoue, toute négligence du moindre de nos devoirs accuse notre foi; si nous eussions mieux cru, nous eussions mieux vécu; la foi nous défend de tous côtés, nous garde tout entiers; toutefois, il est tel de nos péchés qui ne donne à personne le droit de révoquer en doute la sincérité de notre foi; mais décidément l'homme sans miséricorde n'a pas cru; le chrétien qui n'aime pas, n'est pas chrétien; il porte injustement les insignes du christianisme; il a usurpé son titre; il est un intrus; il est plus éloigné de la lumière et du royaume de Dieu que ceux qui n'ont pas entendu parler de Jésus-Christ, et même que ceux qui, en ayant entendu parler, n'ont pas cru en lui.

« La miséricorde, » au contraire, « triomphe (ou se rit) « de la condamnation. » La condamnation ne la regarde pas. Le chrétien miséricordieux, qui a revêtu, à l'exemple et sous l'inspiration de son maître, « des entrailles de « miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de pa- « tience, » (Col. III, 12.) porte Dieu en lui, c'est-à-dire le salut. Il triomphe de la condamnation; non point qu'il s'imagine, à force de mérite, y avoir échappé; il sent

mieux qu'un autre que tout est grâce dans l'œuvre de son salut; mais enfin, il a beau reconnaître et sentir son indignité, « l'Esprit de Dieu rend témoignage à son esprit « qu'il est enfant de Dieu; » (Rom. VIII, 16.) l'Esprit, dis-je, non la Parole, car la Parole ne saurait aller jusque-là. Ce témoignage est celui de l'Esprit, et l'Esprit témoigne au dedans. Il sent qu'il aime Dieu, qu'il aime ses frères; il n'en a pas la gloire, mais il n'en reconnaît pas moins, à cette marque certaine, « qu'il est passé de la « mort à la vie; » (1 Jean, III, 14.) car le moyen de s'imaginer que Dieu ne veuille pas donner tout à ceux à qui, par avance, il a donné d'aimer? Quel à-compte que l'amour! Aimer, c'est le ciel; et qui pourrait douter du ciel, ayant le ciel dans le cœur? Aussi le disciple bien-aimé a-t-il dit dans sa première Épître : « C'est à cela (savoir, « si nous aimons en effet et en vérité) c'est à cela que « nous connaissons que nous sommes de la vérité, et c'est « par là que nous assurerons nos cœurs devant Dieu. » (1 Jean III, 18-19.)

Trouvez-vous en vous, mes chers frères, de quoi « triom« pher de la condamnation? » Vous en pouvez juger vous-mêmes. Quand l'apôtre vous invite, dans la seconde Épître aux Corinthiens, « à vous examiner vous-mêmes pour voir « si vous êtes dans la foi, » (2 Cor. XIII, 5.) il vous propose une tâche qui serait difficile s'il fallait interroger votre foi elle-même sur la réalité de votre foi. Et cependant l'épreuve qu'il vous propose est la grande, l'indispensable épreuve. Comme tout tient à la foi, tout revient à savoir si l'on est dans la foi. Mais, séparée de la vie du cœur, qu'est-ce que la foi? comment la saisir? comment la constater? Et quand on serait parvenu à s'assurer qu'on croit réellement et fermement ce que l'on croit, que l'on n'entretient aucun doute sur l'objet de ses croyances, qu'y

gagnerait-on? Cette certitude n'est que le point de départ de la foi, le minerai grossier d'où il reste à dégager l'or. Aussi saint Paul ne s'y est point trompé, et en nous invitant à éprouver notre foi, il nous renvoie, sans le dire, aux effets ou aux fruits de la foi. Saint Jacques, ici, le fait plus expressément, et nous le faisons après lui, en vous demandant : Trouvez-vous en vous de quoi triompher de la condamnation? ou trouvez-vous en vous, dans une âme sèche, égoïste, paresseuse pour le bien, haineuse peut-être, un gage, un pressentiment et comme un amer avant-goût de la condamnation? Répondez, mes frères, non pas à nous, mais à vous-mêmes. Ce qu'on appelle communément *l'assurance du salut*, on devrait l'appeler *la conscience du salut;* car on a le sentiment du salut comme on a, quant à la vie morale, le sentiment de vouloir le bien ou d'avoir aimé, et, quant à l'existence corporelle, le sentiment de se bien porter, le sentiment de vivre. Chacun peut bien se dire à soi-même : « J'aime ou je n'aime pas, je soupire après les choses invisibles ou je languis après les félicités passagères, j'ai soif de Dieu ou j'ai soif du monde, le bonheur de mes frères m'est cher ou m'est indifférent, le danger de leurs âmes me laisse tranquille ou me prosterne aux pieds de leur Père et du mien. » A ces signes, vous pouvez connaître si vous avez reçu cette foi de grand prix qui est la victoire du monde, ou, sous le beau nom de foi, une croyance morte.

Que si vous ne trouvez pas en vous cette charité qui est le sceau des enfants de Dieu, et le sceau de leur assurance, ne vous dites pas : « Je vais être charitable; je vais, au lieu d'un cœur de pierre, avoir un cœur de chair; je vais revêtir ces entrailles de miséricorde, de bonté, de douceur et de patience dont parle l'apôtre. » Vaine entreprise! Il faut remonter plus haut; il faut aller

à la source. La foi est le principe de cette vie; et si cette vie vous manque, c'est que vous n'avez pas la foi. Il vous reste, non à finir, mais à commencer. Il faut aller vers Jésus-Christ, vers qui vous pensiez être allé. Il faut vous renouveler dans la contemplation de l'amour divin, en contemplant cette croix où Jésus-Christ, abandonné de la terre et du ciel, combat, des siècles d'avance, pour vous, mon frère, pour moi-même, pour chacun de nous. Vous ne croyez point encore sérieusement à la miséricorde du Père, puisque vous n'êtes point encore au nombre des miséricordieux. Allez, après avoir obtenu la croyance, allez demander la foi, allez demander la vie, et revenez chargé de ce précieux butin, un cœur plein de miséricorde. O divine, insondable, éternelle miséricorde, communiquez-vous à nos cœurs! O charité, enseignez-nous la charité! O vie excellente, ineffable, du Dieu qui est amour, devenez notre vie! Ouvrez, ouvrez nos cœurs; chassez la haine, chassez la mort; faites-nous connaître les ineffables joies de la charité et du sacrifice; et rendez-nous certains, par une délicieuse expérience, qu'une seule chose est plus douce que d'être aimé, ô mon Dieu! c'est d'aimer! Oh! quand saurons-nous que l'homme doit chercher son bonheur où Dieu lui-même trouve sa béatitude!

LA VRAIE FOI

Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? Cette foi le pourra-t-elle sauver? Et si un frère ou une sœur sont nus, et qu'ils manquent de la nourriture qui leur est nécessaire chaque jour; et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, et que vous ne leur donniez point ce qui leur est nécessaire pour le corps, à quoi cela servira-t-il? De même aussi la foi, si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Quelqu'un dira : Tu as la foi, et moi j'ai les œuvres. Eh bien, montre-moi ta foi par tes œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu; tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils en tremblent. Mais, ô homme vain! veux-tu savoir que la foi qui est sans les œuvres, est morte? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit Isaac son fils sur un autel? Ne vois-tu pas que la foi agissait avec ses œuvres, et que par ses œuvres sa foi fut rendue parfaite? Et qu'ainsi ce que dit l'Écriture s'accomplit : Abraham a cru en Dieu, et cela lui a été imputé à justice, et il a été appelé ami de Dieu. Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. De même aussi Rahab l'hôtelière ne fut-elle pas justifiée par les œuvres, lorsqu'elle reçut les messagers, et qu'elle les renvoya par un autre chemin? Car comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. Jacques, II, 14-26.

Vous avez dû le remarquer, mes chers auditeurs, une même pensée se trouve, depuis la fin du chapitre précé-

dent, au fond de toutes les pensées de l'apôtre, et elle reparaît sans cesse. C'est celle que, sans la charité, il n'y a point de vraie religion. A prendre le mot de *religion* dans le sens étroit et frivole que tant de gens y attachent, il est bien plus facile et plus commode d'avoir de la religion que de la charité. Un trop grand nombre de faits en fournissaient la preuve à l'apôtre. Il voit, de toutes parts, le culte extérieur s'efforcer de prendre la place du culte en esprit et en vérité, et les observances vaines se substituer à l'amour, qui est la suprême observance. Il voit, dans le sein du christianisme, des pharisiens d'une nouvelle espèce, les pharisiens de la foi, corrompre, au profit de leur égoïsme, la belle doctrine de saint Paul sur la justification par la foi, ériger leur sécheresse de cœur en orthodoxie, et, sous prétexte que les œuvres ne sauvent pas, se dispenser des œuvres et se retrancher dans ce qu'ils appellent *la foi;* il voit de véritables infidèles se targuer de leur fidélité, qui n'est autre chose qu'une prétendue exactitude de doctrines ou de formules. L'enseignement de saint Paul réclame dès lors un commentaire; saint Jacques va le donner. C'est l'objet d'une grande partie de son épître; c'est plus particulièrement le but des derniers versets de ce chapitre, sur lesquels nous appelons aujourd'hui toute votre attention. Nous ne prétendons pas suivre pas à pas le discours de l'apôtre; mais ses excellents raisonnements viendront tous en aide à notre dessein, qui est de vous prouver, mes chers auditeurs, que la foi et les œuvres, en tant qu'il s'agit de la véritable foi et des véritables œuvres, composent un tout indivisible et se complètent mutuellement, si bien que les œuvres sans la foi ne sont rien, et que la foi sans les œuvres n'est qu'un mot.

La première de ces vérités a trouvé en saint Paul un éloquent défenseur. Il l'a établie contre les pharisiens du ju-

daïsme et, par avance, contre les pharisiens de tous les temps. Car il y a eu et il y aura de tout temps des hommes qui se plairont à croire que l'œuvre en elle-même, l'acte extérieur, indépendamment du motif, du principe, ou de l'acte intérieur, peut avoir un mérite et une valeur. De tout temps on a vu et de tout temps on verra des hommes qui, ne connaissant point Dieu, ne le servent pas, ne font rien pour lui; de tout temps on a vu, de tout temps on verra, parmi ceux qui le connaissent, des âmes mercenaires, qui marchandent avec Dieu, pèsent ce qu'ils en reçoivent, comme si l'on pesait l'infini, pèsent ce qu'ils lui donnent, comme si l'on pesait le néant, et à la place de leur amour qu'ils lui refusent, lui jettent froidement de prétendus sacrifices, de prétendues vertus, je ne sais quelle obéissance qui, n'étant pas l'obéissance du cœur, ne peut avoir aucun prix à ses yeux. Saint Paul a reçu, de la part de Dieu, la charge de leur déclarer que Dieu ne veut point de leur offrande, qu'il n'en tient aucun compte, et que, la considérant dans son principe, il s'en tient pour offensé, bien loin de s'en croire honoré.

Cette déclaration de saint Paul n'est point une de celles qu'on reçoit d'autorité parce qu'on ne saurait la comprendre. Notre raison et notre conscience sont toutes prêtes à déposer en sa faveur, soit qu'il s'agisse de la foi en général, ou de la foi chrétienne en particulier. Considérons d'abord la foi sans égard au christianisme.

L'idée la plus simple qu'on puisse d'abord se faire de la foi est celle-ci : la foi consiste à croire, et croire c'est tenir une chose pour vraie et certaine. Pour agir, il faut croire; pour agir avec décision, il faut croire fermement; pour remplir un devoir, il faut être persuadé qu'en effet c'est un devoir; pour obéir à une personne, il faut être certain que cette personne existe, et qu'elle a bien sur

nous le droit qu'elle réclame; il faut croire enfin, notre nature l'exige, qu'en définitive nous nous trouverons bien d'avoir rempli ce devoir, d'avoir obéi à cette personne. La foi remplace la vue, la foi est une espèce de vue. Elle est, dit l'auteur de l'Épître aux Hébreux, « une vive représen« tation (ou comme une présence) des choses qu'on es« père, une démonstration de celles qu'on ne voit point.» (Hébr. XI, 1.) Remarquez, d'ailleurs, que c'est de la foi religieuse qu'il s'agit ici; je veux dire, d'une croyance qui a Dieu pour objet, et qui aboutit au service de Dieu, puisque la religion n'est pas autre chose que le service de Dieu, ou l'accomplissement de certains actes, l'exercice de certaines vertus, en vue de Dieu. Si Dieu veut être servi, ce qui ne peut pas être douteux, il veut d'abord qu'on croie en lui, puisque si l'on ne croyait pas en lui, on ne le servirait pas. Et c'est dans ce sens que le même auteur de l'Épître aux Hébreux dit: «qu'il est impossible d'être agréable « à Dieu sans la foi, attendu qu'il faut que celui qui s'ap« proche de Dieu, croie que Dieu est, et qu'il est le rému« nérateur de ceux qui le cherchent. » (Hébr. XI, 6.)

Ceci, cependant, n'est que le commencement, le minimum et, pour ainsi dire, l'*A b c* de la foi. On ne s'en peut passer, non plus que le laboureur d'un terrain pour y semer son blé; toutefois, si l'on en restait là, non-seulement on n'en serait pas plus avancé, mais il vaudrait mieux peut-être n'avoir jamais cru. Si la croyance pure et simple, c'est-à-dire la certitude qu'une chose est et qu'une autre n'est pas, passe à bon droit pour un avantage, c'est que la vue qu'elle nous procure de certains objets, je veux dire de Dieu, de sa gloire, de ses promesses, nous dispose à l'obéissance; mais, avant l'obéissance des mains, il doit y avoir l'obéissance du cœur.

Car, mes frères, le cœur obéit, comme les mains obéis-

sent, et il n'y a même de vraie obéissance que celle du cœur. L'esclave cède, il n'obéit pas; pour obéir, dans toute la force et toute la beauté du terme, il faut être libre. Et nous ne sommes libres que par le cœur. Car qu'est-ce qui est à nous? qu'y a-t-il que nous puissions retenir? qu'y a-t-il que nous puissions refuser à Dieu, si Dieu veut l'avoir? Absolument rien. La seule chose qui soit à nous, c'est notre cœur, et par conséquent la seule manière dont nous puissions être libres, c'est d'aimer. C'est donc, tout à la fois, par le cœur qu'on est libre et par le cœur qu'on obéit. Ne parlez pas d'une obéissance où le cœur n'est pour rien; et parlez hardiment, au contraire, d'une obéissance dont le cœur fait tous les frais, alors que toute autre manière d'obéir est devenue impossible.

Or, la foi, dans sa plénitude, est une obéissance du cœur, et ce n'est qu'à ce titre qu'elle est véritablement la foi; jusqu'alors ce n'est que la croyance. Quand l'auteur de l'Épître aux Hébreux nous dit que, sans la foi de la première espèce, qui n'est que la connaissance de la vérité, il est impossible d'être agréable à Dieu, il dit tout ce qu'on peut dire; il reste exactement dans les limites du vrai; il les dépasserait de beaucoup s'il allait jusqu'à dire que, par cette foi, l'on est agréable à Dieu. La foi, sans doute, nous rend agréables à Dieu, mais en tant seulement qu'elle est une obéissance du cœur, et il faut qu'elle le soit en effet.

Élevons-nous, avec l'aide de l'Évangile lui-même, au-dessus des idées communes qu'on entretient au sujet de la foi. Si la foi consistait uniquement à dire, vaincu par des preuves : Cela est ou cela n'est pas, la foi n'étant pas une obéissance du cœur, ne serait pas une vertu, la première vertu, et ne mériterait pas tout le bien qu'en dit l'Évangile. Et nul de nous ne pourrait comprendre ni croire véritablement que l'homme puisse être justifié par la foi. Mais la

foi est autre chose. Autre chose était-elle en Abraham, le père et le modèle des croyants. Il obéit du cœur. Il crut à Dieu, il se fia à Dieu. Il fit plier ses doutes, ses craintes, et ce qu'il eût pu appeler sa raison, sous l'autorité des oracles divins. Il s'engagea dans les obscurités de l'avenir et dans les périls d'une entreprise immense, sans aucun encouragement du dehors et sans autre garant que Dieu, qui lui disait : Va. Il reconnut le droit de Dieu, il ne résista point, et dès qu'il l'eut reconnu, il y subordonna sa vie, il en fit la règle de ses actions, la règle même de ses pensées. Qu'est-ce que la foi du chrétien? Ce n'est pas encore la charité, ce n'est pas la sanctification; mais c'est déjà une obéissance. Que de choses, en lui comme hors de lui, s'opposent à l'acceptation du message de grâce, contenu dans l'Évangile! Que de répugnance n'éprouve-t-il pas même à l'écouter! Écouter, c'est déjà beaucoup, et Jésus-Christ disait aux Juifs : « Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage? « C'est que vous ne pouvez écouter ma parole. (Jean, VIII, 43.) Avant même d'être chrétien, le chrétien écoute; il se soumet; il adore; il s'unit à la vérité qui lui est annoncée; elle le possède comme il la possède; elle est en lui comme elle est à lui; elle anime toute sa vie, comme le sang anime son corps.

Remarquez, mes chers auditeurs, que les Juifs, à qui Paul et Jacques s'adressent dans leurs épîtres, ne manquaient pas de la foi élémentaire dont nous avons parlé en premier lieu; ils savaient bien « que Dieu est et qu'il est le « rémunérateur de ceux qui le cherchent. » (Héb. XI, 6.) Si c'est là toute la foi, Paul n'avait point à leur prêcher la nécessité de la foi, et n'était point fondé à leur reprocher de n'en point avoir. S'il est fondé à le faire, c'est que leur foi n'était point cette vraie foi, cette confiance aux paroles et aux dispensations de Dieu, cette soumission de l'esprit et

dû cœur, toute semblable à la ferme assurance avec laquelle un fils compte sur son père, un ami sur son ami, un homme sur la simple parole d'un homme, indépendamment de toute espèce de garantie. C'est là qu'ils devaient s'élever, pour s'étendre de là à tous les actes et à tous les développements d'une vie véritablement religieuse.

Mais, mes chers auditeurs, nous n'avons pas tout dit. Saint Paul ne recommandait pas la foi en général, mais la foi, disait-il, à son Évangile. Le caractère de la foi n'est pas tout sans l'objet de la foi, et c'est à son objet qu'elle doit son caractère. Ce n'est pas à mesure que nous croyons davantage, c'est selon ce que nous croyons, que nous sommes tout ce que nous pouvons, tout ce que nous devons être. La foi qui nous élève au but de notre existence, c'est celle qui nous dépouille de nous-mêmes et nous revêt de Dieu; c'est celle qui nous met à la merci de Dieu, celle qui nous fait tout attendre de lui, celle qui anéantit en nous l'idée que nous ayons un droit quelconque à exercer contre Dieu (car c'est bien en ces termes que doit se traduire la prévention de la propre justice); en un mot, c'est la foi qui ne compte pas avec Dieu, qui se répute insolvable, et ne trouve que l'amour qui soit digne de correspondre à l'amour. C'est la foi à l'Évangile, la foi en Jésus-Christ. Ce n'est donc pas seulement la foi en général, mais la foi chrétienne que saint Paul, dans ses controverses avec les Juifs, met au-dessus des œuvres, et paraît même opposer aux œuvres. C'était, en d'autres termes, opposer la reconnaissance à la vénalité, l'amour à la crainte, la liberté à la servitude, la vie à la mort. Et tout le monde comprendra ceci, si tout le monde prend garde que, sous le nom d'œuvres, ou d'œuvres de la loi, saint Paul entend toujours les œuvres comme œuvres, les œuvres renfermées en elles-mêmes, et ayant

une valeur indépendante de leur principe; en d'autres termes, l'obéissance aveugle, indifférente et servile.

Comment une doctrine aussi généreuse, aussi raisonnable, n'est-elle pas accueillie avec empressement ou du moins saluée avec honneur par les hommes qui se piquent de grands sentiments et de philosophie? C'est apparemment que la philosophie et les grands sentiments ont moins de rapport qu'on ne le croit avec la vérité divine, et qu'on ne s'élève point à l'intelligence de la sagesse de Dieu à force de sagesse humaine. Quoi qu'il en soit, mes frères, vous savez quelle fut la doctrine de saint Paul, et sur quel point ce grand homme appuya avec le plus de force pendant toute la durée de son ministère. C'était, vous ne le méconnaissez pas, mettre d'un même coup l'esprit au-dessus de la chair, la générosité de l'amour au-dessus des calculs de l'égoïsme, et Dieu au-dessus de l'homme. Mais de quoi n'abusons-nous pas, et quelle grâce de Dieu ne tournons-nous pas en dissolution! De faux disciples de Paul vinrent, et confondant ce que l'apôtre avait distingué, les œuvres de la loi avec les œuvres de la foi, l'œuvre en soi et l'œuvre comme manifestation de l'intérieur, calomnièrent les œuvres, les firent mépriser et par conséquent négliger, et se donnèrent une religion de rites ou de formules, où il y avait tout, excepté l'amour; c'est-à-dire tout, excepté Dieu; tout, excepté tout.

C'est contre cette erreur, ou contre ce mensonge, que saint Jacques s'élève dans mon texte.

Plusieurs ont vu, sur ce sujet, une opposition entre saint Paul et saint Jacques. On a mis, pour ainsi dire, aux prises ces deux apôtres. On s'est, d'une part alarmé, de l'autre réjoui, de leur opposition, mais l'un et l'autre gratuitement; car à quoi revient tout le raisonnement de saint Jacques? Évidemment à ceci : « Paul, mon compagnon dans

l'apostolat, a dit que c'est la foi qui justifie, que c'est par le moyen ou l'intervention de la foi que nous sommes sauvés. Paul a dit vrai, mes bien-aimés; mais avez-vous la foi? Comment le saurai-je? comment vous-mêmes le saurez-vous? Une chose telle que la foi ne se voit point, ne se touche point, non plus que dans un corps vivant la force vitale ou la vie; mais ce que je sais, ce que vous savez, c'est que la vraie foi régénère; or, si vous n'êtes point régénérés, vous n'avez point la foi; je ne puis autrement savoir où vous en êtes quant à la foi; mais de cette manière je le sais, et vous le savez vous-mêmes. »

Qu'est-ce à dire, mes chers auditeurs? Que la foi et l'œuvre proprement dite sont deux œuvres, dont l'une, qui est du dedans, est continuée par celle du dehors; ou, si vous l'aimez mieux, qu'il n'y a qu'une œuvre, laquelle commence au dedans et se prolonge au dehors, comme la racine d'une plante est prolongée en dehors du sol par la tige, et la tige par les rameaux. Et de même qu'il n'y a dans une plante, à la prendre de l'extrémité des racines à l'extrémité des rameaux, qu'*une* séve et qu'*une* vie, de même que la racine, le tronc et les rameaux ne font qu'un, de même la foi qui est du dedans et qui ne paraît point, les œuvres qui sont du dehors et qui paraissent, ne sont ensemble qu'un tout, qu'une même œuvre, dont les parties ne diffèrent entre elles qu'en ce que les unes paraissent et les autres ne paraissent point.

Le texte qui nous occupe n'exprime point cette pensée comme nous venons de l'exprimer; mais il en est tout rempli, et la reproduit à chaque pas.

Nous avons dit que la vraie foi est une *œuvre* ou une *action*. Saint Jacques affirme au verset 22, que la foi *agit*. « Ne vois-tu pas, dit-il, que la foi d'Abraham *agissait* avec « ses œuvres? »

Nous avons dit que les œuvres sont la continuation, le développement de la foi, comme l'arbre est la continuation, le développement du germe, dans lequel, à vrai dire, il est tout entier renfermé. Saint Jacques parle d'une foi qui « n'a pas les œuvres, » (II, 17.) ce qui suppose une foi meilleure qui *a* les œuvres, c'est-à-dire qui les contient, qui les porte en soi, de la même manière que la semence contient ou porte la plante. Et remarquez bien, mes chers auditeurs, de quelle manière la semence porte la plante. Ce n'est pas matériellement; car alors le germe serait la plante; il n'y aurait plus de distinction à faire, et l'un des termes serait de trop : non; mais il y a dans le germe une force vive, un principe de développement, une action continuelle qui échappe à tous les regards, et qui, s'aidant de la terre, de l'air et du soleil, produira la plante, deviendra la plante. La foi est, dans l'homme, cette force vive, ce principe de développement, cette action incessante et cachée; et c'est dans ce sens qu'on peut dire qu'elle *a* les œuvres, comme on peut dire que la semence de la plante *a* ou contient la plante. En d'autres termes, l'obéissance du dedans contient en germe toute l'obéissance du dehors.

Nous avons dit que l'arbre est la perfection ou l'accomplissement du germe; que les œuvres, pareillement, sont la croissance, la stature parfaite de la foi. Saint Jacques, au verset 22, nous dit que « par les œuvres d'Abraham sa foi « *fut rendue parfaite.* » Ceci, vous le comprenez bien, ne veut pas dire que la foi en est meilleure en soi, mais simplement qu'elle a produit tout ce qu'elle devait produire; que, comme l'arbre, elle a poussé au dehors son tronc, ses branches, son feuillage. Les œuvres ne sont encore que la foi, mais la foi rendue parfaite, la foi déployée, ramifiée, fructifiante. L'arbre ne vaut pas mieux que son germe, la vie ne vaut pas mieux que son principe; mais le germe,

mais le principe ont donné tout ce qu'ils devaient donner, tout ce qu'ils contenaient. Les œuvres ont rendu la foi visible, et, en la rendant visible, elles l'ont rendue puissante au dehors, communicative, contagieuse; mais elles ne l'ont pas fait être ce qu'elle n'était pas.

Enfin, pour qu'il soit bien entendu qu'il n'y a dans les œuvres que ce qu'il y avait dans la foi, l'apôtre nie que la foi qui ne produit point d'œuvres soit réellement la foi; car il dit au verset 17, que « la foi qui n'a pas les œuvres, *est morte en elle-même*. Pesez bien cette expression. La mort, en général, est un accident, un changement; la mort vient après la vie, elle suppose une vie antérieure. Pour être mort, il faut avoir vécu. Mais cette foi est morte *en elle-même*, essentiellement morte, morte par nature; elle est née morte, elle n'a jamais vécu. En un mot, cette foi n'est pas la foi. « Si vous n'avez pas les œuvres, semble dire l'apôtre, c'est que vous n'aviez pas la foi; de l'absence des œuvres je conclus à l'absence de la foi. » Mes frères, est-ce là nier la nécessité de la foi, la vertu justifiante de la foi? Est-ce faire descendre la foi de son trône pour y faire monter l'œuvre pure et simple, l'œuvre de la loi, l'obéissance servile? N'est-ce pas plutôt rendre hommage à la foi, et consacrer le principe que saint Paul a proclamé?

Qu'importe, après cela, que saint Jacques ait l'air de prendre le contre-pied de saint Paul lorsqu'il dit à la fin de ce chapitre : « Vous voyez donc que l'homme est justifié « par les œuvres et non par la foi seulement? » (II, 24.) La contradiction n'est qu'apparente. Saint Paul aurait souscrit à cette sentence de saint Jacques, dans le sens que saint Jacques lui donne; car elle signifie que l'homme ne peut être justifié par une foi que les œuvres n'accompagnent pas, ne légitiment pas, par une foi dont l'absence

des œuvres proclame la fausseté. Saint Paul lui-même n'a-t-il pas dit la même chose que saint Jacques lorsqu'il a déclaré qu'il n'y a qu'une chose qui serve, c'est-à-dire qui sauve, c'est « la foi opérante par la charité? » (Galates, V, 6.) N'est-ce pas dire en d'autres termes qu'il n'y a qu'une chose qui justifie, savoir la foi manifestée par les œuvres? De bonne foi, qui peut en douter? Ne mettons donc pas, gratuitement, la guerre entre saint Jacques et saint Paul; laissons ces deux apôtres combattre dans un même esprit des erreurs opposées et faire face à deux pharisaïsmes, saint Paul à celui de la loi, saint Jacques à celui de la foi; et, certains désormais du consentement de Paul, prêtons l'oreille à son digne compagnon d'œuvre lorsqu'il nous met en garde contre de vaines distinctions et de vaines disputes, et lorsqu'il nous avertit, à sa manière, de nous examiner pour voir si nous sommes dans la foi.

Car, mes frères, il fait ces deux choses dans l'endroit que nous étudions. Il étouffe le germe des discussions vaines lorsqu'il s'écrie : « Quelqu'un dira : Tu as la foi, « et moi j'ai les œuvres. Eh bien, montre-moi ta foi par « tes œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œu« vres. » (Jacques, II, 18.) C'est-à-dire, qu'on n'a pas l'un sans l'autre; c'est-à-dire qu'on ne peut ni séparer ni choisir; que les deux choses, séparées, ne sont pas deux choses, mais deux mots, et que celui qui n'a que l'une des deux n'a rien. Il n'y a pas des chrétiens de foi et des chrétiens d'œuvre; dans ce sens exclusif, ni les uns ni les autres ne sont des chrétiens, ni des moitiés de chrétiens; ce sont des pharisiens. La seule distinction à faire, c'est entre les ténèbres et la lumière, entre le mal et le bien, entre les ennemis et les amis de Dieu. Au lieu de fortifier et de défendre deux positions chimériques, deux erreurs égale-

ment éloignées de la vérité, avant de chercher, à force de subtilités, lequel de deux néants est moins néant que l'autre, voyez seulement à vous sauver du néant, et à ne pas vous laisser ranger par votre cœur charnel, et en dépit de l'exactitude de vos formules ou de l'exactitude de votre obéissance, dans la classe infortunée des ennemis de Dieu.

L'apôtre, ai-je dit encore, vous avertit de vous examiner pour voir si vous êtes dans la foi. « De même, vous dit-il, « qu'un corps sans âme est mort, la foi sans les œuvres « est morte; » (Jacq. II, 26.) c'est-à-dire fausse, illusoire, nulle, non-seulement de droit, mais de fait. Si vous n'agissez pas, vous ne croyez pas. Règle simple et lumineuse; car qui ne sait s'il agit ou s'il n'agit pas? Et ne dites pas que l'action, dans certains cas, est impossible. Elle ne l'est jamais. Elle ne l'est qu'à celui qui ne veut pas agir. Dans l'absence de tous les moyens extérieurs, et même de la parole, la prière est toujours possible, et la prière est une action. Il n'en est même point de plus réelle, comme il n'en est point de plus efficace. Vous avez la croyance, j'y consens; voulez-vous savoir si vous avez la foi : voyez si vous savez agir, donner, pardonner, prier. A défaut de tout cela, votre foi est un cadavre qui a bien, comme le cadavre d'un homme, les organes, les formes, l'aspect de l'homme, mais qui n'est pourtant qu'un cadavre.

Ce n'est pas à dire que vous ne connaissiez d'une certaine manière, et très exactement peut-être, la vérité. C'est le préliminaire de la justification; mais c'est aussi bien, si vous en restez là, le commencement de la condamnation. Il est vrai que ces vérités que vous connaissez sont grandes, sont belles; vous vous enorgueillissez peut-être de pouvoir les comprendre et de savoir les expliquer. Mais voulez-vous savoir, après tout cela, quel rang vous assigne cette connaissance? Écoutez l'apôtre : les démons

aussi possèdent d'assez belles connaissances; ils savent, par exemple, qu'il y a un Dieu : oui, mais ils en tremblent. (Jacques, II, 19.) Ils savent même tout ce que vous savez; ils savent qu'il y a un Sauveur : oui, mais ils en tremblent. Vous n'en tremblez pas, vous, peut-être. Non, mais vous en devriez trembler, et vous en tremblerez un jour, lorsque appelés à rendre compte de votre foi ou de vos œuvres (n'importe lequel, puisque l'un renferme l'autre), vous ne trouverez, dans vos œuvres comme dans votre foi, dans votre foi comme dans vos œuvres, rien qui ne vous humilie, rien qui ne vous accable (1).

Voilà pour ceux qui pensent avoir la foi. Quant à vous qui pensez avoir les œuvres, ou qui, vous prévalant avec empressement de cette déclaration de saint Jacques : « L'homme est justifié par les œuvres, » (Jacques, II, 24.) vous reposez sur le nombre et l'excellence de vos bonnes actions, ah ! ne vous hâtez pas d'abuser de la vérité, ne soyez pas si cruels envers vous que de la corrompre; et de même que vous avez bien voulu que les sectateurs de la foi jugeassent de leur foi par leurs œuvres, consentez pareillement à juger de vos œuvres par votre foi; car l'un n'est ni plus ni moins raisonnable que l'autre. Jugez de vos œuvres par votre foi; c'est-à-dire sachez à qui, par quel motif, dans quel esprit vous obéissez. A qui? Est-ce à l'opinion, à vous-mêmes, ou à Dieu? Par quel motif? Est-ce pour mériter des grâces ou pour y correspondre? Est-ce sous l'impression servile de la crainte ou sous la généreuse impulsion de la reconnaissance et de l'amour? Dans quel esprit? Est-ce dans un esprit d'orgueil ou dans

(1) Les mots : *le frère et la sœur nus*, écrits en cet endroit, en marge du manuscrit, paraissent indiquer que M. Vinet se proposait de faire ici l'application des versets 16 et 17 de son texte à la classe de personnes à laquelle il s'adresse dans ce paragraphe. (*Éditeurs.*)

un esprit d'humilité? Il se pourra bien que, dans cet examen, vous vous trompiez; mais si vous vous trompez, vous en répondrez, car vous ne deviez pas vous tromper, et si la vérité vous a échappé, c'est qu'en feignant de la chercher, de la désirer même, vous l'avez soigneusement évitée.

Nous tous, mes frères, ne séparons point ce que Dieu a uni; la foi des œuvres, les œuvres de la foi. C'est de leur réunion intime que se compose l'homme et le chrétien. Croire la vérité et agir selon la vérité qu'on croit, c'est tout l'homme, c'est toute la vie, et c'est aussi le salut. Toutefois l'ordre n'en est pas indifférent ni arbitraire, et quoique notre Seigneur ait pu dire avec une vérité profonde : « Celui qui voudra faire la volonté de mon Père « connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de « mon chef, » (Jean, VII, 17.) il n'en est pas moins vrai que l'action naît de la foi, que la foi précède l'action, que la foi est donc le principe de la vie et du salut, comme la grâce est le principe de la foi. Car on ne se donne pas la foi; on ne se donne rien; on reçoit tout; il faut tout demander. Demandez donc, ô mes frères, qui connaissez peut-être la vérité de Dieu, sans croire véritablement à Dieu, demandez avant tout cette foi de grand prix sur laquelle, comme sur un tronc généreux, croissent toutes les bénédictions du temps et de l'éternité. Et vous qui n'avez pas même encore la connaissance, cherchez-la avec toute la sincérité dont vous êtes capables; et pourquoi ne vous dirais-je pas : Demandez, quoique vous ne sachiez peut-être pas encore que ces choses se demandent et qu'en tout ca elles se donnent? Oh! la vérité, la vérité tout entière, la vérité dans le cœur, voilà notre besoin à tous et notre premier besoin; car la vérité est la source de la charité, comme la charité est la source du bonheur. Que Dieu la

donne à ceux qui la demandent, qu'il la donne même à ceux qui ne la demandent pas; qu'il leur apprenne du moins à la demander : cela même est une grande, une féconde vérité, qui nécessairement les mènera plus loin. Oui, ô Dieu! nous te demandons la vérité pour ceux qui ne la connaissent pas, la foi pour ceux qui connaissent la vérité. Donne, oh! donne avec abondance, et que « la « terre soit remplie de ta connaissance comme le fond « de la mer l'est des eaux qui le couvrent! » (Ésaïe, XI, 9.)

LA CONVOITISE DE LA PENSÉE

(Fragment d'un discours.)

Les choses cachées sont à l'Éternel, les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants. Deutéronome, XXIX, 29.

.... L'effort de la prédication se porte à l'ordinaire d'un autre côté; et elle a plus à faire, ce semble, aux convoitises de la chair qu'à celles de la pensée, au désir d'avoir qu'au désir de voir. Il ne peut pas, toutefois, nous être permis d'oublier que la seconde de ces convoitises a été la première à se manifester dans l'homme, et que, si la plupart des hommes paraissent être aujourd'hui au-dessous de cette tentation ou de ce péché, cela même est un effet de ce premier péché, qui, en nous investissant d'une dangereuse indépendance, nous a séparés du principe de tout bien, et nous a peu à peu dégradés jusqu'au point que le plus ancien, le premier de nos péchés, semble être au-dessus de notre portée.

Il n'en est pourtant pas ainsi. Ce que nous avons appelé la convoitise de la pensée existe sans doute encore. Dans une certaine sphère de la société, elle exerce des ravages dont la plupart d'entre vous ne se doutent même pas. Rien ne saurait même, avant qu'ils s'en soient assurés par leurs yeux, leur donner une idée de l'insolence de la rai-

son humaine. Cette idée, devons-nous la leur donner? Oui, sans doute; d'abord, pour qu'ils connaissent jusqu'où, dans tous les sens, l'orgueil a pu emporter l'espèce humaine; ensuite, pour que, s'observant mieux qu'ils ne l'ont fait encore, ils s'assurent qu'ils sont eux-mêmes complices de cet excès, et que le péché dont ils s'étonnent ne leur est point étranger.

Est-ce un péché, en général, que le désir de connaître? Non, mais c'est un péché que de vouloir connaître ce que Dieu nous a commandé d'ignorer. Même quand les moyens de connaissance existeraient, il n'en faudrait pas profiter, si Dieu l'avait défendu. Quand les moyens manquent, il semble que ce ne soit plus qu'une simple déraison; mais il y a davantage. Il y a, dans le désir même, un principe d'insubordination et de mécontentement qui ne peut être innocent. Méconnaître nos limites n'est pas toujours une simple erreur; il n'y a que l'orgueil qui nous fasse méconnaître certaines limites. Et plus cette méconnaissance est déraisonnable, insensée, plus elle accuse notre orgueil, qui seul peut égarer notre raison à ce point. Or, ces limites, on peut les indiquer d'un seul mot. Si Dieu a livré le monde aux discussions des hommes, il n'a pas prétendu s'y livrer lui-même; il y a un abîme entre ces deux connaissances, comme entre nous et Dieu; « ce qu'on peut « connaître de Dieu, » (Rom. I, 19.) ainsi que s'exprime l'apôtre, nous a été manifesté par Dieu même dans ses ouvrages, où « ses perfections se voient comme à l'œil; » (Rom. I, 20.) mais pour savoir ce qu'est Dieu, il faut être Dieu; et vouloir ce qui n'appartient qu'à Dieu, c'est se faire Dieu.

Se faire Dieu! tentation énorme! péché monstrueux! Et le premier pourtant que nous ayons commis. Pourquoi? Parce que c'est le péché véritable et primitif, le

péché à son état le plus simple, le péché qui renferme tous les autres, le péché sous la seule forme et sous le seul nom qu'il pût avoir dans le paradis. Oui, la première tentation de l'homme dut être de se faire Dieu; oui, le premier mot du démon dut être celui-ci : « Vous serez « des dieux. » Il ne nous le dit plus aujourd'hui si ouvertement, mais pourtant il nous le dit; et si nous ne l'entendons pas ainsi, c'est que nous sommes dupes des mots. Tout ce qui, dans notre conduite, tend à nous faire souverains de nous-mêmes, tout ce qui nous fait aboutir à nous-mêmes, tout ce qui fait de notre volonté notre loi, revient à détrôner Dieu et à nous mettre à sa place; nous avons peur du mot, mais non pas de la chose; et si, à l'heure qu'il est, le démon était réduit à renoncer aux périphrases, nous souffririons fort bien qu'il s'exprimât sans détour, et que, de même qu'à nos premiers parents, il nous dît : « Vous serez des dieux! » (Genèse, III, 5.)

Il fut forcé alors de parler sans feinte; il n'avait pas le choix de ses paroles; par quoi eût-il tenté les auteurs de notre race, que leur eût-il promis, sinon d'être des dieux? Ce fut alors que fut offert à la créature, ou d'accepter librement sa condition, ou de la répudier librement; de se distinguer de Dieu tout en s'unissant à lui, ou de se séparer de Dieu en prétendant s'élever jusqu'à lui. La créature choisit. Et nous-mêmes nous choisissons tous les jours; et tous les jours, sous mille expressions différentes, nous répondons au Prince des ténèbres : « Oui, nous voulons être des dieux! »

Celui qui est capable d'une telle déraison reculera-t-il devant aucune autre? et celui qui s'est flatté de participer, par la rébellion, à la nature de Dieu, se fera-t-il quelque scrupule de sonder cette même nature, et d'approfondir ce qu'est Dieu? Si vous dites que cela est insensé, l'était-il

moins, vous dirons-nous, d'en croire aux paroles de Satan? L'est-il moins, tous les jours, de se poser en souverain devant le Dieu souverain, et de lui refuser, en mille manières, l'hommage qui lui est dû? Le péché est une suprême déraison; chaque péché est un acte de folie; et toutefois nous péchons, et nous faisons plus, nous réduisons le péché en principes; nous régularisons notre insurrection; nous raisonnons nos crimes. L'orgueil est plus fort que la raison, l'orgueil dément l'évidence; il nierait au besoin le jour en plein midi; étonnez-vous, après cela, de quelque chose, et assignez, si vous le pouvez, des limites à l'humaine déraison.

Elle n'en a point. Après avoir fait de l'homme un Dieu, croyez-vous qu'elle s'arrête devant l'entreprise de connaître Dieu? Croyez-vous que cette entreprise, du moins, sera seulement l'aberration de quelques esprits mal faits, stigmatisés d'avance par l'opinion publique? Vous vous tromperiez; ce péché, c'est le péché des sages; c'est leur part à eux; ils résisteront peut-être à l'attrait du plaisir, à celui même de la gloire, à toutes les proies de la cupidité humaine; leur proie, sachez-le, c'est Dieu. Tel est l'objet que dévore en espérance leur insatiable curiosité. Je ne dirai pas qu'à l'ordinaire l'homme arrive d'un coup à cette hauteur d'insolence. Mais elle est renfermée en principe dans l'orgueil de sa raison; et toute insolence est possible à l'être qui s'est laissé dire : Vous serez Dieu. Tout est possible, en fait d'audace, à l'homme qui n'accepte pas sa nature d'homme.

Car, du reste, les limites sont précises. Toute connaissance de l'homme doit être une connaissance humaine. Il ne connaît que ce dont il a conscience, ou ce qui, sans effort, sans solution de continuité, se ramène à un fait de conscience. Car c'est abuser du mot que de prétendre

qu'au delà de cette barrière, on *connaît* encore. La pensée, en s'aventurant dans ces espaces, peut bien encore, à perte de vue, enchaîner des abstractions à des abstractions, mais elle ne connaît plus, elle ne pense même plus, puisqu'on ne pense que sur des notions. Je ne sais comment il faut nommer ce qu'elle fait; mais ce n'est ni connaissance ni pensée. Or, l'esprit d'un être fini, ne pouvant avoir conscience de l'infini, ne peut avoir aucune connaissance qui en dépende. Ce n'est pas que, dans un sens, nous n'ayons conscience de l'infini. *Infini* est synonyme d'*existence*. L'existence, dans la plénitude de sa notion, c'est l'infini. Le fini implique le non-être. Et par cela seul que nous avons le sentiment de l'existence, nous avons celui de l'infini. Mais nous n'en sommes pas moins des êtres essentiellement finis, et comme tels, la vraie conscience, la vraie connaissance de l'infini, nous est irrévocablement refusée.

Tout ce qui ne peut retentir que dans la conscience d'un être infini, tout ce qui est pris hors du point de vue de l'être fini, ne peut donc être réellement ni connu ni pensé. Ainsi, qu'on vienne vous dire que les choses sont parce que nous les pensons, que c'est notre pensée qui les fait être, je dis *être*, ce qu'elles sont, ceci est hors des données de votre conscience et de la mienne, ceci ne se rattache par aucun lien à quelque fait de conscience, et demeure par conséquent hors du domaine de la connaissance. On peut bien trouver des mots pour exprimer une telle proposition; on a l'air de dire quelque chose, mais au fond l'on ne dit rien; et l'esprit humain, tel qu'il est constitué, est incapable de donner aucun sens réel à cette combinaison de mots. Car enfin, qu'est-ce que le *sens* d'une parole, sinon ce qui, d'une manière quelconque, nous la rend *sensible?* Connaître, en dernière analyse, c'est sentir; connaî-

tre, d'après l'étymologie du mot, est l'acte par lequel un objet s'unit à notre être spirituel; on ne peut absolument séparer ces deux éléments, connaître et sentir. L'erreur de ceux dont l'esprit produit ces étranges thèses, n'est pas de croire avoir la vérité, mais de croire avoir une idée.

Et il ne faut pas dire que, pourtant, ces spéculations réagissent sur la vie, et que, par là, elles prétendent au rang d'idées, et qu'elles sont au moins des erreurs. Cette objection est spécieuse; mais qu'on fasse attention qu'en tout cas ces spéculations impliquent une erreur, celle de ne pas reconnaître les limites imposées à la connaissance humaine; que cette erreur, à elle seule, peut avoir des conséquences très positives; et enfin que la même thèse qui, dans sa généralité, n'est point perceptible à la conscience, peut, transportée dans un domaine inférieur, prendre une signification et exercer une influence. Car si, par exemple, j'admets un *moi* universel où mon propre *moi* se confonde plus intimement que la goutte d'eau avec l'Océan, j'ai beau n'avoir aucune perception, aucune intelligence de ce *moi* universel, l'admission que j'en fais doit changer tout le système de ma vie. Les plus incompréhensibles erreurs peuvent produire des effets très compréhensibles.

Il est clair que la règle que nous avons posée, ou plutôt la limite que nous avons indiquée, retient la connaissance humaine dans le cercle du relatif, c'est-à-dire que l'homme ne connaît aucune chose en elle-même et absolument, mais uniquement dans ses relations avec d'autres, ou dans ses modes, qui sont encore des relations. Ces relations sont le véritable objet de la connaissance humaine; et si nous étions sages, si nous nous mesurions, cette connaissance nous suffirait. Mais c'est à quoi notre orgueil ne peut consentir. Il veut connaître l'inconditionnel et l'absolu, sans s'apercevoir ou sans convenir que cette prétention ren-

ferme une contradiction dans les termes, puisque la connaissance elle-même est une relation. La connaissance divise toujours le sujet et l'objet, le connaissant et le connu; dualité persistante irrémédiable, négation de l'absolu dans la recherche même de l'absolu. Ici l'esprit de l'homme se roidit et s'irrite contre cette difficulté immense; il s'acharne à la poursuite de l'unité dans laquelle toute relativité doit expirer. Tantôt il absorbe l'univers en soi, tantôt il se suicide en quelque sorte pour ne pas gêner l'univers; enfin il le réduit à une pensée qui se pense elle-même, qui crée tout et même Dieu, et dont la pensée du philosophe lui-même n'est qu'un moment; le sujet et l'objet ne doivent plus être distingués; savoir, c'est être; penser, c'est créer; toute dualité, toute relation disparaissent; l'homme est content : il a trouvé l'absolu, et cet absolu, il l'appelle Dieu.

Et tout cela s'appelle connaître! Mais, encore une fois, connaître, c'est, directement ou indirectement, obtenir conscience de quelque chose. Point de science sans conscience. Or, ici la conscience manque. On a des mots, on a une construction purement logique, on peut se dire que si la réalité répondait aux formules qu'on a trouvées, on aurait en effet l'unité, l'absolu. Mais l'a-t-on en effet? Connaît-on, que dis-je? pense-t-on quelque chose? Non, car cela ne se laisse pas même penser; c'est moins qu'une erreur; et quand je cherche à quoi cela ressemble, je n'y trouve d'autre terme de comparaison que ces rêves fébriles, où toutes les substances sont confondues, et qu'aucune parole ne peut raconter.

Et cet absolu qui n'est pas un être, pas même une existence, on l'appelle Dieu, le Dieu vivant! et on nous propose de l'adorer! Sans doute que quand *Dieu* signifie l'*absolu*, *adorer* veut dire *penser*, et qu'à un Dieu pure idée

répond convenablement un culte intellectuel : ainsi la religion est de la réflexion et réside dans la tête et non dans le cœur ! On nous dit à la vérité que la religion et la philosophie sont deux choses, deux fonctions, deux états du même homme; qu'on nous dise donc aussi qu'il y a deux hommes dont chacun a son Dieu; qu'on nous dise qu'il y a un Dieu pour l'esprit, un autre pour le cœur, et que ces deux dieux n'ont rien de commun : autrement il est nécessaire que l'un expulse l'autre; et s'il est vrai, comme on paraît le penser, que l'un est le Dieu dont l'homme a besoin, et que l'autre est le Dieu vrai, comme il n'y a pas plus de vérité contre la vérité qu'il n'y a de droit contre le droit, il faut que le Dieu qui est vrai, mais dont je n'ai pas besoin, l'emporte sur le Dieu dont j'ai besoin, mais qui n'est pas vrai.

Quelques-uns vont encore plus loin : ils font place à côté de leur philosophie, non-seulement à la religion naturelle ou au besoin religieux, mais à une religion positive, révélée. Ils admettent que Dieu a parlé dans le temps, ce qui implique que le langage qu'il parle hors du temps, je veux dire, dans notre nature, n'a pas suffi, et qu'il a voulu nous donner de lui des idées, justes apparemment puisque c'est lui qui les donne, et auxquelles nous ne pouvions atteindre par nous-mêmes, puisqu'il a fallu qu'il parlât. Mais si l'un des dogmes de cette religion est l'impuissance de la raison à trouver Dieu; si elle déclare que « le monde, par la sa-« gesse qui lui est propre, n'a point connu Dieu; » (1 Cor. I, 21.) si, sur ce point, elle abolit expressément la sagesse des sages et anéantit la science des intelligents, comment la philosophie peut-elle subsister à côté de cette religion, ou laisser cette religion subsister à côté d'elle? Si la philosophie adopte cette religion pour point de départ de ses spéculations, alors elle déserte son propre principe et change absolument de caractère. Purement intellectuelle,

du moins elle le prétend, désintéressée du bon comme de l'utile, elle consent à recevoir ses prémisses de la religion, qui est l'affaire du cœur et de la conscience; elle s'imprègne par là d'un élément étranger, elle renonce à toute existence propre, elle obscurcit d'avance les résultats auxquels la spéculation pourra la conduire.

Mais ce n'est pas de cette conciliation chimérique, de cette fusion impossible du Dieu de la religion avec celui de la philosophie, que je veux vous entretenir. Je prends la philosophie; je recueille et j'inscris son dernier résultat; et je lui demande ce qu'elle connaît? une formule. Et si cette formule, résultat successif de plusieurs générations de philosophes; si cette formule, le plus admirable monument que la puissance spéculative de l'esprit humain se soit élevé à elle-même; si cette formule, dis-je, est la dernière, je dis que la philosophie meurt de ce dernier coup de génie, et qu'elle s'ensevelit dans son triomphe. Peut-on aller plus loin qu'elle n'est allée? N'a-t-elle pas dit son dernier mot? Et ce mot est-il autre chose qu'un mot?

Il faut le répéter : ce mot, ne tenant par aucun point à la conscience, n'est qu'un mot. De connaissance, il n'y en a point. On a personnifié des abstractions, on a attribué une valeur intrinsèque à des signes, on a simulé des faits, on a dessiné du doigt dans le vide de l'air : et de tout ce travail de la pensée philosophique rien n'est demeuré que la pensée même; voilà ce qui est considérable, voilà ce qui restera; mais de la vérité même nous sommes aussi éloignés que jamais; ou plutôt, le cercle étant clos et les combinaisons épuisées, la philosophie a atteint son but; elle s'accomplit, elle se consomme en se niant.

La philosophie sans doute, mais non les philosophes; car le *philosopher* est essentiel à la condition de l'homme à qui l'Évangile n'a pas encore appris à ignorer. L'unité, ce

besoin de l'esprit humain, le tourmentera aussi longtemps qu'étranger à l'unité la plus excellente, il cherchera hors de lui l'ordre qu'il ne trouve pas en lui. Dans ce sens, le dernier mot de la philosophie n'est pas dit, ne le sera jamais. Jamais ce tourment d'esprit ne prendra fin que pour ceux qui, éclairés par la lumière de la Révélation, auront appris à dire : « Les choses cachées sont pour l'Éternel; « mais les choses révélées sont pour nous et pour nos en« fants. »

Mais pour ceux-là mêmes, dira-t-on, ce besoin peut-il prendre fin? Et s'il s'éteint en eux, n'est-ce pas une perte qu'ils subissent? N'est-ce pas une sorte de mutilation intérieure? Ne sont-ils pas, après cette renonciation, moins complets, moins hommes? Et la religion qui nous prescrit de renoncer à la recherche de la vérité, n'a-t-elle pas attenté à notre nature?

Il faut convenir que si c'était là en général l'esprit du christianisme, il y aurait dans son langage des contradictions bien surprenantes. Il se donne pour une révélation; il vient nous découvrir des choses cachées; il vient dissiper des erreurs; il parle à tout moment de lumière et de vérité; s'il veut que, « pour ce qui regarde la malice, nous « soyons comme des enfants, » il veut que « nous soyons « des hommes faits quant à l'intelligence; » (1 Cor. XIV, 20.) enfin, chose remarquable dans le sujet qui nous a particulièrement occupés, il nous annonce un esprit qui nous fera pénétrer dans les profondeurs de Dieu. Il nous fait donc des promesses bien trompeuses, si le reproche qu'on lui fait est fondé; ou si ces promesses ne sont pas trompeuses, le reproche est souverainement injuste. Examinons.

Qu'est-ce, pour l'homme, que la vérité? Est-ce la connaissance de toutes choses? On l'affirme, du moins impli-

citement, et nous le nions. La vérité, pour l'homme, c'est la vérité humaine, c'est une vérité proportionnée à sa nature. La vérité, pour lui, c'est une fidèle représentation des choses en vue desquelles il a reçu des moyens de connaître. Les bornes de sa connaissance sont les bornes de sa nature. Vouloir franchir ces bornes, c'est se révolter contre sa nature. Cette nature est finie, qui l'ignore? mais qui songe à s'en plaindre? Cette nature n'a pas tous les attributs à la fois : mais qui n'y consent? Qui se plaint, par exemple, de n'être pas en même temps homme, oiseau et poisson? et cependant qui n'a pas une fois au moins éprouvé l'envie d'être tout cela ensemble? Qui songe à murmurer de ne pas entendre distinctement l'harmonie des sphères dans les cieux? et cependant qui n'en serait enchanté? Qui n'a souhaité quelquefois de visiter ces mondes lumineux, où vivent peut-être des hommes semblables à nous? mais qui est-ce qui regarde cette privation comme une injustice du ciel? C'est qu'au fond, ne pas consentir à sa nature, c'est prétendre à l'infini, c'est se plaindre de n'être pas Dieu; attendu qu'en deçà de l'infini, en deçà de Dieu, il y a toujours, même dans les rangs les plus élevés de la création, quelque attribut, quelque avantage à convoiter. Vous dites que vous ne prétendez qu'à celui de connaître; mais pourquoi donc à celui-là plus qu'à un autre, pourquoi donc moins à un autre qu'à celui-là? Vous voulez tout savoir? et moi je veux être tout; mon vœu renferme le vôtre, puisque je ne puis être tout sans tout savoir; votre vœu renferme le mien, puisque celui qui saurait tout, serait tout. Vous désirez par le fait sortir de votre nature; et, puisque sur cette pente on ne peut s'arrêter, vous désirez être Dieu. Mais si vous consentez à vous arrêter quelque part, la limite n'est pas arbitraire; cette limite est votre nature. Parce que cette nature est bornée, votre connaissance doit l'être aussi.

Mais, direz-vous, je ne sens pas au même degré le besoin de sortir de ma nature, et le besoin de sortir du cercle de mes connaissances, ou plutôt, ce qui n'est, quant au premier objet, qu'un désir passager et bien vite dissipé, est, par rapport au second, un impérieux, un indomptable besoin. — Ce contraste n'est pas si réel que vous le pensez. Au fond, vous êtes impatient de votre nature aussi bien que de votre ignorance;

« Votre veille est d'un homme, et vos rêves d'un Dieu, »

et si vous ne demandez pas les ailes de l'oiseau, ni même les prérogatives de l'ange, c'est qu'en réalité et dans le secret vous convoitez davantage. Dans les emportements de votre amour-propre, dans l'ivresse de votre indépendance, que de degrés vous franchissez, et combien vous laissez loin derrière vous ces anges rapides comme le vent et brûlants comme la flamme! Mais cette ambition se déguise et l'autre s'avoue. L'une demanderait vainement un beau nom; ce serait toujours l'orgueil; l'autre obtient aisément de notre illusion un nom qui l'honore; c'est l'amour de la sagesse, c'est la philosophie. Il n'y a donc pas entre ces deux tendances la disproportion que vous pensez. Votre orgueil se fait bien équilibre à lui-même, et vous êtes bien orgueilleux par tous les bouts. Mais quand ce besoin de connaître serait aussi dominant que vous dites, que faudrait-il en conclure?

Il n'est que trop aisé de prendre chacune de nos passions pour un besoin, parce que chacune, je dis même la plus haïssable, peut montrer un besoin à son point de départ. Voulez-vous le faire? alors je vous aiderai à prouver que vous devez être homicide, adultère, spoliateur. Qui vous arrête sur cette pente du besoin à la passion? l'obstacle sacré du droit. N'y en a-t-il point sur cette autre

pente du besoin de connaître à la passion de tout savoir? Il y a notre nature. — Non, direz-vous; car ma nature ne me laisse point de repos que je n'aie trouvé le véritable et suprême objet de la connaissance, la lumière de toute lumière, la vérité de toute vérité? Qui peut me blâmer de chercher à connaître Dieu? Et que connaîtrai-je si je ne connais Dieu?

Ne cherchez pas à vous payer de mots; soyez de bon compte avec vous-mêmes. Si une connaissance surhumaine de Dieu vous eût été nécessaire pour garantir la certitude de vos autres connaissances, Dieu vous l'eût donnée, et elle eût cessé d'être surhumaine, ou plutôt elle ne l'eût jamais été. Vous sentez bien, au fond, que ce que la conscience et la religion vous font connaître de Dieu suffit au but que vous alléguez, et que la vie et la science s'organisent très bien autour de cette notion. Cette notion est imparfaite selon vous. Oui, parce que vous voulez connaître Dieu comme Dieu se connaît; mais si vous prétendez à une connaissance humaine de Dieu, vous avez une connaissance parfaite dans son genre; et vous n'avez, sous ce rapport, à vous plaindre ni de la nature, ni de la religion.

Mais qui donc a mis en moi ce besoin? pourquoi ai-je même l'idée, la simple idée d'atteindre à ces hauteurs? — Et d'où vous vient telle autre audace, telle autre prétention exorbitante, que vous ne mettez pas, je m'imagine, sur le compte de Dieu? Devriez-vous avoir l'idée, je dis la simple idée, de vous mettre jamais au-dessus de la loi de Dieu? Cette idée est-elle sacrée parce qu'elle *est?* Et faites-vous de chacune de vos tentations un des éléments de votre destination?

Distinguez soigneusement entre le besoin que vous éprouvez et le besoin réel. Le plus senti pourrait bien n'être pas le plus profond. Ce que vous voulez n'est pas

toujours ce qu'il vous faut; ce qu'il vous faut est moins souvent encore ce que vous voulez. Ce qu'il vous faut, et non ce que vous voulez, est la mesure de votre droit, si vous avez un droit; et c'est le premier, non le second, que vous avez à attendre de Dieu, et à quoi Dieu sans doute aura pourvu.

Ce qu'il vous faut, ce n'est pas l'inconditionnel ou l'absolu, c'est Dieu. C'est Dieu, vous dis-je, en réalité, en personne, en présence. Ce n'est pas tant de le savoir que de l'avoir qu'il s'agit pour vous, et l'avoir, d'ailleurs, c'est le savoir. Avec la possession vient la connaissance; avec la vie vient la vérité. « La *vie* éternelle est de *connaître* le seul « vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé. » (Jean, XVII, 3.)

Si vous éprouvez un tel besoin, si votre âme a soif du Dieu vivant, je vous conseille de n'en pas rougir. Ne vous laissez pas dire que la religion n'est qu'un égoïsme respectable, tandis que la philosophie est essentiellement désintéressée. La philosophie, vous dira-t-on, ne cherche que la vérité; mais si la vérité est l'intérêt de l'esprit, comme Dieu est l'intérêt du cœur, ne cherchez-vous pas, le philosophe de son côté et vous du vôtre, chacun votre bien? La philosophie, dit-on, cherche la vérité où qu'elle soit; et vous, cherchez-vous Dieu où vous savez qu'il n'est pas? et vous êtes-vous prescrit d'avance vos résultats et la teneur de la révélation divine? La philosophie cherche la vérité pour se soumettre à elle; et vous, ne cherchez-vous pas Dieu pour vous soumettre à lui? Ne pouvez-vous pas demander quel est le plus désintéressé, de celui qui cherche une idée, ou de celui qui cherche une loi? et ne pouvez-vous pas vous étonner à votre tour qu'on soit si pressé de connaître la nature de Dieu, et qu'on le soit si peu de connaître sa volonté? Le philosophe gravit le long d'une échelle dont chaque échelon, cédant sous son poids, le replace in-

cessamment au point qu'il avait cru quitter; il s'efforce vers une vérité inaccessible : la vérité est donc votre objet comme le sien; mais parce qu'il entend moins bien son intérêt, s'ensuit-il que le philosophe soit plus désintéressé que vous?

Vous dira-t-on encore que vous renoncez à la pensée en acceptant cette vérité, pour ainsi dire toute faite, que vous offre la révélation? Mais quoi? l'intempérance de la pensée serait le vrai régime de la pensée! et parce qu'on vous recommande d'être sage avec sobriété, c'est-à-dire de philosopher avec mesure, parce que la révélation vous prescrit, je ne dis pas bien, vous montre une limite que la nature elle-même a tracée, et que la raison déjà vous avait fait voir, il sera dit que vous ne pensez plus! Oh! combien déjà vous avez dû faire usage de votre pensée pour arriver où vous êtes! Quel travail intellectuel a précédé en vous l'œuvre de la conversion! Quel exercice a donné d'avance à toutes vos facultés le noble dessein de posséder Dieu! Vous le possédez, et désormais, dit-on, vous ne penserez plus! Comme si la paix de l'âme entraînait l'inertie de la pensée! comme si la première des vérités pouvait être une vérité stérile et vide! comme si la vérité qui réorganise l'homme et le monde n'était pas tout vie, tout pensée et tout action! Si cette religion paralyse l'esprit, elle est fausse; et alors qu'on le dise : le terrain de la discussion aura changé; mais si elle est vraie, comment la vérité ne serait-elle pas féconde? On est d'ailleurs bien mal venu à taxer de stérilité la religion qui a remué tant d'idées, donné l'éveil à tant de génies, et, ce qui vaut mieux encore, cultivé tant d'intelligences que la philosophie eût laissées en friche; une religion dont les philosophes ne peuvent faire abstraction, qui les préoccupe malgré eux, et avec laquelle, en dépit qu'ils en aient,

ils sont forcés de faire cadrer leurs systèmes. En fait de recherches et d'études, qu'a-t-elle empêché, qu'a-t-elle condamné, sinon ce que le sens commun condamnait avant elle, je veux dire les spéculations que la conscience humaine n'est pas admise à vérifier?

Faire, dans le domaine de la pensée, la part de Dieu et notre part, voilà ce que fait la religion. Pourquoi la conviction qu'il faut ignorer quelque chose ne serait-elle pas une partie de la vérité? Pourquoi ne serait-ce pas une des choses que la révélation devait nous révéler? Connaître qu'on doit ignorer, c'est déjà connaître. Et cette connaissance, en nous épargnant des égarements infinis, en nous ramenant dans notre sphère, est la plus précieuse des connaissances.

Mais la religion, dira-t-on, va plus loin. Elle ne nous commande pas seulement d'ignorer, mais de croire. Elle propose à notre foi des mystères, c'est-à-dire des vérités inaccessibles à notre intelligence. N'est-ce pas nous ramener par un détour à la position qu'elle nous a forcés d'abandonner? Ne nous place-t-elle pas en face de certaines propositions, auxquelles nous ne pouvons pas même essayer d'appliquer l'instrument de la conscience? Oui, *en face* est bien le mot; elle nous arrête vis-à-vis de certaines propositions qui sont au terme des vérités sensibles; mais elle ne nous y fait pas pénétrer. Auriez-vous prétendu que la révélation vous révélât toutes choses? Penseriez-vous que la religion, qui établit des rapports vivants entre le fini et l'infini, dût enlever à l'infini et au fini leurs caractères respectifs, rendre l'un compréhensible comme s'il était fini, ou l'autre compréhensif comme s'il était infini? N'avez-vous pas dû vous attendre à voir un mystère surgir de chaque révélation? Et parce qu'il ne vous est donné de connaître que jusqu'à une certaine limite, avez-vous dû

penser qu'au delà de cette limite il n'était point de vérité? Bien loin de nier qu'il y ait des mystères, c'est de cela même que la religion veut vous faire convenir; en d'autres termes, elle veut vous faire convenir qu'il y a, au delà des vérités qui vous sont accessibles, d'autres vérités dont la connaissance vous est refusée. Elle veut que vous reconnaissiez avec le prophète que « les choses cachées « sont à l'Éternel, et que les choses révélées sont pour « vous et pour vos enfants. »

« Les choses cachées sont à l'Éternel; les choses révé-« lées sont pour nous et pour nos enfants; » c'est-à-dire, si vous étudiez bien le sens de ce passage, les choses dont l'Éternel se réserve le secret nous seraient inutiles; mais tout ce qu'il nous a révélé est utile; sa révélation est abondante, complète; elle ne laisse en dehors d'elle rien que ce qui dépasserait à la fois nos facultés et nos besoins. Dieu nous a communiqué tout ce qui pouvait être communiqué; Dieu s'est communiqué à nous autant que nous pouvions le désirer et le supporter; et dans tout ce qui nous intéresse, cette communication est pleine. Dans le sens humain, dans la portée de notre nature, nous pouvons dire que nous possédons Dieu...

CATHOLICISME ET PROTESTANTISME

Chacun de ces noms a deux significations, l'une traditionnelle, usuelle et vulgaire, l'autre plus étendue et plus philosophique.

Selon l'idée la plus répandue, le catholicisme et le protestantisme sont deux faits historiques, deux institutions actuelles, deux Églises, chacune en possession d'un certain domaine, chacune reconnaissable à de certains dogmes religieux et à certaines pratiques extérieures.

Le philosophe, qui reconnaît la présence de ces faits, et qui est obligé de leur donner des noms, ne se fait pas un devoir de leur en imposer d'autres que ceux que leur ont attachés les siècles, et un usage universel. Mais il va plus loin, et il observe que ces *faits* sont l'expression *d'idées*, expression contingente, arbitraire, muable, expression toujours plus étroite que le principe.

Le philosophe observe que le catholicisme et le protestantisme sont deux dispositions essentielles de l'esprit humain. Dans l'adoption de nos croyances de tout genre, ce qui nous détermine, c'est l'autorité ou la preuve. Chacun puise plus ou moins à ces deux sources de conviction; car il est presque également difficile de résister à l'entraînement de l'opinion dominante, et de ne pas lui refuser une partie au moins de notre liberté intellectuelle. Toute-

fois on peut dire que, considérée sous le rapport des différents modes de croire, l'humanité se partage en deux camps. En fait, et comme de fondation, c'est l'autorité qui a le dessus. Beaucoup plus de choses se croient et se pratiquent sur la foi d'autrui que sur la foi des preuves. Est-ce que l'esprit humain se souviendrait confusément d'avoir cru autrefois sans preuves, alors que Dieu lui parlait au fond de son cœur dans une langue maintenant ignorée? Se souvient-il d'avoir jadis respiré la vérité comme il respire l'air qui l'environne; et, séduit par ce souvenir, va-t-il demander, par instinct, à des intelligences dégradées les convictions qu'il puisait sans effort, sans volonté peut-être, au sein de l'intelligence immortelle; ou bien faut-il simplement voir dans ce penchant un symptôme de paresse d'esprit, de lâcheté intellectuelle? Qu'il nous suffise d'avoir signalé ce penchant, qui nous porte à donner force au nombre, à nous armer de la foi d'autrui, à croire parce que d'autres ont cru (1); et appliquons à ce penchant le nom très convenable de catholicisme; nous retrouvons le catholicisme dans le berceau du genre humain et parmi les éléments actuels de la pensée humaine. Le catholicisme est vaste comme le monde, vieux comme notre espèce, et divers comme les applications de notre intelligence et les objets de nos convictions.

C'est à lui qu'appartient la *légitimité* dans le domaine de la science. Quiconque proteste contre ce hardi monopole est qualifié d'esprit indocile et rebelle. Mais de ces esprits, il s'en rencontre toujours. La chaîne de ces rébellions généreuses qui revendiquent les droits de la pensée individuelle ne s'est jamais interrompue. Jamais le monde n'a été vide de protestants. Socrate était protestant. Descartes

(1) *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.*

était protestant. Avant lui, Luther l'avait été, seulement dans une autre sphère.

Mais s'il y a toujours eu des protestants, le protestantisme n'a pas toujours eu force de doctrine et ascendant reconnu. Le catholicisme a longtemps tenu sous une dure servitude la grande majorité des intelligences, et les protestations n'ont été qu'individuelles et indirectes. Aujourd'hui (1) le protestantisme, au lieu de se borner à prendre ses réserves dans tel ou tel cas donné, s'est produit comme un large principe, applicable à tout ce qui est susceptible d'examen. Le protestantisme, en politique, en religion, en littérature, est le droit de s'isoler de la communauté des croyances, pour voir si l'on pourra s'y rattacher, et jusqu'à quel point. C'est le droit de séparer sa fortune intellectuelle de la fortune indivise et des croyances publiques, pour la compter de nouveau et se rengager de nouveau, mais avec connaissance de cause, dans l'association. Le protestantisme, c'est l'individualisme dans la pensée. Le protestantisme, c'est une forme de la liberté.

Or, la liberté n'étant qu'un *moyen*, le protestantisme non plus n'est qu'un *moyen*. On ne se sépare pas pour se séparer, but contradictoire à toutes les indications naturelles et aux intentions visibles de la Providence. On se sépare pour se réunir; l'individualisme doit ramener au socialisme, le protestantisme au vrai catholicisme, la liberté à l'unité. Il y a deux erreurs, l'une des catholiques qui veulent l'être par anticipation, l'autre des protestants qui ne veulent pas devenir catholiques; l'une des partisans de l'unité sans la liberté, l'autre des sectateurs de la liberté sans l'unité.

Nous vivons dans le temps de la plus grande ferveur du protestantisme. Depuis la grande crise du seizième siècle,

(1) Ce morceau a été écrit en 1831. Quelques-unes des allusions et des réflexions qu'il renferme, s'expliquent par sa date. (*Éditeurs.*)

rien de pareil ne s'était vu. Après cette mémorable époque, l'esprit humain, comme s'il eût cédé à la loi de la pesanteur, était retombé plus ou moins dans ses habitudes catholiques; la religion réformée elle-même s'était comme encadrée dans l'autorité. Nous ne craignons pas de dire qu'autant que les souvenirs historiques et les circonstances le permettaient, les réformés étaient devenus de fort bons catholiques, et ils le sont encore presque partout. Mais la nouvelle crise, si la prévention ne nous abuse, est plus forte, plus large et plus profonde que la première. Visiblement le monde est protestant. L'Église romaine, elle-même, ébranlée dans ses fondements, cherche un appui dans le raisonnement, dans l'expérience, dans l'examen, et ment par là à son principe même. L'esprit critique a tout démoli en politique; là moins qu'ailleurs encore on veut entendre parler de légitimité; et malheureusement, dans cette carrière surtout, on en est à l'œuvre négative; on juge tout, on n'affectionne rien; l'enthousiasme et l'habitude n'ont pas encore jeté leur ciment entre les pierres déjointes du nouvel édifice. Le catholicisme de la littérature, l'école classique a succombé; le protestantisme littéraire, sous le nom d'école romantique, en a pris la place. Chose étonnante! telle est, en littérature, la violence de cette fièvre protestante, que par un extrême on retourne à l'autre en quelque manière. C'était religion de croire telle chose; c'est maintenant religion de ne rien croire; la liberté est comme imposée, et tourner des yeux de regret vers les anciens modèles, c'est une espèce d'hérésie.

Si quelque part on aperçoit une résistance sensible à cette tendance protestante, c'est dans l'Église protestante. Le catholicisme romain, pour se sauver, essaye de se faire protestant; les héritiers de Luther et de Calvin se font catholiques. Ils ne se considèrent plus comme les représen-

tants du principe de l'indépendance intellectuelle, mais comme propriétaires d'une Église compacte, caractérisée par des dogmes distincts et des croyances immuables, en un mot comme une religion, ce que le protestantisme n'est pas. Fille du libre examen, il s'en faut peu que cette Église ne désavoue son père. On entend parler, en Allemagne surtout, de la nécessité de réunir, de liguer (contre le catholicisme sans doute) les différentes familles de la religion protestante. On met au jour des projets d'association, de confédération, dont je ne sais point comprendre le but. Est-ce une ligue en faveur du principe de libre examen? Ce principe a vaincu. Est-ce une alliance pour la défense des doctrines? Ignore-t-on qu'à cet égard l'anarchie, mal déguisée par l'uniformité, règne dans l'Église de Luther et dans celle de Calvin? Ne voit-on pas quels éléments hétérogènes on veut contraindre à s'associer? Ne sent-on pas qu'une telle association ne serait plus la protectrice d'intérêts spirituels communs, et que par conséquent elle se trouverait, de force, réduite à la défense d'intérêts matériels? Et ces intérêts matériels, où sont-ils? Je ne les vois pas.

Certainement une confédération comme celle qu'on propose serait sans objet. Une association n'est concevable qu'entre des intérêts ou des affections de nature semblable. Ceux qui ont un même intérêt peuvent se confédérer; ceux qui éprouvent une même affection peuvent s'unir; hors de là l'isolement vaut mieux. Nous ne méprisons point les établissements religieux que nos pères nous ont légués; formés dans un esprit de foi, ils appartiennent à ceux qui portent dans leur cœur la même foi; ceux-ci ne sont point obligés de s'en détacher; ce serait sortir de chez eux; si quelqu'un doit s'en retirer, ce sont ceux-là seulement à qui cette foi est devenue étrangère. Mais nous ne voyons

nulle utilité à des alliances factices, à des combinaisons artificielles entre des masses composées de mille éléments hétérogènes, sans aucun point commun, pas même celui des intérêts matériels, et contraintes de poursuivre ensemble un but qu'elles ne connaissent même pas.

Ce besoin d'unité extérieure, ce catholicisme faux, étonnera bien davantage, si l'on prend garde qu'il s'allie, chez un grand nombre de ceux qui l'éprouvent, à l'indifférence religieuse, ou au scepticisme, ou aux divergences les plus considérables en matière d'opinions religieuses. On ne saurait trop admirer que l'unité religieuse ou, pour mieux dire, ecclésiastique, compte parmi ses défenseurs une multitude d'incrédules déclarés. Un faux protestantisme, qu'on y fasse attention, s'allie merveilleusement avec un faux catholicisme. Ceux qui sont protestants pour tout nier se font catholiques pour tout lier. Ennemis d'une liberté qui amènerait la lumière et d'une lumière qui promet de nouveaux combats pour leur âme, ils ont hâte qu'on enveloppe toutes les discussions religieuses dans le manteau d'une trompeuse unité; et ils regardent avec raison cette unité légale comme une capsule où le christianisme réel viendra se figer (1).

(1) Ce vers fameux :

« Tout protestant est pape une Bible à la main, »

est devenu faux. Une foule de protestants protestent contre la Bible même. Mais enfin ce vers a exprimé une vérité : le protestant véritable était pape une Bible à la main. Quant au chrétien, il est pape une Bible à la main, la prière dans le cœur, et le Saint-Esprit à ses côtés. Au reste, une observation trouve ici sa place naturelle. Historiquement, le principe du protestantisme de Luther et de Calvin a été de n'admettre d'autre autorite que celle de la Bible; mais, philosophiquement, le principe emportait davantage. Aussi, après avoir examiné le catholicisme au moyen de la Bible, on a examine la Bible avec la raison. Plus tard, Kant est venu, qui a examiné la raison avec la raison même. Un protestant, à prendre ce mot dans toute la force de sa signification, est un homme qui examine avant de se soumettre. On voit que nous n'allons pas si loin que l'écrivain qui professait récem-

Catholiques, vos dangers ne sont pas dans le protestantisme ; protestants, vos dangers sont encore moins dans le catholicisme ; et les uns et les autres, vous avez un autre ennemi ; c'est l'athéisme qui, du sein de la confusion de toutes les idées et du tumulte de toutes les passions, élève sa tête hideuse et promène des regards satisfaits sur un siècle sans foi. Catholiques et protestants, tels que l'histoire vous a faits, ce n'est pas à vous qu'il appartient de former une ligue dans un but quelconque ; la force de cohésion vous manque ; vous n'êtes plus que les formes vides d'êtres autrefois vivants. Ni à vous, ni à la politique, ni à la science n'appartient le monde. Il appartient à la seule chose qui ait encore de la force dans le moment présent : au christianisme ! Au christianisme, vrai catholicisme et vrai protestantisme de l'humanité ; au christianisme, qui est tout à la fois la liberté et l'unité, dans toute la vigueur de ces deux nobles termes. C'est lui, puissance spirituelle, lien de foi et d'amour, communauté intime et profonde, c'est lui qui prépare la sainte ligue, la confédération sacrée que vous avez rêvée, cette confédération où le catholique, le protestant et le païen régénérés perdent leurs dénominations superficielles, pour n'être tous ensemble que les hérauts de la justice, le sel de la terre, et les messagers de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

ment qu'il est contraire à la liberté de se soumettre après avoir examiné, et que ceux qui examinent pour en venir à croire, c'est-à-dire qui cherchent pour trouver et qui marchent pour arriver, condamnent leur esprit à un esclavage honteux !

LA PERSÉCUTION ET LE DROIT

Il en est de beaucoup d'opinions, a dit un ingénieux écrivain, comme de ces rouleaux de monnaie qui passent en bien des mains avant que quelqu'un s'avise de les ouvrir et de les compter. La déclamation s'empare de toutes les vérités, et en efface les contours afin de les mettre à son usage; car les idées précises et bien terminées ne sont nullement son affaire. Ainsi en a-t-il été de cette grande vérité : que la persécution est la destinée, la gloire, et une des puissances de l'Évangile. Il y avait là un thème pour les déclamateurs, ils ne l'ont pas manqué; mais on n'avait pas besoin d'eux pour s'y tromper : la méprise était naturelle tout au moins, si elle n'était pas inévitable.

En effet, la persécution n'ayant pas été seulement l'occasion pour tous, mais la condition pour plusieurs, de manifester leur foi, de l'exercer, et même de la consommer, ce résultat a pu conduire bien des chrétiens à se demander si la persécution n'était pas un bien, et si ce n'était pas mal faire que d'en éloigner ou d'en prévenir les retours; si, par conséquent, il pouvait être permis aux hommes de foi de revendiquer la liberté comme un droit. Puisqu'il est certain, a-t-on dit, que les agressions injustes de la société ont donné lieu à cette réaction généreuse, puisqu'elles ont été pour l'individu l'occasion d'exercer sa

conscience, et même d'abord de la sentir, puisqu'on a vu l'homme moral et religieux grandir dans ces luttes douloureuses, est-ce que la suppression de ces violences, la paix jurée sur un horrible champ de bataille à toutes les opinions religieuses, n'enlève point quelque mérite à leur manifestation, et même n'affaiblit point, par le défaut d'exercice, le principe qui les commande? Réclamer la liberté pour des croyances qu'on a vues se fortifier et s'exalter dans le combat, n'est-ce pas réclamer, sous le nom d'un avantage et d'un droit, une faveur funeste?

Mais, à notre tour, nous demanderons : L'adversité en général n'est-elle pas un creuset où l'âme s'épure; et puisque nos principales adversités nous sont infligées par l'injustice des hommes, ne faudra-t-il pas, par respect pour l'intention de Dieu, nous interdire, soit pour notre propre compte, soit même pour le compte d'autrui, toute résistance à l'injustice? Nous croyons que personne ne soutiendra cette thèse; mais supposons qu'on la soutienne, nous lui opposons, ainsi qu'à l'objection plus particulière qui nous occupe spécialement, des principes que nous croyons avoir puisés dans l'Évangile.

Le devoir n'est pas de tout souffrir, mais de tout souffrir pour le devoir. Quelquefois même le devoir est de ne pas souffrir. Dieu saura bien nous trouver, et ce qu'il nous enverra d'épreuves et de douleurs sera, sans que nous nous en mêlions, la juste mesure de notre besoin. Jamais nous ne munirons si bien les abords de la place qu'il n'y ait, en quelque endroit connu de Dieu seul, une entrée pour la calamité. Munissons donc soigneusement les abords : Dieu n'entrera pas moins quand il lui plaira; et pour ne parler que d'un genre d'épreuves, la vérité est sûre de rencontrer journellement et hors de l'enceinte où le droit lui offre un asile, assez d'obstacles, d'inimitiés,

de contrariétés douloureuses, sans courir impatiemment au-devant des persécutions proprement dites.

Nous est-il permis d'ailleurs, fût-ce même à nos dépens, fût-ce même passivement, de concourir à l'injustice des hommes et de nous en réjouir, et ne faisons-nous pas quelque chose de pareil, quand nous refusons, en tant que chrétiens, ou représentants d'un intérêt qui ne nous est pas personnel, de nous prévaloir du droit?

Il est très vrai que derrière la justice ou la loi, à laquelle nous avons recours, il y a la force publique, force armée, toute prête à soutenir la loi, qui même, sans elle, serait une vaine formule, en sorte qu'en recourant à la loi, nous recourons à cette force armée et consentons éventuellement à ce qu'elle se déploie et sévisse en notre faveur. N'est-ce pas nous mettre en contradiction avec cette parole de l'Écriture : « Les armes de notre milice ne sont point charnelles, » (2 Cor. X, 4.) et avec cette autre : « Ne résistez « point à celui qui vous veut faire du mal? » (Matthieu, V, 39.)

Nous répondons que le chrétien, en s'arrêtant en tout cas à cette objection, nierait le gouvernement civil, dont la sanction nécessaire est la force, et duquel l'Évangile lui-même a dit, « qu'il ne porte point l'épée en vain. » (Rom. XIII, 4.) Gouvernement civil et contrainte légale sont des idées corrélatives, et qui veut l'un veut l'autre. Toute la question est de savoir si le chrétien, qui est autorisé, invité même à ne pas recourir à la force matérielle dans l'intérêt de sa personne, a également le droit de renoncer au droit quand il s'agit d'un intérêt dont il n'est que le représentant. Or, je ne vois rien qui l'y invite, rien même qui l'y autorise. Le droit, même avec son cortége de sanctions pénales, n'est point une arme charnelle : ce n'est que la justice armée, et, pour être armée, en est-elle

moins la justice? est-ce sa faute si elle est armée? et veut-on, pour lui maintenir sa pureté, qu'elle demeure à l'état de simple idée? Maintenir la loi et retrancher la peine, c'est nier que le gouvernement civil soit une institution divine, car il embrasse indissolublement la loi et la peine.

Le droit en lui-même est donc une chose pure. Quand le chrétien renonce, pour son compte personnel, à s'en prévaloir, il ne le méprise pas pour cela; chacun doit avoir la liberté de renoncer à son droit; mais ce serait mépriser le droit que d'y renoncer pour le compte d'un tiers, car alors ce serait renoncer au principe même du droit et professer du mépris pour le droit. Le chrétien, comme chrétien, c'est-à-dire comme représentant d'une doctrine ou d'un intérêt collectif, ne le peut. Mais s'il n'a pu obtenir que la loi fût appliquée à la défense du droit qu'il représente, ou que le droit qu'il réclame fût écrit dans la loi, il n'a plus qu'à souffrir, parce que non-seulement l'agression lui est sévèrement interdite, mais même aussi la défense, quand, au lieu de se faire au nom des représentants du droit (le gouvernement civil), elle se ferait contre eux. Tel est le respect du chrétien pour l'institution civile, que, ne pouvant lui accorder tout, il lui accorde tout ce qu'il peut, en se renfermant strictement dans les limites de la simple désobéissance.

Ajoutons que, si la persécution apporte des grâces que la paix ignore, la persécution a des dangers que la paix ne connaît pas. Dans le tumulte et dans la poussière du combat, les formes des objets s'effacent ou s'altèrent; l'esprit s'exalte et la chair s'exaspère, et si un côté, un hémisphère de la vérité se découvre alors à nous, il est bien à craindre que l'autre ne se voile. Livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, mais surtout à nous-

mêmes, nous aurons peine peut-être à nous défendre de l'orgueil.

Si la persécution *subie* a de tels dangers, quels seront les dangers de la persécution *cherchée*, ou, ce qui revient au même, ceux de la persécution à laquelle on n'a pas voulu opposer le bouclier du droit? Aucune tribulation ne nous est bonne, si, au lieu de nous venir de Dieu, elle nous vient de nous. Au lieu donc de réveiller la persécution quand elle dort, ou de la hâter quand elle tarde, les croyants doivent en éloigner les retours par tous les ménagements que comporte une entière fidélité; et pour être conséquents au même principe, ils doivent franchement réclamer la liberté et les garanties de la liberté.

Saint Paul était orthodoxe, je pense, et non moins zélé qu'orthodoxe. Eh bien, saint Paul recommande aux premiers chrétiens de prier pour les rois et pour tous ceux qui sont constitués en dignité, « afin de pouvoir mener « une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnê« teté. » (1 Tim. II, 2.) Saint Paul, lorsqu'on l'a lié et qu'on s'apprête à le flageller, dit à l'homme qui préside à cette exécution : « Vous est-il permis de frapper de verges un « citoyen romain sans qu'il soit condamné? » (Actes, XXII, 25.) et il échappe ainsi au supplice. Le même apôtre, comparaissant devant Festus, lui dit : « S'il n'est « rien des choses dont les Juifs m'accusent, personne ne « peut me livrer à eux : j'en appelle à César; » (Actes, XXV, 11.) et cet appel, selon toute apparence, lui sauve la vie. Et c'est lui pourtant qui avait dit : « Tous ceux « qui veulent vivre selon la piété seront persécutés; » (2 Tim. III, 12) et ailleurs : « Ce qui manque aux afflic« tions de Christ, j'achève de le souffrir en ma chair pour « son corps, qui est l'Église. » (Col. I, 24.) Comment donc cet apôtre l'entendait-il? Comme nous, j'ose le dire. Il

savait bien que le christianisme et les chrétiens devaient être persécutés ; mais il ne se croyait pas le droit d'y concourir, et ne voulait, en aucune manière, « participer au « péché d'autrui. » (1 Tim. V, 22.)

« Si quid novisti rectius istis,
« Candidus imperti ; si non, his utere mecum (1). »

Nous croyons donc que le christianisme peut et doit réclamer le droit. Mais il y a loin de là à réclamer le privilége. Quand la vérité obtient un privilége, elle ne monte pas, elle descend. Sa gloire, comme sa force, est de tout tirer d'elle-même, de ne rien devoir qu'à soi. Elle ne se dégrade pas en réclamant le droit, parce que le droit est une partie de l'ordre, et l'ordre une partie de la vérité. Elle ne trahit pas sa dignité en réclamant, comme toute pensée humaine, sa place au soleil. Elle ne veut ni inviter ni encourager les hommes à être injustes envers elle. Elle ne présume pas leur injustice, elle commence par les supposer justes. Renoncer aux voies de droit, quand un intérêt général est en cause, c'est une manière de fouler aux pieds le droit lui-même. Il faut donc que le chrétien, lorsqu'il représente le christianisme, prenne son parti, comme saint Paul, d'en appeler à César. Je dis : prenne son parti, parce que je sais bien que ce qui reste à apprendre, après l'héroïsme, c'est la discipline, et que le dévouement est plus facile quand on a su en retrancher l'obéissance. Tel qui a su se résigner à souffrir, a besoin, pour souffrir selon la règle, d'une nouvelle espèce et peut-être d'un nouveau degré d'abnégation. La passivité, qui est une autre sorte d'activité, n'est légitime et belle que quand l'activité pro-

(1) « Si tu connais de plus sages maximes, veuille me les apprendre ; sinon pra« tique les miennes avec moi. » (HORACE, *Épîtres*, Liv. I, épître VI.)

prement dite est devenue impossible. Se retirer dans la passivité quand les ressources du droit ne sont pas épuisées, c'est, comme ce jeune héros, sortir des rangs avant le signal, et vouer à la vindicte paternelle un front couronné de lauriers.

DU JUGEMENT DES DOCTRINES

PAR LEURS FRUITS

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Matthieu, VII, 16.

Cette maxime, pour être généralement admise, n'avait pas besoin de l'autorité de Jésus-Christ. Il n'a fait qu'appliquer aux faux docteurs de son temps un proverbe de tous les temps. Ce proverbe, nous l'appliquons nous-mêmes tous les jours, et nous croyons ne pouvoir faillir que dans l'application : le principe lui-même nous paraît absolument juste et hors de question. Aussi sûrement, disons-nous, et aussi constamment qu'un arbre se reconnaît à ses fruits, un homme se reconnaît à ses œuvres, un système à ses conséquences, une doctrine à ses résultats; et de même que je n'ai qu'à cueillir ou à voir une pomme pour juger que l'arbre d'où elle est tombée est un pommier, je juge qu'une action malhonnête est d'un malhonnête homme, èt qu'une mauvaise pratique dénonce un mauvais système.

Il est pourtant certain qu'unh omme habituellement honnête peut, dans un moment d'oubli ou de faiblesse, commettre une mauvaise action. J'avoue que, puisqu'il a pu la commettre, il n'était pas, au fond du cœur, suffisamment honnête; car une action malhonnête serait impos-

sible à qui n'aurait qu'honnêteté dans le cœur. Mais si une vraie connaissance emporte une exacte mesure, l'action de cet homme, ne donnant pas l'exacte mesure de son état moral, ne fait pas très bien connaître cet homme ; en sorte que je ne peux pas dire en sens absolu : « Vous les con« naîtrez à leurs fruits. » *L'habitude* d'actions d'un certain ordre indique plus sûrement sans doute un certain ordre d'affections, une certaine direction de l'âme ou de la pensée ; mais c'est encore une certitude relative et bornée. La correspondance, en certains cas, est bien loin d'être exacte. Le dernier fond de l'âme peut nous être déguisé plutôt que révélé par les actes extérieurs ; les circonstances accidentelles, la situation, peuvent entrer pour beaucoup dans ces manifestations, et tel individu dont la vie n'en offre point de pareilles est l'homme dont ces manifestations-là exprimeraient le mieux le caractère et la personnalité.

Peut-être néanmoins est-il vrai qu'un homme se mesure à ses fruits, c'est-à-dire à l'ensemble de sa conduite. Mais le plus habile observateur est en défaut sur quelque point ; et après tout, Dieu seul sonde le cœur et les reins. Ce n'est pas à dire que notre connaissance, pour être imparfaite, soit illusoire et inutile. Toute réserve faite, il reste vrai que nous connaissons un homme à ses fruits : car le mal ne peut naître du bien, ni le bien ne saurait naître du mal. Voilà du moins ce dont nous sommes certains ; et, pratiquement, cela nous suffit.

Le jugement des doctrines par leurs fruits présente plus de difficultés.

Qu'est-ce qu'une doctrine? Une idée ou un ensemble d'idées que les uns saisissent par l'esprit et le cœur à la fois, les autres seulement par l'esprit. La vie des premiers ne peut manquer d'être modifiée par leur doctrine ; il n'en est pas de même de celle des seconds ; ils peuvent porter

19*

d'autres fruits que ceux que leur doctrine semble réclamer : ils peuvent en porter de contraires. Leur vie donc ne saurait être le *jugement* de la doctrine qu'ils professent; la vie même des premiers n'en saurait être la *mesure;* car une doctrine vaut toujours plus ou moins que l'homme qui la professe; et plus elle est parfaite, plus ses partisans, supérieurs peut-être au reste des hommes, lui seront pourtant inférieurs.

On peut disputer d'ailleurs sur la valeur des fruits. Leur excellence pourra être contestée, et non pas exclusivement par la mauvaise foi. On inculpera les motifs; on parlera des dédommagements secrets; on tirera de l'ombre des taches inaperçues; ou, si la bonté des fruits est reconnue, on en contestera l'origine. Le fruit ramassé sous cet arbre a pu rouler jusque-là du pied d'un arbre voisin. Ce que vous prétendiez attribuer au système, n'est peut-être que l'effet du bon naturel; et l'homme que vous admirez, aurait été, dans tous les cas, ce que nous le voyons être.

Pourtant on ne saurait nier qu'à la parfaite vérité correspond, en principe, la parfaite vertu; mais c'est seulement en principe. Si cette correspondance devenait un fait, un fait constant et universel, il rendrait superflue, je le crois, toute preuve ultérieure de la vérité des doctrines. Ce miracle avéré, irrécusable, ferait croire à tous les miracles; comment trouver difficile de croire à l'infaillibilité d'une doctrine en présence de l'impeccabilité de ses partisans? Mais cette preuve de la vérité absolue d'une doctrine quelconque n'existe pas et n'existera jamais.

C'est là-dessus que repose la nécessité de l'apologétique formelle et peut-être aussi de toute la théologie.

C'est pour cela que les partisans d'une doctrine ne pourront jamais se contenter de dire : « Voyez nos œuvres, »

ou même : « Voyez les œuvres de nos adversaires. »

En pratique, et comme moyen de persuasion populaire, rien ne peut valoir, comme introduction, la vue des œuvres et des fruits, rien aussi ne la suppléera. Elle constituera même, pour la plupart des hommes, une imposante présomption. Mais elle ne peut, en sens absolu, tenir lieu de la preuve qui résulte de la considération des doctrines. Bien moins encore peut-elle nous dispenser de l'étude des systèmes qui n'ont pas encore été appliqués et n'ont d'existence que dans l'esprit de leurs inventeurs. Ces systèmes, il faut donc les étudier en eux-mêmes, et l'on n'est pas reçu à dire : « Montrez-nous vos fruits, nous les apprécierons; mais nous n'examinerons point vos doctrines. »

Il est encore plus évident qu'une doctrine ne peut réclamer notre adhésion sur la foi de ses promesses. Si elle venait nous dire : « Vous verrez un jour de quoi je suis capable, » nous lui répondrions sans doute : « Quand nous le verrons, nous croirons; » ou plutôt encore : « Sans attendre ce que vous pourrez *faire,* nous allons voir ce que vous êtes. » Le jardinier n'a pas besoin de cueillir une orange sur un arbre pour dire : « Cet arbre est un oranger. » A l'arbre il connaît les fruits, tout aussi bien que mille autres connaissent l'arbre à ses fruits.

Raisonner dans un sens contraire, ce serait contester la légitimité et l'usage de l'argument *à priori;* ce serait même entamer le principe de la foi, qui, dans un certain sens, est une conviction *à priori;* ce serait, d'un même coup, arrêter tout le mouvement de la vie humaine, puisque, s'il fallait, avant de faire quelque entreprise, avoir vu, palpé les résultats, ne jamais croire aux résultats sur la foi du principe, en d'autres termes, ne jamais croire aux principes, il est trop évident qu'on resterait immobile. C'est donc un droit des doctrines d'être examinées en

elles-mêmes. C'est un devoir de les discuter, ou du moins de ne les rejeter qu'après les avoir discutées. On peut bien décliner le combat; mais on ne peut pas se décerner le triomphe avant d'avoir combattu.

Il serait surtout trop singulier qu'un système privé de la sanction des fruits, et qui est obligé d'en convenir, osât dire : « Ces fruits, ayons-les un jour; ces fruits, un jour nous les aurons; ce sera le critère de notre foi, et dès à présent, au nom de ce critère que nous ne possédons pas encore, au nom de ce sceau dont nous ne portons point l'empreinte, nous condamnons le système qu'on nous oppose, et nous nous refusons à l'examiner. Quand une Église socinienne en appellerait contre des orthodoxes aux œuvres qu'elle n'a pas encore faites, aux fruits qu'elle espère porter un jour, croit-on de bonne foi que les orthodoxes, quelle que fût d'ailleurs leur condition morale comparativement à celle de cette Église, devraient s'interdire, jusqu'à nouvel ordre, d'examiner si le socinianisme est le vrai?

« Ayons la vie, s'écriait récemment un écrivain, à propos du système ecclésiastique que nous soutenons, ayons la vie et laissons-les argumenter. » C'est bien fait de vouloir vivre, et quand la preuve qui peut résulter de la vie sera complète, c'est-à-dire quand il sera prouvé que le système ecclésiastique qu'on oppose au nôtre a autant de bons effets individuels et généraux que le nôtre aspire à en produire, la discussion sera finie, et si elle n'a pas commencé, il ne faut pas qu'elle commence. Mais si, sous de certaines conditions, la vie est une preuve; si, dans certains cas, elle est une fin de non-recevoir, il faut d'abord qu'elle existe, il faut qu'elle existe dans une mesure, dans une généralité, avec une supériorité qui fassent disparaître, pour ainsi dire, le terrain de la discussion. Mais on con-

vient, avec une louable humilité, que cette preuve, que cette fin de non-recevoir manque. Nous en concluons que, même en faisant abstraction des faits nombreux et graves qui, sur le sujet de l'union, jettent le doute dans l'esprit des plus convaincus, le moment n'est pas venu de faire fi des arguments. On peut, si l'on veut, ne pas aborder la question des principes; on peut même ne point discuter; mais s'inscrire en faux contre une doctrine au nom d'un avenir inconnu et d'une expérience incertaine, un tel système n'a d'autre mérite à nos yeux que celui de la nouveauté.

DERNIÈRES LEÇONS DE M. VINET*

INTRODUCTION

DE LA CONFÉRENCE

[Les temps nous avertissent que des modifications peuvent être apportées à l'exercice du ministère de la parole évangélique. Jusqu'ici le discours n'a eu qu'une forme. Entre le discours synthétique, ou le sermon proprement dit, et le discours analytique ou l'homélie, il n'y a eu de différence que dans la méthode. On peut cependant concevoir un genre d'enseignement religieux qui ne serait ni l'homélie ni le sermon, mais une forme nouvelle de la prédication; je veux parler de la *conférence*.

[La conférence diffère du sermon par la forme et par le fond. La matière en est toujours la religion, mais la religion considérée sous des faces ou des rapports dont les prédicateurs se sont peu occupés jusqu'ici. Le sermon a directement en vue l'édification; il recourt sans doute à l'instruction pour la produire; mais il veut avant tout édifier, il enseigne pour édifier, et si l'on pouvait édifier sans enseigner on l'aimerait peut-être mieux encore. La prédication peut ainsi aller rejoindre la prière et le chant;

* Voir l'*Avertissement des éditeurs*, en tête du volume.

plus l'effusion y abonde, moins l'élément didactique y domine, et plus diminue l'intervalle qui la sépare de l'hymne et de la prière. Le sermon, dans son idéal, réunit les éléments divers du culte, en y faisant dominer l'édification et en y introduisant l'élément didactique, lequel n'avait pas même le droit de paraître dans le chant. Mais il est un genre d'enseignement religieux où l'intention d'instruir domine, où l'instruction ne se prescrit point de bornes, où tout ce qui, directement ou indirectement, est propre à éclairer l'esprit au sujet de la religion chrétienne, entre de droit. La conférence (car c'est d'elle qu'il s'agit et c'est ainsi qu'elle est pratiquée dans l'Église catholique et dans celle de Genève,) la conférence n'est donc pas le sermon; elle en diffère en ce qu'elle a spécialement pour but l'instruction, et en ce qu'elle ne prescrit à celle-ci d'autres bornes que celles de son objet, qui est en général la démonstration ou le développement des vérités du christianisme.

[Dans tous les temps, ce genre fut légitime, et dans tous les temps il a été abordé. L'élément distinctif de la conférence se trouve, soit en intention, soit par occasion, chez tous les sermonnaires; tous cependant ils respectent les limites reçues de la prédication, limites, il faut le dire, plus conventionnelles que naturelles. Les limites naturelles sont celles qu'impose la composition de l'auditoire; mais il y a des limites qui ne sont pas naturelles et qui peuvent être dépassées, pourvu qu'on demeure dans le devoir et le respect. On s'y renferme quelquefois par habitude, par imitation, et parce que les temps n'exigent pas impérieusement qu'on en sorte ou qu'on les recule. Au dix-septième siècle, par exemple, la religion était vue d'un œil qui rendait la conférence superflue ou moins évidemment utile.

[La conférence est une prédication qui s'étend à tout ce

qui est dans quelque rapport avec la vérité chrétienne, à toutes les considérations qui peuvent tendre à l'établissement ou à la gloire de cette vérité. Elle embrasse toute l'apologétique, toutes les idées, tous les faits qui recommandent l'Évangile à l'humanité. Elle tient compte des temps; si elle répond aux difficultés qui se rencontrent dans toute âme d'homme, elle a égard aussi aux difficultés qui sont particulières à certains esprits, à celles qui résultent de l'état actuel de la science, ou des préoccupations politiques, ou de la situation générale de la société.

[Mais pourquoi ne parler que de difficultés, que d'objections? Les temps n'apportent-ils pas également avec eux des preuves, des arguments, des témoignages? Les siècles qui se succèdent ne sont-ils pas autant de témoins qui se lèvent et qui déposent en faveur du christianisme éternel? Nous le pensons. La conférence aura donc à profiter de ces révélations inattendues qui s'ajoutent aux anciennes démonstrations. Le sermon est immobile, stationnaire; il parle de l'homme de tous les temps. La conférence est progressive; elle suit le cours des idées, des événements et des âges.

[Nous avons dû signaler ce genre; nous voulons le recommander et donner à son égard quelques directions pratiques. Si nous pouvions être dispensés de faire entrer cet élément dans la prédication, il serait inutile de nous en occuper; mais nous sommes ou nous serons tous obligés d'en faire usage. Il nous faudra, en respectant les limites naturelles, franchir, en certains cas, celles qui ne sont que de convention, traiter des sujets que la chaire ne se permet pas, introduire des considérations dont elle a cru devoir s'abstenir jusqu'à ce jour. D'ailleurs, ministres de l'Évangile, nous ne sommes pas appelés à exercer seulement notre ministère dans la chaire; nous avons à parler

de l'Évangile ailleurs, soit dans de simples entretiens, soit d'une manière suivie.

[Les temps nous y invitent; le terrain change sous nos pieds, et nous commençons à nous en apercevoir. Voyez les préoccupations du monde; voyez l'attitude de la société relativement au christianisme, et ne soyez pas dupes de grossières fictions. Une lutte profonde et universelle est engagée. Bientôt on ne pourra plus dire, comme on le fait souvent encore : « Tout le monde est chrétien; » car aujourd'hui déjà la qualité de chrétien a cessé de se présumer. Ayez le courage d'envisager cette vérité en face, et de comprendre les obligations qui en résultent pour vous, et en même temps demandez à Dieu de vous accorder la joie de votre courage. Plus la tâche est grande, plus Dieu vous honore et vous bénit en vous la confiant.]

CHRIST AVEC NOUS

OU

DES RAPPORTS ESSENTIELS ET PERMANENTS DE JÉSUS-CHRIST AVEC SES DISCIPLES ET L'HUMANITÉ.

(Étude théologique et religieuse de Jean, XIV-XVII.)

[*Christ avec nous*, c'est une des faces de la religion ; une autre face serait : Christ pour nous ; une autre encore : Christ hors de nous. De quelque partie de la religion que nous nous entretenions, le nom de Christ s'y trouvera toujours : *la religion, c'est Christ*. Cette idée est plus générale que notre sujet ; elle le domine, elle l'enveloppe ; il sera bon d'arrêter sur elle nos pensées et d'en faire l'exorde de ces discours.

[Christ avec nous, tel est le sujet que nous avons trouvé dans les chapitres XIV à XVII de l'Évangile selon saint Jean. Je tirerai, par une continuelle référence, toute la substance de mes leçons de ces quatre chapitres. J'avais d'abord voulu les étudier avec vous verset après verset, et faire, une troisième fois, une explication homilétique. Ce dessein me souriait beaucoup ; son exécution m'aurait permis de vous recommander de nouveau cette excellente méthode de prédication ; mais je me serais engagé dans un océan de difficultés, car je veux traiter mon sujet méthodiquement. Il règne dans ces quatre chapitres une

divine confusion; les éléments y sont si entremêlés, si entrefondus, les mêmes idées y reviennent si souvent, que leur retour fréquent n'aurait pas été supportable dans une suite de discours. Au reste, je ne veux pas offrir ici des modèles de conférences, je ne veux pas non plus discuter le mystère; mais m'attachant aux faits, je développerai, sans la perdre jamais de vue, la grande idée de la perpétuité des rapports de Christ avec son Église.]

I

CHRIST C'EST LA RELIGION, LA RELIGION C'EST CHRIST.

Je suis le chemin, la vérité et la vie. Jean, XIV, 6.

[Qu'est-ce qu'une religion? Si l'on entend là-dessus la réponse des philosophes et celle du vulgaire, qui, une fois du moins, se trouvent d'accord entre eux, ils vous répondent que la religion est un enseignement, une doctrine ou un système sur les rapports essentiels de Dieu avec l'homme. La religion chrétienne, en particulier, est un enseignement, une doctrine, un système; c'est le système de Jésus-Christ. Le christianisme est la doctrine religieuse selon Jésus-Christ, comme le mahométisme est un système sur Dieu d'après Mahomet. Il n'est pas de formule plus accréditée que celle-là.

[Nous ne voulons pas la combattre d'une manière absolue; nous ne contestons pas que toute religion ne renferme nécessairement un enseignement; une religion qui n'enseigne pas n'est pas une religion, et par enseignement nous entendons la communication de vérités importantes sur les rapports de Dieu avec l'homme. Mais la vraie religion ne peut pas être simplement un enseignement et elle

ne commence pas tout d'abord par enseigner. Telle est notre thèse.

[Nous devons nous placer ici dans l'une de ces deux hypothèses, entre lesquelles il ne saurait y en avoir une troisième : ou l'homme est tombé ou il ne l'est pas.

[Si l'homme n'est pas tombé, si nous sommes demeurés dans l'état où Dieu a voulu que nous soyons, un enseignement n'est pas nécessaire, et même ne se conçoit pas. Dans ce cas, nous sommes intérieurement enseignés par une voix que nous pouvons appeler la voix de la nature avec plus de raison que ceux qui abusent du mot en paraissant faire si grand cas de la chose. Notre religion est alors vraiment la religion naturelle; mais elle diffère de celle qu'on appelle ordinairement de ce nom en ce que celle-ci est une conclusion du jugement, tandis que la première n'est point une déduction, mais une vue intérieure et immédiate de la vérité de Dieu par la perception infaillible d'un sens approprié à cet usage. Si nous ne sommes pas tombés, nous connaissons si bien les rapports essentiels de l'homme avec Dieu que personne n'a à nous les enseigner, et que dès maintenant, sans l'Évangile et indépendamment de l'Évangile, cette parole est vraie : « Nul n'enseignera son prochain et nul son frère, en lui « disant : Connais l'Éternel; car tous me connaîtront. » (Jérémie, XXXI, 34.) Les rapports entre l'homme et Dieu nous sont, dans ce cas, parfaitement connus; sans les avoir étudiés, nous en avons mieux que la connaissance : nous en avons la vue intérieure et le sentiment; nous les connaissons comme notre propre existence; nous en sentons la réalité comme nous sentons la réalité de notre vie; et nous ne sommes pas plus certains de notre *moi* que de la nature et de la volonté de ce *moi* divin, qui est l'objet de la religion. Si nous ne sommes pas tombés, nous sommes

en Dieu et Dieu est en nous, et dans cette intime communion Dieu se révèle à nous par le sentiment même qu'il nous donne de sa présence.

[C'est dans cette communion intime avec Dieu qu'a vécu le premier homme dans le paradis. Il n'avait pas à s'enquérir de Dieu, le possédant déjà en soi; ni de sa volonté, la connaissant intérieurement. Il n'avait pas à sortir de lui-même pour trouver Dieu, parce que Dieu et lui étaient dans une communion non interrompue. Si l'homme n'était pas tombé, cet état serait encore le sien, ce qui revient à dire qu'il n'y aurait pas de *religion* pour lui, ou que le mot de *religion* ne suffirait pas à exprimer les rapports intimes et les intelligences de Dieu avec sa créature.

[Si, au contraire, nous sommes tombés, nous ne pouvons l'être à moitié; car lorsqu'il est question d'une telle déchéance, l'effet de la chute est pareil à celui du rameau détaché de l'arbre : le rameau meurt dès le premier instant, parce qu'il est séparé de la source de la vie; il conserve des apparences de vie durant quelques jours peut-être, et cependant il est mort : il l'est déjà virtuellement, et le sera bientôt actuellement. L'homme non plus, quoiqu'il y ait des différences entre les individus, ne se sépare pas à moitié de Dieu. Il y a sans doute des degrés dans le mal; mais entre le bien et le mal, quel que soit le degré du mal, il y a un abîme. L'homme tombé n'est pas seulement courbé, il est renversé; il n'est pas seulement languissant, il est mort; aussi l'état de déchéance est-il désigné dans l'Écriture par le nom de mort : « Vous étiez « morts dans vos fautes et dans vos péchés.» (Éphés. II, 1.) Il ne pourrait être appelé d'un nom plus convenable; même en ne se plaçant pas sur le terrain de la révélation, on ne peut raisonnablement concevoir ni une demi-chute, ni un état de déchéance qui ne soit pas une mort.

[Mais si notre déchéance est telle que nous venons de le dire, si elle ressemble au retranchement d'une branche qui doit mourir, si notre déchéance est une mort, à quoi nous servirait-il de connaître les rapports essentiels et vrais de Dieu avec l'homme, rapports qui résultent, nous l'avons fait voir, de l'essence de Dieu et de l'essence primitive de l'homme? Quel service nous rendrait une religion qui n'aurait d'autre prétention que celle de nous faire connaître ces rapports? Et d'ailleurs, comment y parviendrait-elle? Notre lumière intellectuelle est altérée; elle ne pourrait répandre sur ce sujet important que des lueurs vagues et incertaines. Nous pouvons sans doute en obtenir une connaissance spéculative suffisante pour en être contristés et pour éprouver de vifs regrets; mais ce ne sera, après tout, qu'une spéculation oiseuse; ce ne sera pas une religion, si par religion nous entendons un état objectif, une réalité en nous et hors de nous, une nouvelle condition de l'homme par rapport à Dieu. L'enseignement, s'il n'est accompagné de rien autre, n'est donc qu'une religion mutilée, une moitié de phrase qui n'a pas de sens. Nous concluons de là que, pour être possible, une religion doit être quelque chose de plus qu'un enseignement. Dans l'hypothèse de la chute, il faut qu'un fait intervienne, et ce fait sera l'objet même de la religion.

[Il ne peut s'agir ici que d'un fait de Dieu. Il n'appartient pas à l'homme d'accomplir ni même d'imaginer le fait dont il est besoin. Si l'homme pouvait remédier à sa déchéance, se relever lui-même, il ne serait pas tombé. Une pareille chute n'est pas de celles dont on se relève. Le fait sera donc un fait de Dieu; c'est-à-dire que Dieu entrera, descendra dans le temps et dans l'histoire; il y viendra prendre place avec nous. Toutes les religions positives

l'ont ainsi entendu, et par là elles se sont montrées plus philosophiques que les philosophies.

[En quoi consistera ce fait? Sera-ce une parole? Dieu entre-t-il dans le temps pour déclarer ce qu'il est, ce qu'il veut? Non, il y entre pour agir. Agir est la seule manière énergique et utile de paraître, de parler. Il y a dans le fait divin plus qu'un écho, plus qu'une parole, plus qu'une révélation; il y a un être, il y a Dieu, il y a la communication substantielle et personnelle de Dieu. Telle est la nature du fait divin à la nécessité duquel le raisonnement nous a conduits.

[Si Dieu agit, il ne peut que punir ou pardonner. S'il ne faisait ni l'un ni l'autre, nous ne voyons pas ce qu'il pourrait faire; car, quoique toute religion soit un enseignement, nous avons fait voir que la vraie religion ne saurait être simplement un enseignement; Dieu ne peut donc enseigner l'homme qu'en punissant ou en pardonnant.

[Mais c'est en pardonnant; il en doit être ainsi, car punir c'est détruire : de même que la chute est une mort, la punition est une destruction. Dans la punition il n'y a pas d'enseignement; détruire n'est pas instruire. Nous pouvons appliquer à la mort spirituelle ce que dit le psalmiste : « La poudre te célébrera-t-elle? Annoncera-t-elle « ta fidélité dans le tombeau? » (Psaume XXX, 10.) et ce que dit Ésaïe : « Le sépulcre ne te célébrera point; mais « celui qui vit te célébrera comme je le fais aujourd'hui. » (Ésaïe, XXXVIII, 18, 19.) Il faut donc que Dieu ait renoncé à punir, qu'il ait pardonné : « La grâce de Dieu a été ma- « nifestée, et elle nous *enseigne* à vivre dans la tempérance, « dans la justice et dans la piété. » (Tite, II, 11, 12.) Une grâce qui *enseigne!* La parole de Dieu peut seule parler ainsi.

[Enseigner n'est pas seulement transmettre une vérité

de l'esprit à l'esprit; enseigner signifie non-seulement donner la forme et l'expression, mais aussi communiquer la substance de la vérité. L'Écriture désigne de même par le mot *connaître*, outre la connaissance des mots, des signes et des notions, la connaissance de ce qu'il y a de plus substantiel dans la vérité même. Si la valeur du mot *enseigner* (1) doit correspondre à celle du mot *connaître*, il sera vrai que cette grâce qui enseigne peut seule enseigner. Rappelons-nous, en outre, que ce que Dieu se propose en nous enseignant, c'est de « créer « en nous un cœur net, et de renouveler en nous un es- « prit droit, » (Psaume LI, 12.) et nous comprendrons le rapport qu'il y a entre l'enseignement qu'il nous donne et le pardon qui touche le cœur et qui l'ouvre à la vérité.

[Dieu peut-il pardonner purement et simplement, c'est-à-dire peut-il dire à quelqu'un : « Je considère le mal que tu m'as fait comme nul et non avenu; je l'oublie en mon cœur si ce n'est en mon esprit, et nos rapports seront les mêmes qu'auparavant? » Il y a dans le pardon véritable, même dans celui de l'homme, plus qu'une simple parole, plus que l'abolition d'une dette; ce n'est là que l'élément négatif du fait. Tout pardon est un don, un sacrifice; qui pardonne donne, se donne.

[Cela peut même se dire, jusqu'à un certain point, du pardon de l'homme à l'homme. L'homme, qui pourrait ne point pardonner, renonce, s'il pardonne, à une satisfaction mauvaise sans doute, mais cependant à une satisfaction. Il pourrait s'accorder le plaisir détestable de la vengeance; s'il ne se l'accorde pas, il y a de sa part sacrifice. Mais nous n'avons ici qu'une image de la vérité; nous sommes dans le symbole : l'homme ne peut pas pardon-

(1) « Parfaitement instruire. » (2 Timothée, III, 16.)

ner, au sens de Dieu; il n'en a pas le droit, car il ne peut pas ne pas pardonner; au point de vue moral, il ne peut rien retenir, il n'a pas le droit de se croire offensé. L'homme, n'ayant rien, ne peut rien donner; il ne peut pas céder un droit qu'il n'a pas. Le vrai pardon n'appartient qu'à Dieu; pouvant seul refuser, il peut seul céder; aussi le pardon, de sa part, emporte-t-il excellemment l'idée d'un don et même celle d'un sacrifice.

[Que les analogies emblématiques ne nous induisent pas en erreur. Quand l'homme pardonne, il *doit* pardonner; c'est son devoir d'abandonner la vengeance. Mais qu'est-ce que Dieu abandonne lorsqu'il pardonne? S'agit-il pour lui d'une vengeance? Il s'agit de l'ordre, du droit éternel, de la loi. Or la loi n'étant point distincte du législateur, Dieu personnellement étant la règle, quand il pardonne, il se sacrifie lui-même intimement; il ne pardonne pas seulement, je le répète, il se donne. L'analogie avec l'homme disparaît ainsi; elle n'a pu être que formelle et négative : l'homme ne peut pas y mettre du sien; il ne peut pas donner ce qu'il n'a pas. Il serait plaisant par son orgueil! Il n'y a pas de mérite à donner ce qu'on ne peut retenir. Le sacrifice, chez l'homme, n'est qu'apparent et dans l'imagination : de la part de Dieu, le pardon est réel, mais c'est que le sacrifice l'est aussi.

[Une seconde question se présente. L'homme pourrait-il être enseigné par le pardon s'il n'y croyait pas? Le supposer serait absurde. — Pourrait-il croire sans des gages de Dieu? Faisons d'abord une observation préliminaire, de nature à réjouir et à effrayer à la fois. L'homme est implacable envers lui-même. Quand il compte avec lui-même, il n'y a pas de créancier plus impitoyable. Il peut être longtemps sans faire ce compte, « buvant l'iniquité comme « l'eau; » (Job, XV, 16.) mais lorsqu'il sait qu'il est en

arrière avec Dieu, rien ne l'apaise. Il ne peut se pardonner à lui-même, il lui faut le pardon de Dieu, et en cela il a un bon sens instinctif profond, que Dieu a préservé des conséquences de la chute. Il pense que ce qui est fait est fait, et de là vient sans doute la résistance de beaucoup de personnes aux offres de grâce de l'Évangile. Il y a, en effet, des résistances dont on ne saurait condamner le principe. « Quoi ! il ne serait tenu aucun compte de ce que j'ai fait de mal ; je serais comme si j'avais été juste ! » Tel est le cri que bien des âmes laissent échapper. Dieu a dû insister. « Oui, c'est inouï, semble-t-il leur répondre, mais c'est vrai cependant ; « quand vos péchés seraient rouges comme « le vermillon, ils seront blanchis comme la neige. » (Ésaïe, I, 18.) Pour vaincre leur incrédulité, il leur faut des gages, des témoignages palpables des intentions de Dieu. Eh bien, le gage suffisant, le témoignage irréfragable, c'est Jésus-Christ lui-même s'offrant pour nous.

[J'ajouterai une autre considération, empruntée à la conscience humaine. Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse vaincre la dureté du cœur de l'homme. Il faut qu'il croie que Dieu aime, que Dieu l'aime, et il ne le croira qu'en croyant à un amour infini. Tant qu'il se représentera une limite à l'amour divin, l'homme ne se croira pas aimé. Il ne peut croire sans compter qu'en celui qui ne compte pas ; pour qu'il croie que l'amour divin s'étend jusqu'aux dernières extrémités, il faut que Dieu lui-même descende au dernier fond de la misère humaine. Telle est la misère de l'homme et sa dureté, que ce n'est que lorsque l'amour de Dieu aura franchi toutes les limites, que lorsque Dieu se sera fait homme, que l'homme enfin se croira aimé. « La parole a été faite chair, » (Jean, I, 14.) chair de péché ; c'est là le fond de toute religion digne de ce nom.

[Plusieurs religions, purement humaines, et fausses par conséquent, ont rendu hommage à cette vérité en la parodiant. L'incarnation, malgré l'usage essentiellement chrétien que nous faisons du mot, l'incarnation se trouve partout; partout l'homme a fait Dieu à son image. *Humana ad deos transtulerunt*, a dit Cicéron; *divina mallem ad nos* (1)! Ce vœu d'un païen a été accompli dans l'Évangile.

[Un fait, une personne, une nouvelle création, voilà comment la religion nous est présentée dans l'Évangile. Le fait est le point de départ, le fond et la substance de tous ses enseignements. Aussi Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: « Je montre le chemin, j'enseigne la vérité, je communique la vie; » mais il a dit: « Je suis le chemin, la vérité et « la vie. » (Jean, XIV, 6.) Ne mettons donc pas, comme on le fait trop souvent, le christianisme à la place de Jésus-Christ. Être chrétien, c'est appartenir à Jésus-Christ, vivre avec lui, avoir commerce avec lui. Il semble singulier de dire cela à des chrétiens, mais il est nécessaire de le leur faire entendre. La méprise dans laquelle certaines personnes tombent à cet égard pourrait se comparer à la conduite insensée d'un homme exposé à un extrême danger, et auquel on vient d'apprendre qu'une offre généreuse, destinée à le tirer de peine, lui est faite. Rien ne l'empêcherait de se rendre auprès de son bienfaiteur; il peut le voir, l'entendre, obtenir de lui sans retard la réalisation de ses promesses; mais non, il se tient à distance, il préfère aller au loin aux informations; il lui semble que l'important est de connaître les noms, l'histoire, les titres de

(1) « Ils attribuèrent aux dieux les qualités des hommes; que ne nous don« naient-ils plutôt celles des dieux! » (CICÉRON, *Tusculanes*, liv. I[er], p. 26.) Il y a *transferebat* dans le texte; M. Vinet a changé la forme du verbe dans la citation, afin de généraliser ce que Cicéron disait plus particulièrement d'Homère. (*Éditeurs*.)

l'ami qui le veut sauver, tandis que le plus simple et le plus pressé serait d'entrer dans la pièce voisine où il est, et de lui rendre grâce en se jetant dans ses bras. Ah ! qu'il se hâte d'ouvrir la porte ; car il ne peut rien recevoir que de la main même du bienfaiteur, et en entrant en communication directe avec lui. Nous aussi, allons et voyons ; à l'histoire, au système, au christianisme, préférons Jésus-Christ ; soyons chrétiens par le commerce immédiat avec Jésus-Christ, au lieu de nous borner à l'être en nous familiarisant avec la doctrine et avec la science qui se rapportent à lui.]

II

LE PÈRE MANIFESTÉ PAR LE FILS.

Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu ! Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père. Comment donc dis-tu : Montre-nous le Père ? Jean, XIV, 8, 9.

[Le désir de voir le Père, c'est-à-dire le Créateur des corps et des esprits, est un désir infiniment naturel à l'homme en qui tout intérêt spirituel n'a pas été éteint ou absorbé par les préoccupations des sens et du siècle présent. Mais ce désir est essentiellement uni au regret ; il en est inséparable et le suppose ; il naît avec le sentiment d'une perte ou d'un bien absent, et si ce détail ne paraissait pas trop minutieux, nous rappellerions que le même mot qui exprime le *désir*, signifie aussi *regret* (*desiderium*). En effet, on ne désire que ce qui manque ; on ne peut désirer ce qu'on possède ; le désir précède ou suit la

possession; il ne peut être contemporain de la jouissance.

[Dans la plénitude de lumière et de félicité du paradis, ce désir n'existait pas, et nos premiers parents n'eussent dit à personne, dans le cas où il y eût eu quelqu'un entre Dieu et eux : « Montrez-nous le Père. » Autant il eût valu dire : « Montrez-nous la lumière. » La lumière « qui ma- « nifeste toutes choses, » (Éphés. V, 13.) n'a pas besoin d'être manifestée; elle se manifeste elle-même; ce n'est pas la lumière même que nous regardons, mais c'est dans la lumière que nous regardons les choses. Or Dieu, dans ce bienheureux état de nos premiers parents, était la vive, la sereine, la claire lumière de leur esprit et de leur cœur : elle leur servait à considérer toutes choses; mais elle ne demandait, de leur part, aucun regard et ne supposait aucune recherche.

[Ce bienheureux état a pris fin, et l'homme, enveloppé de Dieu, respirant Dieu comme l'air, et le recevant en soi par tous les pores, a été promptement réduit à chercher Dieu. On remarque, dès ce moment, dans sa situation morale le plus étrange contraste : il cherche ce qu'il fuit, il fuit ce qu'il cherche. Le sentiment de sa révolte et de son infidélité lui fait redouter la présence de son Père, et le sentiment non moins profond de sa faiblesse et je ne sais quel instinct supérieur l'obligent incessamment à chercher Dieu et lui arrachent incessamment cette parole : « Montrez-nous le Père; » toutefois avec cette différence, qu'il ne l'appelle point *le Père :* ce nom n'est plus, dans sa pensée, celui de Dieu; sous quelques traits que l'homme se représente Dieu, l'idée de paternité est désormais exclue. Il dit : « Montrez-nous le Créateur, le Maître, l'Arbitre de nos destinées, la Cause suprême de tout ce qui existe; » mais il ne dit plus : « Montrez-nous le Père. »

[Et dans cette recherche, les hommes se divisent. Les

uns demandent des nouvelles de Dieu à leur intelligence, oubliant qu'on ne peut voir Dieu qu'à la lumière de Dieu, de même qu'on ne peut voir le soleil qu'au moyen du soleil. Pour voir Dieu, l'intelligence devrait être pleine de Dieu, imbue et pénétrée de Dieu. Avec cet œil intérieur elle verrait Dieu; mais, sans lui, elle ne peut, quelque pénétrante qu'elle soit, connaître ni trouver Dieu. Et toutefois, telle est sa présomption, qu'elle veut connaître de Dieu, non-seulement ce qui peut être connu de lui, mais encore ce qui ne peut l'être. Ici, la limite est marquée par l'Écriture qui répond aux philosophes et aux chrétiens : « Ce qui se peut connaître de Dieu a été manifesté aux « hommes. » (Rom. I, 19.) Il existe donc des choses de Dieu qui ne peuvent être connues; mais l'orgueil de la raison ne veut pas se l'avouer; elle oublie qu'au delà de la lumière il y a l'abîme et la nuit.

[Mais la multitude demande des signes : le monde se divise en Grecs qui cherchent la sagesse par le raisonnement et en Juifs qui cherchent Dieu par les sens, qui veulent voir Dieu. (1 Cor. I, 22.) Quelque ambitieux que soient les sages dont nous avons parlé, ils ne prétendent pas voir Dieu; ils demandent à la fois moins et davantage : moins, puisqu'ils se refusent la vue; davantage, puisqu'ils veulent connaître ce que la vue même ne peut pas révéler. La multitude, sous l'empire des sens plus que de l'orgueil, veut voir Dieu de ses yeux corporels; elle a toujours crié : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ! » (Exode, XXXII, 1.)

[En y réfléchissant, on ne peut être assez frappé de cette tendance, et de l'idée qu'elle nous donne de la profondeur de notre chute. Le mot *voir* avait avant la chute un double sens, un sens spirituel et un sens physique, et il devait être aussi naturel de parler de la vue intérieure

que de la vue extérieure. Il y avait un œil de l'âme dont les perceptions étaient tout aussi vives que celles de l'œil du corps. Dès lors le mot s'est réduit à une seule application : *voir*, c'est percevoir la présence et l'image des objets au moyen de l'œil corporel. Dans l'autre sens, c'est un terme figuré qui exprime avec une énergie hyperbolique un fait beaucoup moins distinct et moins évident. Pour l'homme déchu, il y a entre *voir* et *connaître* une distance presque infinie; *voir* est beaucoup au-dessus de *connaître*, et la *connaissance*, qui devrait être une vue intérieure de l'objet, n'est plus cela, du moins pour ce qui regarde les choses spirituelles. On pourrait même dire que la connaissance des choses spirituelles devait être quelque chose comme la réunion de tous les sens : vue, tact, rien n'y devait manquer. Depuis la chute, *connaître* n'a plus été synonyme de *voir; voir* a paru plus excellent, et l'on en est venu à dire qu'on ne peut connaître Dieu qu'à la condition de le voir, et toute l'humanité a semblé défier Dieu et lui dire : « Si tu veux que nous croyions en toi, montre-toi à nos yeux de chair; » c'est là aussi le sens des paroles de Philippe.

[Après que Jésus-Christ a fait comprendre à ses disciples qu'il est en son Père, et que son Père est en lui, après qu'il leur a montré l'identité d'essence entre lui et le Père, (Jean, XIV, 7.) Philippe, dominé par les prétentions des sens, s'écrie : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela « nous suffit; » comme s'il eût voulu dire : « Tous ces discours que tu viens de prononcer peuvent être vrais, je ne le nie pas; mais ce chemin est long et mal sûr; montre-nous le Père, et cela nous suffit; fais-nous voir le Père, et nous te tenons quitte de tant de discours. » Ainsi s'exprime Philippe; il demande une manifestation sensible de Dieu.

[Dans cette demande il y a deux erreurs. La première,

c'est que le Père, comme Père, se puisse montrer, et qu'il se montre hors du Fils ou autrement que par le Fils; la seconde, que la vue du Père sans le Fils, à supposer qu'elle soit possible et accordée à l'humanité, suffise.

[Non, elle ne suffirait pas. Cette vue ne pourrait ni satisfaire l'humanité, ni répondre à ses besoins, ni calmer la soif de Dieu qui la dévore malgré elle. « Notre Dieu est un feu « consumant, » (Hébreux, XII, 29.) et quand on demande à voir le Père sans le Fils, on demande, au lieu d'une eau limpide et fraîche qui restaure, le feu consumant qui détruit.

[Nous ne faisons que mentionner ces deux erreurs, et, au lieu de nous attacher à ce qu'il y a d'erroné, nous voulons relever ce qu'il y a de profondément vrai dans les paroles de l'apôtre, le besoin qu'elles expriment de voir Dieu se manifester; c'est à cette idée que nous nous attachons.

[Une manifestation de Dieu! Dieu n'est jamais resté sans témoignage. Sa première manifestation n'a pas eu lieu dans le temps; c'est l'éternel engendrement du Fils. Nous ne prétendons ni expliquer ce mystère, ni chercher une millième formule de ce dogme profond. L'éternelle divinité du Fils, l'éternelle procession du Fils du sein du Père, voilà, dans les profondeurs de l'éternité et avant que le temps ait commencé, la manifestation universelle du Père. Un poëte a dit :

« Dieu parle, et l'univers, écho de sa parole,
« Naît..... »

L'univers est l'écho de cette Parole. Si le langage humain pouvait être appliqué à de tels sujets, nous dirions : Dieu, dans l'éternité, se regarde, se réfléchit lui-même, et cette réflexion c'est le Fils, le Fils éternel. Par ce Fils, qui est la Parole, le monde a été créé, et rien de ce qui subsiste ne

subsiste que par la Parole. (Col. I, 16, 17.) Elle a toujours parlé, et dans tout l'univers, un langage muet et un langage humain. C'est une première incarnation. Quand Dieu parle le langage des hommes, Dieu s'incarne, il se fait homme déjà, et c'est le commencement, le prélude de ce grand mystère. Puis, dans l'accomplissement des temps, cette première incarnation ne suffisant point, et n'étant pleinement utile que pour préparer à l'autre incarnation depuis longtemps prédite, cette seconde incarnation a lieu. Le genre humain entend la voix elle-même et non plus seulement l'écho; Dieu se manifeste en chair; (1 Tim. III, 16.) il habite avec nous; (Jean, I, 14.) toute la plénitude de la Divinité réside dans une nature parfaitement humaine; (Col. II, 9.) le Fils de Dieu devient Fils de l'homme; le Père est montré dans le Fils. (Jean, XIV, 9.)

La nature humaine est satisfaite; du moins, elle doit l'être. Ce que, dans son état de chute, elle avait demandé à grands cris, lui est accordé : le Père lui est montré; et pour le coup, c'est bien le Père. Ce mot reparaît dans toute la justesse de son application; Dieu reparaît comme Père, et non plus seulement comme maître et souverain; car c'est dans le Fils que nous connaissons Dieu comme Père, et non plus seulement comme juge. Que si la raison humaine se révolte, nous dirons, et que ce mystère n'est ni plus ni moins insondable que d'autres que cependant elle accepte, et que la différence qui gît entre eux c'est que ceux qu'elle accepte ont reçu un corps, une réalité extérieure et lui sont garantis par une évidence visible qui pourtant n'éclaircit pas le mystère. Ainsi, le fait de la création que l'homme accepte, est absolument inaccessible à la raison; elle ne peut s'en rendre compte. Comment il y a quelque chose qui vient de Dieu et n'est pas lui, comment il y a une création morale, libre, la raison

n'en peut rendre compte ; elle accepte le fait et se soumet. Pourquoi donc se récrierait-elle contre cet autre mystère : la manifestation de Dieu en chair? Parce qu'elle n'a pas l'évidence du fait? Mais elle a l'évidence de la nécessité, évidence que nous admirons. Cette nécessité, la voici : Il faut vivre sans religion, sans Dieu dans le monde et sans espérance, ou recevoir le mystère de l'incarnation. Il n'y a pas deux sortes de religions : des religions dans lesquelles Dieu ne s'incarne point, mais se communique à distance, et une religion dans laquelle Dieu s'incarne. Les premières ne sont qu'un jeu de l'imagination ou un labeur de la pensée ; et si nous osions le dire à cette occasion, il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que tout le monde, c'est tout le monde ; l'humanité a plus d'esprit que les philosophes, elle a des instincts profonds. Cette vérité, que Dieu doit s'unir à l'homme, devenir homme, pour que l'homme ait une religion et qu'il puisse adorer et espérer, est implantée au fond de la nature humaine. Aussi longtemps que Dieu ne s'incarne pas, ce besoin ne sera pas satisfait. Incarnation et religion, est une seule et même chose.

[On a imaginé mille religions philosophiques ou poétiques ; mais les plus voisines de l'homme, celles qui, par leur vérité, ont agi sur lui avec puissance, ce sont celles où Dieu s'incarne. Sans l'incarnation, une religion n'est pas possible. Philosophes et sages, qui en appelez à la raison, sur ce point le genre humain n'entend pas raison ; dans tous les temps, au risque de paraître laisser là la raison, il a voulu connaître Dieu sous les traits de l'homme. Il se pourrait que le dernier vestige de l'instinct religieux s'effaçât de l'âme humaine, que l'homme tombât à l'état de brute intelligente, d'organisme pensant, ainsi bien plus bas que la brute en qui, du moins, tout est harmonie. Cela se

pourrait; mais ce qu'on ne verra jamais, c'est que, le sentiment religieux persistant, l'homme conçoive la religion sous un autre caractère que celui de l'incarnation et s'apaise avec une religion qui ne renferme pas cette idée.

[Et si à l'objection banale que ce que nous affirmons est trop mystérieux, on ajoute une autre objection; si, avec une humilité sincère ou affectée, on réclame en faveur de la dignité de Dieu, prétextant qu'elle serait compromise par l'union de la nature divine et de la nature humaine; si les noms d'Emmanuel, de Dieu manifesté en chair, révoltent ces prétendus défenseurs de la majesté suprême, nous les récuserons, parce que l'homme est mauvais juge de ce qui convient à cette majesté. Les lueurs qui brillent dans notre obscurité sont en faveur de l'incarnation. Mais que parlons-nous de lueurs? C'est une clarté : Dieu s'unit à l'homme par amour, et l'amour, qui n'avilit pas la créature, n'abaisse pas non plus le Créateur; l'amour, qui est au sommet de la création, est aussi la gloire de celui qui s'est incarné pour nous apprendre à dire : « Dieu « est amour! » Soyez sans alarme pour la dignité de Dieu; il y pourvoira sans vous. C'est vous qui le rabaissez en lui prêtant je ne sais quelles idées de dignité qui ont cours parmi les hommes, mais qui n'ont aucun sens rapportées à Dieu. Le Seigneur du ciel serait-il comme un grand seigneur de la terre, obligé de protéger sa dignité par le décorum? Vaine question à laquelle il est inutile de répondre. Acceptons hardiment, sans souci pour sa gloire, l'abaissement volontaire de Dieu.

[Dieu s'abaisse, il devient homme; dans ce simple énoncé, il y a quelque chose qui nous confond. De Dieu à l'homme, à l'homme pécheur, il y a une distance infinie; et si, ne considérant que sa dépendance à son égard, un saint homme a pu dire : « Mon Dieu, je suis trop petit

au prix de toutes tes gratuités ! » à combien plus forte raison dirons-nous : « O Seigneur Éternel, Saint des saints, nous sommes trop petits, trop vils auprès d'une telle grâce. Lorsque tu nous donnes le pain de chaque jour, lorsque tu maintiens par des aliments la vie de notre corps périssable, tu t'abaisses, tu en fais déjà trop; nous ne méritons rien. Que sera-ce donc quand tu te donnes toi-même; car descendre à notre humanité, n'est-ce pas, ô Dieu ! te donner et t'abdiquer ? »

[Prenons garde de ne pas nous ravaler trop. Si c'est avec raison qu'on gourmande l'orgueil naturel des hommes, ne faut-il pas s'attaquer aussi à leur fausse et perverse humilité? N'y a-t-il pas lieu de les accuser de descendre quelquefois beaucoup trop bas et d'oublier que si nous sommes des êtres déchus et misérables, nous n'en sommes pas moins d'origine divine et de la race de Dieu ? C'est un point de vue qui nous paraît trop négligé, et auquel on peut rendre ses droits sans rien ôter à la profondeur de notre misère.

[Nous avons établi que Dieu est manifesté en Jésus-Christ, et que la présence de Jésus-Christ parmi les hommes est une réponse décisive à la demande de Philippe : « Montre-nous le Père. » Il nous reste à établir que cette manifestation est une pleine manifestation de Dieu.

[Les termes dont se sert notre Seigneur Jésus-Christ, dans cet endroit et ailleurs, ne font supposer dans sa pensée aucune restriction; et certes, si jamais il fut nécessaire d'être explicite et complet, c'est dans un sujet pareil. Sur un tel sujet, Jésus-Christ n'a pu rien sous-entendre, rien abandonner à notre sens; il a dû nécessairement tout dire, et ce qu'il n'a pas dit n'est pas. Si donc ses paroles n'énoncent pas de restriction, c'est qu'il n'y en a pas. Puisqu'il a dit que « celui qui a vu le Fils a vu le Père, » nous devons

prendre cette parole au sens le plus absolu; il n'y a aucune raison, ni dans les termes, ni dans la nature même de l'idée, de restreindre la portée de cette déclaration, d'ôter quelque chose à sa plénitude. Nous déclarons donc, d'après Jésus-Christ, que la manifestation de Dieu en lui est pleine et entière; et de même qu'au point de vue de la nature, antérieurement à l'alliance de grâce, il était vrai que tout ce qu'on pouvait connaître de Dieu avait été manifesté au monde dans les promesses concernant le Fils, de même, au point de vue plus élevé de la grâce, tout ce qui peut se connaître de Dieu est manifesté aux disciples et au monde dans la personne de Jésus-Christ.

[S'il y a une restriction à faire, ce n'en est proprement pas une; c'est une distinction des temps et des économies. Ici-bas nous ne voyons pas encore Jésus-Christ tel qu'il est, c'est-à-dire dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur et dans tout l'éclat de sa divinité; c'est le soleil enveloppé d'un nuage, répandant sans doute une pleine lumière, mais ne se faisant connaître qu'au travers de nuages et voilant ses rayons dans notre humanité. « Ce que « nous serons, dit saint Jean, n'a pas encore été manifesté; « mais nous savons que quand il paraîtra, nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jean, III, 2.) Dans un sens, Jésus-Christ est encore à paraître; il y a une manifestation de Jésus-Christ qui n'a pas encore eu lieu; dans ce monde, nous ne le voyons pas encore tel qu'il est, et c'est là la gradation, le progrès qu'il peut y avoir d'une économie à l'autre. Mais rien ne restreint ici-bas la vérité proclamée par Jésus-Christ; nous y voyons de Dieu tout ce que nous pouvons y voir de lui; c'est une plénitude relative, mais véritablement une plénitude; rien ne manque, dans la manifestation de Dieu en Jésus-Christ, de ce qui doit s'y trouver pour l'homme dans

sa chair mortelle; cette manifestation est aussi pleine qu'elle peut l'être pour des hommes avant leur transfiguration dans la gloire.

[Ainsi, en nous prenant tels que nous sommes en deçà du tombeau, nous disons que nous avons en Jésus-Christ une manifestation pleine et entière de Dieu. Autant que Dieu peut être connu par l'homme détenu dans la chair, autant nous le connaissons, et nous le contemplons en Jésus-Christ tel qu'il nous est apparu. C'est donc une manifestation pleine, entière et directe; ce n'est pas une ombre que nous voyons, mais Dieu face à face et en lui-même. « Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui « est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait con-« naître. » (Jean, I, 18.)]

III

LE FILS SE RÉVÉLANT PAR SA PRÉSENCE.

Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu. Jean, XIV, 9.

[C'est à l'apôtre Philippe que Jésus-Christ adresse ces paroles. Évidemment elles sont un reproche. Jésus-Christ se plaint de ce que, l'ayant vu, et longtemps, Philippe ne l'a point connu pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme Dieu manifesté en chair; car c'est de cela qu'il est question. Il devait donc suffire d'être avec Jésus-Christ pour reconnaître en lui, non-seulement l'homme pur et sans péché, l'homme modèle, l'homme idéal, mais encore le Fils unique de Dieu, le Dieu visible.

[Nous ne pouvons avoir de doute sur la pensée de Jésus-Christ en cet endroit; mais comment la présence de Jésus-

Christ devait-elle révéler son intime nature, son unité essentielle avec le Père, ou sa substantielle divinité? A cette question que nous tournons, pour le moment, tout entière du côté de Philippe, nous avons quatre réponses à faire.

[1. Jésus-Christ a parlé. En plusieurs occasions et sans occasions il a déclaré qu'il était « issu de Dieu, » (Jean, VIII, 42.) « un avec le Père. » (Jean, X, 30.) Il l'a abondamment enseigné de cette même bouche dont il n'est sorti que des paroles de vérité et de sagesse, et d'une telle sagesse que les adversaires mêmes étaient obligés de s'écrier : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » (Jean, VII, 46.) et que tous les autres reconnaissaient que l'Esprit de Dieu ne lui a pas été donné par mesure.

[Jésus-Christ avait conscience de l'autorité de sa parole. En diverses rencontres il voulut que cette parole suffît à ceux qui l'écoutaient pour reconnaître en lui plus qu'un prophète, l'inspirateur de tous les prophètes; plus qu'un homme, « la lumière qui éclaire tous les hommes en venant au monde. » (Jean, I, 9.) D'autres que lui ont répandu la lumière; mais aucun d'eux n'a été la lumière, pas même Jean-Baptiste, le plus grand de tous. (Luc, VII, 28.) « Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était « envoyé pour rendre témoignage à la lumière. » (Jean, I, 8.) Jésus, au contraire, était la véritable lumière, *lux ipsissima*. (Jean, I, 9.) Il a dit lui-même : « Je suis la lumière du monde. » (Jean, VIII, 12.) Quand Jésus parle, c'est la lumière qui se montre, non à travers un milieu, mais directement et en elle-même. C'est donc à sa parole, indépendamment même de sa vie, que Philippe devait le reconnaître et sentir qu'il était Dieu. Sa parole fait partie de sa manifestation; elle est divine comme tout ce qui le manifeste. Aussi dit-il à Philippe : « Il y a si longtemps « que je suis avec vous, » ma parole a retenti à ton oreille,

tu m'as entendu, et cependant « tu ne m'as pas connu, » tu ne m'as pas reconnu pour le Fils de Dieu! »

[2. Mais, de plus, Jésus-Christ a vécu, et sa vie a été telle qu'il est impossible de le croire menteur; cette supposition serait aussi absurde qu'elle serait horrible. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'étranges contrastes dans la nature humaine; ce n'est pas que tous les jours nous n'ayons occasion de remarquer le mélange de la petitesse et de la grandeur, ou celui de l'élévation de la pensée et de la bassesse des sentiments; ce n'est pas que, sur le même point, nous ne rencontrions souvent, chez le même individu, le oui et le non, le mal et le bien. Ces contrastes n'ont pas même de limites connues; en dépit de notre penchant à tout réduire à l'unité, et à tout rapporter dans un même fait à la même cause, dans un même homme au même principe, nous sommes contraints de reconnaître non-seulement que les disparates sont nombreuses, mais qu'elles surpassent tout ce que nous pourrions imaginer. Et cependant, quoiqu'on ne puisse assigner des bornes à l'inconsistance de l'esprit humain, il est des contradictions dont la seule pensée révolterait notre raison. Que Jésus-Christ, avec le caractère qu'il a déployé, ait menti, c'est une opposition en dehors de toutes les possibilités morales, et même de toutes les possibilités religieuses; car il n'est pas possible d'admettre l'existence, la sagesse et la véracité de Dieu, et de supposer qu'il ait permis qu'une telle contradiction ait eu lieu. Toutes les autres s'expliquent; les faits les moins prévus, les plus inattendus, trouvent après l'événement leur loi et se ramènent à une cause; l'homme qui s'est contredit d'une manière criante, est pourtant un; son unité a pu échapper à l'observation, mais elle reparaît; on finit par savoir d'où vient qu'un homme s'est contredit soit dans l'ensemble de sa vie, soit

dans un cas particulier, comment il se fait que deux éléments contradictoires se sont manifestés dans une même existence morale. Si l'explication se fait parfois attendre, elle finit cependant par venir; mais ici elle ne vient pas, et si elle venait, ce serait à la honte de Dieu.

[Dieu a pu permettre le mal, et avec le mal la contradiction, dans un homme. Mais qu'un homme soit dans toute sa conduite le modèle accompli de la pureté, de la vérité et de la charité; qu'il ne laisse rien à désirer au delà de ce qu'il a manifesté; que, du consentement unanime, sa vie soit le prototype de l'excellence morale, tellement qu'on chercherait en vain dans l'histoire du monde une individualité qu'on puisse comparer à la sienne; et qu'avec tout cela cet homme ait menti, qu'il soit allé jusqu'au blasphème, que par une noire imposture il ait calomnié le Dieu saint : pour le croire, il faudrait commencer par croire qu'il n'y a pas de Dieu, ou par dépouiller Dieu de tout souci de sa gloire et de tout amour pour la vérité. Or nous n'en viendrons pas là. Il suffit de savoir que Jésus, parfaitement saint, s'est déclaré Fils de Dieu. Cette déclaration formelle, rapprochée du caractère qu'il a déployé, est en elle-même la preuve de sa divinité, et devait par conséquent l'être aussi pour Philippe.

[3. Jésus-Christ, en outre, a fait des œuvres, et il s'y réfère : « Croyez-moi, » dit-il à ceux qui ne le croient pas, « croyez-moi à cause de ces œuvres; » (Jean, XIV, 11. Voir aussi Jean, XV, 24 et Actes, II, 22.) c'est-à-dire : « Si vous ne pouvez, comme vous le devriez, croire par cela seul que je parle; si ma parole ne vous est pas, comme elle le devrait être, sa preuve à elle-même, tournez-vous du moins du côté de mes œuvres; voyez ce que j'ai fait; ce sont les manifestations d'une puissance qui émane de moi. »

[Ces œuvres, Messieurs, il ne faut pas se le dissimuler, un homme aurait pu les faire. Rien ne sert de distinguer entre certains miracles et certains autres miracles, entre la guérison de la cécité, par exemple, et la vie rendue à un mort; car rien ne prouve qu'un homme assisté de Dieu n'eût pu faire tous ces miracles, les grands aussi bien que les petits, si l'on veut parler de degrés, bien que le miracle, comme l'infini, ne se puisse mesurer. En fait, toutes ces œuvres avaient déjà été accomplies auparavant, et Jésus a déclaré que d'autres que lui pourraient encore les accomplir après lui. (Jean, XIV, 12.) Là n'est donc pas la question. Ce que nous affirmons, c'est que Dieu n'eût jamais laissé faire de telles œuvres, qui ne peuvent appartenir à des hommes qu'en vertu d'une exception formellement voulue de lui, par un homme qui aurait débuté par lui ravir sa gloire et lui dérober son nom. (Voir Jean, IX, 16, 31.) Si Dieu n'est pas vrai, si Dieu n'est pas Dieu, à la bonne heure. Encore restera-t-il alors un problème insondable à résoudre : Dieu n'étant pas, d'où peut venir cette apparition morale dont nous avons signalé la magnificence au commencement de ce discours? Si nous supposons, au contraire, que Dieu est Dieu, c'est-à-dire que Dieu est vrai, n'en résulte-t-il pas, comme nous l'avons dit, qu'il est impossible que la puissance des miracles soit donnée sans mesure à qui usurpe son nom? Il faut donc choisir : ou prétendre que Dieu n'est point un Dieu jaloux, anéantir Dieu en anéantissant ses attributs, ou bien expliquer d'où vient une telle apparition morale.

[4. Mais Jésus-Christ va plus loin. Sa parole suppose que, n'eût-il rien dit de sa divinité, Philippe devait y croire. Sa seule présence manifeste sa divinité à tout esprit attentif et sincère. Combien plus devait-elle la manifester à Philippe, qui avait été longtemps avec Jésus-Christ!

Philippe avait été appelé d'entre les disciples pour être apôtre, (Matthieu, X, 3.) et depuis lors il s'était trouvé auprès de son maître dans les circonstances les plus diverses; il l'avait vu sous tous les aspects, dans les moments solennels et dans les moments familiers, dans les moments difficiles et dans les moments faciles; durée, continuité, familiarité, rien n'avait manqué pour qu'il pût le bien connaître. Lorsque Jésus-Christ dit : « Il y a si longtemps que « je suis avec vous, » c'est donc comme s'il avait dit : « Il « y a si longtemps que je suis avec toi, Philippe. » Si la vue de Jésus-Christ doit suffire pour le faire reconnaître comme le Dieu éternel, Philippe avait été en état plus que personne de le connaître comme tel. Jamais moyens plus complets, occasions plus favorables ne furent accordés à qui que ce soit sur la terre.

[Jésus-Christ ne dit pas : « Il y a si longtemps que tu étudies les prophéties, que tu calcules les dates, que tu apprécies les signes, que tu raisonnes et déduis. » Ce reproche aurait eu sa force; mais il lui dit seulement : « Il « y a si longtemps que je suis avec vous. » Il suffisait donc à Philippe d'être avec Jésus-Christ. Cette unique circonstance, toute étude mise à part, devait suffire. Quiconque a été avec lui, alors même que Jésus-Christ n'eût pas déclaré sa divinité, doit le reconnaître pour le Fils de Dieu; sa seule présence est une révélation de sa divinité. Ainsi, sans étude savante, et même sans déduction, une évidence immédiate de la divinité de Jésus-Christ doit exister pour ceux qui ont vu Jésus-Christ. Cette parole est remarquable, et mérite d'autant plus notre attention que rien ne nous dispense de nous en faire l'application à nous-mêmes. Ne sommes-nous pas autant de Philippe à qui Jésus-Christ a dit : « Il y a si longtemps que je suis avec vous? » Si nous

ne croyons pas à sa divinité, le même reproche tombe donc aussi sur nous.

[Mais entendons-nous bien : il s'agit d'une croyance intime, d'un sentiment de cette vérité. Ce n'est pas encore y croire que de l'admettre comme un théorème ou d'y adhérer comme à une thèse. Cette manière tout intellectuelle de croire est plus facile, plus commune, mais elle importe peu. Il est aisé de saisir une vérité, de la comprendre, d'en être persuadé; il est moins aisé d'y appliquer son cœur. Pour une personne qui croit en conscience à la divinité de Jésus-Christ, il en est plusieurs qui n'y croient que de la tête. Ce qu'il y a de plus difficile et de plus rare, c'est d'y croire du cœur et de porter cette vérité au fond de sa vie. Cette sorte de foi est cependant la seule qu'il soit essentiel d'avoir; car si, ayant la croyance, nous n'avons pas le sentiment, si nous nous contentons de croire que Jésus-Christ est Dieu, sans le posséder comme Dieu, nous n'avons qu'une formule de plus dans l'esprit, sans que notre être moral ait fait par là aucune nouvelle acquisition. Elle reste hors de nous; et, en religion, toute vérité hors de nous n'est ni possédée ni connue. Pour que nous la possédions, et même pour que nous la connaissions, il faut qu'elle soit une avec nous; sans cela, on a le bruit de la connaître, et on ne la connaît pas.

[La vérité dont il est question ici, n'est rien moins que la présence de la Divinité en nous. Dans la religion catholique, grande et vaste erreur, grand et vaste symbole, on a le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. C'est une erreur pernicieuse; mais l'idée à laquelle elle se rattache est une grande vérité : c'est que Jésus-Christ, comme Dieu, doit être éternellement présent dans le monde. La croyance à la divinité de Jésus-Christ,

lorsqu'elle ne devient pas croyance à sa présence réelle, est vaine.

[Jésus-Christ a été longtemps avec nous, de même qu'avec Philippe, et si ce fut assez pour rendre Philippe inexcusable, nous le sommes comme lui et plus que lui. Philippe a eu sur nous l'avantage de voir Jésus-Christ des yeux de sa chair; mais cet avantage n'est pas aussi grand qu'il le peut paraître au premier abord. Nous le réduirons à sa juste valeur si nous réfléchissons que le corps de Jésus-Christ n'a été que le symbole de sa présence et l'intermédiaire de sa manifestation. L'avantage d'avoir vu Jésus-Christ en la chair est d'ailleurs plus que compensé pour nous par plusieurs circonstances.

[1. Jésus-Christ est avec nous dans les récits de l'Évangile, où ses actions et ses paroles nous sont rapportées. Nous sommes dans la même situation que les Galates auxquels saint Paul écrivait : « Vous aux yeux de qui Jésus-« Christ a été si vivement dépeint et comme s'il eût été « crucifié parmi vous ! » (Galates, III, 1.)

[2. Jésus-Christ est avec nous dans sa passion et dans sa résurrection que Philippe n'avait point vues quand le reproche du Seigneur lui fut adressé; et le reproche eût été bien plus grave s'il avait été fait après ces grands événements.

[3. Jésus-Christ a été avec nous plus longtemps qu'avec Philippe par l'accomplissement de celles de ses prophéties qui n'ont été accomplies que depuis les jours de son ministère, accomplissement auquel on peut dire qu'il est présent.

[4. Il est avec nous dans son Église qui le continue et le développe. L'Église, qui n'a commencé d'exister qu'après sa mort, c'est Jésus-Christ en corps, multiplié, déployé, perpétué sur la terre, et ce que les disciples immé-

diats de Jésus-Christ n'ont pu voir lorsqu'il était en chair ici-bas, nous le voyons spirituellement dans l'Église. Nous ne parlons que de l'Église véritable, de l'Église spirituelle, composée des vrais enfants de Dieu, et nous ne la considérons pas seulement dans sa gloire, mais aussi et surtout dans ses douleurs, qui sont comme le complément des souffrances de Christ, (Col. I, 24.) et dans ses plaies, à l'aspect desquelles nous pouvons nous écrier comme Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jean, XX, 28.)

[Si, après cela, la croyance nous manque, quelle en est la raison ? Si nous n'avons pas vu Jésus-Christ, si nous ne l'avons pas connu, c'est que tandis que Jésus-Christ a été avec nous, nous n'avons pas été avec lui, et c'est sans doute aussi ce qui avait rendu sa présence inutile à Philippe. Être avec lui, c'est s'unir à lui, c'est l'aimer ; or il faut l'aimer pour le connaître. Ici sont renversées les idées les plus répandues. On dit communément : connaître est le moyen d'aimer ; cela est vrai, mais il est plus vrai encore qu'il faut aimer pour connaître : « Celui qui aime « Dieu, Dieu est connu de lui. » (1 Jean, IV, 7.) Pourquoi donc ne connaissons-nous pas Jésus-Christ ? Pourquoi sa divinité n'éclate-t-elle pas à nos yeux ? parce que nous n'aimons pas Jésus-Christ et que nous ne cultivons pas sa présence. Cultiver sa présence, c'est le moyen de le connaître comme homme, mais aussi comme Dieu. En comparaison de ce moyen, tous ceux qu'on peut tirer de la science, de la logique et de l'histoire sont peu de chose. Ils sont préalables et ils établissent la doctrine dans l'Église ; mais pour l'individu, si c'est tout, ce n'est rien encore. Nous croyons connaître la divinité de Jésus-Christ, nous la défendons avec chaleur, avec emportement peut-être ; nous l'enseignons, nous la prouvons ; mais, après tout cela, nous pouvons ne pas la connaître et avoir oublié le seul

point nécessaire : cultiver la présence de Jésus-Christ, être avec lui comme il est avec nous.

[Si donc la croyance intime en Jésus-Christ, comme Dieu, est le seul gage de notre paix ; si tout le christianisme intérieur et extérieur repose là-dessus ; si, la divinité de Jésus-Christ étant niée, il n'y a plus que ténèbres dans le christianisme et dans la vie ; si nous mettons à haut prix cette croyance ; si la joie, la lumière, la vie consistent à connaître que Dieu est avec nous, il faut cultiver la présence de Jésus-Christ.

[Cultivez cette présence par la remembrance habituelle de sa vie, de ses enseignements et de sa mort, par l'étude assidue de tous les souvenirs qui nous ont été conservés et qui continuent pour nous les jours de sa vie mortelle et de son ministère.

[Cultivez-la par la prière. Proximité plus intime que le souvenir et seule présence réelle, tantôt la prière nous fait aller à Jésus-Christ, tantôt elle le fait descendre vers nous. Elle crée avec lui des relations plus étroites et plus salutaires que la demeure avec lui, durant son séjour sur la terre, ne pouvait le faire. Celui qui prie est plus voisin de Jésus-Christ que ne l'étaient les apôtres ; et si nous prions, Philippe était plus éloigné de son maître que nous ne le sommes après dix-huit siècles.

[Cultivez surtout la présence de Jésus-Christ par l'imitation ; marchez sur ses traces, vivez comme il a vécu. « Si quelqu'un, disait-il, veut faire la volonté de Dieu, il « reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de « mon chef. » (Jean, VII, 17.) L'imitation de Jésus-Christ nous fait seule pénétrer dans le secret de sa pensée et de son cœur ; sans son imitation, Jésus-Christ reste toujours pour nous une énigme. La prière même, sans l'imitation, ne nous unirait pas à Dieu. « Le secret de l'Éternel est

« pour ceux qui le craignent » (Psaume XXV, 14.) et qui lui obéissent. En lui obéissant, c'est-à-dire en l'imitant (car l'obéissance et l'imitation sont une même chose), on contemple Jésus-Christ non-seulement du dehors, mais aussi du dedans; on « demeure en lui » (Jean, XV, 4.) et on « vit en lui. » (Jean, XI, 26.)

[Par ce moyen, réuni aux deux autres, on est, non pas doucement gagné, mais impérativement subjugué à la croyance de la divinité de Jésus-Christ. Le doute devient impossible; on ne doute pas quand on voit, et Jésus-Christ nous éblouit des rayons de sa divinité. Il y a des hommes qui arrivent par la voie du raisonnement à faire profession de croire en la divinité de Jésus-Christ, et nous reconnaissons que cette croyance, ainsi acquise, peut leur être très inutile; mais il n'en est pas ainsi de ceux qui ne peuvent se soustraire à l'invincible évidence de la divinité de Jésus-Christ parce qu'ils ont cultivé sa présence. Qui ne vit pas avec Jésus-Christ a beau professer sa divinité, il ne le connaît pas; le raisonnement et la science, quelque profit qu'on en puisse tirer, ne sauraient donc tenir lieu, pour arriver à sa connaissance, de la vie commune avec lui. Et que n'a-t-il pas fait pour que nous puissions reconnaître en lui notre Dieu! « Il y a si longtemps qu'il est avec nous! » Demeurons avec lui, afin d'apprendre à le connaître et à le bénir éternellement comme « Dieu manifesté en chair. » (1 Tim., III, 16.)]

IV

LE PÈRE GLORIFIÉ PAR L'OBÉISSANCE DU FILS.

Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. Jean, XVII, 4.

[Le Dieu éternel « habite une lumière inaccessible que « nul homme n'a vue ni ne peut voir. » (1 Tim., VI, 16.) Lumière de béatitude et de gloire, elle est inaccessible à tout ce qui n'est pas gloire et béatitude. De même que la félicité du Dieu bienheureux est éternellement hors d'atteinte, ainsi en est-il de sa gloire, qui est une autre partie de cette lumière. Dieu est rempli de gloire en lui-même.

[Il n'en est pas de sa gloire comme de la nôtre. Notre gloire est, pour ainsi dire, dans l'oreille, dans le regard et dans la bouche des hommes; la sienne dépend de lui-même et de lui seul. Quoi que fassent les créatures, quelque forme qu'elles impriment au monde, quelque désordre qu'elles y introduisent par l'abus de leur liberté, la gloire de Dieu n'en peut souffrir aucune diminution; car il n'a pas besoin d'un autre regard que le sien. Quand il se contemple, il se retrouve éternellement le même. Il n'a que faire de nos applaudissements; il s'applaudit à lui-même, et le mot qu'il prononça aux jours de la création est éternellement dans sa pensée : « Ce que j'ai fait est très bon. » (Genèse, I, 31.)

[Toutefois le mot de gloire, appliqué à Dieu, a certainement plus d'un sens. Outre la gloire qui est en lui et qui ne dépend que de lui, il y a une gloire hors de lui; et si l'une est inviolable, toujours entière, toujours égale à elle-même, l'autre n'est pas dans les mêmes conditions.

Il est un sens dans lequel la gloire de Dieu ressemble à la nôtre, qui ne dépend pas uniquement de notre volonté ni de ce que nous sommes, mais de la volonté des autres et de ce que nous paraissons à leurs yeux. Dieu n'habite point dans cette seconde lumière, qui est pourtant bien sa lumière, mais qui n'est pas inaccessible comme la première; l'ombre, les ténèbres, la nuit y peuvent pénétrer. Il a voulu cette seconde gloire, puisqu'il nous a créés; il nous a créés en quelque sorte pour l'avoir. Jusqu'à la création, il ne se regardait qu'en lui-même; depuis la création, il se regarde en lui-même et en nous; mais toujours sa gloire est de se regarder : elle lui vient de lui, soit qu'elle demeure en lui, soit qu'elle sorte de lui pour revenir à lui.

[Dieu, en créant l'être libre et pensant, a prétendu se glorifier hors de lui; il a voulu se glorifier dans notre liberté, dans notre obéissance et dans notre félicité. Notre liberté, notre obéissance, notre félicité font sa gloire, c'est-à-dire cette partie de sa gloire qu'il a voulu placer hors de lui et pour ainsi dire dans notre dépendance. Gardons-nous d'oublier, chers auditeurs, qu'il est une gloire hors d'atteinte et que rien ne peut entamer, auprès de laquelle le diamant le plus pur et le plus dur est trouble et mou; mais ce n'est pas d'elle que nous parlons ici : nous parlons de cette gloire réfléchie, extérieure en quelque sorte, et que Dieu daigne placer et chercher en nous; or cette gloire se compose de ces trois éléments : Dieu se glorifie par notre liberté, par notre obéissance et par notre félicité.

[Dieu se glorifie par notre liberté. Toute créature émanant de Dieu sert à sa gloire, parce qu'elle émane de lui; mais entre la créature privée de liberté et la créature libre, il y a un espace que ni l'œil ni la pensée ne peuvent mesurer; elles n'ont rien de commun si ce n'est d'avoir été créées. Dieu n'a accompli son œuvre, Dieu n'est arrivé

au terme de ses créations, Dieu ne se repose, que lorsqu'il a enfanté la liberté, que lorsque la liberté divine a créé la liberté humaine, que lorsque la liberté souveraine a créé la liberté dépendante, que lorsque Dieu s'est donné un semblable. Au delà, nous le pouvons dire hardiment, il n'y a rien; car il se peut sans doute qu'au-dessus de l'homme il y ait des êtres mieux doués, plus richement pourvus; mais que sont-ils essentiellement? Libres et spirituels comme l'homme, égaux par là à l'homme, et la supériorité qu'ils peuvent avoir sur lui n'est rien auprès de cette profonde égalité; avec elle tout le reste n'apparaît plus que comme des nuances. Il n'est donc pas nécessaire que nous nous arrêtions à la différence entre l'homme et l'ange, ni à celle entre l'ange et le séraphin : quelle que soit la hiérarchie des intelligences, ses degrés perdent de leur importance en regard de la liberté commune à toutes. Dieu, en créant la créature libre, a atteint le sommet des créatures. Dieu ne peut créer son égal; car, par cela seul qu'il est créé, tout être créé est inférieur à son créateur.

[Mais créer l'être libre ne serait pas glorieux pour Dieu, si cet être libre n'était pas fait pour obéir et s'il n'obéissait pas. La liberté n'est que le commencement de l'œuvre, le piédestal de la statue, la base et la condition de l'obéissance. La liberté est le moyen, l'obéissance du cœur et de la volonté est le but; la liberté est nécessaire pour obéir; hors de la liberté, l'obéissance n'existe plus et il n'y a même plus d'usage pour le mot. Mais si la liberté n'a de sens ni de but que par l'obéissance, ce sont deux idées corrélatives, ce sont comme les deux pôles d'un même axe, et nous n'avons pu dire que Dieu se glorifie dans la création de l'être libre qu'en présupposant que cet être libre fera usage de sa liberté pour obéir à Dieu.

[Enfin, Dieu se glorifie dans notre félicité; car « Dieu « est amour. » (1 Jean, IV, 16.) Dieu se renierait lui-même, si, voulant créer, il ne créait pas des êtres heureux. Se renier et se contredire est incompatible avec sa gloire; la gloire de Dieu, c'est d'être semblable, d'être fidèle à lui-même. Or la félicité de la créature se trouve dans son obéissance, comme l'obéissance trouve sa base dans la liberté. Il n'y a pas d'autre félicité que celle dont l'obéissance est la base et le fond. Tout le reste n'est qu'accessoire et insignifiant, tout le reste n'est que symbole. Ce que nous appelons vulgairement bonheur n'est que l'image de la félicité véritable, qui consiste dans l'union avec Dieu, laquelle n'est autre chose que l'obéissance. Nous aurions donc pu nous borner à nommer le second des trois éléments par lesquels Dieu se glorifie en nous; car il comprend les deux autres, l'obéissance, ainsi que nous l'avons fait voir, supposant la liberté et renfermant la félicité. Dieu a donc satisfait à sa gloire en créant un être libre qui lui obéit.

[L'obéissance, c'est l'union de la créature avec Dieu. Cette union doit être nécessairement intime; elle ne peut pas ne pas l'être; on ne peut la concevoir autrement; elle est intime ou elle n'est pas. Ce n'est pourtant pas l'unité, car il y a deux termes : le Créateur et la créature, Dieu et l'homme; c'est l'union. S'il y avait unité, il n'y aurait ni obéissance ni liberté. Dieu qui se contemple et se voit en lui-même, a voulu (qu'il nous pardonne ces expressions indignes de la vérité et de nos propres pensées!) se voir et se contempler en nous; et c'est là sa gloire : sa gloire est de se voir. Ceci nous ramène à ce que nous avons dit. Dieu se voit en lui-même et il se voit en nous, c'est-à-dire dans l'être libre qui lui obéit. L'être libre, obéissant et heureux, est un miroir de Dieu où Dieu se contemple; la gloire de Dieu est la réflexion dans ce miroir d'un rayon divin,

à la fois chaleur et clarté, feu et splendeur ; et c'est ainsi que l'homme, en se servant de sa liberté pour obéir et en trouvant dans l'obéissance la félicité, devient un miroir qui réfléchit la gloire de Dieu.

[Mais ce miroir a été brisé, et c'est l'homme qui l'a brisé. Il a fait usage de sa liberté pour le briser, et en le brisant il a perdu sa liberté. Je me représente un petit enfant qui, de son poing fermé, brise un miroir et se blesse tellement la main qu'il ne pourra plus jamais s'en servir. La liberté de l'homme a brisé le miroir, et elle est restée dans les débris du miroir brisé. L'homme, en cessant d'obéir, non-seulement a cessé d'être heureux, il a cessé encore d'être libre. Il n'est plus libre et, pour surcroît de malheur, il croit l'être. Il n'a plus qu'une fausse liberté qui lui donne le change sur la véritable. Le miroir est brisé, et l'homme cessant de glorifier Dieu, Dieu en est réduit à sa propre gloire : il ne se voit plus hors de lui, mais seulement en lui.

Supposons, pour un instant, messieurs, que Dieu, sans cesser d'être Dieu, soit moins parfait qu'il ne l'est en sagesse et en charité; en d'autres mots, supposons l'absurde : que ferait-il s'il était inférieur à lui-même et s'il ne consultait que ce que nous appelons le droit? Il jetterait au rebut les débris du miroir cassé; il répudierait l'humanité; il renoncerait à cette partie de la création; l'homme disparaîtrait de l'ordre des choses, et, point capital, nous ne trouverions en nous aucune objection à cette détermination de sa volonté. Ou bien encore, toujours dans la supposition que nous avons osé faire, s'il était Dieu et pourtant pas Dieu, il pourrait, ce qui paraît moins raisonnable, rapprocher les débris sans les réunir; c'est-à-dire, au lieu du miroir, se contenter de la poussière du miroir; et çà et là, dans cette poussière, quelque faible reflet, quelque loin-

tain souvenir de cette grande lumière se retrouverait peut-être et ferait rêver la créature intelligente. Mais le miroir n'en serait pas moins brisé; la gloire de Dieu n'en serait pas moins obscurcie et son nom profané.

Dieu s'y prend autrement : il refait le miroir, c'est-à-dire l'homme. Après avoir fait l'homme, lors de la création, Dieu se reposa; maintenant il ne se repose plus; il sort au contraire de son repos; il fait l'homme une seconde fois; une seconde fois il dit : « Faisons l'homme à « notre image et à notre ressemblance. » (Genèse, I, 26.) Mais quoi! sera-ce avec les éléments humains, avec ces éléments irrévocablement altérés? Il n'y faut pas songer. Il ne s'agit pas d'une réparation; l'édifice est renversé, il faut le reconstruire, il faut créer; Dieu s'y résout. Les éléments humains ne sont plus propres à cette œuvre, et cependant Dieu ne veut pas perdre l'humanité. Il a pitié, et toutefois il ne peut refaire l'humanité au moyen de l'humanité. C'est alors que le Fils éternel revêt notre nature. Il dit au Père : « Tu ne prends point plaisir au sacrifice « ni au gâteau; mais tu m'as percé les oreilles, » (en d'autres mots, moi ton égal, qui procède éternellement de toi, tu m'as placé dans la dépendance comme les autres créatures); « et moi j'ai dit : Me voici, je suis venu, il est « écrit de moi dans le volume du livre. Mon Dieu, j'ai pris « plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au dedans de mes « entrailles. » (Psaume XL, 7-9.)

[Dès lors voici un second Adam, mais un Adam qui obéit, mais un Adam surtout qui, exerçant en sens inverse du premier la mystérieuse loi de solidarité que le premier avait exercée, absorbe en lui, en lui seul, la peine qu'un seul avait fait déborder sur tous. Un mystère n'explique pas un autre mystère; mais un mystère accepté en doit faire accepter un autre. Nous acceptons, vaincus par l'évi-

dence du fait, la solidarité en vertu de laquelle le péché d'un seul a passé sur tous : ayant accepté le mystère de la condamnation, pourquoi n'accepterions-nous pas le mystère de grâce, le fait que la vertu d'un seul a passé, a débordé sur tous? Ce torrent qui découlait d'Adam et qui submergeait la terre entière, Jésus-Christ le détourne, l'attire et l'absorbe. La mort est engloutie en victoire; le péché et la mort sont engloutis en victoire.

[C'est à cette mystérieuse vérité que l'auteur de l'Épître aux Hébreux fait deux fois allusion. D'abord il déclare « qu'il était convenable, » c'est-à-dire qu'il était absolument nécessaire, « que l'auteur de notre salut fût consacré « par les souffrances; » (Hébreux, II, 10.) qu'il fût consacré, c'est-à-dire accrédité; qu'il reçût la sanction de son œuvre et portât les souffrances que nous devions porter. Sans cela il n'était pas l'homme, le représentant de l'homme. Représentez-vous Jésus-Christ avec toute l'obéissance, sans la souffrance : il n'est pas le second Adam. (1 Cor. XV, 45.) La source de la seconde humanité doit partir de la souffrance, comme le chef de la première est parti de la félicité. Jésus-Christ doit prendre son point de départ de notre terme. Il nous prend où nous sommes; il prend l'œuvre où il la trouve; il prend la souffrance : c'est à ce prix qu'il est consacré comme l'auteur de notre salut, et c'est même là une partie de son obéissance. Le premier Adam n'avait pas à souffrir; l'action et l'abstention n'étaient liées pour lui à aucune souffrance. Pour Jésus-Christ, la souffrance est un élément de l'obéissance; elle était comprise dans son obéissance. Et ce qui le prouve, c'est cette parole : « Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance « par les choses qu'il a souffertes. » (Hébreux, V, 8.) L'obéissance et la souffrance, dans le second Adam, sont essentielles l'une à l'autre.

[C'est à ce prix donc, à la condition de souffrir tout ce que l'âme humaine est capable de souffrir, que Jésus a pu dire : « Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que « tu m'avais donnée à faire. » Jésus-Christ n'a pas pris seulement notre corps, notre chair, mais notre nature; il a dû être complétement homme pour souffrir.

[Au moment où Jésus-Christ disait : « J'ai achevé « l'œuvre, » sa passion, sa résurrection n'avaient pas encore eu lieu. Avait-il achevé? Oh! oui, virtuellement il avait achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire. Sa passion avait commencé dans la crèche, et la croix n'était que la couronne de son humiliation, le sommet de la montagne qu'il devait gravir. D'ailleurs, n'avait-il pas résolu en lui-même de mourir? Il avait dit : « C'est pour « cette heure même que je suis venu. » (Jean, XII, 27.)

[Quoi qu'il en soit, dès cet instant un nouveau centre, un nouveau chef est donné à l'humanité. Elle jaillit d'une nouvelle source, Jésus-Christ, Dieu et homme, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme. L'humanité manquait d'un point de départ; elle était comme un vaisseau arrêté sur le rivage où il a échoué. Un flot propice, un flot formé du sang de Jésus-Christ, vient s'enfler sous le navire, le soulève et le reporte en pleine mer. Dès lors l'humanité rentre dans l'harmonie universelle; elle n'est plus un faux ton déchirant dans le concert des créatures. Virtuellement, tous les membres de l'humanité sont réconciliés et sauvés, et la gloire de Dieu éclate de nouveau dans sa pureté : virtuellement, disons-nous, et dans l'intention de Dieu; car les conditions du salut sont offertes à tous, Jésus-Christ est l'ancêtre de tous, et nous revivons tous en Christ comme nous sommes tous morts en Adam. (1 Cor. XV, 22.)

[La gloire de Dieu éclate, et quoique tous n'acceptent pas ce nouveau contrat, cette nouvelle alliance, le miroir

est reconstruit. N'y eût-il qu'un fidèle, le miroir est entier, l'humanité est restaurée. Mais ne l'est-elle pas tout d'abord dans le prince des fidèles, dans le chef de l'Église? Jésus-Christ est un homme, un être qui compte parmi les hommes; chef de l'humanité, il en est membre; il est l'homme par excellence et un homme, et dans cet homme parfait le miroir entier se retrouve. Dieu, qui se contemple toujours en lui-même, se contemple de nouveau hors de soi. Jésus-Christ a donc pu dire et il peut dire éternellement : « Je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre « que tu m'avais donnée à faire. » Puissions-nous, chacun de nous, chers auditeurs, nous emparer de cette parole, afin de pouvoir, nous aussi, au terme de notre existence, avec humilité et dans le sentiment de notre entière dépendance, dire à son Père qui est notre Père : « Je t'ai glorifié « sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée « à faire. » Amen.]

TELLE FUT LA DERNIÈRE LEÇON DE M. VINET, ET CES PAROLES NOUS FRAPPÈRENT COMME UN PRESSENTIMENT.

TABLE DES MATIÈRES





